

Département des arts, langues et littératures  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

*Ces mots-zombies qui occupent la lexicographie québécoise :  
contribution aux études métalexicographiques*

par  
Gabriel MARTIN  
Bachelier ès arts (linguistique, avec mineure  
en technologies de l'information)

Mémoire présenté pour l'obtention du grade de maître ès arts  
(études françaises, avec cheminement en linguistique)

Sherbrooke  
Juillet 2020

# Composition du jury

Le mémoire

*Ces mots-zombies qui occupent la lexicographie québécoise : contribution aux études métalexicographiques*

par Gabriel MARTIN

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Madame Nadine VINCENT, directrice de recherche  
*Département de communication, Université de Sherbrooke*

Madame Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, examinatrice  
*Département de communication, Université de Sherbrooke*

Monsieur Wim REMYSEN, examinateur  
*Département des arts, langues et littératures, Université de Sherbrooke*

# Table des matières

<b>Résumé .....</b>	<b>vi</b>
<b>Avant-propos.....</b>	<b>vii</b>
<b>Remerciements .....</b>	<b>viii</b>
<b>Conventions d'écriture .....</b>	<b>x</b>
Conventions typographiques .....	x
Conventions terminologiques .....	xi
<b>1 Introduction .....</b>	<b>1</b>
<b>2 Mise en contexte .....</b>	<b>3</b>
<b>3 Méthodologie .....</b>	<b>8</b>
3.1 Constitution d'un corpus d'attestations en contexte .....	9
3.1.1 Sources du corpus.....	10
3.1.2 Portée des données .....	19
3.1.3 Conformité des graphies aux originaux.....	21
3.1.4 Uniformisation des transcriptions phonétiques .....	21
3.1.5 Retour aux éditions princeps .....	22
3.1.6 Révision et enrichissement des références .....	23
3.2 Recension des commentaires métalinguistiques .....	25
3.3 Présentation des synthèses lexicographiques .....	26
<b>4 Étude des vocables .....</b>	<b>30</b>
4.1 Étude de <i>acertainer</i> .....	30
4.1.1 Description des emplois en contexte .....	30
4.1.2 Recension du discours métalinguistique généraliste .....	32
4.1.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	37
4.1.4 Synthèse lexicographique.....	39
4.2 Étude de <i>agousser</i> .....	40
4.2.1 Description des emplois en contexte .....	40
4.2.2 Recension du discours métalinguistique généraliste .....	44
4.2.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	47
4.2.4 Synthèse lexicographique.....	52
4.3 Étude de <i>avoir le chien</i> .....	54
4.4 Étude de <i>bégopper</i> (et <i>back-up</i> ).....	54

4.4.1	Description des emplois en contexte .....	55
4.4.2	Recension du discours métalinguistique généraliste .....	57
4.4.3	Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	57
4.4.4	Synthèses lexicographiques.....	60
4.5	Étude de <i>coch</i> (et <i>cochon</i> ) .....	62
4.5.1	Description des emplois en contexte .....	62
4.5.2	Recension du discours métalinguistique généraliste .....	68
4.5.3	Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	70
4.5.4	Synthèses lexicographiques.....	71
4.6	Étude de <i>ébarouir</i> .....	73
4.6.1	Description des emplois en contexte .....	73
4.6.2	Recension du discours métalinguistique généraliste .....	82
4.6.3	Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	88
4.6.4	Synthèse lexicographique.....	90
4.7	Étude de <i>javasser</i> .....	93
4.7.1	Description des emplois en contexte .....	93
4.7.2	Recension du discours métalinguistique généraliste .....	93
4.7.3	Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	94
4.7.4	Synthèse lexicographique.....	94
4.8	Étude de <i>manger de l'avoine</i> .....	95
4.8.1	Description des emplois en contexte .....	95
4.8.2	Recension du discours métalinguistique généraliste .....	101
4.8.3	Revue de la documentation spécialisée .....	107
4.8.4	Synthèse lexicographique.....	111
4.9	Étude de <i>taire son bec</i> .....	114
4.9.1	Description des emplois en contexte .....	114
4.9.2	Évolution du discours métalinguistique au Québec.....	116
4.9.3	Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	116
4.9.4	Synthèse lexicographique.....	117
4.10	Étude de <i>tendre d'entretien</i> .....	117
4.10.1	Description des emplois en contexte .....	118
4.10.2	Évolution du discours métalinguistique au Québec.....	118
4.10.3	Revue de la documentation spécialisée ou archivée.....	119
4.10.4	Synthèse lexicographique.....	120
<b>5</b>	<b>Conclusion .....</b>	<b>121</b>
<b>6</b>	<b>Médiagraphie.....</b>	<b>126</b>
<b>7</b>	<b>Annexes .....</b>	<b>139</b>
7.1	Position du roman <i>Sous les vents de Neptune</i> sur les palmarès de meilleures ventes .....	139

7.1.1	Les 10 meilleures ventes hebdomadaires selon <i>Le Parisien</i> .....	139
7.1.2	Les 10 meilleures ventes hebdomadaires selon <i>Le Point</i> .....	139
7.2	Ventes du roman <i>Sous les vents de Neptune</i> .....	140
7.3	Versions et adaptations du roman <i>Sous les vents de Neptune</i> .....	141
7.4	Reproduction d'un relevé de François-Xavier Burque .....	142
7.4.1	Extraction des 25 premiers <i>n</i> minuscules de la page .....	143
7.4.2	Extraction des 25 premiers <i>u</i> minuscules de la page .....	143
7.5	Principaux symboles phonétiques utilisés dans l'ALEC .....	144
7.5.1	Voyelles, semi-voyelles et consonnes .....	144
7.5.2	Modifications phonétiques .....	145
7.6	Le corpus d'attestations .....	146
7.6.1	Vocabulaire <i>acertainer</i> .....	147
7.6.2	Vocabulaire <i>agousser</i> .....	149
7.6.3	Vocabulaire <i>avoir le chien</i> .....	154
7.6.4	Vocabulaire <i>bégopper</i> (et <i>back up</i> ).....	155
7.6.5	Vocabulaire <i>coch</i> .....	157
7.6.6	Vocabulaire <i>cochon</i> .....	162
7.6.7	Vocabulaire <i>ébarouir</i> .....	174
7.6.8	Vocabulaire <i>javasser</i> .....	190
7.6.9	Vocabulaire <i>manger de l'avoine</i> (et <i>faire manger de l'avoine</i> ).....	191
7.6.10	Vocabulaire <i>taire son bec</i> .....	204
7.6.11	Vocabulaire <i>tendre d'entretien</i> .....	208

## Résumé

Ce mémoire s'intéresse aux mots-zombies qui occupent la lexicographie québécoise, c'est-à-dire aux vocables que certains dictionnaires du Québec présentent comme usuels, mais qui sont en fait inusités, rares ou désuets dans l'usage décrit. Nous y étudions de près 10 vocables tirés du roman policier *Sous les vents de Neptune* (Vargas, 2004) et que l'on suspecte d'être des mots-zombies issus de dictionnaires profanes. Après avoir observé l'évolution de ces vocables dans l'usage linguistique et dans le discours métalinguistique, nous concluons que de nombreux ouvrages lexicographiques consignent comme des particularismes québécois ou canadiens courants certains emplois qui ne sont, en fait, pas généralisés dans l'usage qu'ils prétendent refléter. Dans certains cas, ces emplois sont bel et bien attestés dans un certain usage local, mais ils sont alors fortement marqués par rapport à la norme québécoise de référence sur les plans diatopique, diastratique, diachronique ou diaphasique, sans que les dictionnaires l'indiquent. Dans les autres cas, les emplois sont très rares, voire apaxiques ou totalement inusités, bien qu'on les présente comme usuels. Par endroit, les dictionnaires présentent même comme canadiens ou québécois des emplois qui seraient plutôt caractéristiques de parlers de France ou qui n'auraient pas été employés depuis l'époque de la Nouvelle-France. Nous constatons que de nombreux auteurs de glossaires et de dictionnaires, tant les professionnels que les profanes, ont utilisé la documentation à leur disposition sans la confronter à une observation rigoureuse de l'usage qu'ils cherchent à décrire. En faisant souvent trop confiance à leurs devanciers, qu'ils interprètent ou citent parfois erronément ou sans mise en contexte, ils ont contribué à la propagation et la création de fausses informations sur le français en usage au Québec.

## Avant-propos

On dit souvent des dictionnaires qu'ils sont des cimetières de mots où reposent paisiblement quelques emplois tombés en désuétude, parfois à l'insu de tous. Ces nécropoles, comme on s'en doute, attirent aussi des créatures chimériques, des vocables inventés de toutes pièces et consignés par erreur, que les philologues du 19<sup>e</sup> siècle ont joliment nommés *mots-fantômes*.

Lors de notre rencontre périodique, ma directrice de recherche et moi en sommes venus à plaisanter sur le fait que je me transformerais en un véritable chasseur de fantômes, désireux que je fusse de capturer quelques-uns des ectoplasmes qui hantent la lexicographie québécoise. Au fil de la discussion, nous avons toutefois réalisé que je m'attaquais en fait à des mots au statut incertain, qui sont dans un état sommairement indéterminé, un peu comme le célèbre chat de Schrödinger. Les quelques êtres lexicologiques lorgnés étaient-ils bel et bien des mots-fantômes ou s'agissait-il plutôt de mots rares ou désuets? Une fois la question lancée, il nous est rapidement paru clair que nous étions en fait devant une petite horde de *mots-zombies*, le néologisme évoquant bien l'ambiguïté de statut de ces unités lexicales agonisantes, rares ou imaginaires, qui envahissent certains dictionnaires.

Le terme *mot-zombie* insuffle bien entendu une certaine dose d'originalité — et peut-être même d'humour — au titre de ce mémoire, qui ne s'attarde pas moins à un sujet sérieux. Il reflète par ailleurs l'ambiance souriante ou ouverte dans laquelle le document a été rédigé. Au demeurant, on verra avec justesse dans ce choix terminologique un clin d'œil admiratif aux monuments de la linguistique québécoise qu'étaient Jean-Claude Boulanger et Louis-Edmond Hamelin, qui ont osé se démarquer par leur fécondité néologique.

# Remerciements

J'exprime ma plus franche reconnaissance à Nadine Vincent, une directrice de recherche *exemplaire* —un mot simple, d'apparence banale, mais soigneusement choisi et nullement gratuit. Nadine m'a offert un style d'interaction éminemment contemporain, qui incarne bien l'éducation universitaire à la québécoise : son approche est fondée sur des discussions chaleureuses et souvent ponctuées d'humour, par lesquelles les cloisons hiérarchiques tombent et laissent place à une agréable authenticité. La sagesse personnelle de Nadine, alliée à son talent dialectique et à sa fine maîtrise des codes lexicographiques, fait d'elle un être clairvoyant, compétent et engageant. Par ailleurs, Nadine sait encourager : en plus de m'offrir une bourse d'études et d'accepter les longues pauses imposées par ma santé fragile, elle a su accueillir avec compréhension mon côté un peu éparpillé d'abeille qui butine d'un projet à l'autre, plutôt que de vainement chercher à m'attacher les ailes. Je dois enfin souligner son ouverture d'esprit, puisqu'un esprit moins large qui confondrait conformisme et rigueur aurait probablement refusé que j'emploie le néologisme *mot-zombie*.

Je remercie aussi mes examinateurs : Hélène Cajolet-Laganière, qui m'a offert nombre de petits contrats stimulants durant mon cursus et qui a accepté de prêter son expertise et son temps à la relecture de ce mémoire; Wim Remysen, qui s'est aussi acquitté de cette tâche en dépit des multiples responsabilités que demande la direction du Centre de recherche interuniversitaire sur le français en usage au Québec.

Il importe de mentionner aussi l'aide ponctuelle que j'ai reçue de quelques linguistes et archivistes durant le parcours. Que soient donc remerciés Claude Poirier et Serge Fournier pour les informations qu'ils m'ont fournies sur le fichier lexical du Trésor de la langue française au Québec, ainsi que Julie Fecteau et Suzanne Couture des archives de l'Université de Sherbrooke, Audrey Gaulin des archives de l'Université Laval, France Monty et Julie Roy de BAnQ Sherbrooke.

Tant de personnes denses, sages, aimantes, amusantes, humaines m'ont soutenu lors de la rédaction de ce mémoire. Je me contenterai d'envoyer une œillade spéciale aux quelques-unes qui ont joué un rôle névralgique.

À ma mère Sylvie, pour son écoute, ses attentions, et pour les multiples petits plats préparés avec amour.



À mon père Claude, pour sa bonne humeur, son équanimité, et pour avoir souvent été mon taxi.

*Al mia ĉarma kaĉjo, Matthieu, pro sia dolĉa ĉeesto kaj pro sia konstanta subteno.*

À Catherine et Nathanielle, mes exemples de persévérance et de résilience.

À ma grand-mère de cœur, Eugénie Marchand, toujours lumineuse et inspirante.

À André, Damien et Andréanne, Benjamin et Madeleine, Jean-Christophe et Samuelle, Lucie, Nicole et Pierre, Nicolas et Gilbert, Paméla, Sarah et Marylène, Simon, Vanessa, Yousra, qui savent rendre l'existence plus agréable.

À ceux et celles d'entre vous, mes chers amis, qui m'ont si drôlement motivé en pariant sur la date à laquelle j'allais terminer mes études apparemment éternelles.

# Conventions d'écriture

Dans ce mémoire, nous avons employé certaines conventions d'écriture de nature typographique ou terminologique qu'il importe d'explicitier pour éviter toute mésinterprétation.

## Conventions typographiques

De manière générale, ce mémoire se conforme aux pratiques typographiques les plus usuelles dans le domaine de la recherche en linguistique au Québec. On y notera toutefois les quelques particularités qui suivent :

- L'écriture des nombres respecte les règles récemment révisées de l'Office québécois de la langue française<sup>1</sup>, selon lesquelles l'écriture en chiffres et non en lettre doit être systématiquement favorisée dans les documents d'orientation scientifique, y compris lorsque les nombres sont inférieurs à 10.
- Les citations, aussi bien longues que courtes, sont systématiquement inscrites entre guillemets lorsqu'elles sont mises en retrait. Cette manière de faire permet de présenter l'une à la suite de l'autre des citations de longueurs variables de manière uniforme, en les délimitant clairement les unes des autres. Notons par ailleurs que les citations de certains ouvrages lexicographiques, qui emploient une typographie complexe, doivent parfois être mises en retrait pour demeurer bien lisibles, même lorsqu'elles sont courtes; dans d'autres cas, la mise en retrait permet tout simplement de mieux détacher les contenus visuellement.
- Les appels de références liés au corpus d'attestations (par exemple « Fréchette, 1899 [7.06] »), sont respectivement constitués du nom de l'auteur, suivi de l'année d'attestation, puis du numéro d'ordre de l'entrée dans le corpus.
- Les caractères phonétiques sont composés en Libertinus Serif, une police de caractères à l'enrichissement de laquelle nous avons contribué lors de la préparation de ce mémoire<sup>2</sup>, afin de permettre à la communauté scientifique de représenter plus facilement sur un ordinateur les caractères phonétiques, comme le *u* crochet (ʉ), utilisés dans le *Glossaire du parler français au Canada*.

---

<sup>1</sup> Ces règles sont présentées dans les articles « Écriture des nombres en chiffres » et « Écriture des nombres en lettres » de la Banque de dépannage linguistique ([bdl.oqlf.gouv.qc.ca](http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca)).

<sup>2</sup> La police de caractères, placée sous une licence de libre diffusion, peut-être gratuitement téléchargée à partir du site Font Squirrel ([www.fontsquirrel.com/fonts/libertinus](http://www.fontsquirrel.com/fonts/libertinus)).

## Conventions terminologiques

Le lexique qui suit définit les termes auxquels nous prêtons un sens particulier ou à propos desquels nous désirons apporter une précision. Sauf omission involontaire, les termes présents dans le mémoire, mais absents de ce lexique (*graphie, métalinguistique, semi-voyelle...*), sont employés avec les sens décrits dans le dictionnaire *Usito* (2013).

**apax** *nom masculin*

**Vocabulaire, lexie ou variante qui est attesté une seule fois dans un ensemble documentaire donné.**

**apaxique** *adjectif*

**Qui constitue un apax ou en présente les caractéristiques.**

**archaïsme** *nom masculin*

**Vocabulaire, lexie ou variante qui a cessé d'être en usage dans une variété de langue donnée.**

**conservatisme** *nom masculin*

**Vocabulaire, lexie ou variante qui demeure en usage dans une variété de langue donnée, mais qui constitue un archaïsme au regard d'une autre variété de la même langue étudiée en synchronie.**

**dictionnaire profane** *phrasème nominal masculin*

**Dictionnaire créé par une ou des personnes qui ne sont pas réputées posséder d'avantage épistémique particulier en matière de lexicographie.**

**dictionnaire professionnel** *phrasème nominal masculin*

**Dictionnaire créé par une ou des personnes qui sont réputées posséder un avantage épistémique particulier en matière de lexicographie.**

**français canadien** *phrasème nominal masculin*

**Variété de langue en usage sur le territoire du Canada, notamment au Québec.** ◇ Nous utilisons aussi le terme *français canadien* de manière plus restrictive

pour désigner la variété de français parlée au Québec du milieu du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1960.

### **français hexagonal** *phrasème nominal masculin*

**Variété de langue en usage sur le territoire de la France.**

### **français laurentien** *phrasème nominal masculin*

**Variété de français qui s'est d'abord développé dans la vallée du Saint-Laurent, dans la colonie de la Nouvelle-France, et qui est aujourd'hui en usage sur la majorité du territoire du Québec et dans certaines autres aires francophones du Canada, notamment à l'ouest du Québec.** ◇ Nous retenons le terme *français laurentien* pour sa portée diachronique, c'est-à-dire pour sa capacité à englober sous un même terme la principale variété de français parlée au Québec et dans les entités géopolitiques correspondantes des époques antérieures. Cela implique donc que, pour nous, le terme *français laurentien* englobe indistinctement la principale variété de français utilisée en Nouvelle-France (1534 à 1763), dans la Province of Quebec (1763 à 1791), au Bas-Canada (1791 à 1841), au Canada-Est (1841 à 1867) et au Québec (1867 à aujourd'hui).

### **français québécois** *phrasème nominal masculin*

**Variété de langue en usage sur le territoire du Québec, englobée dans le français laurentien.** ◇ Nous réservons le terme *français québécois* pour désigner la variété de langue employée au Québec des années 1960 à aujourd'hui et utilisons le terme *français laurentien* pour englober le français québécois et les variétés qui lui sont antérieures. En outre, considérant que le français québécois partage une importante part de son inventaire lexical avec les différentes variétés de français du reste de la francophonie, dont le français hexagonal, nous n'assimilons en aucun cas cette variété à ses seuls particularismes.

### **français de référence** *phrasème nominal masculin*

**Variété de français telle qu'elle est décrite dans un ou plusieurs ouvrages donnés qui font office de référentiel, c'est-à-dire de point de référence pour**

**une analyse comparative.** ◇ Dans ce mémoire, nous faisons correspondre le français de référence au français québécois tel qu'il est décrit dans le dictionnaire *Usito* (2013).

### **glossairiste** *nom*

**Auteur ou autrice d'un glossaire.** ◇ La forme *glossairiste*, bien qu'usuelle dans la terminologie québécoise, n'est vraisemblablement consignée dans aucun dictionnaire. En France, on utilise plutôt la variante *glossariste*.

### **lexème** *nom masculin*

**Unité lexicale simple, composée d'un seul constituant lexical.** ◇ Les vocables *cordillère*, *courriel* et *ouaouaron* sont des exemples de lexèmes. — Nous opposons le lexème au phrasème et considérons qu'un lexème peut être polysémique.

### **lexie** *nom féminin*

**Emploi d'un vocable qui correspond à une seule de ses acceptions.**

### **mot-fantôme** *nom masculin*

**Vocable consigné dans un ouvrage lexicographique, sans être réellement présent dans l'usage ou la norme que cet ouvrage cherche à décrire ni l'avoir déjà été.** ◇ Les mots-fantômes peuvent gagner les dictionnaires en raison d'erreurs aussi bien attribuables aux auteurs, qu'à leurs sources et leurs éditeurs. — Dans l'usage général, l'emploi de *fantôme* en apposition se fait généralement sans trait d'union, d'où la variante *mot fantôme*. Toutefois, la lexicalisation du terme et l'alignement sur le patron morphologique de *mot-valise*, *mot-phrase* et *mot-forme*, ou encore de *mot-clé* et *mot-clic*, appellent au maintien du trait d'union.

### **mot-zombie** *nom masculin*

**Vocable consigné dans un ouvrage lexicographique et décrit comme usuel, mais qui est en fait inusité, rare ou désuet.** ◇ Nous avons formé le néologisme *mot-zombie* d'après l'hyponyme *mot-fantôme*. — Dans la terminologie existante, l'emploi de *zombie* en apposition se fait généralement sans trait d'union (*ordinateur zombie* en informatique, *fausse nouvelle zombie* en sociologie, etc.), d'où la possible

variante *mot zombie*. Toutefois, l'alignement sur *mot-fantôme*, *mot-valise*, *mot-phrase*, etc. appelle au maintien du trait d'union.

### **phrasème** *nom masculin*

**Unité lexicale complexe, compositionnelle ou non, qui présente un certain figement.** ◇ Les vocables *chaîne de montagne*, *courrier électronique* et *grenouille taureau* sont des exemples de phrasèmes. — Nous opposons le phrasème au lexème et considérons qu'un phrasème peut être polysémique.

### **vocable** *nom masculin*

**Unité lexicale autonome ayant une acception ou plus.** ◇ Un vocable est soit un phrasème, soit un lexème.

À des fins d'illustration et de clarté, la figure qui suit met en lien les termes *vocable*, *lexème*, *phrasème* et *lexie* avec une présentation lexicographique originale des unités lexicales *courriel* et *courrier électronique* :

vocable (lexème)	{	<b><i>courriel</i></b> /ku.ʁjɛl/ nom masculin	}	
		1. <b>Système informatique de transmission de messages.</b> <i>Communiquer par courriel.</i>		lexie 1
		2. <b>Message transmis par ce système.</b> <i>Envoyer un courriel.</i>		lexie 2
		3. <b>Adresse utilisée pour communiquer par ce système.</b> <i>Donner son courriel.</i>		lexie 3
vocable (phrasème)	{	<b><i>courrier électronique</i></b> /ku.ʁje.e.lɛk.tʁɔ.nik/ locution nominale masculine	}	
		1. <b>Système informatique de transmission de messages.</b> <i>Communiquer par courrier électronique.</i>		lexie 1
		2. <b>Ensemble de messages transmis par ce système.</b> <i>Envoyer du courrier électronique.</i>		lexie 2

# 1 Introduction

À sa parution en 2004, le roman *Sous les vents de Neptune* de l'écrivaine française Fred Vargas s'est attiré les diatribes de la critique et du commentariat québécois en raison de sa manière de restituer le français en usage au Québec. L'intrigue, située à Hull dans les années 2000, met en scène des personnages qui recourent à nombre de québécismes que les Québécois eux-mêmes ont jugés inusités. S'inscrivant dans le consensus selon lequel l'usage réel n'est pas fidèlement reflété dans le roman, un critique montréalais assimile les dialogues qu'on y trouve à « un incroyable sabir, un jargon innommable, du simili-joual à la sauce Vargas » (Spehner, 2004 : 11). Dans la même veine, mais de manière moins vitriolique, une professeure de littérature note que le récit a été construit « sur des dialogues assortis d'expressions dites québécoises dont on a du mal parfois à trouver la provenance. » (Gauvin, 2005 : 23)

Les linguistes à s'être penchés sur la situation ont remarqué que plusieurs emplois ayant fait problème proviennent de dictionnaires québécois, notamment ceux de Pierre DesRuisseaux et de Léandre Bergeron. Ces dictionnaires profanes présenteraient comme des particularismes des vocables qui seraient en fait inusités au Québec (Larivée, 2006; Vincent, 2014; Brancaglion, 2017).

Ces discussions nous ont interpellé à titre d'étudiant en linguistique et de locuteur du français québécois; plus précisément, elles nous ont porté à nous poser des questions qui ressortissent aux domaines de la métalexigraphie et de la lexicologie. Au premier chef, comment des répertoires de québécismes en sont-ils venus à incorporer dans leurs nomenclatures des emplois largement inconnus des locuteurs québécois eux-mêmes? Ces vocables en apparence inusités auraient-ils déjà été présents dans un certain usage du français laurentien? En somme, d'où proviennent les données lexicales à priori aberrantes consignées dans ces ouvrages? Par ailleurs, se pourrait-il que les dictionnaires profanes ne soient pas les seules sources en cause?

Dans ce mémoire, nous tentons de répondre à ces questions en étudiant en profondeur 10 québécismes présumés qui sont présents dans l'œuvre vargassienne<sup>3</sup>. Pour ce faire, nous étudions d'abord l'ensemble des contextes où sont employés les vocables dans un

---

<sup>3</sup> Soit les vocables *acertainer*, *agousser*, *avoir le chien*, *bégopper*, *coch*, *ébarouir*, *javasser*, *manger de l'avoine*, *taire son bec* et *tendre d'entretien*. Le processus de sélection de ces emplois est décrit dans la méthodologie (p. 8).

large corpus de textes québécois. Nous reconstituons ensuite la genèse du discours métalinguistique tenu à leur égard, en cherchant à souligner les relations d'emprunts ainsi que la présence de discordance entre l'usage observable et ce qui en a été dit. Cette démarche nous permet de mieux déterminer à quels types de mots-zombies (archaïsmes, mots-fantômes, mots rares, etc.) nous avons affaire.

Notre mémoire se déploie comme suit. D'abord, nous procédons à une mise en contexte, en rappelant notamment les discussions qui ont eu lieu autour du roman *Sous les vents de Neptune* de Fred Vargas. Ensuite, nous exposons la méthodologie utilisée pour l'étude des 10 vocables ciblés, pour la constitution du corpus de textes, pour la recension des commentaires métalinguistiques et pour la présentation des données. Par la suite, nous procédons à l'étude des vocables en tant que telle. À la fin de l'étude de chaque vocable, nous synthétisons les principales données mises en lumière dans des articles lexicographiques réalisés selon un plan d'information inédit, adapté à la présentation de données sur des mots-zombies. Enfin, nous présentons les faits saillants qui se dégagent de l'ensemble des observations.

Nous désirons que ce document contribue à mettre plus clairement en évidence certaines limites de la documentation lexicographique québécoise, en montrant que des dictionnaires profanes aussi bien que des dictionnaires professionnels contiennent des mots-zombies. De même, nous espérons que nos développements lexicographiques sur le sémantisme et l'histoire de certains vocables, notamment *ébarouir* et *manger de l'avoine*, sauront convaincre le lectorat qu'il est possible et nécessaire de réviser de fond en comble certaines des descriptions lexicographiques existantes de québécismes rares ou anciens sur la base des données aujourd'hui disponibles. Enfin, nous souhaitons aussi que notre recension de corpus textuels ainsi que nos annexes, qui rassemblent des informations jusqu'alors inédites ou éparses, soient utiles à d'autres chercheuses et chercheurs intéressés par l'étude du français québécois.



## 2 Mise en contexte

Dans les œuvres littéraires françaises, l'usage de canadianismes et de québécismes s'est parfois passé sans heurt et a même contribué à fonder des classiques. Il en est ainsi du roman *Famille-sans-nom* de Jules Verne (1889), qui n'a pas suscité de réaction critique notable en employant quelques particularismes comme *abatis*, *chemins de traverse*, *originaux*, *touradis* et *tuque* pour mettre en scène des personnages de la Rébellion de 1837. Tout au plus, Lahalle (1979 : 50), qui s'intéresse à la vision du Québec dans *Famille-sans-nom* avec presque un siècle de recul, remarque furtivement que les personnages canadiens du roman s'expriment de manière vraisemblable<sup>4</sup>.

Dans d'autres cas, les réactions ont été plus variables. Le roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1916), qui est émaillé de particularismes informels comme *boucane*, *fret*, *icitte*, *poigner* et *remmancheur*<sup>5</sup>, a suscité des appréciations contradictoires quant à sa manière d'utiliser le français canadien. D'une part, certains intellectuels contemporains de l'œuvre ont émis d'importantes réserves. Ainsi, dans la critique négative qu'il fait du roman, le journaliste montréalais Ubald Paquin (1922 : 2) ironise sur les généralisations abusives de Louis Hémon, qui fait parler tous les personnages, y compris les médecins, à la manière de cultivateurs. D'autre part, *Maria Chapdelaine* récolte la faveur de membres de l'élite parmi les plus autorisés comme le linguiste Adjutor Rivard, qui avait participé à l'érection d'une statue en l'honneur de Hémon et avait aidé par correspondance à la retouche des dialogues de la première édition du livre (Deschamps, Héroux et Villeneuve, 1980 : 41-43, 148-149, 168-169).

Enfin, certains emplois du français du Québec dans des œuvres littéraires françaises ont parfois aussi été reçus de ce côté de l'Atlantique comme purement maladroits. Un exemple éloquent et plutôt récent est offert par le livre jeunesse français *La rivière sans retour*, publié en France et au Québec en 2008<sup>6</sup>. Dans l'histoire, un castor anthropomorphique nommé Kébec s'exclame avec le sacre *tabarnak*, graphié *tabernacle*, en plein milieu de l'histoire. Une note infrapaginale indique, sans autre

---

<sup>4</sup> En outre, ni Labelle (2014), qui a étudié les canadianismes chez Verne, ni Fabre (2018), qui consacre un ouvrage entier sur l'image qu'offre l'œuvre vernienne du Canada, ne font état d'une quelconque réception négative au Québec à l'endroit de *Famille-sans-nom*.

<sup>5</sup> Il y a environ « 285 québécismes dans *Maria Chapdelaine* » (Vígh, 2002 : 101).

<sup>6</sup> Cet exemple a été porté à notre connaissance par notre directrice.

précision, que le personnage a utilisé un « mot québécois indiquant l'étonnement » (Cantin et Pelon, 2008 : 28). En 2013, le livre est dénoncé dans les médias par une orthopédaogogue québécoise, qui estime que ce mot ne devrait pas être employé de la sorte dans un livre pour enfant. Expriment d'abord sa surprise, l'éditrice française présente ensuite des excuses lorsqu'elle comprend la teneur de l'erreur (Breton, 2013 : A17; Hamilton, 2013 : A1). En dépit de son apparence anecdotique, cet épisode révèle un phénomène plus profond, des exemples comparables pouvant aisément être accumulés<sup>7</sup>.

De fait, les créations artistiques ou commerciales étrangères qui font usage du français québécois suscitent un éventail de réactions au Québec. On note quelques exemples où la réception a été excellente, comme pour le sketch *Lettre à Gaétan* de l'humoriste franco-marocain Gad Elmaleh (2003), le roman *Juste une fois* de l'écrivain français Alexandre Jardin (2014) et le roman *L'homme idéal existe : il est Québécois* de l'écrivaine franco-belge Diane Ducret (2015). Néanmoins, les réactions semblent plus fréquemment mitigées ou négatives, y compris lorsque des Québécois ont été impliqués dans le processus créatif, comme ce fut le cas pour la bande dessinée *Magasin général* des scénaristes français Régis Loisel et Jean-Louis Tripp (2006), d'une publicité humoristique de l'entreprise française Orange (2015) et du film *Rock'n Roll* du réalisateur français Guillaume Canet (2017).

Le roman *Sous les vents de Neptune*, qui met en scène des policiers français de passage au Québec, demeure à ce jour un des exemples littéraires les plus prégnants de l'usage fantaisiste que l'on fait parfois du français québécois en France.

Ce livre de Fred Vargas, dite « la reine du polar français », rencontre un succès commercial incontestable dans l'Hexagone, où il demeure plus d'une vingtaine de semaines dans les palmarès des 10 meilleures ventes hebdomadaires après sa parution le 24 mars 2004. Le roman est aussi publié sous forme audio l'année de sa sortie et, en 2008, une adaptation en téléfilm entreprise en 2006 est télédiffusée et vendue sur DVD.

---

<sup>7</sup> Il serait aisé de relever des dizaines d'articles de journaux européens récents, français ou autres, qui rappellent cet épisode par leur manière de recourir aux sacres. On remarque par exemple l'emploi très libéral que les Européens font du sacre *tabarnak* dans les journaux pour donner une touche québécoise à leurs textes. L'emploi peut être relevé dans des contextes où on ne le trouverait pas au Québec, par exemple pour annoncer une émission télévisée québécoise grand public, pour faire la critique d'un film québécois ou pour annoncer un banquet en l'honneur d'une diplomate canadienne (voir respectivement Merle, 2013 : 39; Forestier, 2019 : 112; Wuthrich, 2018 : 22).

Le livre a aujourd'hui été traduit dans plus d'une quinzaine de langues et plus de 725 000 exemplaires se sont écoulés<sup>8</sup>.

Le roman récolte une critique largement positive en Europe francophone. Comme le remarque Vincent (2014), la langue attribuée aux personnages québécois y est encensée. Sans affirmer que le français québécois y est reflété avec exactitude ou justesse, on prête aux dialogues un caractère expressif et évocateur, qui ne déforme pas la réalité à l'excès, et qui est tant adéquat qu'efficace sur le plan littéraire :

« Dialogues enlevés et percutants : le langage québécois, jamais gratuit, jamais caricatural, apporte sa part d'étrangeté. » (Guéguen, 2004 : 14)

« particulièrement réussi [...] piquants dialogues en québécois »  
(Champenois, 2004 : 12)

« Les adeptes des polars de Fred Vargas n'ont pas à hésiter une seconde. "Sous les vents de Neptune" est dans la lignée des meilleures cuvées de l'archéologue romancière. [...] Du surintendant Aurèle Laliberté et de son équipe, on retiendra une langue drôle et chaleureuse » (Plagnol, 2004 : 11)

« un frimas canadien réchauffé par des dialogues québécois pittoresques »  
(Spira, 2004 : 20)

Au Québec, où le roman paraît le 15 avril 2004, la réception est beaucoup moins positive. Les critiques québécois considèrent que les dialogues ne sont pas suffisamment réalistes pour convaincre, bien au contraire :

« Le dernier polar de Fred Vargas, intitulé *Sous les vents de Neptune*, est à la fois grotesque, ridicule et invraisemblable! Rien de moins... Grotesque, parce qu'elle a situé son intrigue au Québec [...] en mettant dans la bouche de ses personnages québécois (des agents de la GRC) un incroyable sabir, un jargon innommable, du simili-joual » (Spehner, 2004 : 131)

« dans le plus récent roman policier de l'écrivaine française Fred Vargas [...] les phrases mises dans la bouche des compatriotes ne sont écrites ni en français ni en québécois. Et Vargas tente de faire passer ce charabia pour du joual pur jus! » (Cardinal, 2004 : 9)

« On dit que Fred Vargas a séjourné en Outaouais, dans la région de Gatineau. Elle en a rapporté une image caricaturale des Québécois, bourrée de stéréotypes dignes de l'époque de Voltaire. À l'en croire, les écureuils circulent aussi librement dans la ville que les voitures, et les indigènes s'expriment dans

---

<sup>8</sup> Pour plus de détails, voir les annexes « Position du roman *Sous les vents de Neptune* sur les palmarès de meilleures ventes » (p. 139), « Ventes du roman *Sous les vents de Neptune* » (p. 140) et « Versions et adaptations du roman *Sous les vents de Neptune* » (p. 141).

un langage pour le moins “pittoresque” [...] On se croirait dans un camp de bûcherons des années 50! » (L’Heureux, 2004 : I7)

« quelqu’un reconnaît-il quelque chose à ce charabia où Fred Vargas en “beurre épais”? [...] Fred Vargas, en écrivain français qui essaie de faire du Michel Tremblay, accumule fausses notes et contresens, se “pète le bec”. [...] seuls les indéfectibles d’Adamsberg de ce côté de l’Atlantique pourront passer outre aux irritants linguistiques de Sous les vents de Neptune. » (Desmeules, 2004 : F8)

« Ce Vargas m’a assommé [...] Long défilé de répliques en un joul douteux car Fred Vargas ignore notre argot. On éclate de rire face à ses erreurs langagières. » (Jasmin, 2004 : 4)

Les critiques citent à l’appui de nombreux passages du roman —par exemple « Tais ton bec, le Français. Mouve-toi d’ici ou j’appelle les cochs. » (Vargas, 2004 : 184)— où des emplois qui leur apparaissent inusités comme *bégopper*, *coch*, *ébarrouir*, *taire son bec* et *tendre d’entretien* sont mis dans la bouche de Québécois. En substance, ils remarquent qu’en cherchant à exploiter les ressources du français québécois, l’œuvre sert en fait de vecteur à des représentations fortement stéréotypées d’une langue qu’ils ne reconnaissent pas. Des années plus tard, l’épisode a marqué les esprits du milieu littéraire et l’on évoque encore çà et là les ratées de ce roman aux « dialogues en “québécois” trop caricaturaux » (Lessard, 2017 : A9).

L’accueil obtenu au Québec contraste de manière frappante avec celui obtenu en France :

« Comment expliquer une telle divergence entre les appréciations des Européens et des Québécois? Pour que les premiers y croient, il faut que les traits reproduits soient un écho crédible du français en usage au Québec. Pour que les seconds réagissent aussi épidermiquement, il faut que les erreurs soient nombreuses et frappantes. Autrement dit, la cible visée était la bonne, mais elle n’a pas été atteinte. » (Vincent, 2014)

Dans l’Hexagone, la réaction négative des commentateurs québécois ne semble pas avoir eu grand écho ni avoir été totalement comprise. Tout au plus, l’auteur français Guillaume Lebeau, qui constate que l’on a reproché à Vargas son manque de rigueur scientifique, croit qu’on a injustement accusé l’écrivaine d’avoir fait preuve de condescendance et de moquerie (Lebeau, 2009 : 102 et 330). Pourtant, dans les faits, les critiques québécois suggèrent plutôt que Vargas a fait preuve de maladresse. Après que la poussière soit retombée, l’écrivaine s’excusera du malentendu, expliquant ne pas avoir prévu que son emploi de la licence littéraire « heurterait les sensibilités » et constatant qu’en France « la déformation des phrases n’a pas été perçue » (Vargas, 2006 : 13).

À la lumière de ces observations, il devient évident que l'image du français québécois que véhicule *Sous les vents de Neptune* s'inscrit en adéquation avec l'idée qu'on s'en fait couramment en France, mais en contradiction avec l'usage général réel des Québécois.

Il semble que ce reflet faussé du français québécois soit, à l'origine, surtout imputable à des sources créées au Québec. Les linguistes qui se sont intéressés à l'incident (Larrivée, 2006; Vincent, 2014; Brancaglion, 2017) ont remarqué que plusieurs des emplois inusités présents dans le roman vargassien proviennent de 2 dictionnaires profanes, le *Dictionnaire des expressions québécoises* de Pierre DesRuisseaux et le *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron. L'origine des vocables en question et le chemin précis qu'ils ont emprunté avant d'atterrir dans les dictionnaires incriminés demeurent inconnus.

### 3 Méthodologie

Pour mieux comprendre l'origine et le parcours des mots-zombies présumés qui ont gagné l'œuvre de Vargas par le truchement des dictionnaires, nous avons décidé d'étudier 10 québécismes « suspects » présents dans son roman. Cette sélection étant de taille réduite, l'examen des données pourra se faire en profondeur et dans le détail, plutôt que superficiellement.

Pour déterminer quels vocables étudier, nous avons dépouillé les principales sources qui citaient comme problématiques des passages précis employés par Vargas (Cardinal 2004, Lessard 2004, Michaud 2004, Spehner 2004, Vincent 2014, Gauvin 2005 et Larrivée 2006) et nous en avons extrait les vocables que les auteurs jugeaient inusités en français québécois. Nous avons ensuite retenu les 8 vocables mentionnés par plus d'une source, soit *taire son bec* (4 sources); *bégopper*, *ébarrouir*, *tendre d'entretien* (3 sources); *agousser*, *avoir le chien*, *coch*, *javasser* (2 sources). À ces vocables, nous avons ajouté le lexème *açartener* et le phrasème *manger de l'avoine*, sélectionnés au hasard parmi les quelque 250 emplois vraisemblablement inusités que nous avons nous-même relevés en lisant le roman.

Dans ce travail, nous passerons au crible d'observations méthodiques les jugements épilinguistiques, c'est-à-dire intuitifs, selon lesquels ces 10 vocables ne seraient pas réellement employés dans l'usage général du français québécois contemporain. Pour ce faire, nous procédons à l'étude de chaque vocable en 5 étapes :

1. nous présentons les extraits du roman *Sous les vents de Neptune* dans lesquels le vocable est attesté;
2. nous observons l'usage qui est fait du vocable dans les sources qui constituent notre corpus<sup>9</sup>;
3. nous brosons un portrait global de ce qu'en disent les sources métalinguistiques généralistes;
4. nous raffinons le portrait à partir de la documentation spécialisée;

---

<sup>9</sup> Pour mieux montrer comment ces vocables s'inscrivent dans le système linguistique du français québécois, nous étudions aussi parfois des vocables de sens apparentés qui leur sont liés sur le plan étymologique. Ainsi, nous étudions *back-up* dans la partie dédiée à *bégopper* et nous étudions *cochon* dans la partie dédiée à *coch*.

5. nous effectuons la synthèse des principales informations colligées, sous la forme d'un article lexicographique.

On notera que, dans ce travail, nous portons une attention particulière aux manifestations des unités lexicales à travers les énoncés réellement produits par les locuteurs, des énoncés qui représentent des données externes, observables de manière empirique. Nous adoptons la prémisse selon laquelle le lexique d'une langue s'étudie adéquatement par ses manifestations dans la parole, donc par les énoncés que produisent les locuteurs et locutrices en contexte de communication. Nous avons conséquemment mis un accent particulier sur le développement et l'exploitation de corpus textuels, puisque ceux-ci permettent d'observer objectivement l'utilisation de la langue.

Une fois l'ensemble des vocables étudiés, nous ferons en guise de conclusion une synthèse transversale des observations afin de répondre aux différentes questions présentées en introduction de ce mémoire. À ce sujet, rappelons que notre objectif général est d'étudier des mots-zombies présumés; les critiques qui ont été faites à l'œuvre de Vargas nous servent donc de principal point de départ, mais nous n'avons pas pour objectif d'isoler précisément les sources utilisées par l'écrivaine.

Avant de procéder à l'étude des vocables, il convient de préciser comment nous avons constitué notre corpus d'attestations et recensé les commentaires métalinguistiques, ainsi que d'exposer les grandes lignes du modèle d'article lexicographique que nous avons développé.

### 3.1 Constitution d'un corpus d'attestations en contexte

Le corpus d'attestations regroupe les extraits de tous les documents dans lesquels nous avons relevé les vocables à l'étude<sup>10</sup> en contexte discursif (dans des fictions, articles journalistiques, documents techniques, etc.). Le corpus exclut donc les autonymes, ce qui signifie concrètement que le corpus ne reprend pas, sauf pour quelques cas limites, les attestations métalinguistiques des vocables (dans des articles de dictionnaires, chroniques de langage, etc.). L'ensemble de notre corpus textuel est fourni en

---

<sup>10</sup> Les variantes graphiques (p. ex. *ébarrouir* avec deux *r*) et morphologiques (p. ex. *ébarlouir*, avec un *l*) des vocables ont été repérées par des moyens informatiques, notamment grâce à des expressions régulières.

annexe (p. 146), dans l'optique de faciliter l'accès aux données et de les pérenniser, de permettre l'examen critique complet du travail, d'aider à mettre en contexte les attestations et de corriger certaines des références existantes.

### 3.1.1 Sources du corpus

Nous avons constitué notre corpus d'attestations sur la base de tous les grands corpus textuels qui nous sont apparus permettre l'étude du français québécois. En dépit de leurs qualités incontestables, les petits corpus spécialisés<sup>11</sup> et les grands corpus représentant surtout des variétés étrangères du français<sup>12</sup> n'ont pas été retenus, puisqu'ils contiennent généralement très peu de données pertinentes à notre étude. Nous avons tout de même constitué notre corpus en étant le plus exhaustif possible et avons donc aussi retenu des sources qui ne sont pas couramment employées pour l'étude proprement dite du français<sup>13</sup>. Les données de notre corpus d'attestations proviennent des bases de données numériques et des relevés sur papier qui suivent.

#### 3.1.1.1 Bases de données numériques

Notre corpus général est constitué par l'agrégation manuelle de données textuelles tirées de 10 sources distinctes, majoritairement accessibles ou bien sur le web surfacique, ou bien sur le web profond. Ces bases de données contiennent des textes —ou des références vers des textes— publiés au Québec, dans les entités géopolitiques qui l'ont précédé (Nouvelle-France, Bas-Canada, etc.) ou au Canada français. Elles regroupent aussi des discussions en ligne. Voici une présentation succincte de l'apport et des limites de chacune de ces bases de données, complémentaires les unes aux autres.

##### 3.1.1.1.1 BAnQ numérique

BAnQ numérique<sup>14</sup> est une interface web qui vise à donner accès à l'intégralité des ressources numériques du portail de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Cette interface permet entre autres choses de lancer une recherche par mots-clés dans la

---

<sup>11</sup> Par exemple le Corpus de français parlé au Québec du Centre de recherche interuniversitaire sur le français en usage au Québec (accessible librement, sans contrepartie, au [applis.flsh.usherbrooke.ca/cfpq](http://applis.flsh.usherbrooke.ca/cfpq)).

<sup>12</sup> Par exemple Frantext du laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (accessible librement, sans contrepartie, au [www.frantext.fr](http://www.frantext.fr)), qui permet surtout l'étude du français hexagonal.

<sup>13</sup> Par exemple la plateforme Érudit (voir 3.1.1.1.8, p. 13), qui permet aussi d'observer une langue possiblement plus technique ou soutenue.

<sup>14</sup> Accessible librement, sans contrepartie, au [numerique.banq.qc.ca](http://numerique.banq.qc.ca).



collection de livres numérisée de l'organisme, laquelle comprend les principales œuvres du patrimoine documentaire québécois (romans, glossaires, manuels...) tombées dans le domaine public. Depuis 2018, cette ressource rassemble aussi les numérisations de la quasi-totalité des numéros de plus de 300 périodiques québécois. Cette base de données regroupe tant les reproductions de journaux (*La Patrie*, *La Presse*, *Le Devoir*...) que de revues (*Le Bulletin du parler français au Canada*, *L'Action nationale*, *Mainmise*...). Il est possible de lancer une recherche en texte intégral pour plus de 200 de ces titres. Cette collection couvre particulièrement bien les 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles.

#### **3.1.1.1.2 Fichier lexical du Trésor de la langue française au Québec informatisé**

Le Fichier lexical du Trésor de la langue française au Québec informatisé<sup>15</sup> réunit plus d'un demi-million d'attestations provenant du dépouillement de documents divers (manuscripts, documents de presse, textes littéraires, relevés oraux, etc.). Il s'agit de l'unique source textuelle informatisée offrant des témoignages allant du français des débuts de la colonie jusqu'à celui employé au début du 21<sup>e</sup> siècle. La version papier originale de ce fichier contient de nombreuses attestations absentes de la version en ligne (voir 3.1.1.2, p. 14).

#### **3.1.1.1.3 Canadiana en ligne**

Canadiana en ligne<sup>16</sup> rassemble les numérisations de millions de documents, tant français qu'anglais, publiés au Canada avant 1920. Produit par le Réseau canadien de documentation pour la recherche, cette base de données regroupe notamment les numérisations des microfilms et des microfiches de L'Institut canadien de microreproductions historiques (ICMH) et le contenu de l'ancienne plateforme web Notre mémoire en ligne. Entre autres choses, on y trouve les reproductions en facsimilé de revues publiées au Québec, comme *Les Soirées canadiennes*, *La Gazette des campagnes* ou encore *Le Vrai Canard*. On y trouve aussi d'anciennes publications gouvernementales et des sous-collections de monographies historiques, telles que les *Relations des Jésuites* (1632-1678). Le repérage d'attestations est moins efficace pour les documents antérieurs au 18<sup>e</sup> siècle, puisque le moteur de recherche utilise le texte généré par reconnaissance optique de caractères. Depuis 2019, le contenu de ce site est librement accessible sur le web surfacique.

---

<sup>15</sup> Accessible librement, sans contrepartie, au [www.tlfq.ulaval.ca/fichier](http://www.tlfq.ulaval.ca/fichier).

<sup>16</sup> Accessible librement, sans contrepartie, au [online.canadiana.ca](http://online.canadiana.ca).

#### 3.1.1.1.4 Internet Archive

Internet Archive<sup>17</sup> contient les numérisations de plus de 500 000 livres et périodique rédigés en français, dont plus de 100 000 proviennent de bibliothèques canadiennes. Les dizaines de milliers de *laurentian* recensés dans cette base de données proviennent majoritairement des collections de l'Université de Toronto et de l'Université Trent. Cette base de données permet la recherche en texte intégral dans des documents tombés dans le domaine public, mais aussi dans des documents soumis au droit d'auteur, qu'il est possible d'emprunter sous forme de fichiers chronodégradables. La majorité des documents canadiens présents dans cette base de données semblent dater des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles.

#### 3.1.1.1.5 Eureka.cc

Eureka.cc<sup>18</sup> contient des milliards de documents issus du monde entier, notamment des articles de presse. Il s'agit de l'équivalent canadien de Europresse.com. Les archives québécoises (*Le Devoir*, *Le Soleil*, *La Presse*...) commencent majoritairement au début des années 1990, bien que certaines commencent plus tardivement (*La Tribune*, *Québec Science*, *Voir*...). On y trouve aussi des millions de pages de sites web et de billets de blogs reconnus, de même que les sous-titres de centaines d'émissions télévisées (*Le Téléjournal*, *Second Regard*, *La Semaine verte*...). Cette base de données repose sur l'agrégation de données numériques sources, plutôt que sur la numérisation de documents analogiques. L'outil de recherche est donc en mesure de donner des résultats extrêmement fiables sur l'usage québécois écrit, de 1990 à aujourd'hui.

#### 3.1.1.1.6 Banque de données textuelles de Sherbrooke

La Banque de données textuelles de Sherbrooke<sup>19</sup> est une ressource du Centre de recherche interuniversitaire sur le français en usage au Québec (CRIFUQ), héritée de l'ancien Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois (CATIFQ). Ce corpus, qui représente surtout l'usage du 20<sup>e</sup> siècle, contient plus de 15 000 textes québécois. L'interface de consultation offre un outil de recherche adapté pour la recherche de phrasèmes et permet, entre autres choses, de filtrer les résultats par type de discours (spécialisé, littéraire, journalistique, didactique, oral). La base de données comprend les transcriptions de classiques, de documents de références connus et de

---

<sup>17</sup> Accessible librement, sans contrepartie, au [archive.org](http://archive.org).

<sup>18</sup> Accessible sur abonnement payant au [nouveau.eureka.cc](http://nouveau.eureka.cc).

<sup>19</sup> Accessible sur entente particulière, sans contrepartie, au [dictio.flsh.usherbrooke.ca/bdi](http://dictio.flsh.usherbrooke.ca/bdi).

documents rares. Elle a principalement été constituée par la saisie manuelle ou semi-automatique de texte, mais aussi par l'agrégation de contenus numériques préexistants, dont de nombreux articles aussi présents sur Eureka.cc et anciennement publiés sur les cédéroms de la série *Actualité/Québec* (CEDROM-SNi, 1992-2010).

#### 3.1.1.1.7 Wikisource

Wikisource<sup>20</sup> est un wiki qui rassemble des textes préexistants, tombés dans le domaine public ou publiés sous une licence libre. À ce jour, le site contient quelque 280 000 textes rédigés en français parmi lesquels figurent environ 800 documents québécois ou canadien-français. L'interface du site permet d'effectuer des recherches en texte intégral, dans la transcription ou l'océrisation de nombreuses sources, qui sont très souvent accompagnées des numérisations photographiques des documents originaux. Le site est continuellement enrichi de contenu par des bénévoles et par le personnel de centres d'archives publiques. On y trouve les transcriptions et photographies de documents de natures diverses, notamment de textes politiques (les 92 résolutions, des discours de Louis-Joseph Papineau, le manifeste du Front de libération du Québec, etc.), d'œuvres documentaires ou littéraires (les *Relations des jésuites*, *La Chasse-galerie*, *Maria Chapdelaine*, etc.) et de manuscrits issus de centres d'archives (les documents de cour du procès contre Marie-Josèphe-Angélique, les journaux de Placide Vigneau, la correspondance originale d'Olivar Asselin, etc.).

#### 3.1.1.1.8 Érudit

Érudit<sup>21</sup> est une plateforme numérique québécoise qui regroupe plus de 200 000 documents liés entre autres aux sciences humaines et sociales. Le site donne accès aux versions numériques ou numérisées de plus de 150 revues savantes ou culturelles telles que *Québec français*, la *Revue québécoise de linguistique*, *Rabaska*, *Recherches féministes*, *Histoire Québec* et *Recherches amérindiennes au Québec*. On y trouve aussi des livres, des rapports de recherche et des thèses. Le contenu du site a principalement été publié durant les 50 dernières années et est fréquemment augmenté de publications récentes. L'interface permet la recherche en texte intégral.

---

<sup>20</sup> Accessible librement, sans contrepartie, au [fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org).

<sup>21</sup> Accessible librement, sous abonnement payant pour quelques documents, au [www.erudit.org](http://www.erudit.org).

#### **3.1.1.1.9 Google**

Google<sup>22</sup> est le moteur de recherche web le plus utilisé à l'échelle planétaire. Les algorithmes particulièrement puissants de ce service permettent de rechercher par mots-clés dans les forums de discussion et les blogues, ainsi que dans les archives de sites communautaires populaires tels que Reddit (accessible au [reddit.com](http://reddit.com)), en filtrant les résultats par langue et région géographique. Google permet aussi de parcourir les sites qui recensent les paroles de chansons comme Musixmatch (accessible au [musixmatch.com](http://musixmatch.com)). En outre, le moteur de recherche général permet de chercher à travers Google Livres, qui est le plus grand corpus de textes numérisés au monde. Ce sous-domaine contiendrait la reproduction de plus de 25 millions d'ouvrages. Google Livres contient des milliers de lauréats, aussi bien périodiques que monographiques, mais les chiffres précis ne semblent pas disponibles. Le service est affilié à certaines des plus grandes bibliothèques de l'Amérique du Nord, telles que la Bibliothèque publique de New York et la Bibliothèque de l'Université Harvard, qui possèdent de nombreux documents québécois.

#### **3.1.1.1.10 Facebook**

Facebook<sup>23</sup> est un réseau social de partage d'images, de vidéos et de textes. Nombre de personnes permettent au grand public de consulter librement une portion, et parfois l'entièreté, de ce qu'ils publient à partir de leurs comptes Facebook. Les messages publiés par les usagers comportent de nombreux échanges informels. Le moteur de recherche intégré au site permet de faire des recherches par mots-clés dans les publications publiques des dernières années. Toutes les publications sont horodatées et la plupart d'entre elles sont aussi géolocalisées. Certains utilisateurs diffusent aussi publiquement leurs lieux de naissance et la liste des institutions scolaires qu'ils ont fréquentées. Selon les chiffres couramment admis, plus de la moitié des Québécois et Québécoises possèderaient un compte Facebook.

#### **3.1.1.2 Relevés sur papier**

En complément des bases de données informatisées existantes, il existe au Québec de riches collections de relevés lexicologiques consignés sur des ensembles de fiches en papier. L'emploi de tels fichiers papier pour le stockage et le classement synthétique de

---

<sup>22</sup> Accessible librement, en échange de métadonnées, au [www.google.ca](http://www.google.ca).

<sup>23</sup> Accessible sur abonnement, en échange de métadonnées et informations personnelles, au [www.facebook.com](http://www.facebook.com).

données a été courant dans les milieux de recherche en linguistique jusqu'au dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle, avant la démocratisation de l'informatique appliquée. Certaines données inédites, issues des recherches passées, sont exclusivement conservées dans ce type de fichiers.

Dans ce mémoire, nous avons mis à profit la principale collection québécoise de relevés lexicologiques sur papier, le Fichier lexical du Trésor de la langue française au Québec (dorénavant FTLFQ) de l'Université Laval, dont une portion a été diffusée en ligne (voir 3.1.1.1.2, p. 11) et sur microfiches<sup>24</sup>.

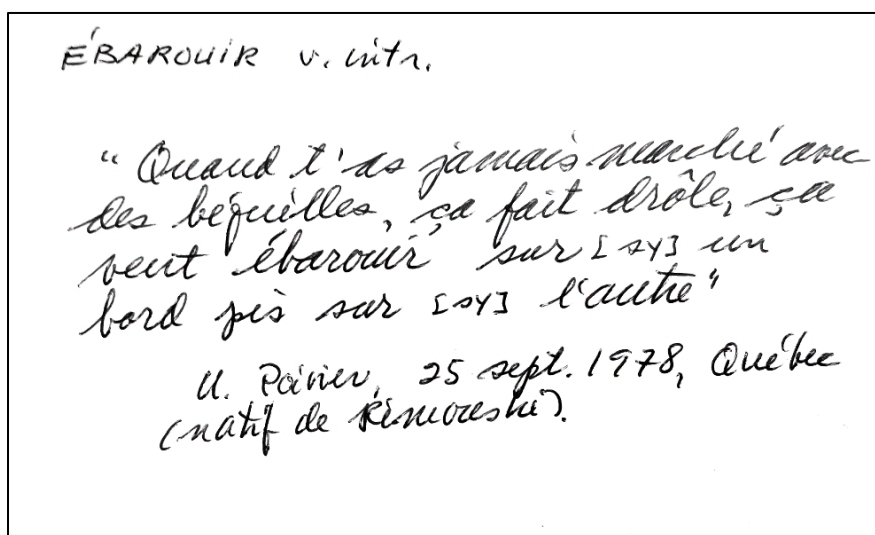
Le FTLFQ regroupe environ 1,2 million de relevés d'emplois perçus comme potentiellement caractéristiques du français laurentien, tirés de sources diverses datant du 16<sup>e</sup> siècle au 20<sup>e</sup> siècle, principalement des sources écrites, mais aussi des enregistrements audios. Le fichier comporte aussi des relevés d'enquêtes linguistiques ou ethnologiques. La constitution de ce fichier s'est déroulée sur une période d'environ 30 ans, de la fin des années 1960 au début des années 2000, la plus grande partie ayant toutefois été rassemblée dans les années 1970 et 1980<sup>25</sup>. La majorité des fiches du FTLFQ sont manuscrites et suivent plus ou moins strictement le plan d'information qui suit :

<i>Graphie lemmatisée</i>	<i>Transcription phonétique</i>	<i>Catégorie grammaticale</i>	<i>Glose synonymique</i>
<i>Emploi en contexte</i>			
<i>Référence bibliographique de la source</i>			
<i>Note complémentaire de nature diverse</i>			

<sup>24</sup> La plupart des fiches papier qui n'ont pas été informatisées ont été microfilmées en 1986. Un exemplaire de la collection sur microforme, constituée de 7982 microfiches rassemblées dans 100 livrets, est en dépôt au CRIFUQ, à l'Université de Sherbrooke, depuis 2019. Une collection identique est aussi conservée dans les locaux du TLFQ, à l'Université Laval.

<sup>25</sup> Pour plus de détails sur la constitution et le contenu de ce fichier, voir notamment Juneau et Poirier (1979 : 24-39). Le dernier bilan détaillé des dépouillements remonte à 1983 (Trésor de la langue française au Québec, 2007).

On notera que le FTLFQ comprend certains relevés linguistiques effectués sur le vif ou dans le cadre de petites enquêtes ponctuelles marquées « Enquête TLFQ » ou non identifiées. Ces enquêtes ont principalement été menées des années 1970 aux années 1990 par des chercheurs de l'Université Laval, parfois à titre individuel, parfois dans le cadre de cours de lexicologie. Seules les personnes à avoir contribué à la constitution du fichier sont en mesure de savoir ce que représentent ces fiches. À titre d'exemple, une attestation intransitive d'*ébarouir* qui porte la référence « U. Poirier, 25 septembre 1978, Québec (natif de Rimouski) », se présente comme suit :



On y lit l'énoncé « Quand t'as jamais marché avec des béquilles, ça fait drôle, ça veut ébarouir sur un bord pis sur l'autre », dans lequel la préposition *sur* est prononcée [sy]. Après vérification, il s'agit d'une attestation orale recueillie en 1978 par Claude Poirier à Québec, auprès de son père, Urbain Poirier, menuisier et charron né le 14 mai 1906 à Sainte-Blandine (aujourd'hui Rimouski) et décédé le 4 mai 1983 à Québec.

En plus de comprendre des relevés libres, le FTLFQ est constitué de sous-ensembles intégrés ou distincts dont les corpus Blais, Cégep-Garneau, CELM, Dulong, FRN et Rousseau. En outre, certains des dépouillements qu'il comporte renvoient à des collections distinctes, dont les Archives de folklore et les Archives de la littérature radiophonique. La consultation intensive de ces divers fonds documentaires et des échanges avec les personnes qui les ont constitués nous permet de fixer sur papier les grandes lignes de leurs histoires peu documentées et de donner une idée de leur contenu majoritairement inédit.

### 3.1.1.2.1 Corpus Blais

Le Corpus Blais regroupe des relevés d'enquêtes orales menées à Trois-Pistoles en 1980 par Suzelle Blais, auprès de 3 personnes : une informatrice de 68 ans, un informateur de 86 ans et une informatrice de 80 ans. La version informatisée du FTLFQ contient les transcriptions de 196 relevés, dans lesquels « on a conservé des faits de l'oral, comme l'élision de voyelles dans certains segments (*j'cale* au lieu de *je cale*; *ç'a* au lieu de *ça a*), l'emploi de la forme familière des pronoms personnels (*y* pour *il*, *ils* et *elles*; *a* pour *elle* et *elles*), l'emploi de la forme masculine de certains adjectifs qualifiant des substantifs féminins (par exemple : *une pleurésie sec*). »

### 3.1.1.2.2 Corpus Cégep-Garneau

Le corpus Cégep-Garneau regroupe des relevés consignés en 1974 et 1975 par des étudiants et étudiantes du Collège François-Xavier Garneau, situé à Québec, dans le cadre d'un cours donné par les professeurs Clermont Doyon et Gabriel Ferland. On estime que ce corpus contient un peu plus de 3000 relevés.

### 3.1.1.2.3 Corpus CELM

Le corpus CELM regroupe des relevés dialectologiques consignés des années 1970 aux années 1990 par des étudiants et étudiantes du Cégep de Shawinigan lors d'enquêtes de terrain menées en Mauricie, magnétophones en main. Ces enquêtes ont été effectuées dans le cadre d'un cours de linguistique donné par les professeurs Serge Fournier et Étienne Poirier, qui ont par ailleurs fondé le Centre d'étude de linguistique de la Mauricie (CELM) en 1980. En plus de participer à la formation des étudiants, les enquêtes devaient servir à alimenter en partie le contenu d'un *Glossaire du parler français en Mauricie*, qui n'a finalement pas pu être publié faute de ressources.

On estime à des dizaines de milliers les attestations du FTLFQ qui proviennent du corpus CELM, mais aucun décompte rigoureux n'a été effectué à ce jour. Bien que certaines données du CELM aient été informatisées et diffusées en ligne par l'équipe du TLFQ, le contenu du corpus CELM demeure essentiellement conservé sous forme de relevés papier. Ces relevés sont intégrés à même le fichier papier général du TLFQ et portent parfois les sigles *FP*, *FFP* ou *SF*, qui correspondent respectivement à *Fichier Poirier*, *Fichier Fournier/Poirier* et *Serge Fournier*.

#### **3.1.1.2.4 Corpus Dulong**

Le corpus Dulong rassemble des données lexicales sur le français canadien principalement colligées des années 1950 aux années 1970. Créé par la Société du parler français au Canada (SPFC), ce corpus a largement été enrichi par Dulong et ses collaborateurs. Son contenu est notamment constitué d'extraits de glossaires des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles et de relevés d'enquêtes de terrain originales. Un dépouillement partiel du corpus suggère que les enquêtes faites de 1955 à 1960 ont principalement été menées sur des aires associées au français acadien (Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, Îles-de-la-Madeleine, etc.). Dans le domaine québécois, la plupart des relevés ont été effectués dans les années 1960 et portent en majorité sur les parlers de l'est et du centre de la province.

Nous évaluons le contenu de la collection à quelques centaines de milliers de fiches. La plupart des fiches sont triées par ordre alphabétique, mais certaines portions du fichier sont regroupées par thématiques (anglicismes, amérindianismes, blasons populaires, gentils, etc.). Bien qu'il ait été conçu dans l'optique d'être librement diffusé, ce corpus est demeuré presque inédit à ce jour et seule une trentaine de ses attestations ont été informatisées et versées dans la version numérique du FTLFQ. Son contenu a toutefois été exploité dans l'édition princeps du *Dictionnaire des canadianismes* de Dulong (1989). Conservé à l'Université Laval pendant près de 70 ans, il est placé en dépôt à l'Université de Sherbrooke depuis 2019, dans les locaux du CRIFUQ, où il peut être consulté sous certaines conditions. Les enregistrements audios originaux de quelques-unes des enquêtes de terrain citées dans ce fonds, dont celles menées par Dulong lui-même durant la préparation de l'ALEC, sont conservés aux Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval, dans le fonds Gaston Dulong (F424).

#### **3.1.1.2.5 Corpus FRN**

Le corpus FRN regroupe des relevés consignés principalement dans les années 1970 par des étudiants et étudiantes de linguistique de l'Université Laval. Les sous-ensembles FRN-13578 et FRN-13579 renvoient aux 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> cours « Linguistique et dialectologie franco-québécoise » respectivement donnés en 1973 et 1974 par Marcel Juneau, fondateur du Trésor de la langue française au Québec.

#### **3.1.1.2.6 Corpus Rousseau**

Le corpus Rousseau regroupe des relevés consignés principalement dans les années 1990 par des étudiants et étudiantes de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) et à



Rimouski (UQAR), dans le cadre d'un cours donné par la professeure Michelle Rousseau. Les enquêtes ont été menées dans l'est de la province (au Saguenay–Lac-Saint-Jean, dans le Bas-Saint-Laurent, en Gaspésie et sur la Côte-Nord) auprès de personnes de 50 ans et plus.

#### 3.1.1.2.7 Archives de folklore

Le FTLFQ, en version numérique et imprimée, contient des transcriptions qui font référence à des documents conservés aux Archives de folklore de la Division des archives de l'Université Laval. La plupart de ces documents sont des relevés d'enquêtes ethnologiques inédites et des enregistrements de contes oraux rassemblés en grande partie par Luc Lacourcière, ses collègues et leurs étudiants.

#### 3.1.1.2.8 Archives de la littérature radiophonique

Le FTLFQ, en version numérique et imprimée, contient de nombreux extraits des textes de radioromans canadiens-français diffusés des années 1930 aux années 1960 et écrits par des auteurs et autrices bien connus (Jovette Bernier, René-Oscar Boivin, Gratien Gélinas, Claude-Henri Grignon, Germaine Guèvremont, etc.). Ces extraits proviennent en grande partie du dépouillement sélectif des Archives de la littérature radiophonique, une collection de textes de radioromans constituée à l'Université du Québec à Montréal par le professeur Pierre Pagé, avec le concours de Renée Legris et Louise Blouin. Les microfilms de la collection sont conservés dans les locaux du TLFQ, ainsi qu'à BAnQ Vieux-Montréal, dans le fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec (cote MSS322). De nombreuses précisions sur cette documentation ont été publiées par Pagé (1970).

### 3.1.2 Portée des données

La portée des données incluses dans le corpus est circonscrite sur le plan sémantique, géographique et chronologique, en raison de choix volontaires ou de contraintes qui découlent des limites de la documentation disponible.

En premier lieu, nous excluons de notre corpus les attestations d'unités qui n'entretiennent à priori aucun lien sémantique évident avec les vocables à l'étude. À titre d'exemple, lors de la recension d'attestations de l'apocope *coche* 'policier', des attestations homonymes comme celles-ci seront donc rejetées :

« ce gars-là est capable de péter une **coche** à tout moment » (Labbé, Richard, 2009, « Dissiper les doutes », Montréal, *La Presse*, 125<sup>e</sup> année, n° 337, 17 octobre, p. S6)

« Le salon des joueuses, le salon des commanditaires, la salle des arbitres, le coin des bénévoles; tout est sur la **coche**. » (Desgagné, Phil, 2019, « Arvida, l'as du tennis », Saguenay, *Le Quotidien*, vol. 47, n° 20, 29 octobre, p. 32)

Dans la même veine, nous veillons à ne pas confondre les emplois qui présentent un certain figement avec les emplois compositionnels desquels ils tirent leur origine. Ainsi, lors de la recension d'attestations du phrasème *manger de l'avoine*, des attestations comme celle qui suit seront aussi exclues :

« J'en ai semé de l'avoine/Ça v'nait comme une tempête/J'ai trouvé un vieux joual mort/Pis qui **mangeait mon avoine** » (La Bottine Souriante, 1986, « La Chanson des menteries », album *La Traversée de l'Atlantique*)

En deuxième lieu, nous nous sommes concentré sur la production linguistique liée au français laurentien, plus spécifiquement au français québécois et à ses états antérieurs. Étant donné que nous nous consacrons à l'étude d'emplois au Québec, nous ne nous penchons pas sur leurs attestations potentielles ailleurs dans la francophonie. Les attestations de dialectes étrangers —ce qui inclut les diverses variétés de français hexagonal— seront donc exclues de notre corpus. De plus, l'étude de la variété acadienne, bien qu'elle soit présente aux Îles-de-la-Madeleine, sur la Côte-Nord et en Gaspésie, n'apparaît pas entrer dans le cadre de l'étude, cette variété étant d'ailleurs étrangère à la diégèse du roman d'où proviennent les unités analysées.

En troisième lieu, nous n'avons pas cherché à poser de délimitations temporelles. Nous remarquerons toutefois que le corpus constitué reflète surtout la langue employée à partir de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Cette limitation, héritée des corpus sources, s'explique par diverses raisons dont :

- la moins grande quantité de documents antérieurs à la révolution industrielle;
- la surreprésentation de la langue formelle de l'élite (explorateurs, administrateurs, membres du clergé, etc.) dans les manuscrits anciens conservés;
- l'incapacité des algorithmes d'océrisation à analyser correctement la plupart des documents plus anciens.

En dernier lieu, précisons que notre corpus, s'il permet manifestement de tracer les grandes lignes de l'évolution de l'usage, ne permet pas nécessairement d'apprécier avec précision la vitalité de certains emplois canadiens plus informels et typiques de l'oral. En

effet, ces unités lexicales, bien qu'elles soient attestées dans notre corpus, y sont moins fréquemment représentées que celles partagées avec l'usage écrit standard.

Nous sommes conscient qu'il est toujours plus facile de montrer la présence d'un vocable dans l'usage que de recueillir les preuves de son absence, à fortiori lorsqu'on se limite à certains contextes ou à des locutrices et locuteurs qui présentent un profil particulier. Nous estimons toutefois que notre corpus est assez vaste pour permettre de départager les emplois qui sont d'usage généralisé au Québec de ceux qui ne le sont pas. De plus, notre corpus regroupe la grande majorité des sources textuelles sur lesquelles se sont basés les lexicographes qui nous ont précédé, et nous croyons donc être en mesure d'évaluer l'essentiel des interprétations qu'ils ont proposées dans leurs ouvrages.

Cela dit, il importe de garder en tête les limites que nous venons de nommer pour ne pas surestimer l'étendue réelle du corpus et des inférences qu'il autorise raisonnablement. Bien évidemment, lorsque nous prétendrons décrire l'usage général du français québécois ou du français laurentien dans ce mémoire, il faudra y lire implicitement que nos interprétations sont tout au plus des propositions vraisemblables et tributaires du corpus.

### 3.1.3 Conformité des graphies aux originaux

Un soin particulier a été apporté aux transcriptions retenues pour que les graphies employées soient conformes à celles présentes dans les sources originales. Nous avons cependant uniformisé les éléments de typographie fine (remplacement des apostrophes droites par des apostrophes courbes, uniformisation de l'emploi des espaces, remplacement des guillemets anglais par les guillemets en chevron, remplacement des *f* par des *s*, etc.). De plus, nous avons ajouté des précisions entre crochets, lorsque cela facilite le décodage.

### 3.1.4 Uniformisation des transcriptions phonétiques

Quelques sources, notamment des extraits de corpus oraux, comportent des transcriptions phonétiques. Les transcriptions ont été uniformisées de manière que chaque phonème ne soit représenté que par une seule de ses variantes. Ce choix méthodologique élimine une part du bruit potentiellement présent dans les transcriptions phonétiques, dont le degré de fidélité, souvent impossible à évaluer, varie d'une source à l'autre.

Bien que l'uniformisation effectuée repose sur des critères phonologiques, les crochets de notation phonétique sont retenus plutôt que les barres obliques, puisque les transcriptions présentées dans le corpus d'attestation ne sauraient être présumées correspondre systématiquement à des formes sous-jacentes.

De plus, le cas échéant, les transcriptions phonétiques ont été translittérées en alphabet phonétique international. Cette translittération a notamment été nécessaire pour quelques sources dialectologiques anciennes, qui utilisent des adaptations de l'alphabet Rousselot-Gilliéron.

### 3.1.5 Retour aux éditions princeps

Lorsqu'un document a été édité plus d'une fois, nous citons systématiquement l'édition princeps, c'est-à-dire l'édition la plus ancienne. Nous mentionnons alors aussi les références des rééditions trouvées dans les corpus sources. À titre d'exemple, 10 éditions du texte *Coq Pomerleau* de Louis Fréchette, qui utilise le vocable *ébarouir*, apparaissent dans nos corpus sources. Nous avons donc cité la première édition, qui date de 1898, et mentionné les références des 9 autres éditions produites au fil des décennies. Cette manière de faire permet de dater plus fidèlement le contenu du corpus et permet de distinguer les textes qui ont connu une plus large diffusion, du fait de leur fréquente réédition.

Par ailleurs, lorsque cela semblait nécessaire, nous avons fait des recherches supplémentaires pour trouver et citer les éditions princeps qui étaient absentes des corpus sources. À titre d'exemple, notre corpus présentait l'attestation qui suit de *manger de l'avoine* :

Lebel, Gérard [1995], *Nos ancêtres : biographies d'ancêtres*, vol. 1, 7<sup>e</sup> édition, Sainte-Anne-de-Beaupré, [sans éditeur], p. 152.

Constatant que nous avions une réédition en main, nous avons repéré le passage dans l'édition princeps de l'ouvrage, en prenant soin de noter la référence correspondante :

Lebel, Gérard [1981], *Nos ancêtres : biographies d'ancêtres*, vol. 1, [1<sup>re</sup> édition], Sainte-Anne-de-Beaupré, [sans éditeur], p. 124.

La préface de cette première édition mentionnait, sans plus de précision, qu'une portion du contenu avait été originalement publiée dans une revue intitulée *Sainte Anne de Beaupré*. Nous avons donc dépouillé la revue en question, où nous avons retrouvé la

première version de l'article. Nous reprenons le passage original en note, avec sa référence complète :

« Quant à Jean, plus instable, moins chanceux en amour —, on le vit annuler 2 contrats de mariage, manger de l'avoine 2 fois (Genaple, 28-2-1687; 16-11-1694) —, il se maria 3 fois et fut père de 15 enfants. » (Lebel, Gérard [1976], « L'ancêtre des Savard », Sainte-Anne-de-Beaupré, *Sainte Anne de Beaupré* [sic], vol. 104, n° 2, mars, p. 88)

Enfin, nous remarquons que l'auteur semble citer le greffe du notaire François Genaple. Par précaution, nous sommes allé consulter cette source de première main pour vérifier si *manger de l'avoine* y était utilisé, ce qui n'était pas le cas comme nous nous y attendions.

Au demeurant et de toute évidence, lorsqu'une même édition d'un même texte figurait dans plusieurs corpus sources, nous avons veillé à ne pas dupliquer l'entrée dans notre corpus.

### 3.1.6 Révision et enrichissement des références

Les références bibliographiques de nombreux documents trouvés dans les corpus sources étaient incomplètes et parfois même erronées. Nous avons alors déployé d'importants efforts pour compléter et corriger les informations.

Certaines sources, comme Google Livres, fournissaient parfois des références générées automatiquement et en conséquence de mauvaise qualité. Ainsi, après y avoir relevé une attestation de *ébarlouï* accompagnée de la référence « *Le Maclean*, 1975, vol. 15, p. XCIX » nous avons dépouillé manuellement les originaux du magazine pour établir que la bonne référence est « Saint-Germain, Michel [1975], "Sacrés champignons", Montréal, *Le Maclean*, vol. 15, n° 8, aout, p. 42 ».

Notre travail a parfois permis de mettre en lumière quelques informations. À titre d'exemple, une fiche du TLFQ qui mentionne l'emploi de *back-up* dans l'émission radiophonique *Voyage autour du monde de Joson et Josette* ne comporte qu'une date approximative, l'original n'étant pas daté. À l'aide de suites mathématiques, nous sommes parvenu à reconstituer la datation des divers épisodes de cette émission et pouvons donc établir avec certitude que l'extrait concerné remonte à 1939.

De même, nous avons résolu certaines abréviations demeurées jusqu'à ce jour obscures. Par exemple, les bibliothécaires n'étaient pas parvenus jusqu'à maintenant à déterminer qui avait adapté la pièce de théâtre française *Un habit par la fenêtre*, à Montréal en 1876, dans laquelle se trouve le phrasème *manger de l'avoine*. Le document original ne porte que les initiales « A. M. ». En dépouillant les journaux de l'époque, nous sommes parvenu à trouver que la pièce avait été adaptée par Adolphe Martin, un journaliste né le 16 octobre 1844 en France, émigré au Québec en 1870 et décédé le 22 janvier 1900 à Montréal. Ces informations ont été notées sous la référence.

### 3.1.6.1 Enquêtes ethnographiques

Nous avons accordé une attention particulière à la refonte des références de travaux ethnographiques. Ces références, tirées des archives du TLFQ, renvoient vers des relevés ethnographiques conservés aux Archives de folklore (voir 3.1.1.2.7, p. 19).

Étant donné que les relevés ethnographiques proviennent de milliers de collections ou fonds d'archives différents, dépouillés par des individus de compétence variable, les références ne sont pas toujours exactes. Les références reprises dans la version informatisée du FTLFQ sont relativement uniformes, et ont manifestement fait l'objet de contrevérifications, mais elles n'en demeurent pas moins systématiquement vagues. À titre d'exemple, une attestation de *manger de l'avoine* présente dans la version informatisée du FTLFQ portait la référence suivante :

Archives de folklore (AF), 1962 env., coll. Pierre Perrault, 1089, L'Isle-aux-Coudres (Charlevoix)

Une telle référence pose des problèmes aux chercheurs désireux d'évaluer la portée de l'attestation, puisqu'elle n'indique pas précisément où se trouve la source originale, quelle est la situation d'énonciation et qui est le locuteur qui a émis l'énoncé.

Pour régler le problème, nous avons donc dépouillé les différents ensembles documentaires correspondant à chaque référence afin de trouver les informations à jour et précises sur la localisation contemporaine de chaque document source. Ensuite, nous avons précisé le type de contenu (conte populaire, dialogue libre, remarque métalinguistique) pour mieux refléter le contexte d'énonciation. Enfin, nous avons ajouté des informations nominatives inédites, obtenues en croisant des données généalogiques et en joignant les familles des informateurs.

Pour l'attestation donnée en exemple, il a donc été possible de déterminer que :

- le document correspond à l'enregistrement audio n° 240 (anciennement 1089) du fonds Pierre Perrault, conservé aux Archives de l'Université Laval sous la cote F1402 (et non pas P178 ou P319, qui auraient été possibles); cette référence n'est toutefois plus valide, puisqu'un problème survenu lors du repiquage des bandes originales dans les années 1980 a provoqué la perte de l'extrait en question;
- l'extrait provient d'un dialogue libre qui a probablement été enregistré durant la préparation du film *Pour la suite du monde* (1962) de Brault et Perrault;
- le locuteur cité est Louis Harvey, dit Grand Louis, né le 15 septembre 1894 à Saint-Louis-de-L'Isle-aux-Coudres et décédé le 28 septembre 1981 à Baie-Saint-Paul, des détails confirmés par Noëlle-Ange Harvey, petite-fille du locuteur.

L'essentiel de ces informations est présenté de manière synthétique dans un tableau du corpus. Un travail comparable a été fait pour chaque attestation.

### 3.2 Recension des commentaires métalinguistiques

Lors de la constitution du corpus d'attestations, nous avons conservé séparément tous les commentaires proprement métalinguistiques présents dans les corpus sources. Nous avons ensuite recouru à quelques autres ressources numériques pour repérer les principaux commentaires métalinguistiques qui n'auraient pas déjà été trouvés.

Nous avons consulté l'ensemble des sources de la base de données ChroQué<sup>26</sup> et de l'Index lexicologique québécois<sup>27</sup> qui contenaient les vocables à l'étude.

De plus, nous avons vérifié si ces vocables se trouvaient dans les sources qui suivent, absentes de l'ILQ : le *Dictionnaire du français plus*, sous la direction de Claude Poirier (1988); *J'parle en tarmes* d'André Clas et Émile Seutin (1989); le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, sous la direction de Jean-Claude Boulanger (1992-1993); le *Dictionnaire québécois français* de Lionel Meney (1999); le *Dictionnaire des expressions québécoises* de Pierre DesRuisseaux (1990-2009); le dictionnaire du logiciel *Antidote* (2003-2018); le dictionnaire *Usito*, sous la direction éditoriale d'Hélène Cajolet-Laganière et de Pierre Martel (2013).

<sup>26</sup> Accessible au [catfran.flsh.usherbrooke.ca/corpus/chroque](http://catfran.flsh.usherbrooke.ca/corpus/chroque).

<sup>27</sup> Accessible au [www.tlfq.ulaval.ca/ilq](http://www.tlfq.ulaval.ca/ilq).

Après avoir étudié tous les commentaires métalinguistiques de chaque vocable, nous dressons une synthèse de ce qu'en disent les sources métalinguistiques généralistes (destinées au grand public) et la documentation spécialisée (destinée aux spécialistes, en raison de son caractère moins accessible ou moins vulgarisé). On notera que la distinction entre les sources métalinguistiques généralistes et la documentation spécialisée relève surtout d'un choix de présentation. Jugée plus commode et claire, cette manière de présenter nos observations aide à mieux distinguer l'évolution du discours métalinguistique auquel la plupart des gens ont eu accès de la documentation dont la diffusion a été plus restreinte ou a eu moins d'impact en raison des éventuelles difficultés posées par son décodage.

### 3.3 Présentation des synthèses lexicographiques

Après avoir étudié chaque vocable, nous synthétisons nos principales observations et analyses sous la forme d'un article lexicographique. Cette façon de faire facilite la consultation et la comparaison rapide des principales données que nous mettons en lumière. Ces synthèses ont été rédigées dans l'optique de pouvoir être considérées comme des articles complètement autonomes; nous y reprenons donc sciemment certains des passages présents dans les développements qui les précèdent.

Nous avons aussi conçu ce modèle d'article pour montrer concrètement qu'il serait possible d'inclure des mots-zombies dans un dictionnaire spécialisé qui se donnerait l'objectif de les circonscrire adéquatement, c'est-à-dire sans les présenter comme usuels. Un tel ouvrage, qui n'existe pas encore, pourrait être d'une certaine utilité aux lexicographes et métalexicographes qui pourraient plus facilement se prémunir contre le contenu trompeur de certaines sources métalinguistiques existantes, en les aidant à mieux filtrer leurs données.

La microstructure que nous avons adoptée présente, dans l'ordre, les éléments qui suivent :

- La graphie principale du vocable. Le cas échéant, cette graphie est suivie d'une remarque qui présente les variantes graphiques ou morphologiques plus rares du vocable. Les graphies qui n'apparaissent que dans les sources métalinguistiques ou chez Vargas ne sont pas reprises.



- Une transcription en alphabet phonétique de la prononciation du vocable. Lorsque des données sont disponibles, la prononciation traditionnelle, c'est-à-dire une prononciation relevée il y a plus d'un demi-siècle, est notée. En l'absence de données de première main, une prononciation contemporaine reconstituée (inférée à partir de l'orthographe) est notée<sup>28</sup>.
- Des informations sur la catégorisation grammaticale du vocable (nom masculin, verbe transitif, phrasème verbal, etc.).
- Un énoncé permet de voir rapidement quels vocables semblent inusités dans l'usage québécois contemporain (un vocable est jugé inusité lorsqu'il est attesté 5 fois ou moins dans le corpus entre 2000 et 2020) :
  - si le vocable est jugé inusité, on lui accole l'énoncé *inusité en français québécois contemporain*, éventuellement suivi de la précision *auparavant usuel*;
  - sinon, on accole au vocable l'énoncé *attesté en français québécois contemporain*, éventuellement suivi de précisions liées à la variation (sur les axes diaphasique, diatopique, diastratique, etc.).
- Une description du sémantisme du vocable, dans laquelle chaque lexie (ou acception) :
  - est accompagnée, le cas échéant, d'une marque *apax* (lorsque l'ensemble du corpus comprend une seule attestation de l'emploi) ou d'une marque *rare* (lorsque l'ensemble du corpus comprend 5 attestations ou moins de l'emploi);
  - est explicitée à l'aide d'une définition mise en gras, parfois précédée de précisions sémantiques placées entre parenthèses;
  - est exemplifiée avec une citation tirée du corpus.

Les différentes lexies des polysèmes sont d'abord regroupées par construction, mode ou voix grammaticale, puis sont classées par ordre d'apparition dans le corpus. L'ordre des acceptions est parfois ensuite légèrement réorganisé, lorsque

---

<sup>28</sup> Notons que l'inférence d'une prononciation québécoise à partir de l'orthographe n'a pas posé de difficultés particulières pour les quelques mots traités. Cette manière de faire intuitive, qui repose sur des connaissances graphotactiques élémentaires, devrait possiblement être formalisée davantage dans un ouvrage comportant des centaines de mots-zombies, dont la prononciation pourrait parfois être incertaine. L'inclusion des prononciations dans les articles découle d'une volonté de donner un meilleur accès au signifiant des vocables, dont l'actualisation est, rappelons-le, d'abord phonétique et secondairement graphique. On pourra, en outre, y voir une volonté de montrer l'étendue des données phonétiques disponibles qui ont le potentiel d'aider, dans certains cas, à mieux évaluer les graphies retenues dans les sources métalinguistiques existantes.

nous jugions que cela permettait de mieux apprécier les liens qu'elles entretiennent les unes avec les autres. Les acceptions sont numérotées en chiffres arabes. Lorsque cela permet de simplifier la présentation et d'éviter de la redondance, les acceptions sont regroupées par ensembles numérotés en chiffres romains.

- Une rubrique « Évolution de l'usage observé », qui résume, sous forme de texte interprétatif, les principales observations de nature diachronique faites à partir du corpus.
- Une rubrique « Évolution du discours métalinguistique », qui résume, aussi sous forme de texte interprétatif, les faits saillants qui se sont dégagés de l'observation du discours métalinguistique mis en parallèle avec l'observation de l'usage par le biais de notre corpus.

Divers procédés typographiques aident à distinguer les éléments les uns des autres. À ce sujet, faisons remarquer que :

- les informations lexicométriques, diatopiques, diachroniques ou diaphasiques sont inscrites en italique;
- les précisions sur les actants ou le sémantisme sont inscrites en romain, entre parenthèses;
- les précisions sur les constructions, modes ou voix grammaticales sont inscrites en petites capitales;
- les constructions explicitement illustrées sont inscrites en couleur, italique et gras.

La manière de présenter les articles se base sur les pratiques lexicographiques courantes. On notera que les articles incorporent des données et des développements qu'on ne trouve habituellement pas dans un dictionnaire général.

Nos articles, qui ne sont pas nécessairement destinés à un grand public, se démarquent des pratiques habituelles, car ils se permettent d'être quasi exhaustifs. Nous y présentons de nombreuses données pour ainsi dire recueillies avec une pissette, en d'autres termes des données qui demeurent rarissimes dans un vaste corpus. Ainsi, à quelques exceptions près, ces articles s'intéressent à des vocables et lexies qui n'auraient pas la fréquence nécessaire pour se trouver dans des dictionnaires généraux.

Tout au plus, certains de ces emplois pourraient toutefois trouver leur place dans un trésor du français québécois. En effet, à l’instar du *Trésor de la langue française* —qui est sans doute l’archétype du genre en français— nous admettons la possibilité de recenser des apax et d’inclure des commentaires critiques sur d’autres travaux dans nos articles. Par ailleurs, nous nous sommes librement inspiré des travaux qui ont donné lieu au *Dictionnaire historique du français québécois* (Poirier, 1998), un ouvrage dont la méthode de conception originale a été bien documentée (Juneau, 1977; Juneau et Poirier, 1979). Ainsi, à l’instar des articles de cet ouvrage, nos articles sont :

- axés sur la description du français en usage au Québec;
- diachroniques, en cela qu’ils se fondent sur l’observation de l’usage de différentes époques;
- monographiques, car ils cherchent à rendre compte presque exhaustivement des données disponibles.

Cela dit, notre approche lexicographique n’est pas proprement différentielle, puisqu’elle cherche à décrire l’usage du Québec sans chercher à exclure les portions qui seraient partagées avec d’autres variétés de français.

## 4 Étude des vocables

Dans les pages qui suivent, nous procéderons à l'étude des 10 vocables sélectionnés (*açartener*, *agousser*, *avoir le chien*, *bégopper*, *coch*, *ébarrouir*, *javasser*, *manger de l'avoine*, *taire son bec* et *tendre d'entretien*) en suivant les grandes lignes énoncées dans la méthodologie.

### 4.1 Étude de *acertainer*

Le verbe *acertainer* est attesté dans l'extrait suivant du roman de Vargas, où s'exprime le personnage québécois Fernand Sanscartier, un sergent de la GRC :

« J'avais le témoignage du gardien et l'ADN de la goutte de sang. Criss, il a étouffé bleu que je lui aie conté des menteries sur mes maladies. Je peux t'açartener qu'il m'a donné de la marde et défilé son chapelet. » (Vargas, 2004 : 427)

#### 4.1.1 Description des emplois en contexte

Nous avons relevé 6 attestations du lexème *acertainer* en français laurentien, soit 3 occurrences de la forme *acertainer*, 2 de *acertener* et 1 de *acertenir*. La graphie *açartener*, utilisée dans le roman de Vargas, n'apparaît pas dans le corpus.

Le vocable est attesté de manière très sporadique. On le relève une fois au 17<sup>e</sup> siècle, dans les récits de voyage de Champlain, sous la forme *acertené* : « Estant trop acertené de l'ennemy [j]e fais employer tout le monde à faire quelque retranchement au tour de l'habitation » (Champlain, 1628 [1.01])

Il faut attendre un peu plus de 250 ans pour en trouver l'attestation suivante, sous la forme *acertenir* : « Je puis vous acertenir que j'aurais tonné encore contre la tasque [=taxe], et contre toutes héminiorations [=améliorations] qu'on [ne] tâtera [=tâchera] pas en vain d'amancher dans la province. » ([anonyme], 1881 [1.02]). Cet extrait d'un faux discours politique, qualifié d'« impossible » par le journal qui le reproduit, est rédigé par un auteur anonyme qui déforme les mots de manière fantaisiste, à des fins humoristiques évidentes.

Durant le premier quart du 20<sup>e</sup> siècle, le vocable réapparaît à 3 reprises dans la littérature du terroir. On le relève d'abord dans une nouvelle du linguiste Adjutor Rivard : « si la Grise se met à trotter, ceux qui sont à l'échelette d'arrière en ont

connaissance, je peux vous l'*acertainer*. » (Rivard, 1914 [1.03]). En dédicace de l'ouvrage, le linguiste dit explicitement chercher à faire connaître « les mots de notre vieux parler » (Rivard, 1914 : 7), c'est-à-dire à valoriser l'emploi de canadianismes qu'il présume —à tort ou à raison— avoir été ou être encore utilisés au Québec.

L'attestation suivante du vocable se trouve dans un texte de 1917 du futur jésuite Thomas Migneault, originaire de Saint-Louis de Kamouraska et alors élève au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Dans le récit qu'il soumet au concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste (SSJB) de Montréal, le narrateur-conteur dit ceci : « Ce soir, des bribes de souvenirs me trottent presque malgré moi, par la cervelle. Je vois comme si c'était d'hier, une bonne vieille *courvée*, quelque peu embrumée par les ans, mais qui est toute champêtre et toute canadienne, je puis vous l'*acertainer*. Je ne peux résister à l'envie de vous la raconter. » (Migneault, 1917 [1.04])

Il ne serait pas étonnant que l'énoncé « je puis vous l'*acertainer* » de Migneault pastiche le « je peux vous l'*acertainer* » de Rivard, dont les textes étaient reconnus et sans doute recommandés dans les collèges classiques, où l'on partageait largement les vues du linguiste.

L'année suivante, une autre occurrence, avec la graphie *acertener* cette fois, se trouve dans une courte uchronie de Sylva Clapin, qui participe au même concours de la SSJB : « nous avoyt par signes acertené le chef que se trouvoyt une grande rivière » (Clapin, 1918 [1.05]). Le littéraire, aujourd'hui connu par les linguistes pour son glossaire, cherche dans ce texte à imiter le style des voyageurs français du 15<sup>e</sup> siècle, comme on le déduit à la lecture du texte.

Enfin, on relève une dernière attestation isolée en 1942, dans un texte argumentaire expressif du critique René-Oscar Boivin :

« on imagine, si on s'en fit aux lois de l'art oratoire, que M. Harvey va se jeter dans la confirmation de sa quadruple proposition et aussi de sa boiteuse cinquième, c'est-à-dire qu'il va élaborer, fonder ses avancés et les acertainer. Que non! ce n'est pas là son système de logique! » (Boivin, 1942 [1.06])

Ces quelques attestations permettent de découper sans ambiguïté le sémantisme du vocable. Ce verbe étant principalement employé avec la construction *accertainer qqch. à qqn*, il est possible de le définir ainsi :

**Assurer la factualité de qqch. à qqn.**

La construction *accertainer qqn de qqch.*, utilisée par Clapin, peut se résumer avec l'acception suivante :

**Assurer qqn de la factualité de qqch.**

Enfin, on trouve la construction passive *être accertiné de* chez Champlain, d'où :

**Être assuré de la présence de.**

La très petite quantité d'attestations présentes dans le corpus aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles porte à se demander si *accertainer* était bel et bien utilisé à l'époque. Il n'est pas totalement exclu que l'emploi ait survécu dans la langue orale canadienne jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle. Toutefois, il est aussi possible que l'attestation relevée dans un texte humoristique à la langue invraisemblable ait fait usage d'un emploi tout à fait farfelu, provenant d'un texte déjà ancien à l'époque. De même, certains mots employés dans des textes littéraires (par Rivard, par son probable émule Migneault et par Clapin) représentent plus probablement une langue construite, imaginée en fonction de textes précédemment lus, qu'une langue dont ils auraient été les très rares témoins. Seule l'attestation unique des années 1940 demeure difficile à expliquer. Son caractère isolé nous porte à croire qu'il s'agit là encore d'une influence d'un écrit ancien. Les données disponibles ne permettent pas de dépasser ces hypothèses qui flirtent avec la conjecture.

#### 4.1.2 Recension du discours métalinguistique généraliste

Le lexème *accertainer* suscite d'abord des commentaires dans le discours métalinguistique chez les glossairistes, de Dunn (1880) au *Glossaire du parler français au Canada* (1930, dorénavant le *Glossaire*), puis resurgit un demi-siècle plus tard avec Bergeron (1980). Il a fait l'objet de commentaires chez 12 auteurs<sup>29</sup>.

---

<sup>29</sup> Faucher de Saint-Maurice, 1874, 1892; Dunn, 1880; Tardivel, 1882; Clapin, 1894; Dionne 1909; Rivard, 1909; Société du parler français au Canada, 1902, 1930; Montpetit, 1919; Daviault, 1955, 1956; Rogers, 1977; Bergeron, 1980; Meney, 1999, 2003.

Le premier commentaire métalinguistique que nous avons relevé au Canada français sur *ascertainer* se trouve dans un recueil du littéraire Henri-Édouard Faucher, dit de Saint-Maurice, qui publie d'« humbles récits écrits dans le style et le langage de notre cher peuple Canadien-Français [sic] » (Faucher de Saint-Maurice, 1874 : VI). Commentant l'emploi d'un particularisme canadien, il indique croire qu'*ascertainer* a été emprunté à l'anglais par le français : « *Enchalouer* n'est pas le premier anglicisme qui se soit glissé chez nous. Champlain, à propos de Kertk, n'écrivait-il pas? — Etant *ascertainés* de l'ennemi. » (Faucher de Saint-Maurice 1874 : 252)

Cet énoncé comporte deux inexactitudes. D'une part, l'auteur emploie la graphie *ascertainés*, bien que la source qu'il cite utilise plutôt *acertenés*. D'autre part, c'est l'anglais *to ascertain* qui provient du français *ascertener*, et non l'inverse. Dans une étude historique postérieure, Faucher de Saint-Maurice (1892 : 36) corrige ses erreurs et fait découler la forme anglaise de la forme française, dont la graphie est conforme à celle de la source. Il est possible que ces corrections proviennent des travaux d'Oscar Dunn, qui a fourni des informations étymologiques plus exactes dans son glossaire quelques années plus tôt :

« **Ascertainer.** Vieux mot fr., d'où vient l'angl. *To ascertain*. Est encore usité en Normandie. *Constater*. En wal., *Acertiner*. » (Dunn, 1880 : 2-3)

Les liens entre les travaux des deux hommes sont fort probables, d'autant plus qu'ils se connaissaient personnellement<sup>30</sup>. Il ne serait pas étonnant que Dunn ait inclus *ascertainer* dans son glossaire en réaction aux travaux de Faucher de Saint-Maurice, avec qui il avait potentiellement discuté du sujet. L'inclusion du mot *ascertainer* à la nomenclature de Dunn ne saurait être reçue comme une preuve convaincante de son usage au Canada français à l'époque, et ce, à plus forte raison si cette inclusion s'interprète comme une réaction à Faucher de Saint-Maurice.

Or, tous les indices circonstanciels portent à croire que nous sommes bien en présence d'une influence transtextuelle. Comme nous venons de le voir, *ascertainer* est le point de départ des réflexions de Faucher sur les anglicismes. Il est remarquable que Dunn utilise

---

<sup>30</sup> Dunn a dirigé le journal *L'Opinion publique*, auquel a collaboré Faucher de Saint-Maurice. Ce dernier avait d'ailleurs reçu la tâche —demeurée inachevée à ce jour— d'éditer la deuxième édition du *Glossaire* de son ancien directeur décédé prématurément.

justement le même mot comme exemple dans la préface de son ouvrage pour illustrer la parenté d'une part du vocabulaire de l'anglais avec le français :

« le mot *Acertainer* [...] appelle le sourire sur nos lèvres, nous le prenons pour une francisation de l'anglais *To ascertain*; mais, de fait, c'est le contraire qui est la vérité. François Ier, dans une lettre au parlement de Paris, datée du 9 avril 1526, disait : "Et parce que nous sommes duement *acertenés* que, etc." Le mot, du reste, est encore usité en Normandie. » » (Dunn, 1880 : xv)

L'ultramontain et pourfendeur des anglicismes Jules-Paul Tardivel, qui connaît aussi Dunn personnellement, réagit négativement à cette remarque :

« M. Dunn cite le mot *acerténer* [sic] qui est du vieux français et ne vient pas du mot anglais *ascertain*. Soit, mais un seul exemple ne prouve pas l'assertion de notre auteur, assertion tout à fait hasardée, suivant [sic] nous. Loin d'exagérer le nombre des anglicismes qui déparent notre langage, nous ne nous en faisons pas une idée même approximative. » (Tardivel, 1882 : 4)

S'il doute du lien établi par Dunn, Tardivel ne critique pas sa prémisse. Aussi bien Faucher que Dunn et Tardivel s'entendent sur le fait que le vocable est sorti de l'usage académique, mais aucun ne dit explicitement considérer ce mot comme vieilli au Québec. Le glossaire de Clapin s'inscrit dans la même veine :

« **Acertainer**, v. a., Affirmer, assurer. Vieux mot français, encore usité en Normandie, et d'où dérive l'ang. *to ascertain* : -J'peux t'*acertainer* qu'i va venir. Ils s'en retournerent hativement devers le roy, et luy *acertainerent* que le dit de Betfort... Cousinot, Chronique de la Pucelle, p. 329. » (Clapin, 1894 : 6)

Quelques années plus tard, la SPFC publie des données compatibles avec celles de ses prédécesseurs dans le *Bulletin du parler français au Canada*. Elle établit clairement l'origine hexagonale de l'emploi, qui demeurerait en usage dans certaines régions de France :

« **Acertainer** (pron. asèrtené) v. tr. ← à + *certain*.

‖ Affirmer, certifier, assurer.

¶ *Acertener* est un verbe du vx franç. (LAC., LACURNE, TRÉVOUX) Il se trouve dans Darmesteter avec la note "vieilli". Du Cange donne *acertené* : certain, instruit, assuré. "Les gens du pays acertainent qu'il fut vrai." (LA SOLADE, fol. 23, col. 2). "Leur acertenoient que les Anglois." (*Hist. de Loys III*, p. 148). "Bien je vous acertaine qu'incessamment y serai exposée" (CL. MAROT, cité dans TRÉVOUX). "Il suffit que sur les lieux nous vous l'ait sérieusement



acertené” (CHAPELAIN, *Lettres*, III, 207). “Quant il en fu acertenez” (*Chron. de St-Denis*, cité dans GODEFROY). “Paroles sont nécessaires por acertener Sainte Yglise” (*Livres de Jostice et de Plet*, p. 183, § 25). “Et vous-mêmes m’en avez acertené plus de cent fois” (P. LARIVEY, *Comédie des Escolliers*, a. III, sc. 2). — Ce verbe s’est conservé dans la Saintonge (EVEILLÉ), le centre de la France (JAUBERT), et la Normandie (DUBOIS). » (Société du parler français au Canada, 1902 : 48)

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, Dionne reprend *acertainer* dans son glossaire et le définit par le synonyme *certifier*. Rompant avec le consensus lexicologique selon lequel il s’agirait d’un emploi en usage au Canada, il écrit toutefois qu’il s’agit d’un « [m]ot vieilli, et dont l’usage semble disparu ici. » (Dionne, 1909 : 7)

Adjutor Rivard ne tarde pas à s’inscrire en faux contre cette affirmation. Dans un compte-rendu de l’ouvrage de Dionne, il signale que « ce mot a été relevé par les correspondants de notre Comité d’étude, dans les comtés du Lac-Saint-Jean, de Missisquoi, de Montmagny, de Témiscouata, etc. » (Rivard, 1909 : 372). Rivard fait allusion aux données récoltées quelques années auparavant par le Comité d’étude de la Société du Parler français au Canada, qui avait demandé aux membres de la société d’activement vérifier si certains mots, dont *acertainer*, étaient encore compris à travers la province<sup>31</sup>.

Une dizaine d’années plus tard, l’intellectuel Édouard Montpetit, lors d’une digression sur la langue en usage au Québec, nous informe de sa propre intuition sur *acertainer* :

« [...] avec deux langues, l’anglais et le français, qui ont en commun plus de vingt mille racines, on n’est jamais sûr de son fait : le vieux français renaît souvent en un néologisme apparent [...]. Ainsi du mot *acertainer*, que nous n’oserions pas employer et qui est aussi vieux que Rabelais est jeune. » (Montpetit, 1919 : 114)

Par cette subtile boutade, Montpetit indique croire qu’*acertainer*, bien qu’on puisse l’associer à la langue immortelle de Rabelais, a été réintroduit en français par le truchement de l’anglais. Sans qu’une telle remarque confirme clairement l’existence réelle de l’emploi, elle montre qu’un locuteur éduqué ne le jugeait pas standard.

---

<sup>31</sup> Le vocable figure au « Bulletin d’observations n° 1 », publié en supplément au *Bulletin du parler français au Canada* de mars 1904. Il y est enregistré avec la graphie *acertainer* et l’acception « certifier ».

En 1930, le *Glossaire* consacre 2 articles à *acertainer* et laisse croire que les graphies *açartainer*, *açartener* et *acertener* représentent un certain usage canadien :

« **Açartener** (*asàrténé*) v. tr.

‖ Affirmer, assurer. (V. *Acertener*.)

**Acertener** (*asèrténé*) v. tr.

‖ Affirmer, assurer, certifier. Ex. : Je peux *acertener* qu'il y était pas = je puis assurer qu'il n'y était pas.

**Vx fr.** – *Acertainer*, *acertener* = m. s. on trouve *acertener* dans Chapelain (cf. *Dict. gén.*).

**Dial.** – M. s., Aunis, Berry, Nivernais, Normandie, Picardie, Poitou, Saintonge.

**Can.** – *Açartainer* = m. s. » (Société du parler français au Canada, 1930 : 7 et 11)

Il semble que pendant presque un demi-siècle, aucun dictionnaire ou glossaire publié au Québec ne consigne ensuite *acertainer*. Anecdotiquement, Daviault (1955 : 26; 1956a : 37) mentionne *acertener* dans 2 billets d'une chronique de langage probablement inspirée des travaux de Faucher de Saint-Maurice (1892 : 36) et de la Société du parler français au Canada (1930 : 11).

En 1977, Rogers réintroduit le mot dans son *Dictionnaire de la langue québécoise rurale*, basé sur le dépouillement d'œuvres du terroir : « **ACERTAINER : affirmer, assurer, certifier.** [...] "...Si la Grise se met à trotter, ceux qui sont à l'échelette d'arrière en ont connaissance, je peux vous l'acertainer." *Chez nous*, pages 95-96. » (Rogers, 1977 : 35-36) On remarque que Rogers reprend à l'identique la définition du *Glossaire*. De plus, il cite Adjutor Rivard, qui avait pris part au débat entourant ce mot en affirmant détenir des preuves de sa vigueur et en avait ensuite créé une des rares attestations du 20<sup>e</sup> siècle.

Quelques années plus tard, Bergeron (1980 : 14 et 17) présente des définitions très similaires. Il reprend à l'identique les entrées d'articles du *Glossaire*, dont la graphie apaxique *açartener*. La filiation entre les 2 articles est d'autant plus certaine que Bergeron (1980 : 9) indique avoir puisé des données à même le *Glossaire*.

Par la suite, Meney consigne le même vocable, mais n'emploie que la graphie *acertainer* :

« **acertainer** (v. trans.) : affirmer (v. trans.); assurer (v. trans.); certifier (v. trans.); garantir (v. trans.)

***Si la Grise se met à trotter, ceux qui sont à l'échelette d'arrière en ont connaissance, je peux vous l'acertainer*** (Adjutor Rivard)  
[moy. fr. "acertener, acertainer"; s'est dit/se dit en Vendée (Ouest de la France)] » (Meney, 1999 : 24)

On remarque que Meney reprend la citation trouvée par Rogers. En citant une source vieille de plus de trois quarts de siècle, Meney s'inscrit dans une tendance générale. En effet, de la fin du 19<sup>e</sup> siècle à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, aucun auteur n'a donné de citation qui lui soit contemporaine. Malgré leur incapacité à fournir autre chose que des exemples construits ou des citations relativement anciennes, aucun de ces auteurs, mis à part et malgré Dionne en 1909, n'a mentionné que ce mot n'était probablement pas d'usage courant au Canada.

#### 4.1.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

Le vocable *acertainer* n'a fait l'objet d'aucun commentaire particulier dans la documentation spécialisée. Cela dit, les recherches existantes sur les travaux de la Société du parler français au Canada permettent de trancher la différence de vue qui opposait Rivard et Dionne quant à la vigueur de cet emploi au début du 20<sup>e</sup> siècle. Rivard reprochait à Dionne d'avoir affirmé qu'*acertainer* semblait inusité et avait par la même occasion rappelé qu'« en dialectologie, une observation, pour valoir, doit avoir été faite par l'auteur même ou s'appuyer sur un témoignage soigneusement contrôlé. » (Rivard, 1909 : 373)

Un retour aux compilations de la SPFC révèle que les collaborateurs de 5 points d'enquête avaient indiqué connaître *acertainer* (voir le tableau ci-dessous).

#### Points d'enquête originaux avec ceux des régions administratives contemporaines (d'après Mercier, 1992 : 635; 2002 : 256)

Comtés (point d'enquête original)		Région administrative (découpage géographique contemporain)
N <sup>o</sup>	Nom	
3	Lac-Saint-Jean	Saguenay–Lac-Saint-Jean

6	Québec (ville)	Capitale-Nationale
45	Missisquoi	Montérégie
62	Montmagny	Chaudière-Appalaches
65	Témiscouata	Bas-Saint-Laurent

Ces données pourraient porter à croire qu'*acertainer* était en effet en usage à l'époque, conformément à ce que dit Rivard. Toutefois, lorsqu'on sait que la SPFC a reçu 249 relevés d'enquêtes remplis, le portrait inverse se dessine. En effet, cela signifie qu'environ 98 % des personnes et groupes questionnés ont affirmé ne pas connaître *acertainer*.

Les 2 % restants ne sauraient par ailleurs pas être assimilés à des résultats statistiquement significatifs, bien au contraire. Comme l'évoquent Mercier (2002 : 242-243) et Remysen (2016 : 46), le recours à une approche sémasiologique plutôt qu'à une approche onomasiologique limite la fiabilité des données fournies par les relevés d'enquêtes. En plus de potentiellement suggérer l'existence de certains signes linguistiques aux participants, cette approche ne permet pas de distinguer rigoureusement les unités qui font partie du lexique actif de celles qui ressortissent au lexique passif. La portée des inférences permises par les relevés demeure donc restreinte.

Un document de travail de Louis-Philippe Geoffrion conservé dans les archives de la SPFC (Division des archives de l'Université Laval, cote P197/C,2) suggère d'ailleurs qu'*acertainer* aurait attiré l'attention de la société en raison, non pas de sa présence dans un usage observé, mais plutôt à cause de sa consignation dans des ouvrages préexistants. On note en effet que Geoffrion glose *acertainer* avec l'indication « affirmer, assurer » (utilisée par Clapin, 1894) et qu'il a ensuite relevé le vocable dans 3 ouvrages sur le patois normand datant de 1856, 1887 et 1901.

En somme, les enquêtes de la SPFC ne permettent pas de conclure rigoureusement qu'*acertainer* était encore réellement connu par des locuteurs canadiens-français au début du 20<sup>e</sup> siècle, si l'on fait bien sûr exception des glossairistes. Toutefois, ces enquêtes indiquent clairement qu'au Québec, le mot était sorti de l'usage général, puisqu'il était inconnu d'une nette majorité de l'échantillon consulté. Ce vocable était tout au plus encore compris par quelques locuteurs, pour diverses raisons, comme le sont bien des mots sortis de l'usage. Les documents conservés dans les archives de la

SPFC montrent que les glossaires antérieurs, canadiens comme français, ont fourni des données, mais ne laissent aucune trace apparente et convaincante que le vocable aurait réellement été observé dans l'usage local à l'époque.

#### 4.1.4 Synthèse lexicographique

**acertainer** ◇ On relève aussi, plus rarement, la variante *acertener*.

◆ **Prononciation** – Serait aujourd'hui généralement prononcé [a.sɛr.tɛ.ne].

Verbe transitif.

*Inusité en français québécois contemporain.*

##### I. EMPLOI ACTIF.

1. (rare) **acertainer qqch. à qqn** Assurer la factuelité de qqch. à qqn.

« si la Grise se met à trotter, ceux qui sont à l'échelette d'arrière en ont connaissance, je peux vous l'acertainer. » (Rivard, 1914).

2. (apax) **acertainer qqn de qqch.** Assurer qqn de la factuelité de qqch.

« nous avoyt par signes acertené le chef que se trouvoyt une grande rivière » (Clapin, 1918)

##### II. EMPLOI PASSIF.

1. (apax) **être acertainé de.** Être assuré de la présence de.

« Estant trop acertené de l'ennemy [j]e fais employer tout le monde à faire quelque retranchement au tour de l'habitation » (Champlain, 1628)

◆ **Évolution de l'usage observé** – Ce vocable est attesté en Nouvelle-France, au 17<sup>e</sup> siècle (Champlain, 1628). Il ne semble pas être d'usage généralisé aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, et il est peut-être alors déjà disparu. Durant les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, le vocable est largement méconnu de la population canadienne-française (Mercier, 1992), mais est cependant réintroduit artificiellement et ponctuellement dans la littérature durant les années 1910, chez des auteurs du terroir (Rivard, 1914; Migneault, 1917; Clapin, 1918). Par la suite, on en relève tout au plus une attestation isolée dans notre corpus, sous la plume d'un critique et scénariste (Boivin, 1942).

◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Ce vocable attire l'attention de langagiers canadiens du 19<sup>e</sup> siècle qui le remarquent chez Champlain et y voient un anglicisme (Faucher de Saint-Maurice, 1874) avant de réaliser qu'il s'agit plutôt d'un

emploi originaire de France (Dunn, 1880; Faucher de Saint-Maurice, 1892). L'emploi demeure quelquefois cité dans les discussions liées aux conservatismes et aux influences de l'anglais sur le français canadien (Tardivel, 1882; Montpetit, 1919). Les premiers glossairistes (Dunn, 1880; Clapin, 1894; Société du parler français au Canada, 1930) le présentent implicitement comme un conservatisme du français canadien, à l'exception de Dionne (1909) qui observe que le vocable ne semble pas réellement en usage au Canada français. Rivard (1909), qui s'inscrit en faux contre ce dernier, paraît avoir contribué au maintien de l'idée selon laquelle l'emploi était relativement usuel, bien qu'il fonde son interprétation sur des données qui montreraient pourtant l'inverse. Le vocable réapparaît à la nomenclature de dictionnaires québécois différentiels du dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle (Rogers, 1977; Bergeron, 1980; Meney, 1999), qui relayent les données de leurs devanciers sans marques ni remise en contexte. On remarque que la Société du Parler français au Canada (1930) consacre un article distinct à la variante *açartener*, qui n'est pas attestée dans l'usage, et qui provient possiblement de travaux dialectologiques européens; la Société sera imitée par Bergeron (1980).

## 4.2 Étude de *agousser*

Le verbe *agousser* est employé à un seul endroit du roman, par le personnage québécois Aurèle Laliberté, qui s'adresse au personnage français Jean-Baptiste Adamsberg :

« Moi, je vais jamais agousser les filles dans le centre-ville. On me repère trop là-bas. Alors quand j'ai des impatiences, je vais sur Ottawa. » (Vargas, 2004 : 142)

Le contexte permet de supposer le sens prêté à cet énoncé : le personnage dit vraisemblablement qu'il ne cherche jamais d'aventures sexuelles au centre-ville de Hull, où il risque de se faire reconnaître; il préfère donc se rendre à Ottawa.

### 4.2.1 Description des emplois en contexte

Dans les sources imprimées du corpus, nous relevons 24 attestations du vocable *agousser*, dont 17 chez l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu. Elles proviennent de 7 plumes distinctes; 5 d'entre elles utilisent la graphie *agousser*, les 2 autres utilisent *agoucer*.

Nous relevons uniquement *agousser* dans des imprimés qui rapportent l'usage oral ou l'imitent à des fins stylistiques, notamment dans des œuvres de fiction. Le verbe est attesté de 1969 à 2009 dans les écrits de Beaulieu, le seul auteur québécois du corpus à

s'en servir encore au début du 21<sup>e</sup> siècle. Au demeurant, on n'en trouve que très sporadiquement des attestations durant le 20<sup>e</sup> siècle, *agousser* étant attesté :

- 1 fois dans les années 1930 (Jean, 1932 [2.01])
- 3 fois dans les années 1950 (Bernier, 1953a [2.02], 1953b [2.03]; Guy, 1958 [2.04])
- 2 fois dans les années 1990 (Germain, 1995 [2.12], Pelletier, 2016 [~1996] [2.14])
- 1 fois en l'an 2000 (Gagnon, 2000 [2.13]).

Des recherches généalogiques permettent de connaître les lieux et années de naissance de 6 des 7 auteurs qui l'emploient (voir tableau ci-dessous).

**Lieux et dates de naissance des auteurs du corpus qui emploient *agousser*<sup>32</sup>**

Nom	Lieu de naissance	Date de naissance
Alexandre Jean	Saint-Philippe-de-Néri (Bas-Saint-Laurent)	26 janvier 1890
Jovette Bernier	Saint-Fabien (Bas-Saint-Laurent)	27 novembre 1900
Guy Chrétien, dit Georges Guy	Cap-Chat (Gaspésie)	18 décembre 1926
Jules Gagnon	Cap-Chat (Gaspésie)	17 avril 1936
Georges-Hébert Germain	Les Écureuils (Capitale-Nationale)	20 août 1944
Victor-Lévy Beaulieu	Saint-Paul-de-la-Croix (Bas-Saint-Laurent)	2 septembre 1945

Comme nous le voyons, ces 6 personnes sont nées avant 1950. Par ailleurs, à l'exception de Germain, les auteurs sont tous nés sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent; 3 d'entre eux proviennent du Bas-Saint-Laurent et 2 de la Gaspésie. Ces indices diachroniques et diatopiques doivent être considérés avec circonspection, vu la petite quantité de données, mais ils incitent à émettre l'hypothèse qu'*agousser* serait plus typique des parlers de l'Est et serait peut-être même caractéristique des régions bas-laurentienne et gaspésienne.

<sup>32</sup> La locutrice inconnue est la tante d'une victime d'agression sexuelle, dont les paroles sont citées anonymement par une journaliste.

De plus, le corpus comporte 6 attestations supplémentaires, plus récentes et localisées au Québec, qui proviennent des médias sociaux (tableau ci-dessous).

**Année et localisation probables des attestations d'*agousser* relevées sur les médias sociaux**

<b>Année de publication</b>	<b>Localisation probable de l'internaute<sup>33</sup></b>
2011	Saint-Anselme (Chaudière-Appalaches)
2017	Saint-Fabien (Bas-Saint-Laurent)
2018	Dégelis (Bas-Saint-Laurent)
2018	La Tuque (Mauricie)
2018	Amqui (Bas-Saint-Laurent)
2019	Rivière-du-Loup (Bas-Saint-Laurent)

Nous observons que l'emploi d'*agousser*, bien qu'il ne soit pratiquement plus attesté au 21<sup>e</sup> siècle dans notre vaste corpus imprimé demeure très marginalement présent dans un certain usage informel en ligne. Les métadonnées géographiques associées aux publications ou à leurs émetteurs et émettrices renforcent l'hypothèse selon laquelle au Québec le vocable serait surtout caractéristique du Bas-Saint-Laurent.

Le verbe *agousser* s'emploie comme transitif direct, avec un sujet humain et un complément animé. Dans toutes ses acceptions, il renvoie à l'action de provoquer, chez un autre être vivant, une réaction vive, proche de l'énervement ou de l'excitation, par divers procédés. Le sémantisme de ce vocable se découpe en au moins 3 acceptions distinctes.

Dans une première acception, le complément de *agousser* est systématiquement animal :

**Provoquer un animal, généralement au point de le rendre agité ou agressif.**

« Un petit gars nous regarde [...] il était en frais [en train] d'enfarger le chien [...] Le chien n'aime pas beaucoup se laisser agoucer : il a grafigné son compagnon de jeu » (Jean, 1932 [2.01])

<sup>33</sup> Selon les données de géolocalisation associées à la publication ou les informations fournies par les internautes sur leur compte, qui indiquent parfois publiquement leurs lieux de naissance ou de résidence.



« Elle était glacée de frayeur à la vue du taureau mugissant et prêt à bondir vers le gamin [...] Léonard apparut, son fusil à la main. —Guy, reste ici! commanda-t-il. Tu vas l'agousser avec ton linge. » (Guy, 1958 [2.04])

« C'était un enfant cruel [...] Il agoussait la truie qui venait d'avoir ses petits, il les prenait par la queue, les soulevait et les laissait tomber sur la tête de la truie. Il leur donnait des coups de pied aussi. » (Beaulieu, 1985 [2.10])

Les exemples retenus permettent de voir que *agousser* revient, dans sa première acception, à taquiner, infliger un mauvais traitement ou, de manière plus large, soumettre à toute forme de provocation. L'action peut aussi bien être volontaire qu'involontaire et a généralement comme conséquence de rendre l'animal agité ou agressif.

On relève une deuxième acception, proche de la première et dont le complément verbal est humain :

**Provoquer qqn par des propos ou gestes taquins généralement récurrents.**

« Gabriel aimerait autant s'en aller mais s'il le faisait, il se priverait du plaisir qu'il prend à agousser Xavier toutes les fois qu'il revient de l'écurie » (Beaulieu, 1987 [2.11])

« le fait que je sois pour moitié amérindienne est une petite tache qui échappe au contrôle qu'il aime avoir sur toutes choses. Lorsqu'il s'est mis à me fréquenter, ses amis et les ouvriers de son père l'agoussaient là-dessus, lui disant qu'il était normal pour lui d'épouser une Sauvagesse étant donné qu'il n'était pas lui-même sortable du bois. » (Beaulieu, 2001 [2.15])

Les exemples permettent de voir que cette lexie est quasi synonyme d'*agacer*, d'*achaler* et de *taquiner*, dans leurs sens les plus usuels, ainsi que du québécois *gosser* et du francisme vieillissant *gausser*. La définition retenue reprend la notion de provocation et implique une certaine récurrence des taquineries, qui est évoquée indirectement dans les exemples.

Nous dégageons un troisième sens d'*agousser* qui relève du domaine de la séduction :

**Provoquer l'intérêt de qqn sur le plan amoureux ou sexuel, généralement après avoir cherché à le séduire avec une certaine insistance.**

« Bertrand t'a pas embrassé, Frisette, tu l'as agoussé, pis t'as réussi à y arracher un bec! » (Bernier, 1953 [2.03])

« nous faisons de la moto ensemble, nous agoussions les filles, nous prenions, le soir [...] un café au restaurant » (Beaulieu, 1969 [2.05])

« Un jour, sur le bord de la piscine, il était en érection et m’a demandé de le masturber. [...] une tante à l’époque [...] m’avait dit que c’était parce que je l’avais “agoussé”, qu’un homme, c’est pas fait en bois donc c’était normal qu’il fasse ça. » (Pelletier 2016 [~1996] [2.14])

« elle se met nue pour le simple plaisir de t’agousser. » (Beaulieu, 2002 [2.18])

Ce sens s’est probablement développé par analogie, considérant qu’il rapporte, comme le sens précédent, à l’action de susciter une réaction chez une personne, de chercher à l’atteindre avec une certaine insistance. Les exemples retenus permettent d’illustrer qu’*agousser*, en ce sens, renvoie aussi bien à la séduction de nature amoureuse que sexuelle. Dans cet emploi, *agousser* prend un sens proche de celui d’*aguicher* et en est possiblement le synonyme<sup>34</sup>.

#### 4.2.2 Recension du discours métalinguistique généraliste

Si l’on fait abstraction des relevés d’enquêtes de terrain, nous avons trouvé 11 auteurs distincts qui émettent un commentaire métalinguistique sur *agousser* dans des sources généralistes<sup>35</sup>. Les graphies *agousser* et *agoucer* sont respectivement recensées 7 et 6 fois; 2 sources consignent aussi *agoncer* et *agouser*. Toutes les sources rendent implicitement ou explicitement compte de l’emploi du vocable comme verbe transitif direct.

Le glossaire de Dionne (1909 : 13) est la première source métalinguistique du corpus à recenser le vocable comme un particularisme diatopique. Il offre l’article qui suit : « **Agoucer**, v. a. Exciter, irriter. Ex. *N’agouce pas le chien, il est malin. Agoucer* paraît être une corruption d’*agacer*. » La définition est composée de l’énumération des synonymes non désambiguïsés *exciter* et *irriter*. Elle est illustrée par un exemple forgé où le complément verbal est animal<sup>36</sup>.

<sup>34</sup> Cette hypothèse est renforcée par le remplacement de *agousser* par *aguicher* dans la réédition du roman *Bibi (mémoires)*, d’abord publié au Québec en 2009, puis en France en 2010 (voir l’entrée correspondante du corpus en annexe).

<sup>35</sup> Dionne, 1909; Société du parler français au Canada, 1930, 1954; Bélisle, 1957, 1979; Simard, 1971; Seutin et autres, 1979, puis Clas et Seutin, 1989; Bergeron, 1980; Dulong, 1989; DesRuisseaux, 1990; Dugas et Soucy, 1991; Meney, 1999, 2003; Gagnon, 2000.

<sup>36</sup> Notons, pour éviter toute erreur d’interprétation, que Dionne emploi *malin* au sens de ‘qui devient facilement agressif’, un sens vieilli à nos yeux. *Usito* (2013) décrit cet emploi ainsi :

L'auteur émet l'hypothèse d'un lien étymologique entre *agacer* et *agoucer*. La formulation utilisée implique que la forme de référence *agacer* serait une forme chronologiquement antérieure. Il semble donc que l'auteur n'a pas pris en compte l'éventualité que ce soit plutôt *agacer* qui provienne d'*agoucer* ou d'un étymon commun.

Une vingtaine d'années plus tard, la Société du parler français au Canada présente 3 variantes du vocable, représentées par les graphies *agoncer*, *agoucer* et *agouser* mises en correspondance avec les prononciations [agõse], [aguse] et [aguze]. Chaque variante est décrite dans son propre article :

« **Agoncer** (agõsé) v. tr.  
|| Agacer (un cheval).

**Agoucer** (agusé) v. tr.  
|| Agacer.

**Vx fr.** - *Agoucer*, *angoucer*, *angouser* = tourmenter, harceler, irriter, talonner.

**Dial.** – M. s., Orléanais.

**Agouser** (aguzé) v. tr.  
|| 1° Agacer.

**Vx fr.** - V. *Agoucer*.

|| 2° Attirer, amorcer, gagner (par la flatterie ou de belles promesses). Ex. : Si tu penses de m'*agouser* avec des promesses = si tu penses me gagner par des promesses. » (Société du parler français au Canada, 1930 : 20-21)

L'examen de la documentation spécialisée, à laquelle nous reviendrons, permettra d'apprécier la validité de ce traitement. Retenons pour le moment que le principal apport du *Glossaire* dans la description de ce vocable est de rendre compte d'un sens supplémentaire (≈ 'séduire une personne en la couvrant de flatteries ou de promesses démesurées'). L'ouvrage aide aussi à nuancer l'hypothèse de son ancien collaborateur Dionne, en montrant qu'*agouser* est un conservatisme de France.

Dans les années qui suivent, la Société du parler français au Canada publie périodiquement de nouveaux articles, en vue d'une réédition plus complète de son glossaire. Un de ces articles consigne la forme *agouser* comme synonyme du verbe *atiner*, défini ainsi : « Taquiner, chercher à faire fâcher. Se dit des hommes et des animaux. » (Société du parler français au Canada, 1954 : 689) Cette définition aide à

---

« [Q/C] *fam.* Coléreux, qui s'emporte facilement; méchant, dangereux. "de beaux chiens forts, mais malins et souvent rien qu'à moitié domptés" (L. Hémon, 1916). »

désambigüiser quelque peu les synonymes jusqu'à maintenant utilisés dans la documentation métalinguistique.

Quelques années plus tard, Bélisle (1957 : 23; repris dans Bélisle 1979 : 19), qui a obtenu expressément la permission de s'appuyer sur les données du *Glossaire*, présente une courte définition : « agoucer (anc. fr. agoucer, tourmenter, harceler) v.a. 🌟 Agacer : agoucer un chien. »

Ses choix de synonymes laissent croire à une influence du *Glossaire*. Bélisle ne retient que la graphie *agoucer*, mais ne mentionne pas les 2 autres variantes plus suspectes du *Glossaire*.

Par la suite, Seutin et autres (1979 : 52; repris dans Clas et Seutin, 1989 : 5) présument de l'existence d'une locution québécoise *agousser les filles* qu'ils définissent comme « Agacer les filles, draguer. », sur la seule base de 2 citations de Beaulieu. Leur interprétation est reprise par DesRuisseaux (1990 : 17), qui retire les citations, et qui est à son tour cité par Dugas et Soucy (1991 : 4).

Parallèlement, Bergeron reprend les graphies et l'essentiel des acceptions présentées dans le *Glossaire* de 1930, dont il reformule légèrement les définitions et les exemples :

« **Agoucer** v. tr. — Agacer (un cheval).

**Agoucer** v. tr. — Agacer. Ex. : Agouce pas le chien. I peut te mordre.

**Agouser** v. tr. — Agacer. — Gagner par la flatterie ou de belles promesses.

Ex. : Si tu penses de m'agouser avec tes promesses. » (Bergeron, 1980 : 23)

Par la suite, Dulong (1989 : 7) reprend essentiellement les données publiées par la Société du parler français au Canada en 1930 et 1954 : « AGOUCER v. tr. [#] Agacer, taquiner. Agoucer un chien; agoucer son petit frère. Syn, voir : attiner. »

Il est le premier auteur à ajouter une marque prescriptive explicite, le croisillon signalant un emploi « à déconseiller » parce qu'il serait typique de l'oral ou jugé comme fautif (Dulong 1989 : XI). L'auteur ne précise toutefois pas quels sont les critères des jugements de valeur émis dans son ouvrage.

Enfin, Meney (1999 : 48; 2003 : 48) reprend une importante partie des données de ses devanciers, qu'il structure au sein d'un même article et augmente d'une citation littéraire, en ne retenant que les graphies les plus fréquemment attestées :

« **agoucer, agousser** (v. trans.) :

1° taquiner (v. trans.), provoquer (v. trans.) :

***Gabriel aimerait autant s'en aller, mais s'il le faisait, il se priverait du plaisir qu'il prend à agousser Xavier*** (Victor-Lévy Beaulieu)

2° chercher à gagner (v. trans.), à attirer, à séduire :

– **agousser les filles** : draguer les filles (fam.)

– **agousser avec des promesses**

[anc. fr.] »

Aucune des sources facilement accessibles et à large diffusion n'apporte de précision sur la distribution diatopique de l'emploi au Québec. Toutefois, au début des années 1970, un professeur d'université et ses étudiants publient un recueil de particularismes du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie sans prétention scientifique, dans lequel ils consignent *agousser* (Simard, 1971 : 1). De même, un locuteur gaspésien indique dans un livre d'histoire familiale qu'*agousser* est un emploi informel, qui lui semble caractéristique des parlers de La Haute-Gaspésie (Gagnon, 2000 : 103)

À l'exception de ces derniers, aucun auteur n'utilise de marques ou de textes explicatifs qui permettent d'apprécier la fréquence d'usage d'*agousser* ou encore sa position sur les axes diatopique, diastratique, diaphasique ou diachronique en français québécois.

#### 4.2.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

La documentation spécialisée aide à mieux comprendre ce que représentent les disparités entre l'usage observé et le discours métalinguistique généraliste.

Comme nous l'avons vu, le *Glossaire* consacre 3 articles à de vraisemblables variantes du vocable *agousser*, qui se rapprocheraient sémantiquement d'*agacer* :

- *agoncer*, aurait un sens plus restreint;
- *agoucer*, serait un synonyme exact;
- *agouser*, aurait gagné un sens supplémentaire.

Or, il est établi depuis Mercier (2002 : 375-389) que le *Glossaire* consacre des articles à part entière à des emplois rares ou apaxiques. La consultation des fonds d'archives de la SPFC montre que les articles dédiés à *agoncer*, *agoucer* et *agouser* sont du nombre et reposent sur une très mince documentation qui a été surinterprétée.

Le fichier de travail de la SPFC, contient 3 attestations localisées d'*agoucer* et *agouser*, présentées sur 2 fiches, dont le contenu est synthétisé ci-dessous.

**Attestations du vocable *agousser* présentes dans le fichier de travail de la SPFC (d'après Mercier, 1992 : 562)**

Graphie	Glose	Localisation	Collaborateur
agoucer	Agacer.	Rimouski (Bas-Saint-Laurent)	Alphonse Belles-Îles, né le 9 février 1864, à Saint-Fabien de Rimouski.
agouser	Agacer.	Comté de Québec, Témiscouata (Bas-Saint-Laurent)	
agouser	Attirer, amorcer, gagner par la flatterie.	Deschambault (Capitale-Nationale)	



Chacun des relevés localisés correspond, presque mot pour mot, à une définition distincte du *Glossaire*. La présence d'une seule localisation pour chaque paire graphie-glose laisse supposer qu'il s'agit des seules attestations sur lesquelles se fondent les articles correspondants.



Ni la forme *agoncer* ni la définition « Agacer (un cheval). » qui lui est associée ne peuvent être trouvées dans les relevés d'enquêtes ou le fichier de travail de la SPFC. Toutefois, une attestation similaire figure dans la correspondance d'Adjutor Rivard. Dans une lettre datée du 14 avril 1905, le prêtre maskoutain François-Xavier Burque, alors retraité à Québec, lui signale des emplois absents des listes envoyées par la SPFC aux collaborateurs de son enquête sémasiologique. Burque y recense *agoucer*, qu'il définit avec le synonyme *agacer* et exemplifie avec le syntagme *agoucer un cheval*.

Dans le manuscrit du prêtre, les glyphes des caractères *u* et *n* sont parfois très similaires, à un point tel qu'il n'est pas toujours aisé de les distinguer l'une de l'autre dans les mots inconnus. Les *u* utilisés par Burque dans *agousser* ne font pas exception et ressemblent

fortement à certains *n* qu'il a utilisés dans d'autres mots inscrits sur la même page, comme l'illustrent les reproductions ci-dessous.

### Glyphes de *u* et *n* extraits de la lettre de Burque<sup>37</sup>

	Lettre <i>u</i> de la première occurrence de <i>agousser</i>
	Lettre <i>n</i> de la première occurrence de <i>dans</i>

	Lettre <i>u</i> de la deuxième occurrence de <i>agousser</i>
	Lettre <i>n</i> de la première occurrence de <i>souvent</i>

Il y a lieu de supposer que la forme apaxique *agoncer* présente dans le *Glossaire* provienne d'une erreur de lecture de l'attestation d'*agoucer* fournie par Burque. Le fait qu'un seul individu ait consigné l'indication « Agoucer – Agacer. Agoucer un cheval. » dans une lettre a vraisemblablement entraîné la création d'un article « Agoncer (agôsé) v. tr. || Agacer (un cheval). », constitué d'une entrée fictive, d'une prononciation inventée et d'un exemple circonstanciel présenté comme une portion de définition.

On conclut donc que les formes apaxiques *agoncer* et *agouser*, présentes dans le *Glossaire* seraient en fait des variantes marginales ou artificielles de *agousser* et que la répartition de ces formes en articles distincts ne reflèterait pas des particularités réelles de l'usage.

<sup>37</sup> On trouvera en annexe (p. 142) une reproduction de la feuille sur laquelle se trouvent les 2 occurrences d'*agousser*, suivie d'une juxtaposition des 25 premiers *n* et *u* minuscules qui y figurent.

La reprise du mot-fantôme *agoncer* par Bergeron (1980) illustre qu'il n'a pas toujours filtré les données empruntées au *Glossaire* en fonction de sa compétence de locuteur, mais qu'il a parfois recopié directement son contenu.

Ensuite, comme nous l'avons remarqué, les dictionnaires et glossaires destinés au grand public ne mentionnent, à quelques exceptions près, aucune information qui laisserait croire qu'*agousser* est caractéristique d'une région particulière du Québec. Dans les écrits destinés à un public plus restreint, le vocable a au contraire attiré l'attention parce qu'il était potentiellement spécifique au vocabulaire du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie (Lavoie, 1979 : 105, qui cite Simard 1971 : 1).

Les relevés issus de diverses enquêtes de terrain éclairent particulièrement bien la question, en plus de confirmer l'existence d'*agousser* dans un certain usage oral au Québec. Dans l'ALEC (question 656 : 1029-1031), la forme *agoucer* est notamment attestée comme réponse de la question « Exciter un chien ». Parmi la diversité de vocables récoltés à cette question par les enquêteurs (*souquer*, *envoyer*, *achaler*...), on remarque la présence d'*agacer*, que nous suspicions déjà d'être une variante probable d'*agoucer* du fait de sa paronymie et de sa synonymie. Le tableau présente la synthèse des formes relevées.

**Attestations de *agoucer* et *agacer* dans l'ALEC à la question « exciter un chien »**

Graphie reconstruite	Forme sous-jacente possible <sup>38</sup>	Forme relevée	Nombre de lieux d'attestation
<i>agoucer</i>	/aguse/	[aguse]	2
		[aguse]	1
		[agʊse]	1
		[guse]	1
<i>agacer</i>	/agase/	[agase]	14
		[agase]	8
		[agase]	5

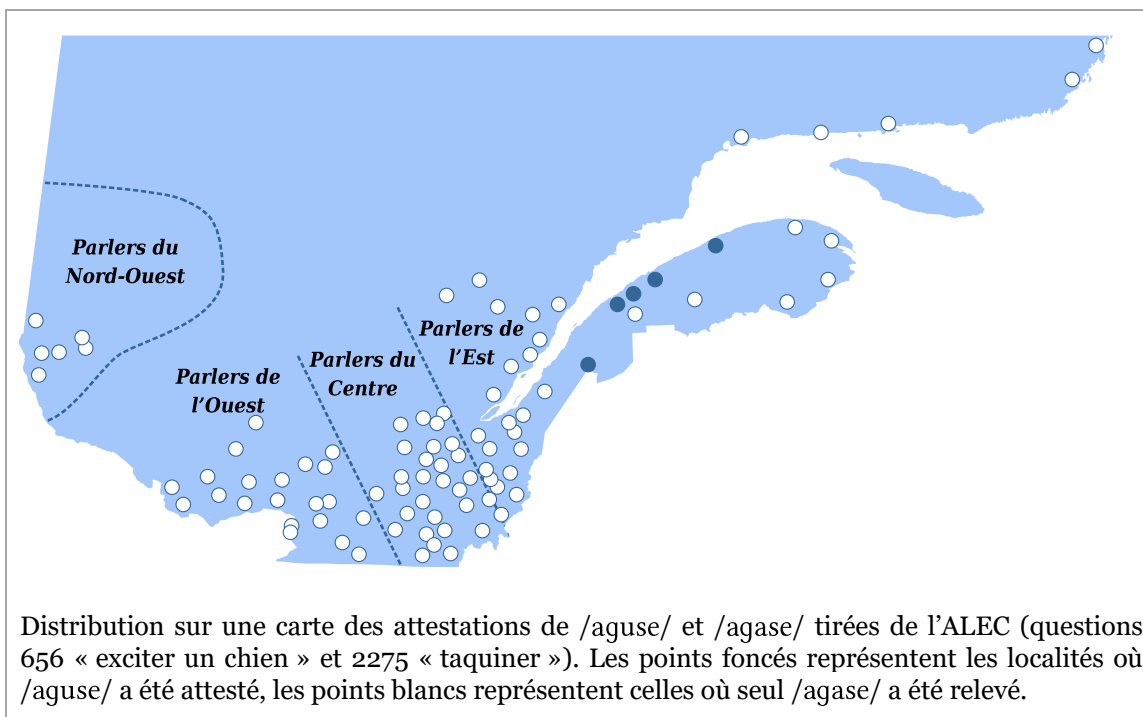
<sup>38</sup> Il nous apparaît pratiquement certain que /agase/ et /aguse/ représentent, en synchronie, 2 formes sous-jacentes distinctes, puisque les voyelles [a] et [u] ne sont pas des allophones en français québécois. Par ailleurs, ces 2 voyelles distinctives s'opposent diamétralement, autant en ce qui touche l'aperture, le point d'articulation et l'arrondissement. Le passage de /agase/ vers /aguse/ s'explique donc difficilement (bien que l'inverse puisse s'expliquer par une harmonisation vocalique).



Les actualisations de /aguse/ ont été relevées dans 5 localités, contre 27 pour /agase/; la première forme est donc attestée dans environ 16 % des lieux. La compilation des données diatopiques et diachroniques liées à /aguse/ se révèle éloquente :

Année du relevé	Lieu	Années de naissance des informateurs
1970	Saint-Éleuthère (Bas-Saint-Laurent)	[1880-1896]
1970	Saint-Fabien (Bas-Saint-Laurent)	[1896-1907]
1970	Rimouski (Bas-Saint-Laurent)	[1882-1904]
1970	Sainte-Angèle-de-Mérici (Bas-Saint-Laurent)	[1885-1894]
1970	Les Méchins (Bas-Saint-Laurent)	[1901-1912]

Comme nous le voyons, toutes les attestations d'*agousser* qui figurent dans l'ALEC proviennent de locuteurs du Bas-Saint-Laurent<sup>39</sup>. Le caractère localisé de cette attestation apparaît manifeste lorsqu'on met en contraste les points d'enquête où /aguse/ a été relevé avec ceux où on a uniquement relevé /agase/ (voir carte ci-dessous).



<sup>39</sup> Il est possible d'ajouter une sixième attestation à celles-ci. Lorsqu'on les a portés à donner des synonymes de *taquiner* (ALEC, question 2275, p. 3497), les répondants et répondantes de 87 lieux ont donné *agacer*. La forme [aguse] a toutefois été donnée comme réponse à un endroit, Les Méchins (Bas-Saint-Laurent), possiblement par un des mêmes répondants qu'à la question 656, dont nous venons de parler.

Les relevés d'enquêtes inédits conservés dans le fichier lexical papier du TLFQ viennent confirmer la tendance :

Année du relevé	Lieu du relevé	Année de naissance de l'informateur
1962	Les Boules (Bas-Saint-Laurent)	
1964	Rivière-Ouelle (Bas-Saint-Laurent)	
1974	Rivière-du-Loup (Bas-Saint-Laurent)	~1934
1974	Bas-du-Fleuve (Bas-Saint-Laurent)	
1974	Rimouski (Bas-Saint-Laurent)	
1974	Matapédia (Bas-Saint-Laurent)	~1914
1980	Shawinigan (Mauricie)	
1983	Rimouski (Bas-Saint-Laurent)	

En somme, les sources spécialisées confirment avec certitude les observations émises précédemment, à savoir qu'*agousser* est presque exclusivement attesté dans les parlers de l'Est, sur la rive sud du fleuve, notamment dans le Bas-Saint-Laurent, chez des locuteurs nés avant 1950.

#### 4.2.4 Synthèse lexicographique

**agousser** ◇ On relève aussi, plus rarement, la variante *agoucer*.

◆ **Prononciation** – Généralement prononcé [a.gu.se].

Verbe transitif direct.

*Attesté en français québécois contemporain en contextes informels chez des locuteurs nés avant les années 1950 et originaires du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie.*

##### I. **agousser un animal**

##### 1. **Provoquer un animal, généralement au point de le rendre agité ou agressif.**

« Elle était glacée de frayeur à la vue du taureau mugissant et prêt à bondir vers le gamin [...] Léonard apparut, son fusil à la main. —Guy, reste ici! commanda-t-il. Tu vas l'agousser avec ton linge. » (Guy, 1958)

## II. *agousser qqn*

### 1. Provoquer qqn par des propos ou gestes taquins généralement récurrents.

« Gabriel aimerait autant s'en aller mais s'il le faisait, il se priverait du plaisir qu'il prend à agousser Xavier toutes les fois qu'il revient de l'écurie » (Beaulieu, 1987)

### 2. Provoquer l'intérêt de qqn sur le plan amoureux ou sexuel, généralement après avoir cherché à le séduire avec une certaine insistance.

« Bertrand t'a pas embrassé, Frisette, tu l'as agoussé, pis t'as réussi à y arracher un bec! » (Bernier, 1953)

- ◆ **Évolution de l'usage observé** – Très rarement attesté au Québec, cet emploi se rencontre principalement en contextes informels, à l'oral, chez les locutrices et locuteurs nés avant 1950, originaires notamment du Bas-Saint-Laurent et, plus marginalement, de la Gaspésie. Au début du 21<sup>e</sup> siècle, cet emploi peut encore être relevé très marginalement sur les médias sociaux, notamment dans les publications informelles d'internautes du Bas-Saint-Laurent.
- ◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Le vocable est d'abord relevé comme une variante d'*agacer* par les glossairistes au début du 20<sup>e</sup> siècle (Dionne, 1909; Société du parler français au Canada, 1930), sur lesquels se basent quelques autres auteurs durant la seconde moitié du siècle (Bélisle, 1957; Bergeron, 1980; Dulong, 1989). Le *Glossaire* (Société du parler français au Canada, 1930), qui est imité par Bergeron (1980), présente des définitions hyperspécifiques et des formes inusitées, dont le mot-fantôme *agoncer*, vraisemblablement issu d'une mauvaise lecture d'une attestation isolée. Seutin et autres (1979) introduisent le sens de *draguer* et sont suivis par DesRuisseaux (1990) et Dugas et Soucy (1991). Meney (1999) reprend les principales données publiées par ses devanciers et, à leur exemple, il ne remet pas en perspective ses emprunts. Plus marginalement, Simard (1971), cité par Lavoie (1979), suppose que le vocable est caractéristique des parlers bas-laurentiens. Seul un profane (Gagnon, 2000) indique dans une note infrapaginale que le vocable est informel et est présent dans certains parlers gaspésiens. La faible fréquence d'emploi et le caractère vieilli du vocable ne sont notés par aucun auteur.

### 4.3 Étude de *avoir le chien*

Le syntagme *avoir le chien* est employé par un personnage québécois, le sergent Fernand Sanscartier, lorsqu'il explique qu'un témoin n'aurait pu justifier son inaction à un moment névralgique en prétextant avoir eu peur :

« Il voulait pas qu'on lui demande pourquoi il avait pas bougé. Impossible de lâcher la vérité, elle était pas disable. Et s'il mentait en racontant qu'il avait pissé dans ses bottes ou piqué un petit somme, ça lui coûterait sa job. Ils ne recrutent pas des veilleurs pour qu'ils aient le chien ou qu'ils dorment comme un ours. » (Vargas, 2004 : 425)

Après des recherches intensives dans l'ensemble de la documentation à notre disposition, nous pouvons affirmer avec une relative certitude que le syntagme *avoir le chien* n'est pas un phrasème en usage au Québec. L'emploi n'est pas attesté dans les corpus et fichiers textuels sources, il n'a été enregistré dans aucun des glossaires ou dictionnaires consultés et il est absent de la documentation spécialisée. Les seules sources à en parler citent ou commentent le roman de Vargas.

De toute évidence, il s'agit d'une création de l'écrivaine. Vargas a sans doute simplement et arbitrairement masculinisé le phrasème familier *avoir la chienne* 'avoir peur'. Les glossaires et dictionnaires ne sont donc pas en cause.

### 4.4 Étude de *bégopper* (et *back-up*)

Le vocable *bégopper* est utilisé une fois par Vargas, qui le met dans la bouche du surintendant québécois Aurèle Laliberté s'adressant au commissaire de police Jean-Baptiste Adamsberg :

« On va pas bégopper des heures sur les femmes, on a du boulot. » (Vargas, 2004 : 139)

Le contexte porte à croire que, dans cette phrase, *bégopper* est approximativement employé au sens de 'parler inlassablement'.

#### 4.4.1 Description des emplois en contexte

La forme *bégopper* est apaxique : dans notre corpus, elle est uniquement attestée dans une pièce de théâtre de 1973, *Le Chant du sink* par Jean Barbeau, dans un passage où un personnage invente ses propres néologismes :

« PAUL, sortant un manuscrit — Regardez! Une surprise...

GISELE — Qu'est-ce que c'est?

PAUL — Il [Pierre] a écrit ça, ces derniers temps...

GISELE — Une pièce...?

PAUL — Qui s'intitule Un Wisconsin à Agaga... de Pape-Herman...

GISELE — Qu'est-ce que ça veut dire...

PIERRE — Et bien, j'ai décidé de tout Pape-hermaniser... Je ne sais pas ce que j'étais avant, mais je me suis métamorphosé en Pape-Herman, prince hérétique de sa propre religion, et depuis ce temps, je pape-hermanise... Le titre de cette pièce est, en fait, dans la langue du vulgaire : un week-end à Ottawa... pape-hermanisons week-end et Ottawa... et cela donne, un Wisconsin à Agaga... l'histoire d'un homme qui bégoppe sur son passé...

GISELE — Bégoppe?

PAUL — Revenir... reculer, reviser, retourner... tout ce qui implique mouvement vers l'arrière est pape-hermaniser en : bégopper... Un Wisconsin à Agaga... Un chef-d'œuvre, madame...

GISELE — Ouais! »

(Barbeau, 1973 [4.05])

Explicitons le sens de cet extrait, pour mieux comprendre ce qu'y représente *bégopper*. Dans ce passage, le personnage de Pierre incarne un certain Pape-Herman, dont le nom forme un calembour avec l'emprunt à l'anglais *paparmane* (< *perpermint*), de morphologie francisée. On comprend que, lorsque le personnage effectue l'action qui lui est propre, celle de « pape-hermaniser », il se réapproprie des emprunts à l'anglais, en modifiant assez librement leur morphologie ou prononciation, d'où *Wisconsin* (< *week-end*) et *Agaga* (< *Ottawa*). À la lumière de cette interprétation, il apparaît assez probable que le verbe *bégopper* soit un néologisme propre à l'idiolecte fantaisiste du personnage. Cette hypothèse est renforcée par le fait que l'auteur organise les dialogues de manière à donner au public une explication du sens de ce mot.

Étant donné que le personnage crée ses néologismes d'après des emprunts à l'anglais réellement attestés en français du Québec, il pourrait s'agir d'une variante d'un tel emploi. Une recherche dans notre corpus porte à croire que *bégopper* provient de l'emprunt à l'anglais *back up*, utilisé pour ordonner à un cheval de reculer, comme dans les quelques attestations qui suivent :

« Whoa! Gai! Back up! Geddap! [B]ondance! Elle recule pas c'te jument-là! [...] Back up! que j'te dis! Bonguienne! hi [il] vas reculer ou bien tu vas me dire pourquoi » (Bourgeois, 1939 [4.01])

« HAB Back up. /JUL Aie. Vous lui dites de reculer et il avance. [...] J'ai jamais vu un cheval de même. /HAB C'est pas un cheval non plus, c'est une jument. Back up. » (Pelland, 1949 [4.02])

« Taisez-vous! Come on, Gaillarde! [...] Back. Backup, Gaillarde! » (Guèvremont, 1963 [4.04])

« Hue! Dia! y comprenaient pas ça. Non. C'était des brancos [brancos] de l'Ouest qu'on domptait, pis y avaient ben de la misère à apprendre le français. Ouo! Backup! Gee! Ha! Get up! C'est à peu près tout ce qu'y comprenaient. » (Leblanc, 1976 [4.06])

Comme on le voit, l'emprunt à l'anglais *back up* —plus précisément l'impératif du verbe *to back up* (reculer, notamment en parlant d'un véhicule)— s'est lexicalisé sous forme d'interjection en français du Québec, où on trouve le vocable sous sa graphie originale (*back up*) ou une variante soudée (*backup*).

Notre corpus contient aussi, dans des textes des 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles, les attestations de mots de la même famille morphologique et sémantique que l'interjection *back up*. Ainsi, dans l'usage général très informel, on relève le verbe transitif direct *backer* (soutenir [quelqu'un]), sémantiquement lié à l'idée d'être derrière quelqu'un, d'assurer ses arrières. On relève aussi, dans le domaine de l'informatique, l'homonyme nominal informel *backup* (copie de sauvegarde) et son dérivé *backuper* (faire une copie de sauvegarde), sémantiquement liés à l'idée d'une possibilité de retour en arrière. Nous considérons légitime d'écarter les données relatives à ces vocables dans la présente étude, considérant que ces vocables n'entretiennent que des liens indirects avec *bégopper*, dont ils représentent tout au plus des cognats.

#### 4.4.2 Recension du discours métalinguistique généraliste

Bien que *bégopper* soit un apax, il est parvenu à se glisser dans quelques ouvrages<sup>40</sup>. On le trouve d'abord dans les relevés de Class, Seutin et Brunet (1980 : 265), où *bégopper sur son passé* est recensé comme une locution et est défini par « Faire un retour en arrière. » Les auteurs fournissent la citation de la pièce de théâtre de Barbeau, sans indiquer qu'ils recensent un apax. Les mêmes données sont reprises pratiquement à l'identique dans un ouvrage subséquent des mêmes principaux auteurs (Clas et Seutin, 1989 : 25). Par la suite, DesRuisseaux (1990 : 43; 2003 : 46) reprend *bégopper sur son passé* dont il reformule la définition ainsi : « revenir sur, ressasser son passé. », sans donner la citation originale. Enfin, Dugas et Soucy (1991 : 41; 2000 : 41) empruntent mot pour mot le petit article de DesRuisseaux, en signalant leur source.

L'emprunt interjectif *back up* se trouve aussi dans les sources métalinguistiques du Québec, qui le définissent comme cri adressé à un cheval ou un conducteur de véhicule qu'il recule. Bélisle (1957 : 89 et 96) le note comme un particularisme et consigne les graphies *back-up* et *baque*. Il en fait ensuite un emploi critiqué (Bélisle, 1971 : 89 et 96). Il nuance ensuite ces positions en gardant la critique de *back-up*, mais en admettant comme de simples particularismes la forme de graphie naturalisée *baque* et ses variantes *bacop* et *bécop* (Bélisle, 1979 : 74 et 80). Parallèlement, Dulong (1968 : 27) consigne *back up* comme une forme fautive. Il maintient par la suite cette position (Dulong, 1989 : 25), qu'il étend aussi aux formes *back* et *bèque*. Colpron (1970 : 128) critique aussi l'emploi. Il consigne en entrée les formes *bèque*, comme le fera Dulong, ainsi que les formes *arrié-bèque* et *béquoppe*, cette dernière rappelant *bégopper*. Par la suite, Bergeron (1980 : 60) et Meney (1999 : 145) consignent l'emploi, sans le critiquer ou l'accompagner d'une quelque marque. Le premier enregistre les graphies *back* et *back-up* et le second la graphie soudée *backup*.

#### 4.4.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

L'ALEC fournit quelques renseignements précieux, qui aident à mieux cerner l'emploi de *back-up* en français du Québec. La source consigne 63 attestations sous la graphie *back-up*, réalisées phonétiquement de 6 manières différentes, qu'il est possible de regrouper sous deux formes phonologiques.

---

<sup>40</sup> Class, Seutin et Brunet, 1980, puis Clas et Seutin, 1989; DesRuisseaux, 1990, 2003; Dugas et Soucy, 1991, 2000.

Forme sous-jacente possible	Forme relevée	Nombre de lieux d'attestation
/bakɔp/	[bakɔp]	15
	[bakɔp]	6
/bekɔp/ <sup>41</sup>	[bekɔp]	21
	[bɛkɔp]	13
	[bɛ:kɔp]	6
	[bekɔp]	2
Attestations de <i>back-up</i> ! tirées de l'ALEC (question 466, « cri pour faire reculer le cheval »)		

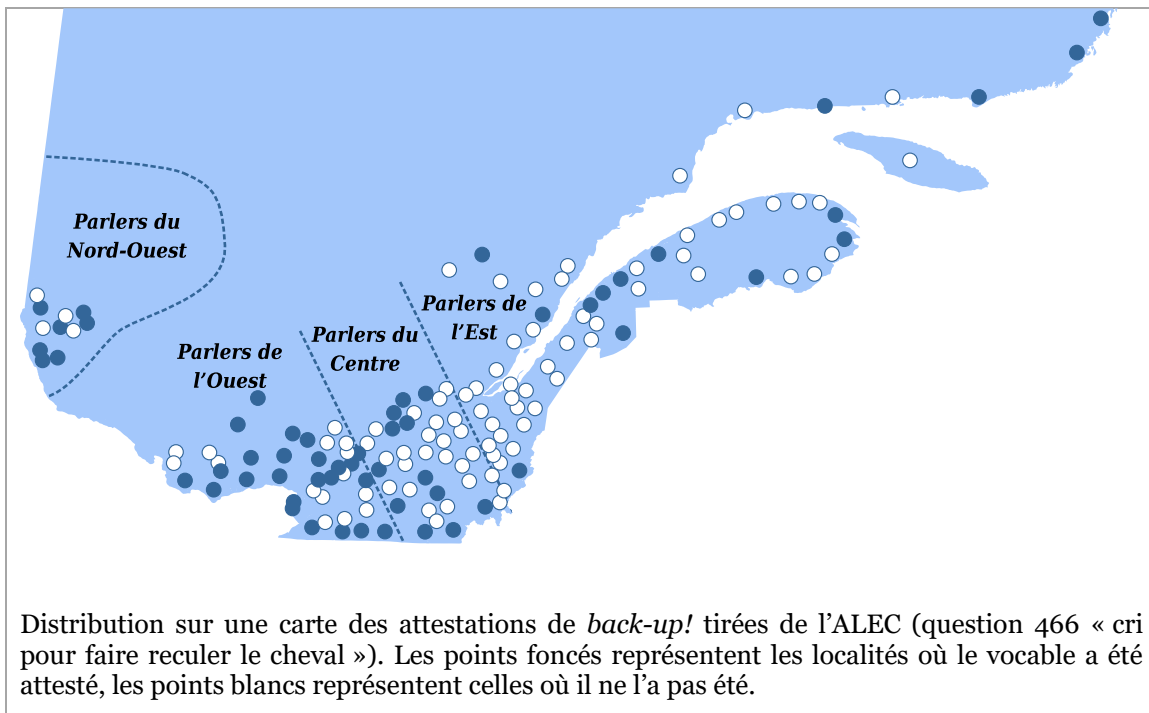
Ces données renforcent notre hypothèse selon laquelle *back-up* et *bégopper* sont liés. De toute évidence, le passage de l'anglais \*[bakʌp] vers le néologisme \*[begɔpe] pourrait s'expliquer par la modification de quelques traits : il implique une fermeture ([a] > [e]), un arrondissement ([ʌ] > [ɔ]) et un voisement ([k] > [g]), en plus de l'adjonction du suffixe verbal par défaut (-er [-e]). Or, les données de l'ALEC montrent une instabilité de l'aperture du noyau de la première syllabe de *back-up* (la voyelle est réalisée [a], [a], [ɛ], [ɛ:], [ɛ] ou [e]) et montrent que la naturalisation de l'emprunt a bel et bien provoqué un arrondissement dans la seconde syllabe (la voyelle est réalisée [ɔ] et non pas [ʌ]). Il en découle qu'un lien formel assez direct entre *back-up* (attesté sous la forme [bekɔp]) et *bégopper* peut être établi.

L'ALEC permet aussi de recenser des synonymes de *back-up*, notamment la variante simple *back*, le doublon *back*, *back* et les interjections concurrentes d'origines galloromanes *arrière*, *arrière-donc* et *recule*.

Enfin, les données de l'ALEC, ainsi que les quelques relevés d'enquêtes de terrain inclus dans le fichier lexical du TLFQ, montrent que le vocable *back-up* n'était pas caractéristique d'une zone particulièrement définie du territoire du Québec au 20<sup>e</sup> siècle. Nous remarquons cependant que l'emploi était attesté dans une proportion légèrement plus fréquente de points d'enquêtes de l'Ouest de la province que de l'Est (voir carte ci-dessous).

<sup>41</sup> Nous regroupons ici [e] et [ɛ] en un même phonème, étant donné qu'ils se trouvent dans une syllabe ouverte qui n'est pas en fin de mot, une position où ils perdent leur valeur distinctive.





Claude Poirier, qui avait accès aux enquêtes préparatoires de l'ALEC, offre quelques précisions sur la répartition diatopique des cris utilisés pour diriger les chevaux, mise en rapport avec leurs origines :

« Il arrive [...] que les cultivateurs québécois utilisent des mots angl. pour parler à leurs bêtes, p. ex. *giddap*, *come on* “cris pour faire partir le cheval”, *back* ou *back up* “cri pour le faire reculer”, *gee* “cri pour le faire tourner à droite”, etc.; mais ces emprunts sont avant tout caractéristiques des régions frontalières, de celles où le travail dans les *chantiers* a joué un rôle important de même que de celle de Montréal [...] Dans les autres régions (Québec, Saguenay, Lac-Saint-Jean, Charlevoix, Bas du fleuve, Acadie) on emploie plus souvent des interjections d'origine fr. : *marche*, *envoyé* “cri pour faire avancer le cheval”, *arié* “cri pour le faire reculer”, *hue* “cri pour le faire tourner à droite”, *dia* “cri pour le faire tourner à gauche”. » (Poirier, 1978 : 61)

Les données brutes de l'ALEC n'étant plus disponibles aujourd'hui, il n'est pas possible de procéder à l'examen indépendant de cette interprétation, dont la justesse scientifique demeure partiellement indéterminée. Les données synthétiques présentes dans l'ALEC, en effet, reflètent la distribution géographique de divers emplois, mais ne fournissent pas d'informations sur leur fréquence ou récurrence à chaque point d'enquête. Or, présence et fréquence sont deux choses distinctes. Il serait par ailleurs téméraire de présumer que l'attestation d'une diversité d'emplois français dans une région donnée implique un usage moins fréquent d'équivalents empruntés à l'anglais dans cette région. Il apparaît

donc plus prudent de considérer l'affirmation de Poirier comme une hypothèse vraisemblable, tout au plus.

Cette réserve est aussi encouragée par les données présentes dans une autre étude dialectologique bien connue, menée sur les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord (Lavoie, Bergeron et Côté, 1985 : 632). Nous remarquons que dans 84 % (27 sur 32) des points d'enquête de la question onomasiologique « cri pour faire reculer le cheval », des emprunts partiels ou complets à l'anglais, dont *back-up* et *back*, ont été fournis par les informateurs. Ces données ne laissent planer aucun doute sur la présence de l'anglicisme étudié et de sa forme courte dans une aire du Québec qui est pourtant souvent dépeinte comme moins industrialisée et moins favorable à l'implantation d'anglicismes.

Au demeurant, notons que *back up* a aussi été relevé par Kelley (1964 : 120) à Montréal et par Soltesz (1970 : 150) dans l'archipel du Lac Saint-Pierre, comme des interjections respectivement adressées à un humain et à un cheval. Ces attestations indépendantes renforcent la constatation selon laquelle les emplois étaient encore en usage au Québec dans les années 1960 et 1970.

#### 4.4.4 Synthèses lexicographiques

### *bégopper*

◆ **Prononciation** – Serait aujourd'hui généralement prononcé [be.gɔ.pe].

Verbe transitif indirect.

*Inusité en français québécois contemporain.*

1. (*apax*) **Faire un mouvement vers l'arrière; aller de nouveau et en esprit vers ce qui précède.**

« *cette pièce est [...] l'histoire d'un homme qui bégoppe sur son passé... / Gisèle – Bégoppe? / Paul – Revenir... reculer, reviser, retourner... tout ce qui implique mouvement vers l'arrière* » (Barbeau, 1973)

◆ **Évolution de l'usage observé** – La création d'auteur *bégopper*, dérivée de *back up* (dont le /k/ a été voisé en /g/), est employée dans une comédie des années 1970 par un personnage qui invente ses propres mots; il s'agit d'un emploi unique et circonstanciel

absent de l'usage général du français québécois.

- ◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Le syntagme apaxique *bégopper sur son passé* est consigné par Class, Seutin et Brunet (1980 : 265) qui le traitent comme un phrasème dans un travail préliminaire où figure la citation source. Les principaux auteurs du document republient ensuite les mêmes données (Clas et Seutin, 1989 : 25), qui seront reprises sous une forme tronquée et remodelée par le profane DesRuisseaux (1990 : 43; 2003 : 46), dont la définition est reprise à l'identique par Dugas et Soucy (1991 : 41; 2000 : 41). Aucun de ces auteurs n'accompagne l'emploi d'indication de fréquence ou de marque d'usage.

***back up*** ◇ On relève aussi, plus rarement, la variante *backup*, de même que la variante courte *back* et son doublon *back, back*.

- ◆ **Prononciation** – Traditionnellement prononcé [bɛ.kɔp] et, plus marginalement [ba.kɔp]. Serait aujourd'hui généralement prononcé [ba.kɔp].

Interjection.

*Inusité en français québécois contemporain, auparavant usuel.*

#### 1. **Cri utilisé pour commander à un cheval de reculer.**

*La Grise, back up!*

- ◆ **Évolution de l'usage observé** – Au Québec, *back up* est notamment attesté durant les trois premiers quarts du 20<sup>e</sup> siècle comme cri utilisé à l'adresse d'un cheval. Cet emploi est alors utilisé sur l'ensemble du territoire, mais il est, selon toute vraisemblance, un peu plus répandu à l'ouest de la province qu'à l'est; il semble par ailleurs que, de manière plus générale, les anglicismes utilisés à l'adresse de chevaux aient été plus fréquents que leurs concurrents gallo-romains à proximité de la frontière canado-américaine.

- ◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Le vocable est attesté dans quelques sources métalinguistiques durant la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, qui consignent les graphies *back up*, *back-up*, *backup* et *bèquoppe*, ainsi que *back*, *bacop*, *baque*, *bécop* et *bèque*. Introduit par Bélisle (1957) comme un particularisme, il est ensuite critiqué sans réserve (Dulong, 1968; Colpron, 1970; Bélisle, 1971) ou de manière partielle (Bélisle, 1979), puis est recensé sans marque d'usage (Bergeron, 1980; Meney, 1999). La

documentation métalinguistique profane indique que ce vocable a aussi été utilisé pour demander aux chauffeurs de véhicules routiers de reculer, et donc que le cri n'était pas exclusivement réservé à des chevaux, ce que les sources de première main ne permettent pas de confirmer.

## 4.5 Étude de *coch* (et *cochon*)

Dans le roman de Vargas, nous relevons 35 occurrences de *coch*, disséminées sur 29 pages<sup>42</sup>. Le vocable *coch* y est utilisé pour la première fois dans l'histoire par une jeune Parisienne installée au Québec depuis environ 6 mois. Elle expose à un autre personnage français de présumés synonymes québécois de *flic* :

« Les flics ici, c'est les bœufs, les chiens, ou les cochs, comme les cochons.  
Mon chum les aimait pas. » (Vargas, 2004 : 138)

Divers personnages québécois emploient *coch*, comme dans les citations qui suivent :

« Un soir, il s'est paqueté le beigne et les cochs l'ont pogné par les gosses. »  
(Vargas, 2004 : 146)

« Tais ton bec, le Français. Mouve-toi d'ici ou j'appelle les cochs. » (Vargas, 2004 : 184)

« Je te cause de coch à coch, présentement. » (Vargas, 2004 : 237)

Ces paroles sont respectivement mises dans la bouche d'un serveur, d'un barman et d'un policier. Chez les personnages du roman, *coch* ne représente ni une insulte ni un emploi ironique : il est utilisé de manière généralisée et en toute situation, par pratiquement tous les personnages, y compris les policiers eux-mêmes. L'écrivaine l'utilise comme un particularisme québécois usuel non marqué.

### 4.5.1 Description des emplois en contexte

Étant donné que *coch* est l'apocope de *cochon*, il nous apparaît à propos d'examiner d'abord les contextes dans lesquels cette forme longue est utilisée pour référer à des policiers ou policières. En revanche, en raison de la vaste polysémie et la grande

---

<sup>42</sup> Vargas, 2004 : 138, 146, 147, 160, 166, 184, 185, 205, 218, 223, 226, 237, 242, 244, 250, 253, 266, 268, 271, 278, 280, 281, 322, 406, 414, 418, 424, 434 et 438.

fréquence de *cochon*, nous n'étudierons pas le sémantisme complet du vocable, qui pourrait à lui seul faire l'objet d'une longue étude à part entière.

Notre corpus comprend 94 attestations dans lesquelles figurent à la fois le vocable *cochon* et le vocable *policier*. On relève des emplois, nominaux ou adjectivaux, qui associent plus ou moins directement les policiers à des cochons à partir des années 1940 :

« Les manifestants [allemands] traitèrent les policiers de “cochons communistes” » (Bria, 1948 [6.02])

« [dans un phylactère de *Rip le détective*] Ces cochons de policiers ne te captureront jamais! » (Raymond, 1950 [6.94])

« Plus de 6000 chômeurs, venus de tous les coins de la Grande-Bretagne, brandissant des pancartes, criant des slogans [...] Des policiers montés ont foncé à plusieurs reprises dans la foule des manifestants. Ceux-ci ont répliqué en lançant à la face des policiers du... fumier de cheval, leur criant : “Cochons de fascistes” [...]. » ([anonyme], 1963 [6.05])

« “It is brutality” [c’est de la brutalité] hurlait Mitchell Wheeler pendant qu’il était transporté vers une auto par cinq agents [...] Il a même trouvé un mot en français pour qualifier les policiers de “cochons”. » ([anonyme], 1966 [6.07])

Ces attestations, toutefois, ne sauraient être confondues avec un emploi canadien-français lexicalisé de *cochon* au sens particulier de « policier » : il s’agit surtout des traductions littérales et sporadiques de propos tenus en anglais ou en allemand, qui représentent des insultes pouvant servir à déprécier n’importe quelles personnes sans égard particulier à leurs professions. Cet emploi de *cochon* n’est pas pour autant une insulte totalement générique : on l’utilise spécialement pour désigner des individus méprisés et qui étaient jugés immoraux, notamment pour leurs actes perçus comme despotiques, surnois ou corrompus.

Notons que, jusqu’aux années 1970, l’on associait encore fréquemment les mœurs libertines à de la dépravation. On pouvait donc considérer comme sales, immoraux, voire malhonnêtes, les individus moins pudiques, à la sexualité libre et assumée<sup>43</sup>. Une lettre publiée en 1961 dans deux périodiques d’affinités catholiques illustre à la fois

---

<sup>43</sup> Le dictionnaire *Usito* (2013) reflète l’évolution conceptuelle en cause et l’évolution lexicale afférente dans l’article du vocable *malhonnête*, en indiquant qu’il admet un sens vieilli (« Contraire à la décence, à la pudeur. ») et un sens plus actuel (« Qui manque à la probité; qui n’est pas honnête. »).

l'adéquation qu'on a pu faire entre sexualité et immoralité, à la fois que le mot *cochon* ne référerait pas encore particulièrement aux policiers :

« certains couples se tenaient enlacés au point de réaliser le miracle de l'unité dans la dualité. D'autres s'embrassaient à bouche que veux-tu, malgré mes phares braqués insolemment sur eux [...] "Beau spectacle" me dis-je, "et les Américains doivent avoir une haute idée de la ville catholique par excellence du Nouveau-Monde devant de pareilles saloperies" [...] Sur ces entrefaites, une auto de patrouille occupée par quatre policiers s'arrêta près de ma voiture [...] l'un d'eux m'interpela en me demandant si je cherchais quelqu'un. "Je cherche des cochons" répondis-je, "et j'en ai trouvé des centaines jusqu'ici"! Ma réponse provoqua un éclat de rire mais quand je demandai s'il n'y avait pas moyen de mettre fin à la pareille vacherie, on me répondit, le plus sérieusement du monde, que malheureusement, il n'y avait à peu près rien à faire. » (Forest, 1961 [6.03])

Il serait possible de distinguer différentes acceptions de *cochon*, selon le type de transgression morale impliquée. L'élargissement de notre corpus d'attestation nous permettrait certainement d'observer que la variation des cadres moraux a contribué à disjoindre certaines acceptions au fil du temps. Cela dit, sur la base des données présentes dans notre corpus volontairement restreint, *cochon* peut tout au plus être défini avec un premier sens relativement générique :

**Personne méprisable et immorale, dont les actes sont despotiques, sornois, corrompus ou malhonnêtes.**

Les premières attestations sans équivoque du nom *cochon* comme synonyme péjoratif de *policier* peuvent être relevées quelques décennies plus tard dans les journaux québécois. L'année 1968 est une date charnière. L'emploi de la lexie apparaît alors dans des nouvelles en provenance des États-Unis, qui traduisent l'insulte *pig*, largement employée par les militants et militantes du mouvement de libération afro-américaine, imités par les opposants à l'implication américaine dans la Guerre du Viêt Nam :

« les Panthères [Black Panthers] croient que leur chef a été victime des harcèlements des agents de police — qu'ils nomment "cochons racistes" — eu égard à sa très ferme détermination de mettre fin à "l'oppression des Blancs", à Oakland d'abord. » (Jeschke, 1968 [6.08])

« Les policiers hurlant "Tue, tue, tue!" quand ils se ruaient sur les jeunes, ces derniers répondant : "Cochons, cochons, cochons!" » (Wiznitzer, 1968 [6.11])

« Plus tôt dans la journée, 1000 manifestants adversaires de la politique américaine au Vietnam [...] chantaient “Ho, Ho, Ho, Chi Minh” en cadence, et criait “Cochons, cochons”, aux policiers. » ([anonyme] 1968 [6.09])

Au début des années 1970, on relève les premières attestations québécoises qui ne renvoient pas (ou du moins, pas explicitement) aux États-Unis :

« Traiter un policier de “chien” ou de “pig-cochon” peut ne pas faire très sérieux et risque fort d’antagoniser ces gens mêmes que les révolutionnaires essaient de gagner à leur cause ou, à tout le moins, de neutraliser. Mais les rapports actuels de puissance sont tels que traiter l’ennemi de tous les noms devient la seule arme disponible. De plus, l’injure est une soupape émotive et même les révolutionnaires ont des émotions. » ([anonyme] 1971 [6.30])

« Beaucoup de gens : les policiers sont de “maudits cochons”, des “cornichons”, des “nonos”, quand nos agents de la paix cherchent à maintenir l’ordre, à défendre la propriété publique ou privée, en dépit de la rage furieuse de certains jeunes indisciplinés, contre les gens jeunes et vieux qui ne respectent pas les édifices publics et exercent leurs instincts de vandalisme contre tout ce qui est beau, bon et accessible à tout le monde. » (Gagnon, 1971 [6.31])

« Il est incontestable que le manque de policiers de la province et le manque d’équipement contribuent au nombre élevé d’accidents sur les grand-routes du Québec. [...] les grand-routes sont remplies de conducteurs irréfléchis et insouciantes qui sont des meurtriers en puissance. Quelques-uns de ces jeunes gens [...] nomment un bon policier qui fait son devoir, un cochon. [...] C’est de la foutaise de dire que le policier ne fait pas son devoir et qu’il est suffisamment payé. » (Robinson, 1972 [6.35])

La première citation, qui contient la forme hybride *pig-cochon*, provient de la revue *Mainmise*, porte-étendard de la contreculture hippie au Québec, laquelle était surtout le fait d’une jeune génération influencée par ses voisins du Sud. On note que les deux autres citations contiennent aussi des références à la jeunesse.

La lexie s’implante dans l’usage québécois informel général dans les années qui suivent. Elle demeure connue d’une décennie à l’autre, comme l’illustre cette sélection d’attestations :

« J’entends souvent encore des gens traiter les policiers de “cochons, chiens, poulets, etc.” alors que la population devrait les honorer et les aimer [...]. » (Blais, 1978 [6.44])

« Les Québécois traitent trop facilement de chiens, cochons, bœufs, et j’en passe, les êtres humains qui font partie des énergies consacrées à faire respecter le droit et l’ordre. » (Dionne, 1986 [6.55])

« Au son de slogans très souvent parsemés d'injures et de mots grossiers, les manifestants ont déambulé le long de la rue [...] Du cochon au bœuf en passant par le chien, les policiers ont reçu une quantité impressionnante de calomnies animalières. » (Chouinard, 1998 [6.72])

« Nous les affublons de noms, tels que “cochons, poulets, bœufs, mangeurs de beignes” [...] ce n'est pas avec des propos ou attitudes de ce genre que nous arriverons à encourager une relève policière. » (Riendeau, 2001 [6.75])

« les policiers sont [...] mal-aimés. Aucun métier n'a autant de noms d'animaux pour les désigner. Chiens, cochons, poulets... » (Laporte, 2014 [6.89])

Les données ne laissent pas place au doute : en français québécois, le nom péjoratif *cochon* 'policier' s'est diffusé dans l'usage général durant le dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle et il demeure aujourd'hui encore répandu dans les contextes informels. En somme, il s'agit d'une lexie empruntée à l'anglais, qui s'est intégré dans un vocable préexistant du français québécois informel : *cochon*, déjà employé au sens général d'individu méprisable ou vil, a pris le sens plus précis de policier méprisable ou corrompu sous l'influence de l'anglais *pig*. Ce second sens, plus restreint peut être défini ainsi :

(péjoratif) **Officier de police.**

Pour sa part, la forme apocopée est plus rare. Dans l'ensemble du corpus, on relève 43 attestations de *coch*, 31 fois sous la graphie *coch* (dont 2 fois *coch'*, avec l'apostrophe de contraction empruntée à l'anglais) et 13 fois sous la graphie *coche*.

Le vocable est attesté à partir du début des années 1990. Dans la presse écrite, il est presque systématiquement associé à des adolescents que l'on cite directement ou non, et il est souvent mis entre guillemets et glosé par les journalistes :

« “C'est safe en maudit ici, les cochs (traduire policiers) ne nous trouveront jamais”, lançait quelques instants plus tard Mercenaire [un squatteur adolescent] » (Pouliot, 1991 [5.01])

« Quand il se promène avec des jeunes le soir, il n'est pas rare que leur joyeuse petite bande soit suivie par une voiture de policiers, les “coches” comme les appellent les ados, qui leur font comprendre qu'ils auraient avantage à se trouver quelque chose d'autre à faire. » (Lacroix, 1994 [5.03])

« “Les ‘coch’ font des ‘power trip’ et ils sont racistes”. [...] Sans tabou et sans retenue, mais toujours dans le respect, une quinzaine de jeunes d'Hochelaga-Maisonneuve [...] ont évacué leurs frustrations vis-à-vis le travail des policiers. » (Beauchemin, 2009 [5.13])



La localisation de ces articles et leurs dates de publication suggèrent que *coch* serait notamment utilisé par les adolescents de Montréal et Québec nés dans les années 1970 et 1980.

Le vocable est attesté de manière particulièrement saillante dans les paroles de chansons. Il se trouve notamment dans les textes de groupes hip-hop et plus rarement dans ceux de petits groupes plutôt undergrounds de style rock ou métal. Parmi les artistes les plus connus, on reconnaît le montréalais Sans Pression, de son vrai nom Kamenga Mbikay, et le collectif 8-3 de Québec, qui emploient *coch* dans les paroles d'albums marquants de l'histoire du rap québécois :

« Ça a juste pris une erreur pis les cochs [kɔʃ] ils ont débarqué. » (Sans Pression, 1999 [5.15])

« J'haïs les cops [...] Je représente Québec. Je représente la Rive-Sud. [...] Pendant que tu pètes ta coche, t'es mieux d'appeler les cochs [kɔʃ], sinon je te décoche. » (8-3, 2001 [5.16])

Alors qu'on peut trouver *coch* chez quelques autres rapeurs probablement influencés par leurs devanciers, on n'en trouve aucune attestation dans les paroles de chansons d'autres genres courants au Québec, tels que le pop et le folk.

Sur les médias sociaux et les plateformes d'échanges virtuels, on relève des attestations de *coch* à partir du début des années 2000, alors que la discussion en ligne devenait chose courante au Québec. On remarque que *coch* est présent sur des forums qui gravitent autour de deux thèmes : les véhicules (automobiles, bolides de course, motoneiges) et la musique hip-hop.

Les données parcellaires diffusées par les internautes sur leurs identités laissent croire que *coch* serait surtout utilisé par des hommes. Les 4 d'entre eux qui donnent des informations sur leur date de naissance sont nés au début des années 1980. Parmi les 10 internautes qui indiquent leur localisation, 4 seraient de Montréal, 3 de Québec et 3 seraient d'ailleurs (Beauport, Drummondville, Saguenay).

La plupart des échanges en ligne dans lesquels on relève *coch* font généralement appel à une langue très informelle, comme le montrent ces quelques extraits, que nous avons abondamment glosés :

« la police on en a besoin, mais ce qu'on a pas besoin, c [c'est] les ptits frais chier [hâbleurs] dans la popo [police], les ptits criss [...] qui sont flics pis qui mette des tickets pour faire chier pis s'amuser [...] 🙌 🙌 [doigt d'honneur] c pour les cochs sale » (MontrealRacing, 2005 [5.26])

« si tu sens l'weed [le cannabis] ou l'alcool et qu'tu marche pas droit ou wtv [whatever, n'importe quoi d'autre]. Anyways [peu importe], être buzz [sous l'effet de la drogue] a coté d'un popo [policier], ca t'fait stress [stresser] en caliss [énormément] (pour ma part du moins)... Surtout quand ton boy [ami] a coté geule des trucs "asti [osti, sacre pour intensifier] qu'y'étais bon ton weed [cannabis], main [*man*, mon gars], caliss que j'suis high [euphorique à cause de la drogue]" a 2m [deux mètres] d'un coch XD [émoticône du rire] » (HHQC, 2008 [5.30])

« je suis un gars de mtl-nord [Montréal-Nord] et j'ai déjà été "street" [de la rue]. [...] Le mindset [la mentalité] des jeunes est à chier [tout à fait pitoyable]. dans mon temps, on les aimait pas plus les "cochs", on faisait des choses pas toujours légit [légitimes] [...] mais batard [juron qui exprime le dépit], on jouait au hockey cosom avec eux » (Reddit, 2018 [5.38])

Remarquons que *coch* est un monosème, dont l'unique lexie est quasi-synonyme du deuxième sens relevé pour *cochon*, mais dont le sémantisme n'englobe pas le premier sens de *cochon*. Alors que le deuxième sens de *cochon* est toujours péjoratif, la forme *coch* ne semble pas l'être systématiquement, l'apocope ayant vraisemblablement contribué à une certaine euphémisation ou désémantisation. En raison de ces différences sémantiques, nous traitons *coch* comme un vocable distinct, défini ainsi :

(généralement péjoratif) **Officier de police.**

#### 4.5.2 Recension du discours métalinguistique généraliste

Le nom *cochon*, dans son acception péjorative qui s'applique à des personnes, se trouve chez deux glossairistes traditionnels :

« Cochon, s. m., Homme méprisable, immoral, dans le sens de saleté morale. » (Clapin, 1894 : 84)

« Cochon, n. m. — Homme vil, méprisable, ladre. » (Dionne, 1909 : 161)

Dans un dictionnaire canadien-français inédit terminé en 1918, et connu par les principaux glossairistes de l'époque, l'abbé Vincent-Pierre Jutras note que cet emploi de *cochon* est partagé avec la France (Jutras, 1918 : entrée 1038). À partir de ce moment, l'emploi cesse d'être recensé dans les ouvrages différentiels.

Pour sa part, la forme *coch* attire l'attention au début des années 1990. Les premiers commentaires sont émis par des journalistes de Québec et de Montréal, qui glosent ce nom, qu'ils ont entendu chez des adolescents :

« les cochs (traduire policiers) » (Pouliot, 1991 : A1)

« COCHES : désigne les policiers » (Fournier, 1991 : B2)

« Coch, c'est ainsi qu'ils appellent les policiers » (Fortier, 1993 : B1)

« [les] policiers, les “coches” comme les appellent les ados » (Lacroix, 1994 : A10)

Une recherche en service social, qui se base sur des entretiens récoltés auprès d'adolescents et adolescentes d'un centre d'accueil du Québec, rapproche *coch* de la forme non apocopée *cochon* : « les policiers sont des “coch [...]”, des cochons”. Les travailleurs sociaux sont comme des policiers en civil, mais non pas des “cochons” » (Binet et Shérif, 1992 : 195)

Quelques années plus tard, on le trouve dans 3 principales sources<sup>44</sup>. Dulong (1999 : 135) ajoute à son dictionnaire de canadianismes les formes *coche* et *cochon*, qu'il définit respectivement comme « Agent de police, surtout celui qui fait de l'auto-patrouille. » et « Agent de police qui fait de l'auto-patrouille ». Il accompagne les deux emplois de la marque argot et indique que *coche* est un « Euphémisme pour *cochon* ». Il est, semble-t-il, le premier auteur à consigner ces lexies dans un dictionnaire.

Quelques mois plus tard, Meney (1999 : 468-469) consigne les deux mêmes lexies, avec les mêmes graphies que Dulong. Il les définit comme « agent de police ». À l'inverse de Dulong, il indique que *coche* est péjoratif, mais semble considérer que *cochon* est neutre. Il remarque que ce dernier est un calque de l'anglais *pig*, et illustre son emploi avec une citation tirée d'un hebdomadaire québécois. Il n'accompagne ces emplois d'aucune marque en lien avec la variation diaphasique ou diastratique, information qu'il avait pourtant à sa disposition, puisqu'il cite l'ouvrage de Dulong dans sa bibliographie.

Ces deux lexies, sont introduites dans l'édition Prisme du logiciel *Antidote* (2003). Le dictionnaire présente les mêmes graphies que Dulong et reprend mot pour mot la définition qu'il a donnée à *cochon*, en remplaçant la marque *argot* par *familier*.

---

<sup>44</sup> Dulong, 1999; Meney, 1999, 2003; *Antidote*, 2003, 2006, 2009, 2012, 2015, 2018.

Il ne semble qu'aucun autre ouvrage métalinguistique n'a consigné ces emplois. Nous remarquons toutefois que DesRuisseaux (2015 : 291), bien qu'il n'ait pas intégré *coch* à la nomenclature de son dictionnaire, en donne une attestation dans la citation qui exemplifie l'expression *être stiqué sur qqch. ou qqn* :

« Faut juste rester positif, mais sans se laisser marcher sur les pieds. / Évidemment, si tu es au milieu de ton voyage et que tu ne restes pas là assez longtemps pour plaider et tout, si le coch est vraiment stiqué sur ton cas et que tu sens qu'il veut pas laisser le morceau, t'es mieux d'écraser... Mais c'est du cas par cas... » (jivre [Jean-Victor], commentaire, le 31 décembre 2005, [www.lepouceux.com/discussion/archive/index](http://www.lepouceux.com/discussion/archive/index) [lien brisé])

Dans l'édition précédente du même ouvrage (DesRuisseaux 2009 : 430), la citation est identique, à l'exception du mot *coch*, qui avait erronément été transcrit *coach*.

#### 4.5.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

Nous n'avons repéré que deux sources spécialisées qui lient *coch* et *cochon* aux policiers.

Au printemps 1994, De Blois (1998 : 42) répertorie une partie du lexique de quelque 150 adolescentes et adolescents québécois nés durant la seconde moitié des années 1970, avec un questionnaire de type onomasiologique dans des écoles secondaires et cégeps de la ville de Québec et de sa banlieue. Les répondants et répondantes, auxquels elle demande de fournir des mots en lien avec la police, lui fournissent de nombreuses attestations de *coch* (95) et de *cochon* (64) avec des fréquences comparables à celles de *poulet* (83), *bœuf* (66) et *chien* (56), qui ont une meilleure disponibilité lexicale que *flic* (38), *mangeux de beignes* (23) et *cop* (20), notamment.

Les formes *cochon* et *coch* employées comme synonymes de *policier* ont aussi été relevées par L'Abbé (2006 : 91) lors d'entrevues semi-dirigées menées en 2002 auprès de francophones montréalais qui sont nés durant les années 1970 ou 1980.

#### 4.5.4 Synthèses lexicographiques

**coch** ◇ On relève aussi, plus rarement, la variante *coche*.

◆ **Prononciation** – Généralement prononcé [kɔʃ].

Nom masculin.

*Attesté en français québécois contemporain dans le vocabulaire hip-hop et en contextes très informels chez certains locuteurs nés dans les années 1970 et 1980.*

1. (généralement péjoratif) **Officier de police.**

« *Ça a juste pris une erreur pis les cochs ils ont débarqué.* » (Sans Pression, 1999)

◆ **Évolution de l'usage observé** – Au Québec, on relève ce vocable, qui est l'apocope de *cochon*, à partir des années 1990 chez les adolescents des centres urbains, notamment à Montréal et à Québec. Cet emploi, moins généralisé que *cochon*, est exclusivement attesté dans des contextes très informels, principalement chez des locuteurs et locutrices nés dans les années 1970 et 1980. Au début du 21<sup>e</sup> siècle, *coch* est d'usage relativement restreint et semble surtout caractéristique du vocabulaire hip-hop.

◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Les premiers commentaires métalinguistiques sur ce vocable apparaissent dans des journaux de Québec et de Montréal au début des années 1990 (Pouliot, 1991; Fortier, 1993; Lacroix, 1994; etc.). Le vocable est dépeint comme caractéristique des parlers jeunes et est généralement transcrit *coch*, quelquefois *coche*. Dulong (1999) le consigne sous la graphie *coche*, lui donne une valeur argotique et le perçoit comme un euphémisme de *cochon*. Meney (1999) le présente avec la même graphie, mais consigne plutôt l'emploi comme péjoratif, sans préciser qu'il est marqué sur d'autres plans. La définition donnée par Dulong à la forme longue *cochon* est reprise pour la forme apocopée dans le dictionnaire du logiciel *Antidote* (2003), qui donne l'emploi comme familier et utilise uniquement la graphie plus rare *coche*, à l'instar de Dulong et de Meney.

## cochon

◆ **Prononciation** – Généralement prononcé [ko.fɔ̃].

Nom masculin.

*Attesté en français québécois contemporain en contextes informels.*

### 1. **Personne méprisable et immorale, dont les actes sont despotiques,**

**sournois, corrompus ou malhonnêtes.** ◇ Jusqu'aux années 1970, la sexualité libre et assumée était couramment associée à une forme de corruption et de malhonnêteté au Québec, notamment dans les milieux chrétiens.

*« certains couples se tenaient enlacés au point de réaliser le miracle de l'unité dans la dualité. [...] Sur ces entrefaites, une auto de patrouille occupée par quatre policiers s'arrêta près de ma voiture [...] l'un d'eux m'interpela en me demandant si je cherchais quelqu'un. "Je cherche des cochons" répondis-je, "et j'en ai trouvé des centaines jusqu'ici"! Ma réponse provoqua un éclat de rire » (Forest, 1961)*

### 2. (péjoratif) **Officier de police.**

*« Nous les affublons de noms, tels que "cochons, poulets, bœufs, mangeurs de beignes" [...] ce n'est pas avec des propos ou attitudes de ce genre que nous arriverons à encourager une relève policière. » (Riendeau, 2001)*

◆ **Évolution de l'usage observé** – L'insulte relativement générique *cochon* est attestée dès la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle dans notre corpus. Des recherches plus poussées permettraient probablement d'illustrer l'antériorité de l'emploi et la présence d'autres lexies apparentées dans l'usage. L'emploi de *cochon*, pour désigner plus particulièrement des policiers, est attesté de manière bien distincte à partir de 1968; il sert alors à traduire l'insulte *pig*, utilisée par les mouvements contestataires américains sous l'influence des Black Panthers. Au début des années 1970, cet emploi gagne le lexique des milieux contreculturels québécois, notamment représentés par des adolescents et jeunes adultes d'affinités hippies. Au cours de la même décennie, l'emploi se diffuse dans l'usage informel général du Québec, où il perd sa charge politique, mais conserve sa connotation péjorative. Au début du 21<sup>e</sup> siècle, l'emploi demeure relativement vigoureux.

◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Vers le début du 20<sup>e</sup> siècle, deux glossaires (Clapin, 1894; Dionne, 1909) consignent comme un particularisme du français canadien un emploi proche du premier sens relevé pour *cochon*. Après que Jutras (1918) ait noté que cette lexie est commune à la France, elle cesse d'être recensée dans les ouvrages différentiels. À la fin du siècle, Dulong (1999), suivi de près par

Meney (1999), sont vraisemblablement les premiers auteurs à consigner *cochon* au sens de policier dans des ouvrages lexicographiques. Le premier donne l'emploi comme argotique, lui donne implicitement une valeur péjorative et le définit de manière hyperspécifique, en incluant le sème d'autopatrouille. Le second ne fournit aucune précision sur le caractère marqué de l'emploi, mais rejette adéquatement le sème superfétatoire. Quelques années plus tard, la définition de Dulong est reprise dans le dictionnaire du logiciel *Antidote* (2003), qui donne l'emploi comme familier.

## 4.6 Étude de *ébarouir*

Le vocable *ébarouir*<sup>45</sup> est utilisé à deux reprises dans le roman de Vargas, chez le personnage d'Aurèle Laliberté s'adressant à Jean-Baptiste Adamsberg. L'écrivaine emploie une graphie avec deux *r* :

« Bienvenue, commissaire principal. Pas trop ébarroui par le voyage? »  
(Vargas, 2004 : 131)

« Le réveil marquait onze heures moins le quart. Bon dieu, il [Adamsberg] avait dormi presque douze heures. [...] — Il se passe quoi? s'inquiéta Laliberté [...] T'as l'air ébarroui. » (Vargas, 2004 : 188)

### 4.6.1 Description des emplois en contexte

Le vocable *ébarouir* est attesté 112 fois dans le corpus, dont 88 fois sous une forme manuscrite, dactylographiée ou imprimée. On le relève sous deux principales graphies : *ébarouir*, avec un *r* simple (76 occurrences), et plus rarement *ébarrouir*, avec le redoublement consonantique (6 occurrences). Cette variation découle censément d'une hésitation de l'usage parfois encore présente de nos jours quant au redoublement du *r* qui transcrit une consonne non géminée (comme dans la paire *chariot* et *charriot*, du latin *carrus*, touchée par les rectifications orthographiques de 1990). À ces formes courantes, s'ajoutent deux attestations de *ébarouïr*, avec un tréma sur le *i*, relevées chez l'écrivaine Henriette Dessaulles (1930) et le conteur Fred Pellerin (2001), lequel utilise plus tard *ébarouir* (2005). Marginale dans l'usage, cette graphie représente très probablement des alignements idiolectaux — volontaires ou adventices — sur le verbe *ouïr*, le seul vocable contemporain usuel (avec les mots de la même famille morphologique) où /wi/ est transcrit *ouï*. Enfin, dans la seule attestation du 18<sup>e</sup> siècle

<sup>45</sup> Afin de simplifier la présentation, nous considérons qu'*ébarouir* est une forme participiale du verbe *ébarouir*, même s'il est possible de l'analyser comme un adjectif à part entière.

dont nous disposons (Varin de La Marre, 1753 [7.01]), l’auteur utilise *ébarouïr*, avec un tréma sur le *u*. Un regard dans nos corpus sources montre que cet emploi du diacritique se conforme à la graphotaxe de l’époque puisque les verbes se terminant aujourd’hui par /wiʁ/ à l’infinitif présent employaient la suite graphique *ouïr* en français classique, aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles (comme dans *ébloïir*, *enfoïir*, *épanouïr*, *évanouïr*, *jouïr*, etc.). Au demeurant, le corpus contient 3 occurrences écrites d’*ébarlouir*, que nous considérerons comme une variante du vocable à l’étude.

Le tableau qui suit résume l’évolution de la fréquence d’attestation du vocable dans l’ensemble de notre corpus :

<b>Nombre et pourcentage relatif d’occurrences de <i>ébarouir</i> par intervalle d’années</b>				
<b>Années</b>	<b>Nb</b>	<b>%</b>	<b>Nb</b>	<b>%</b>
1750-1774	1	1	1	1
...				
1850-1874	1	1	7	6
1875-1899	6	5		
1900-1924	15	13	35	31
1925-1949	20	18		
1950-1974	25	22	57	51
1975-1999	32	29		
2000-2019	12	11	12	11

Le vocable a été relevé une fois au 18<sup>e</sup> siècle, et est relativement bien attesté aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Jusqu’au dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle, il se trouve dans une variété de types de documents : des fictions écrites ou radiodiffusées, des lettres d’opinion, des articles de journaux et même dans quelques sources didactiques. À partir des années 1970, des indices suggèrent que l’emploi devient marqué, puisqu’on le trouve dès lors surtout dans des documents qui font appel aux fonctions expressive ou poétique du langage.

Dans les années 2000, l’emploi est manifestement sorti de l’usage général, et les quelques textes qui l’emploient font souvent allusion au caractère ancien ou inusité du mot (nous y reviendrons dans la section suivante sur le discours métalinguistique).

Parmi les 62 auteurs dont nous sommes parvenu à situer avec certitude l’année de naissance. Ces auteurs sont majoritairement nés avant 1950. Par ailleurs, le vocable n’est



relevé que chez deux locuteurs nés après 1960 : le conteur Fred Pellerin et le poète Maxime Catellier, dont les textes font amplement appel à la fonction poétique du langage et ne reflètent donc pas nécessairement l'usage général québécois et contemporain.

**Nombre et pourcentage relatif  
d'auteurs et autrices ayant utilisé  
ébarouir par intervalles d'années de  
naissances**

Années	Nb	%	Nb	%
1675-1699	1	2	1	2
...				
1800-1824	0	0	2	3
1825-1849	2	3		
1850-1874	5	8	17	28
1875-1899	12	20		
1900-1924	14	23	37	61
1925-1949	23	38		
1950-1974	3	5	5	8
1975-1999	2	3		

Le vocable, dont le sémantisme est relativement riche, est employé comme verbe pronominal (*s'ébarouir*) et comme participe passé (*ébaroui*) et, beaucoup plus rarement, comme verbe transitif direct (*ébarouir qqn*) et comme nom (*un ébaroui*).

Un premier emploi comme verbe pronominal peut être défini comme suit :

(le sujet est un contenant initialement étanche, généralement un ouvrage de tonnellerie ou une coque de bateau) **Se disjoindre sous l'effet de la sécheresse, parfois au point de tomber en morceaux.**

« Un bébé [...] a trouvé la mort, hier soir, vers 6 heures, dans une chaudière qui contenait à peine trois pouces d'eau. Pendant que sa mère préparait le repas du soir, l'enfant alla sur un balcon, situé en arrière de la maison. Il y avait à cet endroit, un seau dans lequel on avait laissé un peu d'eau pour l'empêcher de s'ébarouir. » ([anonyme], 1924 [7.22])

L'emploi participial correspondant est attesté plus d'une fois dans le corpus :

« Pourquoi ces [messieurs] [...] nous chantent-ils les prouesses du "Pilot" [un bateau] qui craque comme une cuve ébarouie chaque fois que son nez frotte la glace un peu fort? » ([anonyme], 1910 [7.13])

« Sur le bateau, deux mousses improvisés ricanent, et le patron, au milieu des “capitaine” qui pleuvent en risée, raconte sa transaction, ses projets, ses espoirs. — La coque est bonne. C’est tout du beau pin rouge. Y avait un trou dedans, mais je l’ai bouché. [...] Vous pouvez rire, mais vous verrez. Y a encore d’l’argent à faire avec... La coque est ébarrouie, mais ça va renfler à l’eau. Et c’est grand là dedans, vous savez. » (Tardif, 1941 [7.34])

« l’eau d’érable sera peu abondante ou peu sucrée s’il n’y a pas beaucoup de neige pendant l’hiver, ou pas de crue de la rivière Chaudière au printemps, ou s’il ne pleut pas le jour de la Saint-Mathias (24 février), ou si le cormier donne peu de fruits, ou si une plaine entaillée ne coule pas. Par contre, si les vaisseaux de bois utilisés pour les sucres sont “ébarouis” au printemps, la saison sera bonne. » (Dupont, 1975 [7.59])

Une attestation particulière du corpus, qui représente un emploi figuré construit avec le premier sens d’*ébarouir*, mérite qu’on s’y attarde. Dans un feuilleton traduit de l’anglais au français par *Le Soleil*, on trouve ce passage : « vous avez acquis la capacité de voir à vos propres besoins, de façon que si la banque vient à manquer et la cuvette à s’ébarouir, vous pouvez continuer à vivre. » (Baldwin, 1951 [7.43]) La lecture du roman source permet de retrouver l’énoncé original, soit « *if the bank fails and the bottom drops out the bucket, you can manage* », dont nous proposons de gloser ainsi un extrait :

***the bottom drops out the bucket***  
 le dessous se décroche du sceau  
 « la situation se détériore soudainement »

La traduction littérale *la cuvette vient à s’ébarouir* pour *the bottom drops out the bucket* nous apparaît éloquente, car elle illustre qu’au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, *ébaroui* faisait partie du lexique disponible d’un traducteur. À ses yeux, *ébaroui* représente une ressource lexicale adéquate pour la transposition d’une expression idiomatique anglaise, il présume donc que le vocable est compréhensible au Québec. L’intérêt de cette traduction réside aussi dans les liens sémantiques qu’elle entretient simultanément avec un deuxième emploi du verbe pronominal, dont le sens est plus général que celui précédemment dégagé :

(le sujet est généralement une chose faite de bois et confectionnée par l’être humain) **Tomber en morceaux, sous l’effet de l’usure ou d’un choc.**

« Un charretier conduisait hier sa voiture [hippomobile] pleine d’effets de ménage, lorsque le cheval s’est avisé de prendre [l]e mors aux dents. La voiture heurtant un premier poteau, une partie des meubles tomba [...] Le cheval continua, traînant sa voiture, et une commode qui bondissait [...] A

l'encoignure de la rue Arago, la commode s'ébarouit à son tour, et le cheval continua plus loin avec ce qui lui restait. » ([anonyme], 1922 [7.19])

« malgré l'interdiction formelle de servir la “boisson” le dimanche, l'aubergiste n'osa pas refuser de poser une bouteille sur la table que Gildas avait éprouvée d'une claque [...]. Elle ne s'était pas “ébarouie”, parce qu'elle était bâtie à toute épreuve, mais la planche centrale s'était fêlée d'un bord à l'autre. » (LeBlanc, 1983 [7.69])

« Les gouvernement[s] ont le talent d'entreprendre gros et neuf mais de ne rien réparer. On projette de grandes constructions nouvelles tout en laissant s'ébarouir celles qui existent déjà. C'est la couturière qui adore tailler beau et grand et dans le neuf surtout. » ([anonyme], 1946 [7.38])

Comme pour la première acception, des exemples d'emplois participiaux correspondants peuvent être trouvés pour cette deuxième acception :

« il n'est pas juste [...] que l'on proteste contre ces cirques de nomades [...] qui ont autre chose d'intéressant à faire voir [...] que des “chars allégoriques” [...] que ces vieilles carrioles [...] ou que ces vénérables calèches ébarrouies du temps de nos arrièrissimes-grands-pères. » (Couture, 1922 [7.20])

« Le pays des rêves : terre antique et lointaine que l'on atteint en carrosse doré et d'où l'on revient en charrette ébarouie. » (Robidoux, 1934 [7.29])

« Cet endroit semble sorti tout rond du siècle dernier avec la vétusté de la paire de cornes rabougries au chambranle de la porte aux fils d'araignées tapissant la charpente des murs. L'odeur aussi. Et la poussière de farine. Qui font de cette grande cabane ébarouie un sanctuaire, celui du pain, dont il est parlé dans la plus belle prière de l'Église. » (Roy, 1958 [7.47])

« Les bâtiments! El père es a même pas agevés; y ont pas de couvarture, pis y sont à moitié ébarouis. [Les bâtiments! Le père ne les a même pas achevés; ils n'ont pas de couvertures, et ils sont à moitié ébarouis.] » (Ricard, 1975 [7.60])

« Or, en 1963, le moulin était tout ébaroui et les moulanges gisaient çà et là autour des ruines, mais on voyait encore très bien la roue à aubes et les mécanismes rudimentaires qui avaient fait la fortune de la famille. » (O'Neil, 1989 [7.73])

Un troisième sens, qui peut être interprété comme un emploi figuré du deuxième, se dégage aussi de l'observation des données :

(le sujet est une réalité intangible) **Se fragiliser au point de courir à sa perte.**

« La clique bourassiste s'ébarouit visiblement. Le chef lui-même passé au bleu, son journal aux mains d'un bureau de direction composé de conservateurs » ([anonyme], 1909 [7.12])

« La légende machinée par Godfroy Langlois, au sujet des Canadiens français illettrés, s'ébarouit donc sous les yeux des complices et des dupes de notre souillet fromagier de Bruxelles. » ([anonyme], 1920 [7.18])

Suivant le même patron, des correspondants participiaux peuvent une fois de plus être relevés :

« Nous comprenons que le Dr [Michel] Fiset [conseiller municipal à Québec] ait été, dans ces derniers temps, trop occupé à perdre son dépôt et à réparer sa candidature ébarouie, pour reprendre le fil de son intéressante conversation [...] Il faut espérer que les choses ne resteront pas là. » ([anonyme], 1908 [7.11])

« tout un peuple fonde de gros espoirs dans cette nouvelle école, à laquelle l'État se doit de donner coudées franches et protection, pour l'aider à remplacer les cadres ébarouis de notre économie. » (Bouchard, 1961 [7.50])

Nous dégageons ensuite une quatrième acception, qui se présente uniquement sous la forme pronominale dans notre corpus. Il est possible d'y voir une analogie avec le premier sens dégagé, qui comporte aussi le sème de la chute :

(le sujet est une personne ou une partie du corps) **Tomber, s'effondrer lourdement ou s'évanouir, notamment sous l'effet de l'alcool ou de l'épuisement.**

« Il s'était [...] égaré en plein champ, et n'eût été la flambé de cette noce faisant rougeoier les fenêtres à travers la poudrerie, il se fût laissé cheoir de son long, n'y voyant plus, haleiné, et sentant sa pauvre tête "s'ébarouir". » (Clapin, 1902 [7.09])

« Su les onze heures, j'étais sorti prendre l'air à la porte du campe, quand tout d'in coup, v'la qu'j'entends dans l'air un vacarme effrayant. [...] paf!... J'ai jamais entendu un chavirement pareil!... I paraît, mes vieux, que j'm'étais "ébarroui", à cause que l'lendemain, il[s] m'ont dit qu'on m'avait trouvé couché à la porte du campe. » (Potvin, 1924 [7.23])

« Ludger l'a lâché, y s'est ébaroui à terre, sans connaissance. Y avait la face comme une forçure, y saignait comme un cochon. » (Leblanc, 1976 [7.62])

« Un [motocyclistes] était venu bien près de "s'ébarouir" sur le devant de mon auto, hier soir. Résultat : j'ai eu droit à des offres de claques sur la gueule. Et ma grande foi du bon Dieu, il était complètement dans son tort. » (Paquet, 1983 [7.71])

Enfin, on relève deux emplois participiaux, dont les sens sont proches l'un de l'autre :

(le sujet est une personne) **Qui a l'esprit embrouillé ou dont l'équilibre est compromis, notamment sous l'effet de l'alcool ou de l'épuisement.**

« Ca fut plus vite que la pensée... crac : v'la le moulin arrêté net, comme si le tonnerre y avait cassé la mécanique. [...] Mais ils eurent beau chercher et fureter dans tous les coins et racoins, tout était correct : y avait rien de dérange. Y a du sorcier là-dedans! [...] Enfin, la machine fut remise en marche, on graissait les mouvements et nos deux fêtards s'en revinrent en baraudant reprendre leur partie de dame [...] Mais les verres étaient à peine vidés que les deux hommes, se mirent à se regarder tout ébarouis. Y avait de quoi : ils étalent soûls comme des barriques d'abord, et puis le moulin était encore arrêté. » (Fréchette, 1899 [7.06])

« L'autre client du recorder comparaisait devant le tribunal pour la première fois aussi. Il avait été arrêté la veille, sur la rue, alors que tout ébaroui par l'ivresse, il offrait une mine déconfite et ne savait plus où diriger ses pas. » ([anonyme], 1940 [7.33])

« Rosalie, après avoir tiré les rideaux, s'en va, un large sourire sur sa bonne figure. "La pauvre madame, elle a dormi tout le temps, elle est encore tout ébarouïe... elle vieillit, c'est sûr, et moé itou : on vieillit ensemble et la mort court après nous autres!" » (Dessaulles, 1930 [7.25])

(le sujet est une personne) **Qui est sous l'effet de la surprise.**

« César pouvait avoir trotté environ une dizaine d'arpents quand il s'arrêta net, buté nez à nez avec ce qu'il semblait à Aristide être le même petit vieux de l'instant d'avant [...] Aristide n'eut pas plutôt fait une autre dizaine d'arpents dans l'interminable savane, que voilà encore César qui s'arrête net, buté au même quêtueux de malheur. [...] Cette fois, Aristide en restait tout ébaroui, tandis que, du coup, les dernières fumées de sa "fête" lui sortaient de la tête. » (Clapin, 1911 [7.14])

« Je suis un peu ébaroui des déclarations de l'Archevêque de Montréal. Mais en même temps j'en suis heureux au-delà de toute expression. Il y a si longtemps qu'on nous corne dans les oreilles que nos évêques manquent de patriotisme » (Groulx, 1914 [7.15])

Ces deux emplois d'*ébaroui* sont notablement récurrents dans les contes de Louis Fréchette (voir le corpus aux entrées 7.05, 7.07 et 7.10). Un de ces contes, « Le loup-garou » (7.06), a été traduit en deux langues, l'anglais et l'espéranto. La décomposition des extraits concernés dans des gloses interlinéaires permet d'affiner ou de confirmer notre analyse sémique du vocable.

Dans la version anglaise, écrite par Fréchette lui-même, la phrase « les deux hommes, se mirent à se regarder tout ébarouis » est traduite par « *the two men started staring at each other with a bewildered expression* », où se trouve le syntagme déterminatif suivant :

**a    bewildered    expression**  
 un    confus                    air  
 « un air confus »

Nous voyons qu'*un regard tout ébaroui* s'apparente à *un air confus* selon Fréchette. À partir de 1972, une traduction espéranto de ce conte, réalisée par le québécois Vincent Beaupré, circule dans les cercles espérantistes sous forme dactylographiée. Le traducteur se base sur le texte anglais mais a manifestement consulté le texte français. Il écrit ceci :

**surprize                    ili    sin    rigardis**  
 de manière surprise    ils    se    regardèrent  
 « ils se regardèrent avec surprise »

Plutôt que de renvoyer à l'idée de confusion qui se trouve dans le texte anglais, cette traduction renvoie à l'idée de surprise.

Dans une refonte de ce texte effectuée par Francisko Lorrain en 2013, on peut lire « *ambaŭ viroj eksaltetis, rigardante unu la alian kun konfuzita mieno* », c'est-à-dire « les deux hommes sursautèrent légèrement, se regardant l'un l'autre avec une mine confuse ». Cette traduction, qui ajoute un sursaut dans l'histoire, couple l'idée de surprise (présente dans la première version espéranto) avec l'idée de confusion (présente dans le texte anglais). Le traducteur a choisi de retenir les interprétations des deux textes, dans lesquels il a manifestement lui aussi perçu une divergence sémantique.

En somme, le texte anglais utilise un synonyme de *ébarouir*, lié à la confusion de l'esprit embrouillé, alors que le premier texte espéranto utilise un synonyme de *ébarouir*, lié à la l'étonnement et la surprise. Le second texte espéranto reprend ces deux interprétations. Cette constatation nous apparaît renforcer notre analyse sémique, puisque les sèmes que nous avons inférés à partir du corpus s'inscrivent en concordance avec les traductions de 3 personnes.

Enfin, une dernière traduction du corpus permet de consolider et de pousser légèrement plus loin notre analyse. En 1978, Michel Garneau présente au public sa traduction « en québécois » du classique *Macbeth*. Vers la fin de l'acte 3, scène 2, on trouve « T'es toute

ébarouie par mes paroles? » (entrée 7.63) L'extrait correspondant de la pièce originale, rédigée en anglais élisabéthain, peut être glosé de la sorte :

***Thou marvell'st at my words***  
 tu t'étonnes à mes mots  
 « ce que je dis t'étonne »

La forme archaïque *marvell'st* correspond au verbe *to marvel* de l'anglais moderne, un polysème qui se traduit aussi bien par *s'étonner* que par *s'émerveiller*, selon le contexte. Le sens sélectionné dans l'extrait n'est pas ambigu. Toutefois, la polysémie de *to marvel* nous fait remarquer la relation sémantique qu'une langue naturelle peut établir entre les idées d'étonnement et d'émerveillement.

Cette observation nous semble éclairer le sens de la forme *ébarlouir* [ebarlwir], relevées quelquefois dans le corpus et dont 3 des 5 attestations remontent aux années 1970 :

« M'épivarder, m'ébarlouir [mebarlwir]/Avoir souleur, m'aplangir/Puis m'asseoir à la brunante/Palabrer sur le suroît/Étaler par tous les froids/M'ont fait une âme hivernante » (Rochon, 1973 [7.89])

« Trente-cinq ans, marginal, fleuriste de son ancien métier, fond de cognac à la main, il me parle des champignons avec les yeux ébarlouis et mouillés d'un enfant heureux. "Moi, c'est les champignons comestibles qui me font 'triper'. [...]" » (Saint-Germain, 1975 [7.61])

« Papillon pur voyageur/Sur les ailes de la lumière/Vole en zigzag dans les airs/Sous un ciel ébarlouï [ebarlui] de bonheur » (Duguay, 1977 [7.90])

Questionné sur le sens qu'il donne à *ébarlouï*, le chanteur Raoul Duguay (2019), à l'origine de cette dernière attestation, nous explique dans un entretien privé l'avoir entendu de la bouche de Lyson Chagnon, sa compagne des années 1970, et précise que « la signification de cet adjectif correspond à "ébloui" ou "éblouissant" ».

Ces observations permettent d'envisager des rapprochements sémantiques ou étymologiques entre *ébaroui* 'qui est sous l'effet de la surprise' et *ébarlouir* 'frapper d'émerveillement', mais, faute de données suffisantes, il nous apparaît plus prudent de suspendre notre jugement sur cette question, pour le moment du moins.

Au demeurant, quelques rares citations du corpus résistent au découpage sémantique que nous avons établi, mais leur caractère apaxique nous empêche de circonscrire avec certitude ce qu'ils représentent. Ainsi, nous relevons un emploi proche du premier sens d'*ébarouir*, possiblement synonyme d'*écarteler* :

« quelqu'un a rapaillé nos quatre membres ébarouis. » (Perrault, 1978 [7.64])

De même, nous relevons un emploi proche de la deuxième acception d'*ébarouir*, à possiblement rapprocher du sens de *dégrader*, mais peut-être aussi ou plutôt d'*échevelé* :

« le gros bout d'un épi de blé d'Inde dit bien des choses. Quand il est blanc, moi; j'ai confiance. Il me semble que cela laisse deviner une bonne constitution. C'est plus rustique, pour le sûr, que de petits bouts comme ça, tiens, regarde, c'est noirâtre, c'est ébaroui... D'ailleurs, tu vois que les grains ont mauvais teint. Le bon grain, lui, est toujours luisant, tandis que celui-ci a une couleur de carême... Non, non... mets pas cet épi-là avec les bons. »  
(Létourneau, 1938 [7.32])

#### 4.6.2 Recension du discours métalinguistique généraliste

Le vocable *ébarouir* a fait l'objet de nombreux commentaires métalinguistiques, du 18<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui dans les écrits associés au français laurentien<sup>46</sup>.

Nous devons au père jésuite Pierre Potier le premier relevé métalinguistique à consigner ce vocable comme un particularisme. Dans un manuscrit bien connu, le missionnaire belge collige les emplois lexicaux qu'il entend dans la région de la rivière Détroit et qui lui sont étrangers. En 1748, il note la forme pronominale *s'ébarouir* (graphiée sans diacritique, l'utilisation du graphème *é* demeurant hésitante au 18<sup>e</sup> siècle). Il consigne l'énoncé « Le baril peut s'ébarouir [*sic*] et le vin couler », qu'il accompagne de la glose « les planches se retirer par la chaleur » (Potier, 1743-1758 : 154b) Cette attestation est isolée dans la région, selon un glossaire diachronique consacré à l'ancienne colonie du détroit (Bénéteau et Halford, 2008 : 202).

Aux alentours de 1810, Jacques Viger note un emploi comparable, qu'il exemplifie sous une forme pronominale et une forme participiale :

« s'Ebarouir. V[erbe]. — Il se dit des ouvrages de tonnellerie qui s'ouvrent, sechés [*sic*] par le soleil ou la chaleur du feu, ou autrement. La cave est humide, mettez-y les seaux, ils ne s'*ébarouiront* pas là. Vous avez laissé sécher

<sup>46</sup> Potier, 1746; Viger, vers 1810, dans Blais, 1998; Maguire, 1841, 1842; Demers, 1842a, 1842b; Bibaud, 1842; Dunn, 1880; Clapin, 1894; Massicotte, 1902; Société du parler français au Canada, 1905, 1909, 1930; Dionne, 1909, 1912; Blanchard, 1914, 1922; Geoffrion, 1926, 1927b; Société du bon parler français, 1930; Bélisle, 1957; Daviault, 1957; De Chantal, 1958; Arsenault, 1976; Leblanc, 1976; Bergeron, 1980, 1981; Seutin et autres, 1981; Clas et Seutin, 1989; Dulong, 1989; DesRuisseaux, 1990, 2003, 2009; Proteau, 1991; Montpetit, 2005; Daigneault et Labrecque, 2008a, 2008b; Marchamps, 2008; Beaupré, 2016; Boulerville, 2016; Société Radio-Canada, 2018.



la cuve, la voilà *ébarouie*; mettez-la vite dans l'eau. » (reproduit dans Blais 1998 : 61)

Le participe passé *ébaroui* est aussi attesté dans le premier recueil lexical canadien, le *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française* de Thomas Maguire. Dans son ouvrage normatif, qui préconise un alignement du français canadien sur celui de France, Maguire reconnaît exclusivement la légitimité de l'acception attestée par les dictionnaires d'outre-mer :

« [É]BAROUI. Terme de marine, qui se dit d'un navire dont le bordage est desséché par le soleil. Ce mot n'a point d'autre acception, et par conséquent les expressions, *ce seau est [é]baroui*, — *cette cuve est [é]barouie*, ne valent rien. » (Maguire, 1841 : 149-150; voir aussi Maguire, 1842)

Dans le cadre d'un débat plus large<sup>47</sup>, l'éducateur Jérôme Demers s'oppose au jugement émis par Maguire : « quoi que l'auteur du Manuel en dise, les expressions, *ce seau est ébaroui*, *cette cuve est ébarouie*, [...] sont généralement reçues » (Demers, 1842a; voir aussi Demers, 1842b). Michel Bibaud (1842 : 226), directeur du mensuel l'*Encyclopédie canadienne*, abonde dans le même sens : « [Maguire] veut à tort que d[es] mots, comme plançon, ébaroui, [et]c. n'aient pas le sens qu'on leur donne dans ce pays. » Ces commentaires portent à croire qu'*ébaroui* est relativement usuel dans les années 1840 et montrent aussi que l'emploi en cause ne suscite pas de jugement négatif chez au moins deux membres de l'élite culturelle.

Une quarantaine d'années plus tard, Dunn consigne *ébaroui* dans son glossaire. Il ne reprend pas le sens décrit par ses devanciers, mais indique une autre acception :

« *Ébaroui*. Can., pop[ulaire] [É]tourdi, abasourdi, courbaturé par un coup ou une chute. » (Dunn, 1880 : 66)

La marque diatopique *canadien* indique que l'auteur insiste sur le fait qu'il décrit un néologisme de l'usage canadien, par opposition aux usages de la France et de ses régions. En outre, la marque diastratique *populaire* indique, si on l'interprète avec le sens qui lui était habituellement prêté à l'époque, que l'emploi est à ses yeux surtout attesté dans l'usage des classes sociales moins aisées ou moins instruites.

<sup>47</sup> En 1842, un débat journalistique bien connu oppose Demers à Maguire sur la possibilité de considérer comme standards des particularismes du français canadien. Ce débat paraît originalement dans l'édition française de *La Gazette de Québec* (numéros du 23 et 28 avril, du 10, 12, 17, 21 et 28 mai, du 2, 4, 7, 11, 14, 16, 18 et 25 juin, et du 5, 19 juillet et 11 août) et est postérieurement édité par Dionne (1912).

Près de quinze ans plus tard, Clapin présente l'ensemble des acceptions déjà documentées, qu'il restructure et augmente d'inédits :

« **[É]baroui, [ébarou]ie**, *part[icipe] pass[é]*, Qui est desséché par la gelée ou la chaleur, en parlant par exemple d'un seau, d'une cuvette, dont les douelles tendent à se disjoindre, à tomber.

Au figuré, étourdi, abasourdi, par un coup ou une chute.

**[É]baroui (être)**, *loc[ution]*, [É]prouver un flux hémorroïdal, avoir les hémorroïdes.

**[É]barouir**, *v[erbe] a[ctif]*, Dessécher, en parlant de l'action du soleil, de la gelée, sur les douelles d'un seau, d'une cuvette.

**[É]barouir (s')**, *v[erbe] pron[ominal]*, Se dessécher. » (Clapin, 1894 : 126)

Le glossariste reprend les emplois pronominal et participial documentés, auxquels il ajoute l'emploi transitif direct correspondant (marqué comme un verbe actif). Il emprunte la définition de Dunn, de laquelle il retranche le mot *courbaturé*. Enfin, il ajoute une acception inédite, par laquelle on aurait référé une affection proctologique et à l'hémorragie qui découle, en la comparant métaphoriquement à l'écoulement qui se produit lorsqu'un sceau fuit.

Ensuite, Dionne (1909 : 261) présente des acceptions similaires à celles déjà documentées qu'il associe à la forme adjectivale *ébaroui, ébarouie*. La même année, la SPFC introduit une nouvelle acception, liée au champ lexical de la surprise. Les exemples qui accompagnent la définition suggèrent que le synonyme *abasourdi*, qui est lié à la conséquence d'un coup ou d'une chute chez Dunn, est plutôt lié à la conséquence d'une surprise pour la SPFC :

« **Ebarouir** (*ébarwi:r*) *v[erbe] tr[ansitif]*

l Étonner, ébaudir, abasourdir. *Ex.* : Il est resté *ébaroui* comme une vache qu'on change de clos. — Tâchez de les *ébarouir* = de les surprendre.

Fr[ançais] *Ébarouir* = en parlant de l'action du soleil, dessécher les douves d'une futaille, de manière à les disjoindre, Darm[esteter]. » (Société du parler français au Canada, 1909 : 312)

L'article note aussi qu'un emploi d'*ébarouir*, similaire à celui critiqué par Maguire, est attesté par le dictionnaire d'Hatzfeld et Darmesteter (1890-1900 : 807), lequel était considéré comme une source représentative du français hexagonal synchronique (Société

du parler français au Canada 1930 : xvi). Dans son *Glossaire*, la Société du parler français au Canada (1930 : 299) reprend l'article qu'elle avait publié en 1909, en lui apportant quelques retouches mineures.

En 1957, Bélisle (1957 : 393) consigne le sens d'*ébarouir* attesté dans les anciens ouvrages de France, et ne lui accole aucune marque diatopique. Il ne reprend toutefois pas l'autre sens décrit par le *Glossaire*, sur lequel il base une part de sa description du français canadien.

Dans un lexique en annexe d'un de ses romans, Bertrand B. Leblanc consigne un sens que personne n'avait signalé. Il définit le verbe *s'ébarouir*, dont le sujet est une personne, comme un synonyme de *se défaire* et *s'affaler* (voir Leblanc, 1976 : 176 et 226). Les mêmes synonymes sont retenus par Bergeron (1980 : 193).

Dans les années 1980 et 1990, les glossaires et dictionnaires reprennent les acceptions présentées dans la documentation du début du siècle sans procéder à des ajouts substantiels. Ils définissent *ébarouir*, plus ou moins distinctement, avec les sens 'être étourdie, notamment en raison d'une chute' et 'être sous l'effet de la surprise' (Bergeron, 1980 : 193; Bergeron, 1981 : 93; Seutin et autres, 1981 : 1003-1004; DesRuisseaux, 1990 : 148). Le sens de 'se désécher ou se disjoindre, notamment en parlant d'un ouvrage de tonnellerie' est aussi bien attesté (Seutin, Clas et Brunet, 1981 : 1003-1004; Bergeron, 1981 : 93; Dulong, 1989 : 168; Proteau, 1991 : 336). Aucune de ces sources ne marque le vocable comme vieilli ou n'indique qu'il est familier.

Le dictionnaire de Dulong se démarque et consigne d'autres sens, tirés de l'*Atlas linguistique de l'Est du Canada* :

« **ÉBAROUI**, IE adj.

1. Fig. Gourmand, glouton, qui mange beaucoup.
2. *Feu ébaroui* : feu dont des tisons sont dispersés autour du brasier.

**ÉBAROUIR** v. tr. et pron.

1. Faire cligner les yeux. Le soleil du midi nous *ébarouissait*.  
Syn. : **calouetter**.
2. Rég. en fr. Se défaire, se disjoindre. Le tonneau va *s'ébarouir* si on le laisse au soleil. » (Dulong, 1989 : 168)

L'absence de marques dans cet ouvrage signifie que ces emplois sont de fréquence et de répartition indéterminées, et correspondent dans les faits souvent à des emplois rares et peu documentés.

Certaines définitions sont, comme l'étaient celles du début du siècle, constituées d'énumérations ou de synonymes non désambiguïsés. À titre d'exemple, Seutin, Clas et Brunet (1981 : 1003-1004) le définissent comme « ébahi, étonné, ébaubi, abasourdi, éberlué. » et comme « disjoint, disloqué. ». DesRuisseaux (1990 : 148) unit même les synonymes liés à deux acceptions bien distinctes dans un même énoncé, ce qui accentue l'ambiguïté et risque de causer des erreurs d'interprétation chez un lectorat non averti : « **Être (tout) ébarroui**; être défoncé, déglingué, être abasourdi. ».

S'ils ne fournissent pas de nouvelles informations sur le sémantisme du vocable, Seutin, Clas et Brunet (1981 : 1003-1004) sont vraisemblablement les premiers auteurs du Québec à signaler la graphie avec redoublement consonantique *ébarrouir*, qu'ils relèvent dans un texte de l'écrivaine acadienne Antonine Maillet. Ils sont imités par DesRuisseaux (1990 : 148).

Au 21<sup>e</sup> siècle, la plupart des nouveaux commentaires métalinguistiques faits au sujet d'*ébarrouir* le dépeignent comme un vocable marqué sur le plan diatopique ou diaphasique, qui reflètent un état de langue antérieur :

« Gérard Bouchard [né le 26 décembre 1943 à Jonquière], quant à lui, tout intellectuel qu'il soit aujourd'hui, a commencé à conduire des tracteurs au moment où il décrochait son premier emploi, à 12 ans. À cet âge, il a appris [...] tout le vocabulaire saguenéen des classes populaires qui truffent désormais ses romans. Dans cette langue, on dit un "troque" pour un camion, mais aussi un "copeurse" pour un voyou, "ébaroui" pour étourdi, ou "écouèpeau" pour un "freluquet, un avorton ou un petit fanfaron". "C'est la première langue que j'ai apprise, que j'ai parlée jusqu'à l'âge de vingt ans", dit celui qui s'exprime désormais, sur toutes les tribunes, dans un français impeccable. » (Montpetit, 2005 : F1)

« Dans mon enfance [le locuteur est né le 12 mars 1923, à Saint-Valérien-de-Rimouski], on parlait de "tonneaux ébarouis", ceux dont les planches desséchées laissaient fuir l'eau ou la mélasse. Un peuple ébaroui offre le même spectacle dégoulinant. Si on préfère les images du dépotoir ou du tonneau de compost, on sera toujours dans la même réalité flasque et malodorante. » (Beaupré, 2016)

Des journalistes le présentent par ailleurs comme un emploi probablement inconnu, au sens énigmatique, qu'ils invitent leur lecteur à chercher dans de vieux dictionnaires :

« Colett, la propriétaire du “devenu célèbre” resto du même nom, possède un vocabulaire châtié auquel elle n'hésite pas à ajouter tous les mots qu'elle entend pour une première fois. Elle est revenue du congé du temps des Fêtes avec le mot “Ébarouir”. Si vous possédez un vieux dictionnaire (ex. : le Bélisle) vous y trouverez la définition, sinon, je vous laisse chercher quelques jours encore... » (Daigneault et Labrecque, 2008a : 16)

« “Ébarouir” dont vous avez sans doute trouvé la définition dans les dictionnaires “anciens”. Pour les autres, ce mot est défini comme suit : disloquer, en les desséchant, les douves d'une futaille, en parlant de l'action du soleil. Voilà! » (Daigneault et Labrecque, 2008b : 16)

Le seul locuteur québécois contemporain qui affirme qu'*ébaroui* « existe » est un journaliste qui concède ne pas être compris lorsqu'il l'emploie :

« [L']accidenté ne s'est pas cassé le cou. Il ouvre les yeux, se retourne et se secoue le pleuma. L'œil reste hagard. Il est ébaroui. Mon amoureux dit que j'invente des mots pour la faire rire, mais tout comme le mot *pleuma*, le verbe *ébarouir* existe bel et bien. » (Boulerice, 2016 : B5)

Dans un échange radiophonique entre l'animatrice Marie-Louise Arsenault et l'écrivaine acadienne Antonine Maillet, la locutrice québécoise laisse entendre qu'elle ne connaît pas le mot *ébaroui* :

« — Votre mot préféré de la langue française, Antonine Maillet?

— Oh mon dieu! Aujourd'hui —j'en ai un différent tous les jours— mais aujourd'hui, je dirais que c'est *ébaroui*. Et *ébaroui*, c'est un mélange d'éberlué et d'ébloui.

— C'est un mot acadien, là?

— C'est du vieux français.

— Ah!

— Et l'Acadie l'a sauvé.

— Oui, ça c'est vrai! » (Société Radio-Canada, 2018)

Bien que notre mémoire ne s'étende pas à l'étude du français acadien, permettons-nous de noter une information inédite qui nous a été donnée séparément - par la linguiste acadienne Karine Gauvin (2018) et par l'écrivain chiac Frank Landry (2019), lors

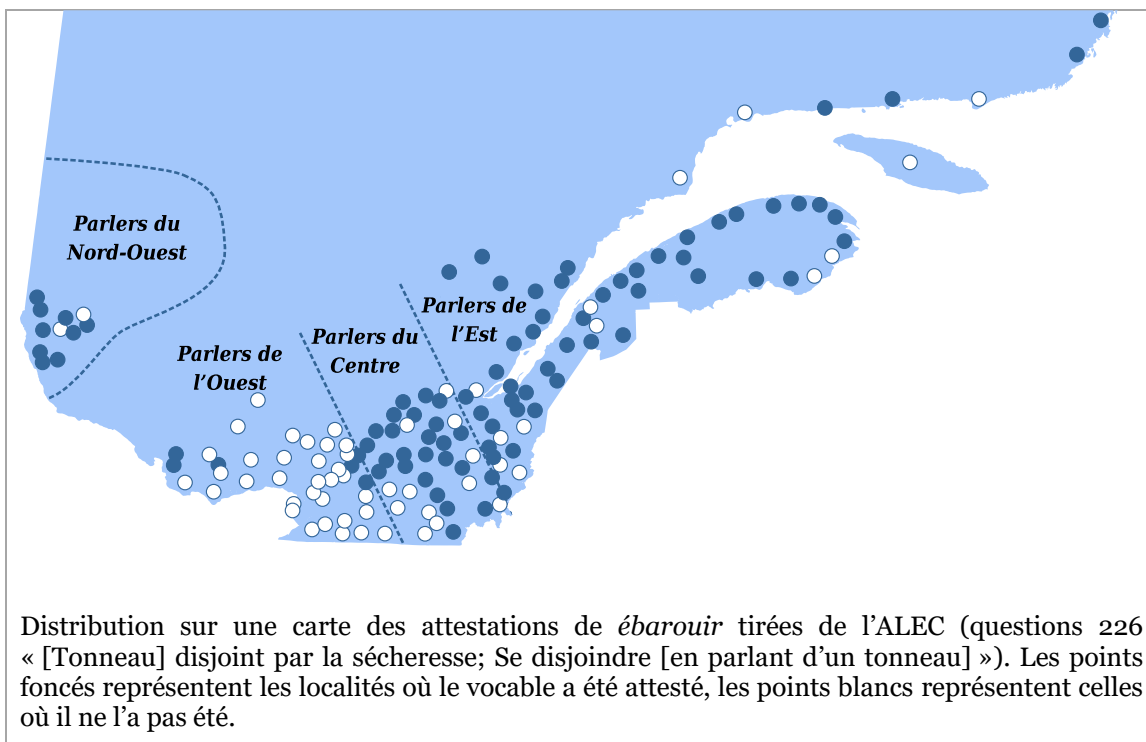
d'entretiens privés : le vocable *ébaroui* est aujourd'hui vieilli ou littéraire en français acadien, contrairement à ce que suggèrent tous les dictionnaires qui décrivent cette variété de langue. Cet emploi perdure essentiellement dans les conversations informelles de quelques personnes âgées et demeure surtout attesté dans des œuvres littéraires, notamment dans les écrits d'Antonine Maillet.

En français québécois, la situation semble similaire. Au 21<sup>e</sup> siècle, le vocable est un archaïsme et est essentiellement restreint à une langue littéraire, qui ne reflète pas l'usage général contemporain. Ainsi, un critique qui observe son emploi dans un recueil de poèmes le qualifie d'archaïsme et en propose une glose : « La langue est belle, québécoise, avec même un archaïsme à la page 51 : “et se laisser/ébarouir jusqu'au soir”, ce qui peut vouloir dire, entre autres, “se laisser porter”, “s'affaler”. » (Marchamps, 2008:10)

#### 4.6.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

Diverses lexies du vocable *ébaroui* sont présentes dans l'ALEC. On relève des attestations uniques ou rares d'*ébaroui* au sens de '(en parlant d'un feu) dont les tisons sont dispersés' (question 79); 'excessivement gourmand' (question 252); 'sans connaissance' (question 2097) et 'étourdi' (question 2208). De manière plus fréquente, on le relève au sens de '(en parlant d'un tonneau) se disjoindre' (question 226) et de 'ébloui des yeux' (question 2097).

En 1979, Dulong remarque que la lexie documentée à la question 226 est notamment attestée dans les parlers de l'Est : « Un tonneau disjoint dont les douves tombent est *tombé en botte* dans l'ouest, *ébaroui* dans l'est, et *tombé en douelle* en Acadie et *passim* dans la région de Montréal. » (Dulong, 1979 : 59; voir aussi la carte, en p. 62b). Cette affirmation un peu rapide idéalise certes la distribution des diverses formes dans des zones distinctes. Cependant, elle reflète avec justesse le fait qu'*ébaroui* était caractéristique des parlers de l'Est par opposition aux parlers de l'Ouest, comme le montre la carte ci-dessous.



L'acception relevée à la question 2097 est aussi caractéristique de la même aire linguistique : sur les 11 points d'enquêtes où on l'a relevée, 10 sont à l'est du Québec. À un de ces points, la forme *ébarloui*, que nous avons observée dans l'usage, a été relevée, ce qui appuie la thèse qu'il s'agit d'une variante d'*ébarouir*.

Dans l'enquête linguistique qu'ils ont menée sur les parlers du nord-est du Québec, Lavoie, Bergeron et Côte (1985) relèvent 32 attestations de *ébaroui* '(en parlant d'un tonneau) disjoint' (question 2124), 13 attestations de *s'ébarouir* 'perdre connaissance' (question 2444) et 2 de *ébaroui* '(en parlant d'yeux) qui clignent' (question 2327).

Les relevés d'enquêtes inédits conservés au TLFQ présentent quelques apax sémantiques négligeables et confirment les informations déjà notées.

#### 4.6.4 Synthèse lexicographique

**ébarouir** ◇ On relève aussi, plus rarement, la variante *ébarrouir*, ainsi que la variante très rare *ébarouïr*. Au 18<sup>e</sup> siècle, on relève aussi l'apax *ébarouïr*, lequel est conforme aux règles orthographiques implicites qui se dégagent de l'usage général de l'époque.

◆ **Prononciation** – Généralement prononcé [e.ba.RWIR].

Verbe.

*Inusité en français québécois contemporain, auparavant usuel.*

##### I. EMPLOI PRONOMINAL. **s'ébarouir**

1. (le sujet est un contenant initialement étanche, généralement un ouvrage de tonnellerie ou une coque de bateau) **Se disjoindre sous l'effet de la sécheresse, parfois au point de tomber en morceaux.**

« *Il y avait à cet endroit, un seau dans lequel on avait laissé un peu d'eau pour l'empêcher de s'ébarouir.* » ([anonyme], 1924)

2. (le sujet est généralement une chose faite de bois et confectionnée par l'être humain) **Tomber en morceaux, sous l'effet de l'usure ou d'un choc.**

« *Un charretier conduisait hier sa voiture [hippomobile] pleine d'effets de ménage, lorsque le cheval s'est avisé de prendre [l]e mors aux dents. La voiture heurtant un premier poteau, une partie des meubles tomba [...] Le cheval continua, traînant sa voiture, et une commode qui bondissait [...] A l'encoignure de la rue Arago, la commode s'ébarouit à son tour, et le cheval continua plus loin avec ce qui lui restait.* » ([anonyme], 1922)

3. (le sujet est une réalité intangible) **Se fragiliser au point de courir à sa perte.**

« *La clique bourassiste s'ébarouit visiblement. Le chef lui-même passé au bleu, son journal aux mains d'un bureau de direction composé de conservateurs* » ([anonyme], 1909)

4. (le sujet est une personne ou une partie du corps) **Tomber, s'effondrer lourdement ou s'évanouir, notamment sous l'effet de l'alcool ou de l'épuisement.**

« *Il s'était [...] égaré en plein champ, et n'eût été la flambé de cette noce faisant rougeoyer les fenêtres à travers la poudrerie, il se fût laissé choir de son long, n'y voyant plus, haleiné, et sentant sa pauvre tête "s'ébarouir".* » (Clapin, 1902 [7.09])

« *Su les onze heures, j'étais sorti prendre l'air à la porte du campe, quand tout d'in*



*coup, v'la qu'j'entends dans l'air un vacarme effrayant. [...] paf!... J'ai jamais entendu un chavirement pareil!... I paraît, mes vieux, que j'm'étais "ébarroui", à cause que l'lendemain, il[s] m'ont dit qu'on m'avait trouvé couché à la porte du campe. » (Potvin, 1924)*

## II. EMPLOI PARTICIPIAL. **ébaroui, ébarouie**

1. (le sujet est un contenant initialement étanche, généralement un ouvrage de tonnellerie ou une coque de bateau) **Qui s'est disjoint sous l'effet de la sécheresse, parfois au point d'être tombé en morceaux.**

*« La coque est ébarrouie, mais ça va renfler à l'eau. Et c'est grand là dedans, vous savez. » (Tardif, 1941)*

2. (le sujet est généralement une chose faite de bois et confectionnée par l'être humain) **Qui est tombé en morceaux, sous l'effet de l'usure ou d'un choc.**

*« ces vénérables calèches ébarrouies du temps de nos arrièrissimes-grands-pères. » (Couture, 1922)*

3. (le sujet est une réalité intangible) **Qui est fragilisé au point de courir à sa perte.**

*« tout un peuple fonde de gros espoirs dans cette nouvelle école, à laquelle l'État se doit de donner coudées franches et protection, pour l'aider à remplacer les cadres ébarouis de notre économie. » (Bouchard, 1961)*

4. (le sujet est une personne) **Qui a l'esprit embrouillé ou dont l'équilibre est compromis, notamment sous l'effet de l'alcool ou de l'épuisement.**

*« Il avait été arrêté la veille, sur la rue, alors que tout ébaroui par l'ivresse, il offrait une mine déconfite et ne savait plus où diriger ses pas. » ([anonyme], 1940)*

5. (le sujet est une personne) **Qui est sous l'effet de la surprise.**

*« Je suis un peu ébaroui des déclarations de l'Archevêque de Montréal. Mais en même temps j'en suis heureux au-delà de toute expression. Il y a si longtemps qu'on nous corne dans les oreilles que nos évêques manquent de patriotisme » (Groulx, 1914)*

◆ **Dérivé** – (apax) **ébarouissement** « Une récompense est offerte à celui ou à celle qui nous dira où est la Cuve-Barry. Depuis son ébarouissement, à Temiscouata [sic], ses amis ont des inquiétudes sur son sort. » ([anonyme], 1878) ◇ Dans cette citation, le surnom moqueur *Cuve-Barry* réfère à David Barry, alors candidat libéral dans le comté de Temiscouata, qu'on assimile ironiquement à une cuve qui serait tombée en morceaux lors d'une allocution publique.

◆ **Évolution de l'usage observé** – Attesté en Nouvelle-France au 18<sup>e</sup> siècle (Varin de La Marre, 1753), ce vocable n'est attesté de manière récurrente qu'à partir du dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. Relativement fréquent au Québec durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle,

il s'estompe de l'usage durant les décennies suivantes et on ne le retrouve alors plus guère que dans des documents qui font appel aux fonctions expressive ou poétique du langage. Les locuteurs québécois nés durant la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle ou postérieurement n'emploient généralement pas le vocable, qui n'est connu que très marginalement au début du 21<sup>e</sup> siècle.

- ◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Ce vocable est d'abord noté comme un particularisme en lien avec des ouvrages de tonnellerie. La forme pronominale est d'abord relevée dans la région de la rivière Détroit (Potier, 1748) puis une soixantaine d'années plus tard on relève la forme participiale correspondante (Viger, vers 1810). La légitimité de cette dernière forme, dans son acception canadienne, fait l'objet d'un petit débat (Maguire, 1841; Demers, 1842; Bibaud, 1842). À partir du dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle, les glossairistes lui reconnaissent aussi un sujet humain, en notant des acceptions liées à l'étourdissement (Dunn, 1880; Clapin, 1894). On note aussi isolément un emploi figuré, où le vocable est mis en lien avec l'hémorragie qui découle d'une affection proctologique (Clapin, 1894). D'étourdissements consécutifs à un coup ou une chute, on lie ensuite plutôt le vocable à la surprise (Société du parler français au Canada, 1909, 1930). Dans les années 1970, on le mentionne explicitement comme un synonyme de *s'affaler* en parlant d'un humain (Leblanc, 1976). Dans les années 1980 et 1990, on reprend comme des particularismes les principales acceptions présentées dans la documentation antérieure, qui sont liées à l'étourdissement, la chute et la surprise pour un sujet humain (Bergeron, 1980; Bergeron, 1981; Seutin et autres, 1981; DesRuisseaux, 1990) ou liées à la disjonction d'un ouvrage de tonnellerie (Seutin, Clas et Brunet, 1981; Bergeron, 1981; Dulong, 1989; Proteau, 1991). On commence à signaler la graphie plus rare avec redoublement consonantique *ébarrouir* (Seutin, Clas et Brunet, 1981; DesRuisseaux, 1990). En outre, Dulong (1989) consigne quelques sens marginaux tirés de relevés dialectologiques effectués auprès de locuteurs nés vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Aucune des sources des années 1980 et 1990 ne note le vieillissement ou le caractère potentiellement informel du vocable. Au 21<sup>e</sup> siècle, la plupart des nouveaux commentaires métalinguistiques faits au sujet du vocable proviennent de journalistes et locuteurs de la langue (par ex. Montpetit, 2005; Beaupré, 2016), qui considèrent que cet emploi est marqué sur le plan diatopique ou diaphasique. On le dépeint non plus comme un conservatisme, mais bien comme un archaïsme (Marchamps, 2008), que l'on présume, vraisemblablement en faisant erreur, être encore en usage en Acadie (Société Radio-Canada, 2018).

## 4.7 Étude de *javasser*

Dans le roman, *javasser* est utilisé par un personnage québécois, qui cherche à mettre un policier ivre hors de son bar :

« Criss, s'énerva le barman, on va pas *javasser* des heures. J'ai déjà vu neiger, man, et tu commences à me tomber sur le gros nerf. Sacre le camp, je t'ai dit! » (Vargas, 2004 : 184)

### 4.7.1 Description des emplois en contexte

Le corpus ne comprend que les 2 attestations qui suivent du vocable *javasser* :

« Tais-toé, tu connais rien. Je les connais tes tendances politiques. Quand t'es tout seul, tu *javasses* à n'en plus finir. Tous tes beaux principes tombent finalement devant le premier sourire, et la première poignée de mains d'élection. » (Duguay, 1926 [8.01])

« Un septuagénaire m'écrit : "Mon Père, il ne me manque qu'une chose pour vivre et mourir content : une bonne revue sur le passé et l'absolution si je la mérite. Plusieurs affaires à éclaircir. Si je m'adonne sur un prêtre 'dans l'avent', je vais passer pour fou. C'est gênant. J'irais en 'retraite fermée'. J'en ai déjà fait deux. Dans ce temps-là, c'est la Voix de Jésus-Christ qu'on entendait. Aujourd'hui, on me dit qu'on *javasse* ensemble en échangeant nos cigarettes". » (Arsenault, 1969 [8.02])

Les locuteurs qui ont émis ces énoncés sont respectivement Camille Duguay, né en 1882, et un septuagénaire non identifié, né dans les années 1890. Ils semblent employer le vocable comme un synonyme de *jaser* ou de *bavasser*.

### 4.7.2 Recension du discours métalinguistique généraliste

Le vocable *javasser* apparaît dans quelques sources métalinguistiques<sup>48</sup>. Durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, on le trouve chez Dionne, qui le définit ainsi : « *Javasser*, v. n. *Bavarder*, parler avec excès de choses frivoles. » (Dionne, 1909 : 397)

Il est consigné avec le même sens par la SPFC, dans son bulletin mensuel (Société du parler français au Canada, 1914 : 143) puis son glossaire (Société du parler français au Canada, 1930 : 407). Blanchard (1914 : 176) consigne aussi le vocable dans son dictionnaire correctif et indique de le remplacer par *bavasser*.

---

<sup>48</sup> Dionne, 1909; Société du parler français au Canada, 1914, 1930; Blanchard, 1914; Bergeron, 1980.

Un demi-siècle plus tard, Bergeron (1980 : 282) le définit avec le synonyme *bavarder*, et, à l'instar de la SPFC, il adopte une approche non corrective et n'accompagne son article d'aucune marque d'usage.

#### 4.7.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

Le vocable *javasser* n'apparaît pas dans la documentation spécialisée. Tout au plus, on relève 2 attestations du déverbal *javasse* « Femme bavarde » et « Manie de bavarder » dans des relevés d'enquêtes de terrain inédites datant du 20<sup>e</sup> siècle.

#### 4.7.4 Synthèse lexicographique

### *javasser*

◆ **Prononciation** – Serait aujourd'hui généralement prononcé [ʒa.va.se].

Verbe intransitif.

*Inusité en français québécois contemporain.*

1. (rare) **Parler abondamment de choses peu importantes.**

« *Tais-toé, tu connais rien. Je les connais tes tendances politiques. Quand t'es tout seul, tu javasses à n'en plus finir. Tous tes beaux principes tombent finalement devant le premier sourire, et la première poignée de mains d'élection.* » (Duguay, 1926)

◆ **Évolution de l'usage observé** – Ce vocable est très marginalement attesté au 20<sup>e</sup> siècle dans l'usage canadien. Seules deux attestations issues de locuteurs nés durant le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle ont été relevées.

◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Ce vocable est signalé par quelques auteurs de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle comme un synonyme de *bavasser* (Dionne, 1909; Société du parler français au Canada, 1914, 1930). Blanchard (1914) critique son emploi. Durant la seconde moitié du siècle, seul Bergeron (1980) le consigne à sa nomenclature.

## 4.8 Étude de *manger de l'avoine*

Le phrasème verbal *manger de l'avoine* est employé par le personnage québécois d'Aurèle Laliberté, surintendant principal de la GRC, dans un dialogue avec le commissaire français Jean-Baptiste Adamsberg :

« — Elle avait suivi son chum mais elle a mangé de l'avoine.

— Traduis.

— Elle s'est fait éconduire. » (Vargas, 2004 : 222)

### 4.8.1 Description des emplois en contexte

Nous avons relevé 72 attestations du phrasème *manger de l'avoine*<sup>49</sup>. Plus exactement, nous avons recensé 41 occurrences de *faire manger de l'avoine* à *qqn*, 26 occurrences de *manger de l'avoine*, 4 occurrences de *manger son avoine* et 1 occurrence de *manger de l'avoëne*, que nous considérerons provisoirement comme des variantes du même phrasème. On le relève aussi dans un enregistrement audiovisuel, sous les formes [mã.ʒe.dla.vwɛn] et [mã.ʒe.dla.vwan].

Le tableau qui suit présente l'évolution fréquentielle de l'emploi dans notre corpus :

**Nombre et pourcentage relatif  
d'occurrences de *manger de  
l'avoine* par intervalle d'années**

Années	Nb	%	Nb	%
<b>1800-1824</b>	0	0	1	1
<b>1825-1849</b>	1	1		
<b>1850-1874</b>	3	4	15	21
<b>1875-1899</b>	12	17		
<b>1900-1924</b>	17	24	40	56
<b>1925-1949</b>	23	32		
<b>1950-1974</b>	4	6	13	18
<b>1975-1999</b>	9	13		
<b>2000-2019</b>	3	4	3	4

<sup>49</sup> Nous avons exclu du corpus les attestations purement compositionnelles de *manger de l'avoine*, comme exposé dans la méthodologie. De même, nous avons exclu de nos calculs les centaines d'attestations de *manger de l'avoine* relevés dans les journaux *Le Canard* et *Le Vrai Canard*. Pour plus de détails, voir la note qui figure au bas de la p. 191.

Comme nous le voyons, *manger de l'avoine* était déjà employé au 19<sup>e</sup> siècle. Les données disponibles portent à croire que l'usage de ce phrasème se serait généralisé durant la deuxième moitié du siècle, sans qu'une présence antérieure soit pour autant exclue.

L'emploi est particulièrement bien attesté pendant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle : on le relève 40 fois, une fréquence relativement élevée qui correspond à 56 % des occurrences présentes dans le corpus. Cette fréquence diminue grandement dès les années 1950.

Durant le dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle, un léger soubresaut s'observe dans la fréquence relative, mais une consultation attentive du corpus révèle que les attestations recensées pour cette période ne reflètent pas une résurgence réelle dans l'usage. En fait, toutes les attestations de *manger de l'avoine* dont nous disposons qui sont postérieures aux années 1970 proviennent de fictions historiques ou sont liées, de quelque manière que ce soit, au passé ou à des textes anciens. Seul un journaliste sportif fait bande à part et recourt au syntagme à deux reprises (Larochelle, 1982 [9.58]; Larochelle, 1990 [9.61]), qu'il emploie dans le sens inédit de « récolter des miettes ».

Au 21<sup>e</sup> siècle, l'emploi est absent des médias sociaux et est de toute évidence sorti de l'usage général.

Il est par ailleurs possible de préciser ces observations. Grâce à des recherches généalogiques, nous sommes parvenu à trouver les dates de naissance de 50 des auteurs ou autrices à l'origine des attestations de *manger de l'avoine* (tableau ci-dessous).

**Nombre et pourcentage relatif  
d'auteurs et autrices ayant utilisé  
*manger de l'avoine* par intervalles  
d'années de naissances**

Années	Nb	%	Nb	%
<b>1750-1774</b>	0	0	1	2
<b>1775-1799</b>	1	2		
<b>1800-1824</b>	2	4	7	14
<b>1825-1849</b>	5	10		
<b>1850-1874</b>	10	20	26	51
<b>1875-1899</b>	16	31		
<b>1900-1924</b>	10	20	17	33
<b>1925-1949</b>	7	14		
<b>1950-1974</b>	0	0	0	0
<b>1975-1999</b>	0	0		

Ces données montrent clairement que les personnes nées à partir des années 1950, c'est-à-dire les babyboumeurs et leurs descendants, n'utilisent tout simplement pas *manger de l'avoine*. Le phrasème est même absent des fictions historiques et des récits de souvenirs qu'ils produisent, ce qui porte à croire qu'ils ne la connaissent pas, contrairement à leurs ancêtres qui en détenaient à tout le moins une connaissance passive qu'ils actualisaient ponctuellement.

En outre, nos recherches généalogiques nous donnent des informations sur la répartition géographique des locuteurs. Elles nous montrent que les auteurs ayant employé *manger de l'avoine* sont nés et ont été actifs dans diverses régions du Québec. Le phrasème ne semble donc pas restreint ou caractéristique d'une zone géographique particulière. On le trouve par ailleurs dans des publications issues de localités (comme Montréal, Trois-Rivières et Québec) associées à des aires linguistiques distinctes.

Le phrasème *manger de l'avoine* est principalement utilisé en lien avec les relations amoureuses et a typiquement comme sujet un jeune homme, qui joue le rôle sémantique de patient :

**Subir l'abandon, le rejet, le désintérêt ou l'infidélité d'une femme convoitée ou promise qu'un rival parvient à séduire.**

« Peut-être la servante se serait-elle laissée gagner [...] sans les machinations d'un ga[r]s arrivé depuis une couple d'années dans la paroisse [...] Elle fut charmée, séduite, et oubliant le pauvre Charlot, ne lui adressa pas deux paroles. [...] Découragé par cet échec, Charlot résolut de ne plus s'exposer à manger d'avoine. Se sentant piteux et infirme, il s'abstint désormais de courtiser les jeunes filles et se borna à cet unique essai. » (Laberge, 1918 [9.26])

« l'un et l'autre avait juré de gagner le cœur de la fille et poursuivait son but avec une ardeur obstinée. [...] Fatigué de lutter à chances égales, et de "manger de l'avoine" plus souvent qu'il n'aurait voulu, Armand se résolut à tenter un grand coup pour écraser le malencontreux rival. » (Seers, 1922 [9.30])

La forme rare *manger son avoine* est synonyme de *manger de l'avoine* et se trouve notamment dans la plus ancienne citation du corpus, relevée dans un roman de 1837 du romancier Philippe Aubert de Gaspé, fils :

« Il était beau cet étranger [...] Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit : J'espère ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir et que nous danserons toujours ensemble. [...] L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel renfrogné dans un coin ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit. » (Aubert de Gaspé, 1837 [9.01])

On observe aussi que dans un peu plus de la moitié du corpus, le verbe *faire* accompagne l'infinitif de la construction *manger de l'avoine*, de manière à former la construction *faire manger de l'avoine à qqn*. Dans cette dernière construction, *faire* joue le rôle d'auxiliaire causatif (ou factitif) : le sujet (patientif) de *manger de l'avoine* devient le complément de *faire manger de l'avoine à qqn*, et un actant (agentif) qui reçoit le rôle sémantique de causateur est ajouté comme sujet du factitif. Cela signifie grosso modo qu'avec la construction *manger de l'avoine*, seule la personne qui subit l'action doit être nommée, alors qu'il est nécessaire d'aussi préciser qui cause cette action lorsqu'on utilise la construction *faire manger de l'avoine à qqn*.

L'augmentation de valence qui se produit lors du passage de *manger de l'avoine* à *faire manger de l'avoine à qqn* contribue à l'autonomisation lexicale de cette seconde construction, qu'il est dès lors possible de considérer comme un phrasème distinct. En effet, nous observons que l'acception du vocable varie selon que l'actant ajouté soit un jeune homme ou une jeune femme.

Lorsque le sujet est un jeune homme, nous observons cette acception :

**Reléguer un rival amoureux au second plan en séduisant une jeune femme qu'il convoite ou qui lui est promise.**

« Le gros Daniel doit bien savoir que l'étranger lui fait manger de l'avoine à cœur de jour, lui a volé sa Catherine » (Audet, 1988 [9.60])

« Ça dansait tout' la veillée, pis après ça, quand on voyait qu'un gars avait une blonde, c'était hourrah pour y faire manger de l'avoine [...], i' veillera pas avec sa blonde, les p'tits garçons, faut s'organiser, faut y ôter, i' veillera pas avec à soir. » (Harvey, ~1962 [9.72])

« Le mariage de David à Pierre avec la fille de Michel José, [...] une mésaventure arrivée à Colas le dimanche précédent chez sa belle, où un rival lui a fait manger de l'avoine pendant toute la veillée [...] sont autant de sujets qui captivent l'attention » (Provancher, 1876 [9.06])



En revanche, lorsque le sujet est une jeune femme, l'acception suivante est observée :

**Abandonner un prétendant ou un partenaire amoureux, l'éconduire, l'ignorer ou lui être infidèle à la faveur d'un de ses rivaux.**

« sa blonde [...] lui fait manger de l'avoine de ce temps-ci. [...] elle l'a planté là, pour le veuf Sainte Nitouche » (Duval-Thibault, 1888 [9.10])

« la jeune fille, est parfaitement respectable; coquette pourtant, elle sait torturer son “cavalier”, lui faire “manger de l'avoine”, mais elle ne se permet jamais la moindre inconvenance » (Poitras, 1921, [9.29])

« L'étranger fit surtout la cour à Flore, la fille de la maison. Il dansa avec elle à peu près tout le temps. Celle-ci avec une légèreté inconcevable, fit, comme on dit là-bas, manger de l'avoine à son fiancé toute la soirée. Elle n'avait de sourires et d'amabilités que pour son ami de passage. » (Roy, 1937 [9.42])

Dans le corpus, *manger de l'avoine* et *faire manger de l'avoine à qqn* ne sont employés qu'en lien avec des couples hétérosexuels exclusifs, ce que reflètent les définitions que nous avons proposées. Par ailleurs, les citations laissent deviner une époque où les jeux de séduction s'inscrivaient dans un cadre précis selon lequel il revenait aux jeunes hommes d'approcher les jeunes femmes, et non l'inverse. Cette partition des rôles de genre, qui tient de considérations extralinguistiques, se transpose sur le plan lexical : avec les phrasèmes *manger de l'avoine* et *faire manger de l'avoine à qqn*, le rôle sémantique de patient est généralement réservé aux hommes, et donc le sujet de *manger de l'avoine* et le complément de *faire manger de l'avoine à qqn* sont rarement féminins. Ainsi, sur les 68 attestations recensées, on n'en trouve que 6 avec un patient féminin (Barry, 1891 [9.11]; [anonyme], 1911 [9.17]; Arcan, 1929 [9.34]; Coderre, 1940 [9.46]; Girouard, 1956 [9.52]; Dessureault-Descôteaux, 1985, [9.59]), dont celles qui suivent :

[avec sujet patientif féminin] « la Marichette et moé, on a jamais été bonnes amies. [...] Quand on était petite[s], pour se venger, alle me massacrait toutes mes catins. Plus tard vous savez, alle n'avait pas autant de cavaliers que moé, et alle a ben souvent mangé de l'avoine [par] rapport à moé. » (Barry, 1891 [9.11])

[avec sujet agentif féminin et complément patientif féminin] « Si l'on en croit une lettre adressée au Tageblatt par une suffragette prussienne, les jeunes filles allemandes se préparent à “faire manger de l'avoine” aux 5000 jeunes filles anglaises qui veulent épouser des fermiers canadiens. Les [A]llemandes leur courront opposition. » ([anonyme], 1911 [9.17])

[avec sujet agentif masculin et complément patientif féminin] « elles étaient si belles ces jeunes premières qui se faisaient dire des beaux mots par les jeunes premiers [...] on faisait manger de l'avoine à nos blondes sans qu'elles s'en doutent une minute » (Coderre, 1940 [9.49])

Au demeurant, l'examen des contextes indique que *faire manger de l'avoine à qqn* s'utilise parfois, par une généralisation de sens, comme quasi-synonyme de *supplanter* :

### **Supplanter un concurrent.**

« Ces braves gens avaient fait soumission pour le creusage de leur rivière, et s'attendaient dur comme fer à avoir le "contrat." Ah! bien, [...] c'est un Irlandais de Montréal, McNamee de nom, qui leur a fait manger de l'avoine. Il a obtenu l'entreprise pour une couple de mille dollars de moins que les crédules soumissionnaires d'Yamaska. » (Barry, 1881 [9.08])

« quand l'heure est arrivée de jouer aux cartes, je sais bien qui choisir pour mon vis-à-vis; ne crois pas que les autres me fassent *manger de l'avoine*. » (Proulx, 1882 [9.09])

On relève même une citation avec des non-animés comme actants :

« On l'achète parfois [du poisson], remuant encore et on s'en fricotte des gibelottes qui feraient manger de l'avoine à bien des dindons rôtis! » (De Montigny, 1912 [9.19])

On emploie notamment *faire manger de l'avoine à qqn* en son sens plus général pour établir des comparaisons entre le monde politique et celui du couple amoureux, intimement liés dans l'imaginaire de l'époque avec l'institution du mariage, comme l'illustrent bien ces citations :

« Tom White nourrit encore une espérance fondée sur l'inconstance du peuple, que les philosophes comparent souvent à une femme coquette, toujours prête à de nouvelles noces. En attendant, Fred. MacKenzie lui fait manger de l'avoine. » ([anonyme], 1874 [9.04])

« M. [Maurice] Duplessis a brusquement pris sur lui d'agir au meilleur de ses intérêts personnels et d'embrasser publiquement M. [Paul] Gouin avant que M. [Onésime] Gagnon ne lui fasse manger de l'avoine. L'explication de toutes ces traditions et du coup de théâtre final annonçant le mariage paraît être que M. Duplessis était depuis longtemps (ce que nul n'ignore) en coquetterie avec M. Gouin et ses amis, mais que les uns et les autres manœuvraient pour porter la culotte dans le futur ménage. » (Turcotte, 1935 [9.41])

Les caricatures en annexe ([anonyme], 1987 [9.69]; Berthelot, 1880 [9.70]; McIsaac, 1908 [9.71]) emploient le même rapprochement métaphorique, par lequel le phrasème

*faire manger de l'avoine à qqn* est utilisé à la fois pour parler d'un adversaire amoureux et d'un adversaire public.

Il semble que *manger de l'avoine* (sans factitif) ne s'emploie pour sa part qu'exceptionnellement avec le sens plus général d'« être supplanté par un rival », hors d'un cadre amoureux. On relève tout au plus quelques emplois comme celui-ci :

« Le maire de Montréal [Camillien Houde] faisait passer une soirée agréable et amusante, à ses hôtes royaux [George VI et Elizabeth]. Le premier ministre Mackenzie King, sérieux et empesé dans son coin, mangeait de l'avoine. »  
(Taupier, 1946 [9.51]).

#### 4.8.2 Recension du discours métalinguistique généraliste

Les phrasèmes *manger de l'avoine* et *faire manger de l'avoine à qqn* apparaissent dans le discours métalinguistique généraliste tenu sur le français laurentien du 19<sup>e</sup> siècle au 21<sup>e</sup> siècle. Ils ont suscité les commentaires de plusieurs dizaines d'auteurs distincts<sup>50</sup>. Bien qu'il soit possible de les analyser comme deux unités lexicales distinctes, ces phrasèmes sont généralement décrits comme étant intimement liés.

La première attestation d'un de ces phrasèmes apparaît dans une liste de « manières de parler en usage » établie par l'érudit montréalais Jacques Viger, qui glose *manger de l'avoine* avec l'indication « couper l'herbe sous le pied » (reproduit dans Blais, 1998 : 245). Bien qu'elle demeure sans datation, il est raisonnable de croire que cette attestation remonte au premier quart du siècle, considérant qu'elle figure sur une liste constituée par Viger dans le sillon du projet lexicographique bien connu qu'il mène aux alentours de 1810. On remarque aussi les formes *manger de l'avoine* et *faire manger de l'avoine [à] quelqu'un*, sans gloses ni remarques, sur une liste non datée de particularismes canadiens que lui avait remise un de ses adversaires politiques, le député et pamphlétaire anglophone Ross Cuthbert (reproduit dans Blais, 1998 : 259 et 263).

---

<sup>50</sup> Viger, vers 1810, dans Blais 1998; Dunn, 1880; Chamberlain, 1892; Clapin, 1894; Société du parler français au Canada, 1904, 1912, 1915, 1930; Parent, 1905; Dionne, 1909; [anonyme], 1916; Geoffrion, 1924a, 1924b, 1927a; Marie-Ursule, 1951; De Chantal, 1953, 1956, 1957, 1961; Daviault, 1956b; Bélisle, 1957, 1969, 1971, 1979; Roy, 1962; Barbeau, 1963, 1970; Bibeau, 1966; Robinson et Smith, 1973, 1984, 1990; Lorent, 1977; Rogers, 1977; DesRuisseaux, 1979, 1990, 2003, 2005, 2009, 2015; Bergeron, 1980, 1982; Pellerin, 1981; Beauchemin, 1982; Proteau, 1982, 1996; Seutin, Clas et Brunet, 1982; Dubuc et Boulanger, 1983; Boisvert, 1986; Lapointe, 1988; Class et Seutin, 1989; Dulong, 1989, 1999; Dugas, 1991; Dugas et Soucy, 1991, 2000; Bovet, 1993; Meney, 1999, 2003; *Antidote*, 2003-2020; *Usito*, 2013; Vígh, 2015; *VoyageVoyage*, 2016; Bergeron, 2017.

On ne relève aucun commentaire métalinguistique supplémentaire sur les deux phrasèmes durant le demi-siècle qui suit. Tout au plus, le romancier canadien-français Antoine Gérin-Lajoie emploie *faire manger de l'avoine à qqn* dans une de ses fictions et l'accompagne d'une note infrapaginale dans laquelle il exprime son souhait de voir les expressions populaires en usage au Canada français être consignées dans un glossaire (Gérin-Lajoie, 1864 : 66).

En 1880, Dunn répond au souhait de l'écrivain en publiant un tel glossaire. Il est le premier à décrire explicitement *faire manger de l'avoine à qqn*, auquel il prête un sens lié aux rapports amoureux : « Pop[ulaire] Courtiser sa blonde, lui présent, et paraître avoir l'avantage sur lui. » (Dunn, 1880 : 14). En 1894, Clapin consigne la contrepartie sans auxiliaire factitif *manger de l'avoine* et mentionne l'emploi de sens apparenté *recevoir son avoine* : « loc[ution], Être supplanté par un rival dans l'affection de celle qu'on aime. On dit aussi : — Recevoir son *avoine*, c.-à-d. recevoir congé de sa belle. » (Clapin, 1894 : 31). Il emploie aussi *manger de l'avoine* dans un autre article, où il le définit comme « être supplanté auprès de sa belle par un rival. » (Clapin, 1894 : 242).

Les acceptions fournies par les deux glossairistes correspondent aux lexies les plus abondamment et fréquemment documentées dans l'ensemble du discours métalinguistique qui est postérieurement tenu sur les deux vocables, pendant plus d'un siècle. On relève les lexies *manger de l'avoine* « être supplanté par un rival auprès d'une jeune femme convoitée » et *faire manger de l'avoine à qqn* « avoir le dessus sur un rival amoureux en courtisant avec plus de succès que lui une jeune femme qu'il convoite » chez plus d'une vingtaine d'auteurs, qui offrent des définitions relativement similaires, formées sur la base du même ensemble relativement stable de sèmes<sup>51</sup>.

Cependant, les sources publiées jusqu'aux années 1930 s'avèrent plus précises que celles qui les suivent. Elles offrent en effet des explications généralement plus complètes qui viennent préciser le contexte typique dans lequel on utilise les deux lexies. Ainsi, le « Lexique canadien-français » publié par tranche dans le bulletin de la Société du parler

---

<sup>51</sup> Nous avons relevé l'une ou l'autre des lexies dans les sources qui suivent : Dunn, 1880; Clapin, 1894; Société du parler français au Canada, 1904, 1912, 1915, 1930; Parent, 1905; Dionne, 1909; [anonyme], 1916; Geoffrion, 1924a, 1924b, 1927a; Daviault, 1956b; Bélisle, 1957, 1969, 1971, 1979; Barbeau, 1963, 1970; Robinson et Smith, 1973, 1984, 1990; Rogers, 1977; DesRuisseaux, 1979, 1990, 2003, 2005, 2009, 2015; Bergeron, 1980; Seutin, Clas et Brunet, 1982; Dubuc et Boulanger, 1983; Boisvert, 1986; Lapointe, 1988; Dulong, 1989, 1999; Bovet, 1993; Meney, 1999, 2003; *Antidote*, 2003, 2006, 2009, 2012, 2015, 2018; *Usito*, 2013.

français au Canada fournit les explications encyclopédiques qui suivent en guise de définition :

« *Manger de l'avouène, faire manger de l'avouène.* Quand plusieurs jeunes gens [jeunes hommes] se rencontrent dans une famille où ils se sont rendus avec l'intention de courtiser la jeune fille de la maison, celui qui reçoit une attention spéciale de la part de cette jeune fille fait “manger de l'avoine” à ses compagnons. » (Société du parler français au Canada, 1904 : 244)

Les explications de ce genre sont récurrentes dans les sources de l'époque et suggèrent que « faire manger de l'avoine à qqn » ne reviendrait pas seulement à supplanter un rival amoureux, mais consisterait plus spécialement au fait d'accaparer malicieusement l'attention d'une jeune femme en présence de son amoureux désigné ou de jeunes hommes qui la convoitent. De ce fait, l'année suivant la publication de l'article de la Société, l'enseignant bilingue Manassé Parent expose une scène concordante dans un texte sur les mœurs canadiennes-françaises à l'attention des anglophones : « Pour un jeune homme qui maîtrise l'art de la conversation, accaparer une fille trop longtemps et donc “*faire manger de l'avoine aux autres*”, comme le dit l'expression, est jugé plus habile que courtois. » (traduction libre de Parent, 1905 : 395-396). Ces propos rejoignent ceux exprimés une dizaine d'années plus tard dans un articulet anonyme publié à Montréal :

« **Manger de l'avoine.** — Une des opérations les plus désagréables pour les amoureux qui la subissent. Pour ceux qui l'imposent à leurs rivaux, c'est un jeu cruel et dangereux. Faire manger de l'avoine, c'est accaparer l'attention et la conversation d'une fille courtisée pendant une partie plus ou moins longue de la veillée, au détriment de son amoureux. Manger de l'avoine, c'est être dans la position peu enviable et ridicule d'un amant qui voit sa “blonde” subir volontaireme[n]t ou involontairement les attentions empressées d'autres prétendants. Il en est qui s'amuse à ce jeu peu charitable. Gare à eux, car l'amoureux qui mange de l'avoine “rongeant son frein” médite sa vengeance. » ([anonyme], 1916 : 167)

Par la suite, Louis-Philippe Geoffrion, bien connu pour son importante implication au sein de la Société du parler français au Canada, réitère les propos tenus par son équipe vingt ans plus tôt, en faisant suivre le développement encyclopédique de définitions linguistiques succinctes :

« Quand plusieurs garçons se rencontrent dans une famille où ils se sont rendus avec l'intention de courtiser la jeune fille de la maison, celui que cette jeune fille honore de ses attentions, celui à qui elle permet, par exemple, de

*s'approcher* et de lui conter fleurettes [sic] à l'écart durant toute la soirée, *fait manger de l'avoine* à ses rivaux, et ceux-ci... *mangent de l'avoine*.

En termes d'amoureux, *manger de l'avoine*, c'est donc être supplanté par ses rivaux, et *faire manger de l'avoine*, c'est supplanter ses rivaux. » (Geoffrion, 1924a : 16; repris dans Geoffrion, 1924b : 91-92 et Geoffrion, 1927a : 3)

En 1930, le *Glossaire* (1930 : 81) reprend le contenu précédemment publié par la Société et par Geoffrion sous une forme légèrement synthétisée : *faire manger de l'avoine* à *qqn* y est défini comme « supplanter ses rivaux (en parlant d'un amoureux) » et *manger de l'avoine* comme « être supplanté par ses rivaux », alors que les informations encyclopédiques sont reprises dans une rubrique séparée.

À partir de ce moment, les sources adoptent des définitions linguistiques similaires à celles du *Glossaire*, qui se résument donc presque toujours à des énoncés très généraux composés avec les mots *supplanter*, *amoureux* et *rival*. Les informations encyclopédiques sont écartées, et la possibilité qu'elles représentent en fait des sèmes nécessaires ou typiques de *manger de l'avoine* et *faire manger de l'avoine* à *qqn* ne semble pas avoir été envisagée, sauf pour une exception que nous verrons à l'instant.

En 1953, le chroniqueur René de Chantal est le premier à recenser l'emploi d'un sujet féminin à *faire manger de l'avoine* à *qqn*, auquel il donne le sens inédit de « rompre » : « On me signale une amusante expression — certainement d'origine féminine — en usage dans le Saguenay. Dans ce beau pays, la jeune fille qui rompt avec un garçon “**lui fait manger de l'avoine**”. » (De Chantal, 1953 : 3).

Seul Lorent (1977 : 104) intègre aussi le sème de la rupture dans le sémantisme de *faire manger de l'avoine* à *qqn*, les autres sources le réservant à l'emploi *recevoir de l'avoine*, attesté dès Clapin (1894 : 31) et lié à un rituel de rupture qu'on aurait pratiqué en France (voir Geoffrion, 1924a : 16 et DesRuisseaux, 1979 : 20). Quoiqu'il en soit, l'emploi de *faire manger de l'avoine* à *qqn* comme quasi-synonyme de *rompre* a censément été mis en doute par De Chantal lui-même, considérant qu'il se ravise par la suite. Dans un recueil réunissant ses articles, il modifie comme suit le passage précité de son billet original :

« On nous signale une amusante expression — certainement d'origine féminine — en usage dans la région du Saguenay. Quand un garçon invite une jeune fille à une soirée, il arrive parfois qu'un autre jeune homme accapare la belle et passe la soirée avec elle. Selon l'expression consacrée, elle “a fait

manger de l'avoine" à son premier cavalier. Si, par bouderie, ou à cause de ses trop nombreuses occupations, une jeune fille refuse de recevoir son ami, elle le fait "jeûner". » (De Chantal, 1956 : 76)

La possibilité que le sujet de *faire manger de l'avoine à qqn* soit féminin est maintenue par le professeur, qui remplace toutefois le sens inédit qu'il avait noté par celui déjà bien attesté dans les écrits métalinguistiques à sa disposition.

Plus tard, un nouveau sème est introduit par Léandre Bergeron. Il présente la jalousie comme un élément pertinent à la définition de deux lexies des vocables à l'étude : « *Faire manger de l'avoine à quelqu'un* — Provoquer la jalousie d'un amoureux. *Manger de l'avoine* — Souffrir de la jalousie provoquée par un rival dans les relations amoureuses. » (Bergeron, 1980 : 57). L'actant sujet de *faire manger de l'avoine à qqn* n'est pas explicité par Bergeron, bien qu'on pourrait supposer qu'il a en tête le rival, à en croire la définition qu'il donne à la forme non factitive. Une vingtaine d'années plus tard, Meney et *Antidote* reprennent le sème de la jalousie, mais font plutôt de la jeune fille un actant sujet en définissant une des lexies de *faire manger de l'avoine à qqn* comme « rendre jaloux son fiancé dans le but de raviver ses ardeurs » (Meney, 1999 : 137) et comme « rendre son amoureux jaloux en se faisant courtiser par un autre. » (*Antidote*, 2003). Plus accessoirement, on note aussi dans les années 1980 des définitions qui rapprochent *manger de l'avoine* de l'idée d'infidélité ou de tromperie (Pellerin, 1981 : 270; Proteau, 1982 : 125; Dubuc et Boulanger, 1983 : 124).

Un autre ensemble d'acceptions similaires, où la présence d'un rival n'est pas impliquée cette fois, est donné aux deux phrasèmes. Dans ces cas, le phrasème *faire manger de l'avoine à qqn* a comme sujet une jeune femme et on lui prête le sens de « repousser un jeune homme dans ses avances »; dans la même veine, on prête à la contrepartie *manger de l'avoine* le sens plus général d'« échouer dans sa tentative de séduire une jeune fille ». On relève d'abord ces sens chez DesRuisseaux et, plus explicitement, chez Beauchemin :

« Manger de l'avoine. *Essuyer un échec*. [...] Se dit plus particulièrement d'un échec amoureux. » (DesRuisseaux, 1979 : 20)

« Manger de l'avoine [...] rater ou échouer dans une conquête amoureuse (rem. : c'est la fille qui fait manger de l'avoine au garçon) » (Beauchemin, 1982 : 82)

Des définitions similaires se trouvent dans quelques autres sources (Class et Seutin, 1989; Dugas et Soucy, 1991; Meney, 1999; VoyageVoyage, 2016), où les verbes *échouer* et *éconduire* sont systématiquement utilisés.

Enfin, quelques sources notent que *faire manger de l'avoine* à qqn et *manger de l'avoine* peuvent respectivement prendre les sens plus généraux de « supplanter un rival » ou d'« être supplanté », sans lien avec le domaine de l'amour. Il n'est pas possible d'établir avec précision l'acception que Viger avait en tête au 19<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il notait « couper l'herbe sous le pied » en regard de *manger de l'avoine* dans sa liste de travail préliminaire. Une ambigüité se trouve aussi dans le *Glossaire* (1930), imité par Daviault (1956b) et Bélisle (1957), qui définit *manger de l'avoine* comme « être supplanté par ses rivaux ». Parle-t-on exclusivement de rivaux en général ou bien de rivaux amoureux comme le suggère la version préliminaire de l'article (Société du parler français au Canada, 1915 : 47)? Le premier relevé explicite de l'emploi par extension semble présent dans Roy (1962), qui définit *faire manger de l'avoine* à qqn comme « damer le pion ». Par la suite DesRuisseaux (1979), Robinson et Smith (1990) et Meney (1999) font de même.

Au demeurant, l'examen transversal des sources permet de constater que l'emploi n'est généralement pas consigné comme marqué sur le plan diaphasique ou diastratique. Tout au plus, Dunn (1880) le juge populaire et *Antidote* (2003) le marque « familier ».

Les sources tardent à remarquer la disparition des deux phrasèmes. Dans les années 1980, Beauchemin (1982) le consigne à la nomenclature d'un ouvrage censé représenter des expressions québécoises usuelles, alors que Dulong (1989) indique qu'il est attesté partout au Québec, ce qui aurait pu faire croire qu'il était encore en usage. Dans un petit article plutôt informel, Bovet (1993) remarque qu'il « ne se dit plus guère de nos jours ». Alors que le mot n'est plus en usage, *Antidote* (2003) est le premier dictionnaire à le noter *vieilli*. *Usito* (2013) vient rectifier la donne en signalant qu'il est sorti de l'usage avec la marque *vieux*.

Toutes les sources qui prennent en compte la variation diatopique en font un emploi caractéristique du français du Québec, à l'exception d'*Usito* (2013).

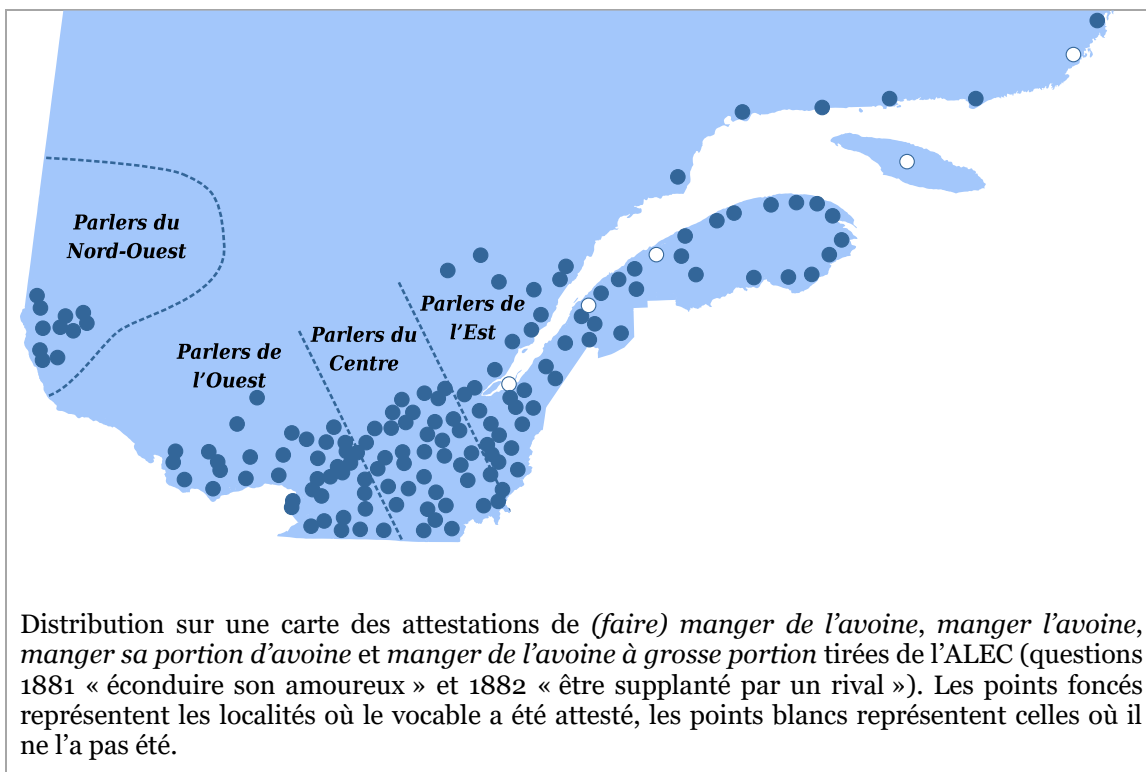


### 4.8.3 Revue de la documentation spécialisée

La documentation spécialisée permet d'éclairer certains aspects nébuleux relativement aux phrasèmes *manger de l'avoine* et *faire manger de l'avoine à qqn*.

On trouve d'abord *faire manger de l'avoine à qqn* dans quelques relevés ponctuels effectués sur le terrain par des linguistes. En 1892, un locuteur canadien-français né à Granby aux alentours de 1860 confirme formellement à un linguiste américain (Chamberlain, 1892 : 12) qu'il connaît *faire manger de l'avoine à qqn* au sens que lui prête Dunn (1880). Prêt de 80 ans plus tard, le linguiste québécois Thomas Lavoie relève *faire manger de l'avoine à qqn* au Saguenay et y voit une métaphore animale, probablement chevaline : « quand on éconduit son amoureux, on lui *fè mǎjé dlàvwèn* [fɛmǎʒedlavwɛn], on le traite comme une bête » (Lavoie, 1971 : 52). Sur la base d'une enquête menée à Chicoutimi quelques années plus tôt, il donne aussi l'acception de « supplanter un rival [amoureux] » au phrasème (Lavoie, 1972 : 196). Ces deux relevés, s'ils ne permettent pas d'apprécier la vitalité de l'emploi au Québec, confirment avec un certain degré de fiabilité que les vocables étaient connus par certains locuteurs dans certaines villes du Québec durant le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle et le troisième quart du siècle suivant.

Les données publiées dans l'ALEC (1980 : 2859-2865) permettent de jeter un véritable éclairage sur la répartition de *manger de l'avoine* au Québec. Comme l'a déjà noté Dulong (1987 : 130), l'emploi était connu à la grandeur du Québec dans les années 1970 par les locuteurs nés au tournant du 20<sup>e</sup> siècle (voir la carte ci-après).



Conformément à ce que l'observation des contextes d'utilisation porte à croire, *(faire) manger de l'avoine* était bel et bien répandu sur l'ensemble du territoire québécois, ce qui dissipe l'ambiguïté semée par certains contenus métalinguistiques comme chez VoyageVoyage (2016), qui contextualisait mal les propos d'une linguiste et semblait faire de *manger de l'avoine* un particularisme des Cantons-de-l'Est.

Les données de l'ALEC permettent de trancher une interrogation demeurée flottante après l'observation des sources métalinguistiques généralistes : lorsque *faire manger de l'avoine à qqn* est utilisé avec un sujet féminin, est-ce que la présence ou l'implication d'un rival est nécessaire (comme le suggère l'observation des contextes) ou, au contraire, l'acception plus générale d'« éconduire un amoureux » reflète-t-elle un usage relativement courant (comme portent à le croire certaines sources métalinguistiques)?

Lorsqu'on leur a demandé des synonymes d'*éconduire son amoureux* (question 1881), les informateurs ont donné une variété d'emplois, dont certains récurrents comme *casser*, *donner la pelle* et *donner son congé*. Une seule personne a répondu *faire manger de l'avoine* et elle a précisé « c'est éconduire un amoureux en présence de son rival ». En revanche, lorsqu'on leur a demandé des synonymes d'*être supplantée par un rival*

(question 1882), les informateurs ont alors presque systématiquement fourni, à quelques variantes près, *manger de l'avoine*.

Le contraste entre les réponses données aux deux questions confirme que le sème de *rival* fait partie des traits pertinents et nécessaires à la bonne définition de *faire manger de l'avoine à qqn* et *manger de l'avoine*. Des définitions comme « éconduire un amoureux » ou « échouer dans sa tentative de séduction » sont donc probablement hypospécifiques, autrement dit elles ne comportent pas tous les sèmes suffisants.

Un commentaire qui accompagne la question 1882 est par ailleurs fort éclairant, car il permet de voir que « manger de l'avoine » ne revient pas typiquement à une « rupture », contrairement à ce qu'indiquent certaines sources métalinguistiques, mais représente plutôt une action ponctuelle et temporaire : « “Manger de l'avoine” signifie être supplanté, le plus souvent d'une façon temporaire, le temps d'une danse ou d'une soirée par exemple. »

Le fait qu'une danse ou une soirée soient données comme de simples exemples permet aussi de comprendre que l'action de faire manger de l'avoine à quelqu'un n'est pas restreinte à des contextes spécifiques.

Notons qu'une remarque indique que « c'est la fille qui fait manger de l'avoine », mais l'affirmation (qui a soit dit en passant été reprise par Beauchemin, 1982) est trompeuse puisqu'elle ne s'applique qu'à une des lexies du vocable. Les données montrent qu'en fait aussi bien un rival amoureux qu'une amoureuse peut « faire manger de l'avoine » à un jeune homme, selon le sens sélectionné. En outre, on voit que l'emploi se disait aussi, beaucoup plus rarement, pour un jeune homme qui délaisse temporairement sa copine.

Enfin, l'analyse de l'ensemble des prononciations notées par les enquêteurs permet de voir comment on prononçait traditionnellement *manger de l'avoine*, plus précisément comment le prononçaient les personnes plus âgées au 20<sup>e</sup> siècle (voir le tableau ci-après).

**Principales prononciations des segments de *manger de l'avoine* dans l'ALEC  
(d'après les relevés des questions 1881 et 1882)**

/mã/	59 % en [mã]	41 % en [mā]
/ʒe/	68 % en [ʒe] (sans aspiration)	30 % en [ʒ <sup>h</sup> e] (avec une aspiration moyenne)
/də/	100 % en [d] (élision du chva)	
/la/	65 % en [la] (avec une voyelle antérieure)	35 % en [lā] (avec une voyelle qui comporte une certaine postériorisation)
/vw/	73 % en [vw] (avec préservation de la consonne)	27 % en [w] (avec chute de la consonne)
/an/	65 % en [ɛn] (avec une voyelle qui comporte une certaine ouverture)	35 % en [ɛn] (avec une voyelle ouverte)

Une prononciation synthétique et construite qui reprendrait les traits les plus couramment notés serait [mã.ʒe.dla.vwɛn] et une prononciation qui regrouperait les principales variantes serait [mã.ʒ<sup>h</sup>e.dla.wɛn].

Les données récoltées par Lavoie, Bergeron et Côté (1985 : 1194-1195) lors d'une enquête linguistique similaire sur les parlers du nord-est du Québec confirment ce qu'on observait déjà dans l'ALEC. On note aussi le travail de Pichette (2002 : 303-309; 2019 : 221-226), qui cite chronologiquement les principales sources référencées dans l'*Index lexicologique québécois*.

Certains auteurs des sources métalinguistiques généralistes que nous avons précédemment examinées étaient des linguistes et se sont exprimés dans la documentation spécialisée.

Dans un premier article, Robert Dubuc (1981 : 131-136) expose les problèmes rencontrés lors de la préparation d'un lexique de régionalismes québécois usuels, qu'il publie quelques années plus tard avec Jean-Claude Boulanger (Dubuc et Boulanger, 1983). Il nous apprend qu'ils ont cherché à rassembler des particularismes québécois relativement fréquents dans l'usage, connus de la majorité des locuteurs du Québec et faisant partie de leur vocabulaire actif. Basant leur nomenclature sur des listes fournies par Gaston Dulong et André Clas, ils n'ont eu recours à aucun moyen d'évaluation scientifique, mais croient tout de même être parvenus à bien refléter l'usage du français

québécois de l'époque. Ils considèrent que *manger de l'avoine* est une expression populaire ou familière (Dubuc, 1981 : 134), et on comprend qu'ils la croient vigoureuse dans l'usage. Quelques années plus tard, Boulanger confirme qu'il estime avoir constitué, avec son collègue, « un échantillon représentatif du lexique usuel des Québécois d'aujourd'hui » (Boulanger, 1986 : 196).

Dans un deuxième article qui s'intéresse aussi aux problèmes de la lexicologie québécoise, Émile Seutin rappelle que les dictionnaires présentent parfois comme actuels des emplois qui sont en fait désuets. Il explique avoir sondé les connaissances de ses étudiants et de leurs aînés sur une sélection de particularismes diatopiques consignés par Bélisle (1957). Les données qu'il a amassées lui permettent d'affirmer que « *[f]aire manger de l'avoine* à quelqu'un est inconnu de la jeune génération et est considéré comme archaïque par ceux de la vieille génération qui connaissent l'expression, et ils sont rares. » (Seutin, 1986 : 211). Cette information n'a toutefois pas été reprise dans le dictionnaire de locutions et d'expressions figurées qu'il copublie quelques années plus tard (Clas et Seutin, 1989).

#### 4.8.4 Synthèse lexicographique

***manger de l'avoine*** ◇ On relève aussi, plus rarement, la variante *manger son avoine*.

◆ **Prononciation** – Traditionnellement prononcé [mã.ʒe.dla.vwɛ̃n] et, plus marginalement, [mã.ʒe.dla.vwan]. Serait aujourd'hui généralement prononcé [mã.ʒe.dla.vwan]. ◇ Certaines attestations des prononciations traditionnelles, relevées au 20<sup>e</sup> siècle, présentent une antériorisation de la nasale [ã], une aspiration moyenne du [ʒ], une certaine postériorisation du premier [a], une chute du [v] ou encore une ouverture complète du [ɛ].

Phrasème verbal.

*Inusité en français québécois contemporain, auparavant usuel.*

I. EMPLOI SANS AUXILIAIRE. ***manger de l'avoine***

1. (le sujet est un homme) **Subir l'abandon, le rejet, le désintérêt ou l'infidélité d'une femme convoitée ou promise qu'un rival parvient à séduire.**

« Peut-être la servante se serait-elle laissée gagner [...] sans les machinations d'un ga[r]s arrivé depuis une couple d'années dans la paroisse [...] Elle fut charmée, séduite, et oubliant le pauvre Charlot, ne lui adressa pas deux paroles. [...] Découragé par cet échec, Charlot résolut de ne plus s'exposer à manger d'avoine. Se sentant piteux et infirme, il s'abstint désormais de courtiser les jeunes filles et se borna à cet unique essai. » (Laberge, 1918)

◇ S'utilise quelquefois, mutatis mutandis, avec un sujet féminin.

## 2. (rare) **Se faire supplanter par un concurrent.**

« Le maire de Montréal [Camillien Houde] faisait passer une soirée agréable et amusante, à ses hôtes royaux [George VI et Elizabeth]. Le premier ministre Mackenzie King, sérieux et empesé dans son coin, mangeait de l'avoine. » (Taupier, 1946).

## II. EMPLOI AVEC AUXILIAIRE FACTITIF. *faire manger de l'avoine à qqn*

### 1. (le sujet est une femme et le complément est un homme) **Abandonner un prétendant ou un partenaire amoureux, l'éconduire, l'ignorer ou lui être infidèle à la faveur d'un de ses rivaux.**

« L'étranger fit surtout la cour à Flore, la fille de la maison. Il dansa avec elle à peu près tout le temps. Celle-ci avec une légèreté inconcevable, fit, comme on dit là-bas, manger de l'avoine à son fiancé toute la soirée. Elle n'avait de sourires et d'amabilités que pour son ami de passage. » (Roy, 1937)

◇ S'utilise quelquefois, mutatis mutandis, avec un sujet masculin et un complément féminin.

### 2. (le sujet et le complément sont des hommes) **Reléguer un rival amoureux au second plan en séduisant une jeune femme qu'il convoite ou qui lui est promise.**

« Le mariage de David à Pierre avec la fille de Michel José, [...] une mésaventure arrivée à Colas le dimanche précédent chez sa belle, où un rival lui a fait manger de l'avoine pendant toute la veillée [...] sont autant de sujets qui captivent l'attention » (Provancher, 1876)

◇ S'utilise quelquefois, mutatis mutandis, avec un sujet et un complément féminins.

### 3. **Supplanter un concurrent.**

« Ces braves gens avaient fait soumission pour le creusage de leur rivière, et s'attendaient dur comme fer à avoir le "contrat." Ah! bien, [...] c'est un Irlandais de Montréal, McNamee de nom, qui leur a fait manger de l'avoine. Il a obtenu l'entreprise pour une couple de mille dollars de moins que les crédules soumissionnaires d'Yamaska. » (Barry, 1881)

◆ **Évolution de l'usage observé** – Attesté au Bas-Canada dès le début du 19<sup>e</sup> siècle

(Aubert de Gaspé, 1837), ce vocable est attesté à plus d'une reprise durant la seconde moitié du siècle. Relativement fréquent au Québec durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, il s'estompe de l'usage durant les décennies suivantes et ne se retrouve guère ailleurs que dans des textes liés au passé (fictions historiques, récits de souvenirs d'enfance, documents historiographiques, etc.). Les locuteurs nés durant la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle ou postérieurement n'emploient généralement pas le vocable, qui n'est connu que marginalement au début du 21<sup>e</sup> siècle.

- ◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Le vocable *manger de l'avoine* et sa contrepartie factitive *faire manger de l'avoine* sont notés comme des particularismes diatopiques dès le 19<sup>e</sup> siècle (Viger et Cuthbert, vers 1810, dans Blais, 1998; Gérin-Lajoie, 1864). Les premiers glossairistes consignent des emplois en lien avec la sphère amoureuse (Dunn, 1880; Clapin, 1894). Des données encyclopédiques plus précises sur ces emplois sont cumulées dans la documentation durant les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle (Société du parler français au Canada, 1904; Parent, 1905; [anonyme], 1916; Geoffrion, 1924a), mais ces précisions sont par la suite largement oubliées. L'emploi généralisé, sans lien avec la sphère amoureuse, est d'abord évoqué de manière ambiguë (Société du parler français au Canada, 1930) pour n'être décrit distinctement qu'à partir du dernier quart du siècle, d'abord par un profane (DesRuisseaux, 1979) puis par des linguistes (Robinson et Smith, 1990; Meney, 1999). On décrit tardivement les emplois avec un agent féminin (De Chantal, 1953, 1956; Lorent, 1977; Beauchemin, 1982; Meney, 1999). Certaines définitions sont hyperspécifiques, et mettent par exemple l'accent sur les sèmes de la « rupture » (Lorent, 1977) ou de la « jalousie » (Bergeron, 1980), ou sont au contraire hypospécifiques et renvoient à une idée vague d'échec ou de rejet après une tentative de conquête amoureuse (Beauchemin, 1982; Seutin, 1989). Dans le dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle, on continue de consigner les vocables aux nomenclatures de dictionnaires québécois comme des particularismes usuels ou non marqués sur l'axe diachronique, aussi bien chez les profanes (DesRuisseaux, 1979; Bergeron, 1980; Proteau, 1982, etc.) que chez les linguistes (Beauchemin, 1982; Boulanger, 1986; Dulong, 1989; Meney, 1999), bien qu'on constate isolément que l'emploi « est inconnu de la jeune génération » (Seutin, 1986). Il faut attendre le 21<sup>e</sup> siècle pour que les sources généralistes commencent à noter sa désuétude : il est marqué comme « vieilli » pour la première fois par *Antidote* (2003) et « vieux » pour la première fois par *Usito* (2013).

## 4.9 Étude de *taire son bec*

Le roman contient 6 attestations de *taire son bec*, rencontrées dans la bouche de personnages québécois :

« — Alors tais ton bec et tente pas de leur faire accroire. » (Vargas, 2004 : 167)

« — Tais ton bec, le Français. Mouve-toi d'ici ou j'appelle les cochs. » (Vargas, 2004 : 184)

« — Criss, ça arrive à tout homme de se barbouiller la face. Et c'est pas utile de tambouriner la nouvelle pour que ça s'entende à travers les branches. Après, il n'y a plus moyen de leur faire taire le bec. » (Vargas, 2004 : 196)

« — Je sais taire mon bec, commissaire. Et je suis moins dangereux que vous. » (Vargas, 2004 : 277)

« Il a préféré taire son bec et te monter dans le pick-up. » (Vargas, 2004 : 425)

« Le boss a demandé en gueulant qui c'était le niaiseux qui portait des noisettes à Gérard [un écureuil] et j'ai tu mon bec, tu penses bien. » (Vargas, 2004 : 441)

### 4.9.1 Description des emplois en contexte

Dans le corpus québécois, on trouve 27 attestations de *taire son bec*, étalées des années 1860 aux années 1940. La majorité de ces attestations, plus précisément 19 d'entre elles (70 %), remontent au dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. Le vocable est presque exclusivement attesté dans les dialogues de romans-feuilletons, où les personnages s'expriment en contextes informels.

La majorité des documents dont on connaît les auteurs proviennent d'Europe. En effet, on trouve dans le corpus québécois : 1 auteur belge; 12 auteurs ou traducteurs français; 13 auteurs ou traducteurs anonymes; 1 auteur canadien-français.

Par ailleurs, les quelques textes anonymes dont il est possible de deviner la provenance sont liés à la France, comme pour cet exemple, tiré du *Courrier de Saint-Hyacinthe* (aussi publié dans *La Bibliothèque à cinq cents* de Montréal) : « Butte-le, si c'est ton idée, je ne m'y oppose pas; au contraire, ça me va, vu qu'il en sait trop long, et que c'est le seul moyen de lui faire taire son bec » ([anonyme], 1884 [10.10])



Un dépouillement complet du feuilleton d'où provient cet extrait permet de voir qu'il contient des toponymes de France (par exemple le quartier des Batignolles, situé à Paris), qu'on ne saurait méprendre pour des toponymes du Québec.

La seule attestation du corpus québécois provenant avec certitude d'un auteur canadien-français se trouve dans *L'Enfant mystérieux* du romancier Venceslas-Eugène Dick (1848-1919) :

« je suis sûr [...] que, toi et ton compagnon, vous allez nous amuser [...] — Oui, comptes-y, grand escogriffe! murmura Jean, assez haut pour être entendu. — Toi, tais ton bec, moussaillon : tu n'as pas voix délibérative! se contenta de répondre le grand escogriffe. » (Dick, 1881 [10.06])

Ce roman d'aventures, qui fait usage de plusieurs dizaines de canadianismes, met en scène des personnages de l'Île d'Orléans, d'où était originaire Dick. On peut tout au plus supposer que les dialogues des personnages reflètent un usage connu par l'auteur, sans pour autant exclure qu'il ait été influencé par des auteurs de France. Autrement dit, cette unique attestation canadienne-française ne nous dit, à elle seule, rien sur l'usage réel de l'époque au Québec.

Les quelques attestations du corpus permettent de dégager deux acceptions au syntagme verbal *taire son bec*.

Dans sa première acception, la plus fréquente, *taire son bec* est utilisé en ce sens, qui présente l'idée d'interruption (le procès est terminatif, par opposition à inchoatif) :

#### **Cesser de parler.**

Dans sa seconde acception, plus rare, on le relève au sens apparenté suivant (où le procès est plutôt statique) :

#### **Demeurer silencieux à propos de quelque chose.**

Un regard jeté vers les sources françaises confirme que l'emploi de *taire son bec* était bien attesté dans les parlers de France. On le trouve au moins à partir du 18<sup>e</sup> siècle et son emploi est assez fréquent dans les écrits du 19<sup>e</sup> siècle, notamment dans les fictions. Voici quelques exemples trouvés grâce à Gallica :

« Allons, tais ton bec, & dévoye, J'te dis qu'tu n'efteras pas là. » (Taconet, Toussaint-Gaspard [1767], *Les Ecosseuses de la Halle*, Paris, Philippe-Denis Langlois, p. 19).

« Fermez les quinquets, taisez votre bec, ou ça tournera mal! » (Zola, Émile [1887], *La Terre*, Paris, G. Charpentier et Cie, p. 299)

« Baudelaire qu'il taise son bec [...] Prenons Baudelaire pour ce qu'il est, poete [sic] moderne ainsi que Musset en est un autre, mais qu'ils nous fichent la paix quand nous parlons peinture. » (Van Gogh, Vincent, Lettre à Émile Bernard, Arles, 30 juillet 1888, p. 4. New York, The Morgan Library & Museum, Thaw Collection, Literary and Historical Manuscripts, cote MA 6441.12.)

Cet emploi demeure bien attesté en France jusqu'au premier quart du 20<sup>e</sup> siècle, à partir de quand il se raréfie dans l'usage.

#### 4.9.2 Évolution du discours métalinguistique au Québec

Le vocable *taire son bec* est présent dans quelques ouvrages différentiels publiés au Québec<sup>52</sup>. Il est d'abord recensé comme un canadianisme par Dionne (1909 : 67 et 623), dans les articles *bec* et *taire*, qui contiennent deux définitions différentes :

*Taire son bec*, cesser de parler.

*Taire son bec*, *taire sa gueule*, se taire, garder un secret.

Plusieurs décennies plus tard, Clas et Seutin (1989 : 24) citent la définition de Dionne, avant d'être à leur tour cités par Dugas et Soucy (1991 : 196). Parallèlement, DesRuisseaux (1990 : 42; 2003 : 45) et Meney (1999 : 197) définissent tout deux *taire son bec* par « se taire », qu'ils n'accompagnent d'aucune marque.

#### 4.9.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

Cet emploi ne figure pas dans la documentation spécialisée et archivée québécoise.

---

<sup>52</sup> Dionne, 1909; Clas et Seutin, 1989; DesRuisseaux, 1990, 2003; Dugas et Soucy, 1991; Meney, 1999, 2003.

#### 4.9.4 Synthèse lexicographique

### *taire son bec*

◆ **Prononciation** – Serait aujourd’hui généralement prononcé [tɛr.sɔ̃.bɛk].

Phrasème verbal intransitif.

*Inusité en français québécois contemporain.*

1. (rare) **Cesser de parler.**

« je suis sûr [...] que, toi et ton compagnon, vous allez nous amuser [...] — Oui, comptes-y, grand escogriffe! murmura Jean, assez haut pour être entendu. — Toi, tais ton bec, moussaillon : tu n’as pas voix délibérative! se contenta de répondre le grand escogriffe. » (Dick, 1881)

2. (rare) **Demeurer silencieux à propos de quelque chose.**

« Butte-le, si c’est ton idée, je ne m’y oppose pas; au contraire, ça me va, vu qu’il en sait trop long, et que c’est le seul moyen de lui faire taire son bec » ([anonyme], 1884)

◆ **Évolution de l’usage observé** – Rarement attesté au Québec, ce phrasème se retrouve presque exclusivement dans les dialogues de fictions rédigées par des auteurs européens dont les œuvres étaient reproduites dans des périodiques canadiens. On relève *taire son bec* chez Venceslas-Eugène Dick, le seul auteur du corpus identifié comme canadien-français, et dans de nombreux textes anonymes. Le phrasème n’est plus attesté après le premier quart du 20<sup>e</sup> siècle. Au Québec, il constitue donc un xénisme qui est essentiellement demeuré restreint au lexique passif des locuteurs canadiens qui étaient exposés à la production européenne.

◆ **Évolution du discours métalinguistique** – Le phrasème *taire son bec* a d’abord été consigné comme un particularisme de l’usage canadien par Dionne (1909 : 67 et 623), qui a été cité, plusieurs décennies plus tard, par Clas et Seutin (1989), repris par Dugas et Soucy (1991), et imité par DesRuisseaux (1990 : 42; 2003 : 45) puis Meney (1999 : 197) qui le consignent comme un québécisme.

#### 4.10 Étude de *tendre d’entretien*

Le syntagme *tendre d’entretien* est employé par un personnage québécois qui discute avec un commissaire de police français, dans l’échange qui suit :

« — [...] Avec qui travailles-tu?

- Avec celle qu'est tendre d'entretien. Tu peux-tu me rappeler son nom?
- Tendre d'entretien?
- Grosse, traduisit Sanscartier, embarrassé. » (Vargas, 2004 : 167-168)

Le Québécois emploie le syntagme comme un synonyme euphémique de *grosse*, qu'il croit être transparent, ce qui explique son embarras lorsqu'il doit en expliciter le sens.

#### 4.10.1 Description des emplois en contexte

Le corpus ne présente qu'une seule attestation de tendre d'entretien :

« La majorité des étables ne sont pas assez éclairées. La lumière du soleil est le plus puissant ennemi de l'espèce microbienne; aussi le plus économique désinfectant; à la lumière, les animaux se portent mieux, sont plus tendre[s] d'entretien et coûtent moins cher d'hivernement » (Charbonneau, 1925 [11.01])

Cet énoncé a été émis par Avila Charbonneau, agronome né le 13 mai 1895 à Chicoutimi et décédé dans la même ville. Il semble qu'il désigne comme tendre d'entretien les animaux d'élevages dont il est aisé d'assurer la subsistance et qui sont faciles à engraisser. Le vocable *tendre* y serait donc utilisé comme synonyme de *facile*, par opposition à *dur* ou *difficile*. Vu sa faible fréquence et son caractère compositionnel, il apparaît plutôt risqué de considérer que le syntagme *tendre d'entretien* est bel et bien un phrasème.

#### 4.10.2 Évolution du discours métalinguistique au Québec

Le vocable *tendre d'entretien* se trouve dans quelques sources métalinguistiques<sup>53</sup>. Il est relevé pour la première fois comme un phrasème adjectival lors d'une enquête ethnologique menée en 1948, dans la communauté isolée de l'île Verte, située dans le Bas-Saint-Laurent au nord-est de Rivière-du-Loup :

« Tendre d'entretien—adj. Se dit de quelqu'un qui a de l'embonpoint. Ex. : Elle est grasse, elle est tendre d'entretien. » (Rioux, 1954 : 72)

L'auteur indique explicitement n'avoir retenu que les emplois absents des dictionnaires français contemporains et du *Glossaire*.

---

<sup>53</sup> Rioux, 1954; DesRuisseaux, 1979, 1990; Bergeron, 1980.

Un peu plus d'une trentaine d'années plus tard, DesRuisseaux consigne le même emploi, en ajoutant une remarque explicative de son cru et en indiquant qu'il s'agit d'un particularisme de l'île Verte :

« Tendre. Être tendre d'entretien.

Souffrir d'embonpoint.

Allusion est faite dans la présente expression à la croyance répandue voulant qu'une femme forte, grasse, soit plus affectueuse, tendre d'entretien, qu'une personne fluette.

Île Verte. » (DesRuisseaux, 1979 : 238)

L'année suivante, Bergeron consigne le même emploi, mais retire la marque géographique :

« **tendre** adj. Être tendre d'entretien — Avoir de l'embonpoint. [...] »  
(Bergeron, 1980 : 483)

Une décennie plus tard, DesRuisseaux fait de même dans la réédition de son ouvrage, duquel il retire la marque diatopique. Il synthétise son article original et suggère que cet emploi s'appliquerait particulièrement à une femme :

« **TENDRE**. Être tendre d'entretien. Se dit d'une femme corpulente. Allusion à la croyance voulant qu'une femme forte soit plus affectueuse, plus tendre d'entretien. » (DesRuisseaux, 1990 : 353)

#### 4.10.3 Revue de la documentation spécialisée ou archivée

Cet emploi ne figure pas dans la documentation spécialisée et archivée québécoise.

#### 4.10.4 Synthèse lexicographique

### *tendre d'entretien*

◆ **Prononciation** – Serait aujourd'hui généralement prononcé [tãdʁ.dã.trə.tjẽ].

Phrasème adjectival.

*Inusité en français québécois contemporain.*

(apax) (en parlant d'un animal d'élevage) **Dont il est aisé d'assurer la subsistance, qui est facile à engraisser.**

« La majorité des étables ne sont pas assez éclairées. La lumière du soleil est le plus puissant ennemi de l'espèce microbienne; aussi le plus économique désinfectant; à la lumière, les animaux se portent mieux, sont plus *tendre d'entretien* [sic] et coûtent moins cher d'hivernement » (Charbonneau, 1925)

◆ **Évolution de l'usage observé** – N'est attesté que chez un seul auteur, et représente probablement un emploi compositionnel formé avec *tendre* (facile) et *entretien* (élevage), par opposition à *dur d'entretien*.

◆ **Évolution du discours métalinguistique** – A été relevé une fois en 1948, dans le Bas-Saint-Laurent (à l'île Verte), pour qualifier une personne qui est bien en chair (Rioux, 1954). A ensuite été signalé comme tel par DesRuisseaux (1979), qui y ajoute un commentaire ethnologique vraisemblablement fantaisiste. Est repris par Bergeron (1980) qui retire la marque diatopique et le présente erronément comme un emploi en usage au Québec. DesRuisseaux (1990) fait ensuite de même, et rend la définition plus restreinte sur la base de sa propre interprétation passée.

## 5 Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons étudié en profondeur 10 mots-zombies présumés (*acertainer*, *agousser*, *avoir le chien*, *bégopper*, *coch*, *ébarouir*, *javasser*, *manger de l'avoine*, *taire son bec* et *tendre d'entretien*), employé comme des québécismes dans le roman *Sous les vents de Neptune* de Fred Vargas. Nous cherchions à répondre aux questions qui suivent :

- *Ces vocables en apparence inusités auraient-ils déjà été présents dans un certain usage du français laurentien?*
- *Comment des répertoires de québécismes en sont-ils venus à incorporer dans leurs nomenclatures des emplois largement inconnus des locuteurs québécois eux-mêmes?*
- *D'où proviennent les données lexicales à priori aberrantes consignées dans ces ouvrages?*
- *Se pourrait-il que les dictionnaires profanes ne soient pas les seules sources en cause?*

À la lumière de nos résultats, nous croyons légitime d'affirmer que certains dictionnaires produits au Québec consignent comme des particularismes diatopiques courants certains emplois qui, en fait, ne sont pas généralisés dans l'usage qu'ils prétendent décrire.

Lorsque ces emplois ont bel et bien été attestés dans un certain usage du français laurentien, ils sont en fait marqués sur le plan diatopique, diastratique ou diachronique. Ainsi, l'emploi d'*agousser* est pratiquement restreint à une région du Québec, le Bas-Saint-Laurent; l'emploi de *coch* est caractéristique d'un sociolecte bien circonscrit, celui de certains jeunes et rapeurs nés dans les années 1980 et 1990; *ébarouir* et *manger de l'avoine* sont des emplois anciens, qui furent réellement utilisés par la population générale du Québec, mais ne le sont plus ou pratiquement plus; de même, *acertainer* n'est pas attesté après la Nouvelle-France, en dehors d'œuvres du terroir composées par des dialectologues et leurs émules. Ces emplois sont, par ailleurs, tous marqués sur le plan diaphasique, à une exception près. Mis à part *ébarouir*, qui a parfois été employé dans des contextes de communication formels, ils relèvent d'une langue familière ou très familière. Ainsi, *manger de l'avoine* n'a pratiquement été relevé qu'à l'oral ou dans des dialogues et semble surtout attesté en contextes de communication informels; *agousser*

et *javasser* ont été critiqués ou rangés par des sources normatives comme des « corruptions » de *agacer* et *bavasser*; *coch* est caractéristique des parlers jeunes et de l'argot hip-hop; *bégopper* provient d'une pièce de théâtre du courant joual.

Il arrive aussi que ces emplois soient de fréquence nulle ou très réduite dans l'usage du Québec. Par exemple, *acertainer* et *taire son bec* semblent avoir été pratiquement inexistants en français laurentien et reflètent plutôt un usage qui aurait eu cours en France; *bégopper* est sans l'ombre d'un doute un apax littéraire; *javasser* était d'emploi rare.

Nos données suggèrent que les répertoires de québécismes en seraient venus à incorporer de tels emplois dans leurs nomenclatures pour deux principales raisons.

D'une part, leurs auteurs, et notamment les linguistes, auraient vraisemblablement mal utilisé certaines données de première main à leur disposition. À titre d'exemple, le *Glossaire* intègre probablement le mot-fantôme *agoncer* en raison d'une lecture erronée d'une attestation unique d'*agouser*, qui ne saurait être imputée à une erreur de typographe, puisqu'un article bien distinct a été consacré à la forme fictive. L'ouvrage intègre aussi *acertainer* à sa nomenclature, après qu'Adjutor Rivard ait interprété et publiquement défendu des données non significatives statistiquement comme les gages d'une vérité établie. De manière similaire, dans les années 1980, des linguistes comme Boulanger et Dubuc, soutenus par Dulong et Clas, ont consigné comme contemporain et usuel l'emploi *manger de l'avoine*, alors que la documentation à leur disposition ne leur permettait vraisemblablement pas d'avancer qu'il était alors d'usage actuel et généralisé.

D'autre part, les auteurs auraient parfois tendance à reprendre le contenu de leurs prédécesseurs sans le remettre en question ou en contexte, et parfois même en l'appauvrissant. Ainsi, après que Dulong ait introduit *coch* à sa nomenclature, il aurait été imité par Meney et *Antidote*, qui n'indiquent pas plus que lui que cet emploi caractérise l'usage d'une frange de la population québécoise. De même, après que Rioux ait relevé *tendre d'entretien* dans les années 1940 à l'île Verte, sa définition en serait venue à perdre sa marque diatopique chez Bergeron en 1980 et chez DesRuisseaux en 1990, qui n'indiquent aucunement se baser sur un relevé unique datant de plusieurs décennies. Nous avons accumulé des exemples comparables lors de notre étude de l'évolution du discours métalexique au sujet des différents vocables.



En résumé, les mots-zombies étudiés proviendraient soit d'erreurs faites par des auteurs imités par leurs successeurs, soit d'informations d'abord valides qui ont été incorrectement recadrées par leurs emprunteurs. De nombreuses sources lexicographiques auraient donc contribué à la propagation et à la création d'informations erronées sur le français québécois en agrégeant des données tirées des ouvrages qui les précédaient.

Comme nous le voyons, les dictionnaires profanes ne sont pas les seules sources en cause. Des dictionnaires profanes à succès comme ceux de Bergeron et DesRuisseaux ont certes contribué à la diffusion de mots-zombies, mais il semble possible d'en dire tout autant d'ouvrages réalisés en totalité ou en partie par des linguistes reconnus comme Rivard, Dulong, Boulanger et Dubuc. Les dictionnaires professionnels comme les dictionnaires profanes auraient été la source et le vecteur de données parasites, en plus d'avoir vraisemblablement manqué de remettre en perspective certaines données périmées ou de portée limitée, empruntées à leurs devanciers.

De multiples sources, bien différentes les unes des autres, seraient concernées : aussi bien un monument de la lexicographie nationale comme le *Glossaire du parler français au Canada*, des ouvrages anciens souvent cités comme les glossaires de Dunn, Clapin et Dionne, que les dictionnaires profanes plus récents comme ceux de Bergeron et DesRuisseaux et leurs concurrents rédigés par des linguistes comme Dulong et Meney. Par endroit, ces ouvrages présentent comme du français canadien ou québécois usuel des emplois qui sont fortement marqués, lorsqu'ils ne sont pas tout simplement fictifs. La reprise d'informations sans évaluation rigoureuse représenterait un des principaux problèmes affectant ce legs lexicographique, dont le contenu est sujet à caution.

Nous sommes donc porté à considérer que des locuteurs ordinaires du français québécois et des linguistes québécois n'ont, par endroit, pas été en mesure de documenter leur variété de français aussi adéquatement qu'ils l'auraient sans doute désiré.

En toute justice pour les créateurs de dictionnaires et de glossaires, il importe toutefois de rappeler qu'il existe une différence entre les idéaux lexicographiques et la pratique réelle. Ainsi, nous avons pris le temps d'étudier en profondeur un échantillon de 10 mots, alors que la plupart des travaux dont nous avons soulevé les lacunes comportent une quantité beaucoup plus grande de données qui n'auraient donc pas pu être réalistement

étudiées de manière aussi creusée. En effet, les limites technologiques ont fait et font, de nos jours encore, rimer toute entreprise lexicographique vaste et sérieuse avec un travail de longue haleine essentiellement manuel. Soulignons d'ailleurs que nous avons pour notre part travaillé avec des outils informatiques et des corpus qui n'existaient pas il y a même 5 ans de cela : nous avons donc bénéficié d'un net avantage par rapport aux chercheurs précédents, à plus forte raison par rapport à ceux des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles.

Une mise en garde supplémentaire s'impose. Il serait imprudent, et probablement faux, de conclure que les problèmes que nous avons identifiés touchent l'entièreté de la lexicographie québécoise. En fait, certains ouvrages consultés lors de notre recherche — comme le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, sous la direction de Jean-Claude Boulanger (1992-1993), pour ne nommer qu'un exemple— n'ont pratiquement pas attiré notre attention justement parce qu'ils n'ont pas consigné à leur nomenclature les 10 mots-zombies étudiés. En revanche, il serait presque aussi risqué de conclure que les sources dans lesquelles nous avons retrouvé une bonne partie des 10 mots-zombies étudiés, comme les travaux de la Société du parler français au Canada ou encore les ouvrages de DesRuisseaux, soient particulièrement moins fiables que d'autres sources moins récurrentes dans notre étude.

En somme, notre étude ne prétend pas soulever un problème qui touche l'entièreté de la lexicographie québécoise et n'est pas conçue de manière à mettre en garde contre certains ouvrages ou auteurs précis. D'une manière plus générale et nuancée, elle permet néanmoins de confirmer la présence de certains problèmes pressentis qui traversent par endroits la production non seulement des profanes, mais aussi des professionnels. La validité de prémisses intuitivement émises par les critiques québécois à l'endroit d'éléments lexicaux employés dans le roman de Vargas est confirmée : aucun des 10 vocables étudiés n'est réellement présent en français québécois général. Sans prétendre avoir fait le tour de la question, l'étude de cet échantillon nous a permis de mettre en évidence différents cas de figure de mots-zombies, de mieux comprendre ce qu'ils représentent par rapport à l'usage québécois et de mieux voir comment ils ont circulé dans le discours métalinguistique pour finalement être repris dans une œuvre littéraire.

Nous concluons que la présence d'un emploi dans un ancien glossaire ou dans un dictionnaire québécois plus récent, même s'il a été rédigé par un linguiste, n'est pas un indicateur fiable que cet emploi est ou a réellement été en usage au Québec. Une portion

de la lexicographie québécoise est bel et bien occupée par des mots-zombies, des emplois rares, désuets ou purement inédits au Québec, que seule une approche scientifique méthodique et prudente permet de débusquer pour une mise en quarantaine.

## 6 Médiagraphie

[anonyme] (1916), « Manger de l'avoine », Montréal, *Le Pays laurentien*, 1<sup>re</sup> année, n° 7, juillet 1916, p. 167.

ALEC = Dulong, Gaston et Gaston Bergeron (1980), *Le Parler populaire du Québec et de ses régions voisines : atlas linguistique de l'Est du Canada*, Québec, Éditeur officiel du Québec, coll. « Études et dossiers ».

*Antidote* (1998), version 98, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (1999), version 2000, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (2001), version MP, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (2003), version Prisme, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (2006), version RX, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (2009), version HD, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (2012), version 8, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (2015), version 9, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

*Antidote* (2018), version 10, Montréal, Druide informatique, 1 disque optique.

Arsenault, Urbain (1976), *Patrimoine gaspésien. Baie des Chaleurs*, Montréal, Leméac.

Barbeau, Victor (1963), *Le français du Canada*, Montréal, Publications de l'Académie canadienne-française.

Barbeau, Victor (1970), *Le français du Canada*, nouvelle édition revue et considérablement augmentée, Québec, Garneau.

Beauchemin, Normand (1982), *Dictionnaire d'expressions figurées en français parlé du Québec : les 700 « québécoiseries » les plus usuelles*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, coll. « Recherches sociolinguistiques dans la région de Sherbrooke Document de travail », n° 18.

Beaupré, Viateur (2016), *Mon identité québécoise*, Sept-Îles, [sans éditeur].

Bélisle, Louis-Alexandre (1957), *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, Québec, Bélisle éditeur.

Bélisle, Louis-Alexandre (1969), *Petit dictionnaire canadien de la langue française*, édition scolaire, Québec, Bélisle éditeur.

Bélisle, Louis-Alexandre (1971), *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, 2<sup>e</sup> édition, Québec, Bélisle éditeur.

- Bélisle, Louis-Alexandre (1979), *Dictionnaire nord-américain de la langue française*, Montréal, Beauchemin.
- Bénéteau, Marcel et Peter W. Halford (2008), *Mots choisis : trois cents ans de francophonie au Détroit du Lac Érié*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française », n° 16.
- Bergeron, Gaston (2017), *Discours simple! Mots du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de Charlevoix entendus, perdus et retrouvés dans la tradition française*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Bergeron, Léandre (1980), *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, VLB Éditeur.
- Bergeron, Léandre (1981), *Dictionnaire de la langue québécoise. Supplément 1981*, précédé de La charte de la langue québécoise, Montréal, VLB éditeur.
- Bergeron, Léandre (1982), *The Québécois Dictionary*, Toronto, J. Lorimier.
- Bibaud, [Michel] (1842), « Études grammaticales », Montréal, *L'Encyclopédie canadienne*, tome 1, n° 6, août, p. 226.
- Bibeau, Gilles (1966), *Nos enfants parleront-ils français?*, Montréal, Les Éditions Actualité.
- Binet, Lise et Teresa Shérif (1992), « Les récits de vie : mode d'emploi », Ottawa, *Canadian Social Work Review/Revue canadienne de service social*, vol. 9, n° 2, été, p. 183-200.
- Blais, Suzelle (1998), *Néologie canadienne de Jacques Viger*, préface d'André Lapierre, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Blanchard, Étienne (1914), *Dictionnaire de bon langage*, Paris, Librairie Vic et Amat.
- Blanchard, Étienne [sous le pseudonyme de Paul Lefranc] (1922), « Autour de la langue française », Montréal, *La Presse*, 18 mars, p. 8.
- Boisvert, Lionel (1986), « Notes linguistiques et glossaire » dans Albert Laberge, *La Scouine*, édition critique par Paul Wyczynski, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal., p. 251-257.
- Boulanger, Jean-Claude (1986), « Régionalismes québécois usuels : un essai de description » dans Lionel Boisvert, Claude Poirier et Claude Verreault, *La Lexicographie québécoise : bilan et perspectives, actes du colloque organisé par l'équipe du Trésor de la langue française au Québec : Québec, 11 et 12 avril 1985*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 187-205.
- Boulerice, Jacques (2016), « Un bête accident juste sous mes yeux », Saint-Jean-sur-Richelieu, *Le Canada Français*, 157<sup>e</sup> année, n° 22, 3 novembre, p. B5.
- Bovet, Ludmila (1993), « Du coq gaulois à l'English Cat », Sainte-Foy, *Québec français*, n° 89, printemps, p. 120-121.

- Brancaglion, Cristina (2017), « Autour du québécois vargassien : entrevue avec Yasmina Melaouah », Bologne, *Interfrancophonies*, n° 8, p. 107-119, en ligne [doi.org/10.17457/IF8\_2017/BRA] (consulté le 23 mai 2020).
- Breton, Pascale (2013), « Un sacre dans un livre pour enfants », Montréal, *La Presse*, 129<sup>e</sup> année, n° 142, 11 avril 2013, p. A17.
- Canet, Guillaume (2017), *Rock'n Roll*, Paris, Les Productions du Trésor, Pathé, 2017, 1 Blu-ray (123 minutes), sonore, couleur, 12 cm.
- Cantin, Marc et Sébastien Pelon (2008), *La rivière sans retour*, Paris, Flammarion, coll. « Castor Benjamin », série « Nitou l'indien », n° 7.
- Cardinal, François (2004), « Le joual de Fred Vargas à côté de la track », Montréal, *La Presse*, 120<sup>e</sup> année, n° 183, 25 avril, p. C9.
- Chamberlain, A[lexander] F. (1892), « Notes on the Canadian-French Dialect of Granby », Baltimore, *Modern Language Notes*, vol. 7, n° 1, janvier, p. 12-14.
- Champenois, Sabrina (2004), « Le fond de l'air est Fred », Paris, *Libération*, n° 7125, 8 avril, p. 12.
- Clapin, Sylva (1894), *Dictionnaire canadien-français [...]*, Montréal-Boston, C. O. Beauchemin & fils.
- Clas, André et Émile Seutin (1989), *J'parle en tarmes : dictionnaire de locutions et d'expressions figurées au Québec*, Montréal, Sodilis.
- Clas, André, Émile Seutin et Manon Brunet (1980), *Richesses et particularités de la langue écrite du Québec*, fascicule 2 : « Lettre B », Montréal, Département de linguistique et philologie Université de Montréal.
- Colpron, Gilles (1970), *Les anglicismes au Québec*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée.
- Daigneault, Claude et Paul Labrecque (2008a), « À ne pas répéter », Granby, *La Voix de l'Est*, 72<sup>e</sup> année, n° 165, 8 janvier, p. 16.
- Daigneault, Claude et Paul Labrecque (2008b), « À ne pas répéter », Granby, *La Voix de l'Est*, 72<sup>e</sup> année, n° 171, 15 janvier, p. 16.
- Daviault, Pierre (1955), « Propos sur notre français », Montréal, *La Patrie*, 21<sup>e</sup> année, n° 25, 19 juin, p. 26 et 47.
- Daviault, Pierre (1956a), « Propos sur notre français », Montréal, *La Patrie*, 22<sup>e</sup> année, n° 21, 20 mai, p. 37.
- Daviault, Pierre (1956b), « Propos sur notre français », Montréal, *La Patrie*, 22<sup>e</sup> année, n° 31, 29 juillet, p. 26.
- Daviault, Pierre (1957), « Propos sur notre français », Montréal, *La Patrie*, 23<sup>e</sup> année, n° 25, 23 juin, p. 43.

- De Blois, Julie (1998), *Quelques aspects du lexique des jeunes Québécois : une analyse des modes de formation*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.
- De Chantal, René [sous le pseudonyme de René Charléric] (1953), « Défense et illustration de la langue française — Petit lexique à l'usage des amoureux », Ottawa, *Le Droit*, 41<sup>e</sup> année, n° 35, 12 février, p. 3.
- De Chantal, René (1956), *Chroniques de français*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- De Chantal, René (1957), « Défense et illustration de la langue française — Le dictionnaire des locutions françaises, de Maurice Rat », Ottawa, *Le Droit*, 45<sup>e</sup> année, n° 247, 24 octobre, p. 2.
- De Chantal, René (1958), « Défense et illustration de la langue française — Vive le canadien! », Ottawa, *Le Droit*, 46<sup>e</sup> année, n° 171, 24 juillet, p. 2.
- De Chantal, René (1961), *Chroniques de français*, nouvelle édition, revue et corrigée, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- Demers, Jérôme (1842a), « Questions grammaticales », Québec, *La Gazette de Québec*, tome 81, n° 5858 [nouvelle série, 1<sup>re</sup> année, n° 13], 4 juin, p. 4. ※ Republié dans Dionne, 1912 : 120-124.
- Demers, Jérôme (1842b), « Questions grammaticales », Québec, *La Gazette de Québec*, tome 81, n° 5887 [nouvelle série, 1<sup>re</sup> année, n° 41], 11 août, p. 2-3. ※ Republié dans Dionne, 1912 : p. 205-218.
- Deschamps, Nicole, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve (1980), *Le mythe de Maria Chapdelaine*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Desmeules, Christian (2004), « Vargas dans la fosse aux ours », Montréal, *Le Devoir*, vol. 95, n° 137, 19 juin, p. F8.
- DesRuisseaux, Pierre (1979), *Le livre des expressions québécoises*, Montréal, Hurtubise HMH.
- DesRuisseaux, Pierre (1990), *Dictionnaire des expressions québécoises*, nouvelle édition révisée et largement augmentée, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise.
- DesRuisseaux, Pierre (2003), *Dictionnaire des expressions québécoises*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- DesRuisseaux, Pierre (2005), *Trésor des expressions populaires*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise.
- DesRuisseaux, Pierre (2009), *Dictionnaire des expressions québécoises*, nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- DesRuisseaux, Pierre (2015), *Trésor des expressions québécoises*, Anjou, Fides.

- Dionne, N[arcisse]-E[utrope] (1909), *Le parler populaire des Canadiens français [...]*, Québec, Laflamme et Proulx imprimeurs.
- Dionne, N[arcisse]-E[utrope] (1912), *Une dispute grammaticale en 1842 [...]*, Québec, Laflamme et Proulx, coll. « Galerie historique », n° 7.
- Dubuc, R[obert] et J[ean]-C[laude] et Boulanger (1983), *Régionalismes québécois usuels*, Paris, Conseil international de la langue française.
- Dubuc, Robert (1981), « Les problèmes que pose la publication d'un lexique usuel des régionalismes québécois : présentation d'un premier état global de ce lexique », *Actes du colloque Les français régionaux : Québec, 21 au 25 octobre 1979*, Québec, Conseil de la langue française; Office de la langue française, coll. « Documentation du Conseil de la langue française », n° 9, p. 131-136.
- Ducret, Diane (2015), *L'homme idéal existe : il est québécois*, Paris, Albin Michel.
- Dugas, André et Bernard Soucy (1991), *Le dictionnaire pratique des expressions québécoises*, Montréal, Les Éditions Logiques.
- Dugas, André et Bernard Soucy, avec la collaboration de Robert Gervais (2000), *Le dictionnaire pratique des expressions québécoises*, Outremont, Les Éditions Logiques.
- Duguay, Raoul (2019), « Le mot “ébarlou” », 3 mai, courrier électronique à Gabriel Martin [gabriel.martin@usherbrooke.ca].
- Dulong, Gaston (1968), *Dictionnaire correctif du français au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Dulong, Gaston (1979), « Atlas linguistique de l'[E]st du Canada », Chicoutimi, *Protée*, vol. 7, n° 2, automne, p. 47-62.
- Dulong, Gaston (1987), « ALEC ou la géographie linguistique au service des régionalismes », *Actes du colloque Français du Canada — Français de France : Trèves, 26 au 28 septembre 1985*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, coll. « Canadiana Romanica », n° 1, p. 129-138.
- Dulong, Gaston (1989), *Dictionnaire des canadianismes*, Montréal, Larousse.
- Dulong, Gaston (1999), *Dictionnaire des canadianismes*, nouvelle édition revue et augmentée, Sillery, Septentrion.
- Dunn, Oscar (1880), *Glossaire franco-canadien et vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada*, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie.
- Elmaleh, Gad (2003), « Lettre à Gaétan », *La Vie normale*, Montréal, Théâtre du Nouveau Monde, 8 juillet, spectacle.
- Fabre, Gérard (2018), *Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française ».



- Faucher de Saint-Maurice (1874), *À la brunante*, Montréal, Duvernay, frères et Dansereau, éditeurs.
- Faucher de Saint-Maurice (1892), *Honni soit qui mal y pense — Notes sur la formation du franco-normand et de l'anglo-saxon*, Montréal, Eusèbe Senécal & fils imprimeurs.
- Forestier, François (2019), « Jeune Juliette par Anne Emond », Paris, *L'Obs*, n° 2875, 12 décembre, p. 112.
- Fortier, Marco (1993), « Ils ont 15 ans et arrivent de nulle part », Québec, *Le Soleil*, 97<sup>e</sup> année, n° 329, 29 novembre, p. B1.
- Fournier, Lise (1991), « Le jargon des ados... », Québec, *Le Soleil*, 95<sup>e</sup> année, n° 262, 22 septembre, p. B1-B2.
- Gagnon, Jules (2000), *La famille d'Ethelbert Thibault : histoire d'une grande famille gaspésienne*, Cap-Chat, Transport des Monts.
- Gauvin, Karine (2018), Entretien avec Gabriel Martin, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 25 mai.
- Gauvin, Lise (2005), « Montréal, vous connaissez? », Montréal, *Liberté*, vol. 47, n° 4, novembre, p. 20-24.
- Geoffrion, Louis-Philippe (1924a), « Zigzags autour de nos parlers — Simples notes », Québec, *Le Soleil*, 30<sup>e</sup> année, n° 31, 2 février 1924, p. 16.
- Geoffrion, Louis-Philippe (1924b), *Zigzags autour de nos parlers : simples notes*, Québec, Chez l'auteur.
- Geoffrion, Louis-Philippe (1926), « La langue de nos pères - Zigzags autour de nos parlers », Montréal, *La Presse*, 42<sup>e</sup> année, n° 177, 15 mai, p. 61.
- Geoffrion, Louis-Philippe (1927a), « Autour de nos parleurs [sic] — Manger de l'avoine, faire manger de l'avoine », Rimouski, *Le Progrès du Golfe*, 22<sup>e</sup> année, n° 15, 8 juillet 1927, p. 3.
- Geoffrion, Louis-Philippe (1927b), *Zigzags autour de nos parlers*, vol. 3, Québec, Chez l'auteur.
- Gérin-Lajoie, Antoine (1864), « Jean Rivard, économiste », Québec, *Le Foyer canadien : recueil littéraire et historique*, tome 2, p. 15-371.
- Guéguen, Josiane (2004), « Le souffle vivifiant de Fred Vargas, très noir », Rennes, *Ouest-France*, 28 mars, p. 14.
- Hamilton, Graeme (2013), « French curse shocks parents - Publisher of children's book missed meaning », Don Mills [Ontario], *National Post*, 12 avril, p. A 1.
- Hatzfeld, Adolphe et Arsène Darmesteter, avec le concours d'Antoine Thomas (1890-1900), *Dictionnaire général de la langue française du commencement du*

*XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, tome premier, « A-F », Paris, Librairie Ch[arles] Delagrave.

Hémon, Louis (1916), *Maria Chapdelaine*, Montréal, J.-A. LeFebvre.

Jardin, Alexandre (2014), *Juste une fois*, Paris, Bernard Grasset.

Jasmin, Claude (2004), « Ah! être détective », Montréal, *L'Express d'Outremont*, 11<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 345, 8 juillet, p. 4.

Juneau, Marcel (1977), *Problèmes de lexicologie québécoise : prolégomènes à un Trésor de la langue française au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Langue française au Québec », 4<sup>e</sup> section.

Juneau, Marcel et Claude Poirier (1979), « Le TLFQ : une approche d'un vocabulaire régional » dans Lionel Boisvert, Marcel Juneau et Claude Poirier, *Travaux de linguistique québécoise*, vol. 3, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Langue française au Québec », 3<sup>e</sup> section, p. 1-139.

Jutras, Vincent-Pierre (1918), manuscrit inédit. ※ Voir Martin, Gabriel (2019), « La vie et l'œuvre lexicographique de Vincent-Pierre Jutras (1855-1920) », Québec, *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 17, novembre, p. 33-43.

Kelley, Lesley Jean (1964), *Le français de Montréal*, thèse pour l'obtention du diplôme d'études supérieures, Montréal, Université de Montréal.

L'Abbé, Fannie (2006), *Description du lexique appartenant au vernaculaire des jeunes adultes de 17 à 25 ans habitant dans les quartiers est de Montréal*, mémoire, Montréal, Université du Québec à Montréal.

L'Heureux, Serge (2004), « Les démons du commissaire Adamsberg », Trois-Rivières, *Ici : magazine week-end*, vol. 2, n<sup>o</sup> 39, 12 juin, p. 17. ※ Publié comme supplément du journal *Le Nouvelliste*.

Labelle, Hélène (2014), « La topique linguistique du français canadien en France au XIX<sup>e</sup> siècle : le cas Jules Verne », *Médias 19*, 23 juin, en ligne [[www.medias19.org/index.php?id=19648](http://www.medias19.org/index.php?id=19648)] (consulté le 23 mai 2020).

Lacroix, Lilianne (1994), « Un travailleur de rue accuse : notre société a manqué le bateau avec ses jeunes », Montréal, *La Presse*, 110<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 216, 30 mai, p. A10.

Lahalle, Bruno-André (1979), *Jules Verne et le Québec (1837-1889) : Famille-sans-nom*, Sherbrooke, Éditions Naaman.

Landry, Frank [sous les pseudonymes de Hen-Henri à P'tit Boute et Delphine B. B. Bosse] (2019), « Les mots “ébarouir” et “ébaroui” », 30 novembre, courrier électronique à Gabriel Martin [[gabriel.martin@usherbrooke.ca](mailto:gabriel.martin@usherbrooke.ca)].

Lapointe, Raoul (1988), *Des mots pittoresques et savoureux : dictionnaire du parler populaire du Saguenay-Lac Saint-Jean*, Montréal, Archiv-Histo.

- Larrivée, Pierre (2006), « Les normes linguistiques et leur changement : la légitimation en cours du français québécois dans la littérature gallicane », Paris, *Langage et société*, n° 115, p. 103-127.
- Lavoie, Thomas (1971), « Les métaphores zoomorphiques dans le parler québécois (Le Saguenay) », Chicoutimi, *Protée*, vol. 1, n° 3, décembre, p. 51-60.
- Lavoie, Thomas (1972), *Enquêtes sur les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord. Questionnaire*, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi.
- Lavoie, Thomas (1979), « Le français des régions de Charlevoix, du Saguenay–Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord », Chicoutimi, *Protée*, vol. 7, n° 2, p. 83-116.
- Lavoie, Thomas, Gaston Bergeron et Michelle Côté (1985), *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*, 5 vol., Québec, Les publications du Québec.
- Lebeau, Guillaume (2009), *Le mystère Fred Vargas*, Paris, Gutenberg.
- Leblanc, Bertrand B. (1976), *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, Montréal, Leméac.
- Lessard, Valérie (2004), « Hull-Gatineau, “le trou du cul du monde”? », Ottawa, *Le Droit*, 1<sup>er</sup> mai, p. A2.
- Lessard, Valérie (2017), « De la lecture au bout de son siège », Ottawa, *Le Droit*, vol. 105, n° 80, 30 juin, p. A9.
- Loisel, Régis et Jean-Louis Trip (2006), *Magasin général*, adaptation des dialogues en québécois par Jimmy Beaulieu, Bruxelles, Casterman.
- Lorent, Maurice (1977), *Le parler populaire de la Beauce*, Montréal, Leméac.
- Maguire, Thomas (1841), *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française adapté au jeune âge et suivi d'un Recueil de locutions vicieuses*, Québec, Fréchette & Cie.
- Maguire, Thomas (1842), « Réponses aux Objections contre mon Manuel, continuées », Québec, *La Gazette de Québec*, tome 81, n° 5867 [nouvelle série, 1<sup>re</sup> année, n° 22], 25 juin, p. 4. ※ Republié dans Dionne, 1912 : 154-161.
- Maillet, Normand (2004), « Le réseau des corpus québécois dans Internet », dans *Français du Canada-Français de France VI, 26 au 29 septembre 2000, édité par Louis Mercier avec la collaboration de Hélène Cajolet-Laganière*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, p. 237-245.
- Marchamps, Guy (2008), « *Bancs de neige* [critique] », Québec, *Le Libraire*, n° 48, septembre-octobre, p. 10.
- Marie-Ursule, Sœur (1951), *Civilisation traditionnelle des Lavallois*, préface de Luc Lacourcière, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les Archives de folklore », n° 5-6.

- Massicotte, Édouard-Zotique (1902), « Vocabulaire », *Conteurs canadiens-français du XIX<sup>e</sup> siècle avec préface, notices et vocabulaire*, Montréal, C.O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, p. 307-238.
- Meney, Lionel (1999), *Dictionnaire québécois[-]français. Pour mieux se comprendre entre francophones*, Montréal, Guérin.
- Meney, Lionel (2003), *Dictionnaire québécois français : mieux se comprendre entre francophones*, 2<sup>e</sup> édition, revue et corrigée, Montréal, Guérin.
- Mercier, Louis (1992), *Contribution à l'étude du Glossaire du parler français au Canada (1930) : analyse de l'enquête linguistique (1902-1922) de la Société du parler français au Canada et de ses liens avec la genèse du dictionnaire*, thèse de doctorat, 2 vol., Québec, Université Laval.
- Mercier, Louis (2002), *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962) : histoire de son enquête et genèse de son glossaire*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Merle, Sylvain (2013), « L'été sous le signe des séries », Paris, *Le Parisien*, n° 21406, 6 juillet, p. 39.
- Michaud, Anne (2004), « Sous les vents de Neptune, Fred Vargas, Éditions Viviane Hamy », Ottawa-Gatineau, *Société Radio-Canada*, 28 avril, en ligne [[ici.radio-canada.ca/regions/ottawa/Radio/Chroniques/livres\\_15869.shtml](http://ici.radio-canada.ca/regions/ottawa/Radio/Chroniques/livres_15869.shtml)]. ※ Billet associé à l'émission radiophonique « Tous les matins du monde ».
- Montpetit, Caroline (2005), « Gérard Bouchard, l'utopie du nouveau monde », Montréal, *Le Devoir*, vol. 96, n° 77, 9 avril, p. F1.
- Montpetit, Édouard (1919), « Revue des périodiques », Montréal, *Revue trimestrielle canadienne*, 5<sup>e</sup> année, n° 17, mai, p. 111-117.
- Orange (2015), « Y'a pas de trouble, tirez-vous une buche, on s'en va vous s'expliquer le Service 24 heures garanti! », 12 octobre, publicité en ligne [[www.facebook.com/watch/?v=1219444104739632](https://www.facebook.com/watch/?v=1219444104739632)] (consulté le 23 mai 2020).
- Pagé, Pierre (1975), *Répertoire des œuvres de la littérature radiophonique québécoise, 1930-1970*, avec la collaboration de Renée Legris et Louise Blouin, Montréal, Fides, coll. « Archives québécoises de la radio et de la télévision », n° 1.
- Paquin, Ubald (1922), « En marge d'un livre célèbre », Montréal, *Le Nationaliste*, vol. 18, n° 13, 7 mai, p. 2.
- Parent, M[anassé]-B[enjamin] (1905), « Courting Among the Habitants », Toronto, *The Canadian Magazine*, vol. 25, n° 5, septembre 1905, p. 394-398.
- Pellerin, Jean (1981), *Au pays de Pépé Moustache*, Montréal, Stanké.
- Pichette, Jean-Pierre (2002), « “Danser sur ses bas”. Rémanence d'une sanction populaire dans le rituel du mariage franco-ontarien », Ottawa, *Cahiers Charlevoix*, vol. 5, p. 229-311.

- Pichette, Jean-Pierre (2019), *La danse de l'ainé célibataire* ou *La résistance des marges*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les Archives de folklore », n° 33.
- Plagnol, Olivier (2004), « Fantôme en chair et en os », Bordeaux, *Sud Ouest*, 11 avril, p. 11.
- Poirier, Claude (1978), « L'anglicisme au Québec et l'héritage français » dans Lionel Boisvert, Marcel Juneau et Claude Poirier, *Travaux de linguistique québécoise*, vol. 2, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 43-105.
- Poirier, Claude (1998), *Dictionnaire historique du français québécois : monographies lexicographiques de québécismes*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- Potier, Pierre (1743-1758), *Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc. des Canadiens au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Ville de Montréal, Section des archives, coll. « Philéas Gagnon, 1546-1961 », série « Lettres autographes et autres pièces manuscrites, 1546-1904 » (cote BM7, S1, D35). ※ Les manuscrits originaux rédigés par Potier de 1743 à 1758 ont été reliés de manière posthume dans un volume intitulé *Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc. des Canadiens au XVIII<sup>e</sup> siècle*, qui regroupe les pages 103 à 161 d'un plus large ensemble de manuscrits vraisemblablement paginés par l'auteur.
- Pouliot, François (1991), « Nuits d'enfer au squat », Québec, *Le Soleil*, 95<sup>e</sup> année, n° 210, 31 juillet, p. A1.
- Proteau, Lorenzo (1982), *La parlure québécoise*, Boucherville, Les Éditions Proteau inc.
- Proteau, Lorenzo (1991), *Le français populaire au Québec et au Canada : 350 ans d'histoire*, Boucherville, Publications Proteau.
- Proteau, Lorenzo (1996), *La parlure québécoise*, Boucherville, Éditions des amitiées franco-québécoises.
- Remysen, Wim (2016), « La valorisation et l'exploitation de la documentation linguistique produite par la Société du parler au Canada : l'exemple de ses relevés géolinguistiques » dans Wim Remysen et Nadine Vincent (éds), *La langue française au Québec et ailleurs : patrimoine linguistique, socioculture et modèle de référence*, Frankfurt [Allemagne], Éditions Peter Lang, p. 41-70.
- Rioux, Marcel (1954), *Description de la culture de l'Île Verte*, Ottawa, Ministère du Nord canadien et des Ressources nationales; Musée national du Canada, n° 133.
- Rivard, Adjutor (1909), « Un nouveau glossaire », Québec, *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 7, n° 10, juin, p. 361-375.
- Rivard, Adjutor (1914), *Chez nous*, Québec, L'Action sociale catholique.
- Robinson, Sinclair et Donald Smith (1973), *Practical Handbook of Canadian French/Manuel pratique du français canadien*, Toronto, Macmillan of Canada.
- Robinson, Sinclair et Donald Smith (1984), *Practical Handbook of Quebec and Acadian French/Manuel pratique du français québécois et acadien*, Toronto, Anansi.

- Robinson, Sinclair et Donald Smith (1990), *Dictionary of Canadian French/Dictionnaire du français canadien*, Toronto, Stoddart.
- Rogers, David (1977), *Dictionnaire de la langue québécoise rurale*, Montréal, VLB éditeur.
- Roy, Carmen (1962), *La littérature orale en Gaspésie*, 2<sup>e</sup> édition, Ottawa, Imprimeur de la reine.
- Seutin, Émile (1986), « Problème de lexicologie “dialectale” » dans Lionel Boisvert, Claude Poirier et Claude Verreault, *La Lexicographie québécoise : bilan et perspectives, actes du colloque organisé par l'équipe du Trésor de la langue française au Québec : Québec, 11 et 12 avril 1985*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 209-231.
- Seutin, Émile, André Clas et Manon Brunet (1982), *Richesses et particularités de la langue écrite du Québec*, fascicule 6 : « Lettres M-N-O-Pl », Montréal, Université de Montréal.
- Seutin, Émile, André Clas, Manon Brunet, Marthe Faribault et Chantal Bouchard (1979), *Richesses et particularités de la langue écrite du Québec*, fascicule 1, Montréal, Université de Montréal, Département de linguistique et philologie.
- Seutin, Émile, André Clas, Manon Brunet, Marthe Faribault et Chantal Bouchard (1981), *Richesses et particularités de la langue écrite au Québec*, fascicule 4, Montréal, Université de Montréal.
- Simard, Guy (1971), *Vocabulaire du Bas Saint-Laurent et de la Gaspésie*, Rimouski, Université du Québec à Rimouski.
- Société du bon parler français (1930), « Parlons mieux », Montréal, *La Presse*, 46<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 68, 4 janvier, p. 31.
- Société du parler français au Canada [Le Comité du Bulletin] (1902), « Lexique canadien-français », Québec, *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 1, n<sup>o</sup> 3, novembre, p. 45-48.
- Société du parler français au Canada [Le Comité du Bulletin] (1904), « Lexique canadien-français », Québec, *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 2, n<sup>o</sup> 8, avril 1904, p. 244-247.
- Société du parler français au Canada [Le Comité de Bulletin] (1905), « Lexique canadien-français », Québec, *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 3, n<sup>o</sup> 6, février, p. 181.
- Société du parler français au Canada [Le Comité de Bulletin] (1909), « Lexique canadien-français », Québec, *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 3, n<sup>o</sup> 8, avril, p. 312.
- Société du parler français au Canada [Le Comité du Bulletin] (1912), « Lexique canadien-français », Québec, *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 11, n<sup>o</sup> 1, septembre 1912, p. 50-51.

- Société du parler français au Canada [Le Comité du Glossaire] (1914), « Lexique canadien-français », Québec, *Le Parler français*, vol. 13, n° 3, novembre, p. 143.
- Société du parler français au Canada [Le Comité du Glossaire] (1915), « Lexique canadien-français », Québec, *Le Parler français*, vol. 14, n° 1, septembre 1915, p. 41-48.
- Société du parler français au Canada (1930), *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, L'Action sociale limitée.
- Société du parler français au Canada (1954), « Nouveau glossaire », Québec, *La Revue de l'Université Laval*, vol. 8, n° 7, mars, p. 689-691.
- Société Radio-Canada (2018), émission radiophonique *Plus on est de fous, plus on lit!*, 7 mai, Ici Première.
- Soltesz, Joseph A. (1970), *Le parler des îles de Berthier-Sorel*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
- Spehner, Norbert (2004), « Le dernier polar pas vargeux de Vargas », Lévis, *Alibis*, vol. 3, n° 3, été, p. 131-132.
- Spira, Alain (2004), « Fred Vargas : polarisatrice », Paris, *Paris Match*, n° 2866, 22 avril, p. 20.
- Tardivel, Jules-Paul (1882), « M. Oscar Dunn et la langue française », Québec, *La Vérité*, 1<sup>re</sup> année, n° 24, 7 janvier, p. 4.
- Trésor de la langue française au Québec (2007), « Le corpus linguistique du TLFQ : bilan détaillé des dépouillements », en ligne [www.tlfq.ulaval.ca/presentation/documents/FTLFQ\_bilan\_%20depouillements.pdf] (consulté le 23 mai 2020).
- Usito (2013), dictionnaire général de la langue française sous la direction d'Hélène Cajolet-Laganière, de Pierre Martel et de Chantal-Édith Masson, et avec le concours de Louis Mercier, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, en ligne [usito.usherbrooke.ca] (consulté le 23 mai 2020).
- Vargas, Fred (2004), *Sous les vents de Neptune*, Paris, Viviane Hamy.
- Vargas, Fred (2006), « Fred Vargas nous écrit », Montréal, *La Presse*, 122<sup>e</sup> année, n° 227, 11 juin, p. C13.
- Verne, Jules (1889), *Famille-sans-nom*, Paris, J. Hetzel et Cie.
- Vígh, Árpád (2002), *L'écriture Maria Chapdelaine : le style de Louis Hémon et l'explication des québécismes*, Sillery, Septentrion.
- Vígh, Árpád (2015), *Le bon usage des québécismes. Analyse historique et stylistique de la langue littéraire avant 1960*, Pécs, Éditions IMEA.

- Vincent, Nadine (2014), « Écrire dans la variante de l'autre : le cas de Sous les vents de Neptune de Fred Vargas », Paris, *Continents Manuscrits*, n° 2, en ligne [[journals.openedition.org/coma/317](http://journals.openedition.org/coma/317)] (consulté le 23 mai 2020).
- VoyageVoyage (2016), « Comme on dit par chez nous : les Cantons-de-l'Est », *VoyageVoyage*, 28 avril, vidéo en ligne [[www.voyagevoyage.ca/videos/comme-on-dit-par-chez-nous/cantons-de-lest-1.1705527](http://www.voyagevoyage.ca/videos/comme-on-dit-par-chez-nous/cantons-de-lest-1.1705527)] (consulté le 23 mai 2020).
- Wuthrich, Bernard (2018), « Un pont d'érable entre la Suisse et le Canada », Lausanne, *Le Temps*, n° 6273, 23 novembre, p. 22.



## 7 Annexes

### 7.1 Position du roman *Sous les vents de Neptune* sur les palmarès de meilleures ventes

#### 7.1.1 Les 10 meilleures ventes hebdomadaires selon *Le Parisien*

Position	Semaine	Source ( <i>Le Parisien</i> )
5	30 mars au 5 avril 2004	6 avril 2004, p. 29
2	6 avril au 13 avril 2004	14 avril 2004, p. 30
1	14 avril au 19 avril 2004	20 avril 2004, p. 25
1	20 avril au 26 avril 2004	27 avril 2004, p. 29
1	27 avril au 3 mai 2004	4 mai 2004, p. 29
1	4 mai au 10 mai 2004	11 mai 2004, p. 27
5	11 mai au 17 mai 2004	18 mai 2004, p. 29
4	18 mai au 24 mai 2004	25 mai 2004, p. 33
6	25 mai au 1 juin 2004	2 juin 2004, p. 32
6	2 juin au 7 juin 2004	8 juin 2004, p. 30
5	8 juin au 14 juin 2004	15 juin 2004, p. 31
7	15 juin au 21 juin 2004	22 juin 2004, p. 33
10	22 juin au 28 juin 2004	29 juin 2004, p. 29
9	29 juin au 5 juillet 2004	6 juillet 2004, p. 31
10	6 juillet au 12 juillet 2004	13 juillet 2004, p. 29
7	13 juillet au 19 juillet 2004	20 juillet 2004, p. 29
4	20 juillet au 26 juillet 2004	27 juillet 2004, p. 26
7	27 juillet au 2 août 2004	3 août 2004, p. 22
10	3 août au 9 août 2004	10 août 2004, p. 24
9	10 août au 16 août 2004	17 août 2004, p. 27
7	17 août au 23 août 2004	24 août 2004, p. 26
8	24 août au 30 août 2004	31 août 2004, p. 26

#### 7.1.2 Les 10 meilleures ventes hebdomadaires selon *Le Point*

Position	Semaine	Source ( <i>Le Point</i> )
3	22 mars au 28 mars 2004	1 <sup>er</sup> avril 2004, p. 109
2	29 mars au 4 avril 2004	8 avril 2004, p. 110

1	5 avril au 11 avril 2004	15 avril 2004, p. 111
1	12 avril au 18 avril 2004	22 avril 2004, p. 112
2	19 avril au 25 avril 2004	29 avril 2004, p. 142
2	26 avril au 2 mai 2004	6 mai 2004, p. 118
2	3 mai au 9 mai 2004	13 mai 2004, p. 144
6	10 mai au 16 mai 2004	20 mai 2004, p. 152
5	17 mai au 23 mai 2004	27 mai 2004, p. 112
6	24 mai au 30 mai 2004	10 juin 2004, p. 126
7	31 mai au 6 juin 2004	10 juin 2004, p. 126
8	7 juin au 13 juin 2004	17 juin 2004, p. 110
11	14 juin au 20 juin 2004	24 juin 2004, p. 116
8	21 juin au 27 juin 2004	1 <sup>er</sup> juillet 2004, p. 99
10	28 juin au 4 juillet 2004	8 juillet 2004, p. 77
7	5 juillet au 11 juillet 2004	15 juillet 2004, p. 86
7	12 juillet au 18 juillet 2004	22 juillet 2004, p. 73
9	19 juillet au 25 juillet 2004	29 juillet 2004, p. 69
10	26 juillet au 2 août 2004	5 août 2004, p. 74
6	2 août au 8 août 2004	12 août 2004, p. 69
8	9 août au 15 août 2004	19 août 2004, p. 72
10	16 août au 22 août 2004	26 août 2004, p. 85
12	23 août au 29 août 2004	2 septembre 2004, p. 94
28	30 août au 5 septembre 2004	9 septembre 2004, p. 104
-	6 septembre au 12 septembre 2004	16 septembre 2004, p. 130
40	13 septembre au 19 septembre 2004	23 septembre 2004, p. 130

## 7.2 Ventes du roman *Sous les vents de Neptune*

Exemplaires vendus	Mois	Sources
190 000	avril 2004	<i>Le Point</i> , 29 avril 2004, p. 142
170 000	mai 2004	<i>Le Point</i> , 13 mai 2004, p. 144
250 000	novembre 2004	<i>L'Expansion</i> , 1 <sup>er</sup> novembre 2004, p. 124
260 000	mai 2006	<i>Le Point</i> , 11 mai 2006, p. 115
260 000	mai 2006	<i>Le Figaro</i> , 11 mai 2006, p. 4
260 000	juin 2006	<i>Le Nouvel Observateur</i> , 1 <sup>er</sup> juin 2006, p. 112
260 000	juillet 2006	<i>Le Temps</i> , 1 <sup>er</sup> juillet 2006
280 000	avril 2007	<i>Lire</i> , 1 <sup>er</sup> avril 2007, p. 32-35
310 000	juin 2008	<i>Le Point</i> , 19 juin 2008, p. 113
821 000	août 2017	<i>Madame Figaro</i> , 4 août 2017, p. 51

### 7.3 Versions et adaptations du roman *Sous les vents de Neptune*

L'édition princeps du roman *Sous les vents de Neptune* de Fred Vargas est parue en France le 24 mars 2004 puis au Québec le 15 avril 2004, chez Viviane Hamy, une maison d'édition parisienne. La même année, le livre a été publié avec la même maquette visuelle à Paris chez France loisirs, sous la marque Le Grand Livre du mois, et à Versailles chez Feryane, en édition à gros caractères. Le livre est aussi distribué sous une forme audio, toujours la même année, à Paris chez Livraphone et Audiolib; le texte intégral est lu par l'acteur français François Berland. En 2008, une édition de poche est publiée à Paris par les éditions J'ai lu. Une adaptation du livre sous forme de téléfilm est tournée en septembre et en octobre 2006. La réalisation est assurée par Josée Dayan et les scénarios et dialogues sont adaptés par Emmanuel Carrère. Le téléfilm est diffusé pour la première fois en deux parties sur France 2 les 15 et 22 février 2008 et atteint un auditoire d'environ 4 millions de téléspectateurs. Il est ensuite vendu sur DVD par Francetélévisions distribution sur le territoire français. Le tableau qui suit présente une recension non exhaustive des traductions du roman.

Langue	Titre	Éditeur	Année
italien	<i>Sotto i venti di Nettuno</i>	Einaudi	2005
turc	<i>Neptün Rüzgarları Altında</i>	İnkılap Kitabevi	2005
bulgare	<i>Ветровете на Нептун</i> [Vetrovete na Neptun]	Колибри [Colibri]	2006
espagnol	<i>Bajo los vientos de Neptuno</i>	Siruela	2006
néerlandais	<i>De terugkeer van Neptunus</i>	De Geus	2006
russe	<i>Игра Нептунa</i> [Igra Neptuna]	Иностранка [Inostranka]	2006
anglais	<i>Wash This Blood Clean from My Hand</i>	Random House	2007
norvégien	<i>Neptuns tenner</i>	Aschehoug	2007
tchèque	<i>Neptunův trojzubec</i>	Garamond	2007
coréen	<i>해신의바람아래서 : 장편추리소설</i> [Haesin ŭi param araesŏ : changp'yŏn ch'uri sosŏl]	문학에디션블 [Munhak Edisyŏn Ppul]	2008
danois	<i>Neptuns vinde</i>	Rosinante	2008
vietnamien	<i>Bí ẩn nửa ba răng</i>	Văn hóa Sài Gòn	2009
slovène	<i>V Neptunovem vetru</i>	Mladinska knjiga	2010
roumain	<i>Tridentul lui Neptun</i>	Trei	2011
allemand	<i>Der vierzehnte Stein</i>	Aufbau Verlag	2012
finnois	<i>Neptunuksen sauva</i>	Gummerus	2017

## 7.4 Reproduction d'un relevé de François-Xavier Burque

Nous reproduisons ci-dessous un extrait d'un relevé transmis par François-Xavier Burque à Adjutor Rivard, 14 avril 1905 (Division des archives de l'Université Laval, cote P197/E,1), sur lequel *agoucer* semble être écrit *agoncer* (voir p. 47 et passim).

Mots omis ou oubliés dans le  
supplément du Bulletin d'obser<sup>2</sup>  
vation No 1, relatif à la lettre A.

Aboutissage - Entendu souvent pour  
aboutissement.

Accablant - Entendu souvent pour  
accablement.

Affusquiers - Terme la plus commune!!!

Agoucer - Agacer. Agoucer un cheval.

S'agripper - S'accrocher, se cramponner.

D'aguetto - Y aller d'aguetto : expression  
très commune.

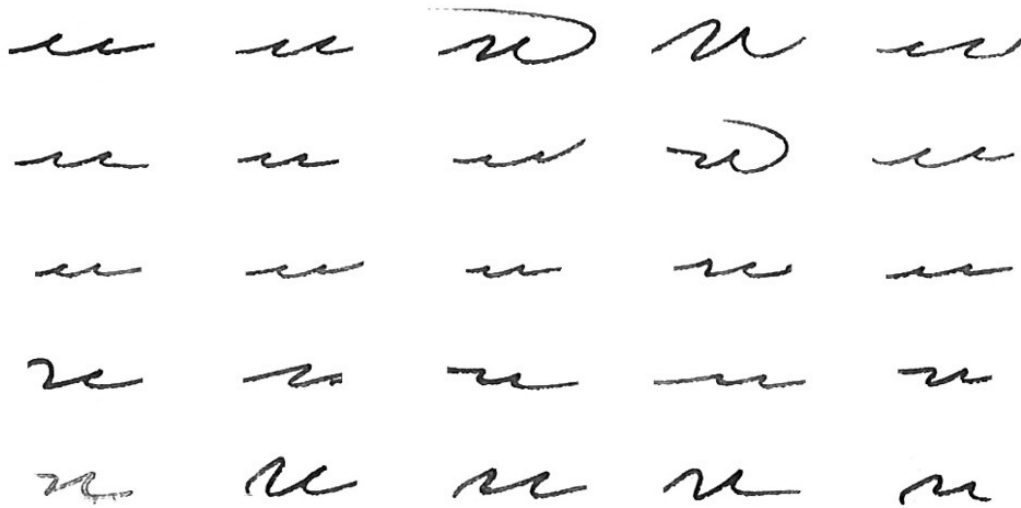
Ajoutations - Choses ajoutées au discours.

Aléner - Pour agacer. <sup>mettre le fion</sup>

Allable - Allez-vous au bois aujourd'hui?  
- Non, ce n'est pas allable par un tel  
mauvais temps.

Amenner - Rapporter. Cette vache amène  
régulièrement tous les ans.

#### 7.4.1 Extraction des 25 premiers *n* minuscules de la page



#### 7.4.2 Extraction des 25 premiers *u* minuscules de la page



## 7.5 Principaux symboles phonétiques utilisés dans l'ALEC

L'ensemble de tables ci-dessous expose les principaux symboles phonétiques utilisés dans l'ALEC, en regard de leurs équivalents en alphabet phonétique international, suivant la convention de conversion que nous avons établie pour ce mémoire préalablement au traitement des données. Pour plus de détails, voir ALEC (vol. 1, p. 26-30).

### 7.5.1 Voyelles, semi-voyelles et consonnes

Voyelles orales <sup>54</sup>	Voyelles nasales	Consonnes
í [i]	ẽ [ẽ]	p [p]
ú [y]	œ̃ [œ̃]	t [t]
ú [u]	õ [õ]	k [k]
í [i]	ã [ã]	b [b]
u [y]	ã [ã]	d [d]
u [y]		g [g]
ì [ɪ]		f [f]
ù [ɹ]		s [s]
ù [ɹ]		ɕ [ɕ]
é [e]		v [v]
œ̃ [ø]		z [z]
ó [o]		j [ɟ]
è ou œ̃ [ə]		l ou ɭ [l]
e [ɛ]		l <sup>ω</sup> [l <sup>ʷ</sup> ]
œ̃ [œ̃]		m [m]
o [ɔ]		n [n]
è [ɛ]		ɲ [ɲ]
œ̃ [œ̃]		ɳ [ɳ]
ò [ɔ]		r [R]
à [a]		r <sup>ω</sup> [r <sup>ʷ</sup> ]
a [a] <sup>55</sup>		
á [ɑ]		
â [ɑ]		

<sup>54</sup> Les symboles d'ouverture (ayant la forme d'un T) et de fermeture (ayant la forme d'un T inversé) sont placés sous les voyelles dont l'aperture est moyenne ou indéfinie. Comme le veut la norme typographique usuelle, nous plaçons le symbole d'ouverture à droite du [y] pour éviter qu'il se superpose au jambage du caractère.

<sup>55</sup> Dans l'ALEC, cette voyelle est désignée comme un « a moyen » et est classée comme une « voyelle antérieure labialisée ». Le terme *moyen* ne renvoie pas ici à l'aperture, mais indique plutôt un point d'articulation central ou indéfini. Il semble par ailleurs que, dans la terminologie employée, la labialisation d'une antérieure se confond avec sa postériorisation et donc par « antérieure labialisée » l'ALEC ne désigne pas à proprement parler une antérieure arrondie (telle que [œ̃]), mais bien une non-arrondie située entre l'antérieure et la postérieure (une voyelle intermédiaire que nous notons [a], qui se situe à des positions variables entre [a] et [ɑ]).

## 7.5.2 Modifications phonétiques

<b>Abrègement</b>	ǎ, é ...	[ǎ], [ě]...	
<b>Allongement</b>	ď, é...	[d:], [e:]...	
<b>Affrication</b>	ts, ds...	[ts], [dʒ]...	
<b>Aspiration forte</b>	h	ɦ	
<b>Aspiration moyenne ou faible</b>	h	ɦ	
<b>Atténuation</b>	a, b...	[a], [b]...	
<b>Intensification</b>	í, ɔ, ħ...	[ˈi], [ˈɔ], [ˈɦ]...	
<b>Dévoisement</b>	à, b...	[a], [b]...	
<b>Diphtongaison</b> <sup>56</sup>	<b>ascendante</b>	a <sup>è</sup> , é <sup>i</sup> , a <sup>o</sup> ...	[aɛ], [ɛi], [aɔ]...
	<b>descendante</b>	a <sup>è</sup> , é <sup>i</sup> , a <sup>o</sup> ...	[aɛ̃], [ɛĩ], [aɔ̃]...
<b>Palatalisation</b>	ď, k...	[dʲ], [kʲ]...	
<b>Vocalisation</b>	l, n, r <sup>ω</sup> ...	[l], [n], [ɾ]...	

<sup>56</sup> Lorsque l'ALEC présente 2 consonnes superposées ou 2 voyelles superposées nous les présentons côte à côte, surmontées d'un tirant, avec le symbole de non-syllabation des diphthongues placé sous le son le moins accentué. À titre d'exemple, un w surmonté d'un v devient [v̥w] et un v surmonté d'un w devient [v̥w̥].

## 7.6 Le corpus d'attestations

La constitution du corpus d'attestations a nécessité des centaines d'heures. Nous jugeons donc pertinent d'en fournir ici le contenu en intégralité, d'autant plus que cela permet de :

- **Faciliter l'accès aux données** – Les données disponibles sont disséminées dans différentes sources, dont certains fonds d'archives qui parfois ne peuvent être consultés que sur place et moyennant certains frais. De plus, certaines bases de données ne sont pas dotées de moteurs de recherches performants et ne sont pas toujours ouvertes à la libre consultation par le grand public. Nous améliorons donc l'accès à nos données sources en les regroupant dans une source unique.
- **Pérenniser les données** – Durant les deux dernières décennies, nombre de bases de données informatisées québécoises contenant des données linguistiques ont été détruites ou sont devenues dysfonctionnelles<sup>57</sup>. De même, les publications faites sur les réseaux sociaux sont parfois volatiles. Nous limitons donc la perte de nos données sources en les incluant dans un document archivable.
- **Permettre l'examen critique complet du travail** – Il est utile et généralement nécessaire d'avoir accès aux données sur lesquelles se fonde une description et une analyse à prétention scientifique pour en évaluer la justesse et les limites. En fournissant nos données sources, nous facilitons la tâche de ceux et celles qui voudront confirmer indépendamment la validité de notre travail ou, au contraire, en infirmer ou nuancer certains aspects.
- **Mettre en contexte les attestations** – Certains extraits sont accompagnés de remarques interprétatives, qui aident à en comprendre le contenu et donc à mieux cerner les informations qu'ils véhiculent parfois indirectement.
- **Corriger les références existantes** – Nous y fournissons les références révisées de l'ensemble des extraits, ces références étant parfois incomplètes ou inexactes dans les corpus d'origines, notamment dans le fichier papier du TLFQ et dans Google Livres (voir « Révision et enrichissement des références », p. 23).

---

<sup>57</sup> L'abandon du *Réseau des corpus lexicaux québécois* (Maillet, 2004) témoigne de la faible pérennité des données numériques produites par les linguistes qui évoluent en milieux universitaires. L'interface web, qui devait servir de guichet unique pour interroger les principales banques de données textuelles du Québec, a été mise hors service après que la plupart des corpus auxquels elle était liée aient cessé de fonctionner faute de maintenance adéquate.



## 7.6.1 Vocable *acertainer*

### 7.6.1.1 Emploi en contexte

#### 7.6.1.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

- 1.01 « Étant trop **acertené** de l'ennemy [j]e fais employer tout le monde à faire quelque retranchement au tour de l'habitation » (Champlain, Samuel de [1628], *Œuvres de Champlain*, publiées sous le patronage de l'Université Laval par C[harles]-H[onoré] Laverdière, seconde édition, vol. 6, tome 5, Québec, Geo.-E. Desbarats, 1870, p. 1157 [173])

◆ Dans une réédition en français contemporain, ce passage est transposé ainsi : « Étant trop certain de la venue de l'ennemi, je fis employer tout le monde à faire quelque retranchement autour de l'habitation » (*Les Œuvres complètes de Champlain*, textes en français moderne établis, annotés et présentés par Éric Thierry, tome 2, « 1620-1635 », Québec, Septentrion, 2019, p. 991)

- 1.02 « Je puis vous **acertenir** que j'aurais tonné encore contre la tasque [=taxe], et contre toutes héminiorations [=amélioration] qu'on [ne] tâtera [=tâchera] pas en vain d'amancher dans la province. » ([anonyme] [1881], « À bon chat bon rat », Arthabaska, *L'Union des Cantons de l'Est*, vol. 16, n° 52, 17 décembre, p. 2.)

◇ [1882], « Discours de M. Boutin », Montréal, *Le Grogard*, vol. 1, n° 9, 7 janvier, p. 3.

- 1.03 « si la Grise se met à trotter, ceux qui sont à l'échelette d'arrière en ont connaissance, je peux vous l'**acertainer**. » (Rivard, Adjutor [1914], *Chez nous*, Québec, L'Action sociale catholique, p. 49-50)

◆ Rivard met en italique la plupart des canadianismes qui figurent dans son ouvrage, mais ce marquage est fait de façon plutôt aléatoire, et ne permet pas d'inférer d'informations fiables sur le statut qu'il donnait individuellement à ces emplois.

◆ Cité dans « Langue française — Dictée — En grand'charrette », Québec, *L'enseignement primaire*, vol. 2, n° 1, septembre 1942, p. 61, où *acertainer* est remplacé par *assurer*.

◆ Existe aussi en traduction anglaise : « if Grise quickens her pace, those on the rear ladder make acquaintance with the rungs, as I can well certify. » (Rivard, Adjutor [1914; traduction de 1924], « In the Big Haycart » dans *Chez nous* [*Our Old Quebec Home*], traduit par W[illiam] H[ume] Blake, Toronto, McClelland & Stewart, p. 91).

◇ [1915], « En grand'charrette », Montréal, *Le Devoir*, 31 juillet, vol. 6, n° 178, p. 3.

◇ [1922], « En grand'charette », Sherbrooke, *La Tribune*, 13<sup>e</sup> année, n° 181, 13 septembre, p. 6.

◇ [1923], *Chez nos gens*, 3<sup>e</sup> édition, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, p. 25.

◇ [1943], *Chez nous*, Québec, Garneau, p. 95-96.

◇ [1975], *Chez nous*, Québec, Garneau, p. 95-96.

- 1.04 « Ce soir, des bribes de souvenirs me trottent presque malgré moi, par la cervelle. Je vois comme si c'était d'hier, une bonne vieille *courvée*, quelque peu embrumée par les ans, mais qui est toute champêtre et toute canadienne, je puis vous l'**acertainer**. » (Migneault, Thomas [sous le pseudonyme de Lionel Genest] [1917], « Le "brayage du lin" » dans *La Corvée : deuxième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, Montréal, Société Saint-Jean-Baptiste, p. 119)

◆ Ce texte comporte aussi l'apax *acertifier* (*ibid.*, p. 123), synonyme d'*acertainer*.

◇ [1917], « Le "brayage du lin" (nouvelle) », Montréal, *Le Petit Canadien, organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, vol. 14, n° 11, novembre, p. 327.

◇ [1928], « Le brayage du lin », Trois-Rivières, *Le Bien public*, 20<sup>e</sup> année, n° 17, 14 août, p. 7.

1.05 « nous avoyt par signes **acertené** le chef que se trouvoyt une grande rivière » (Clapin, Sylva [sous le pseudonyme de Jean de Montsoreau] [1918], « La Grande Aventure du sieur de Savoisy » dans *Fleurs de lys : troisième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, Montréal, Société Saint-Jean-Baptiste, p. 63-64)

◇ [1918], « La Grande Aventure du sieur de Savoisy (nouvelle) », Montréal, *Le Petit Canadien, organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, vol. 15, n° 2, février, p. 48.

1.06 « Après tout ce préambule, après toutes ces précautions oratoires, on imagine, si on s'en fit aux lois de l'art oratoire, que M. Harvey va se jeter dans la confirmation de sa quadruple proposition et aussi de sa boiteuse cinquième, c'est-à-dire qu'il va élaborer, fonder ses avancés et les **acertainer**. Que non! ce n'est pas là son système de logique! » (Boivin, René-O[scar] [1942], « J[ean]-Charles Harvey v[ersu]s Radio-Canada », Montréal, *Radiomonde*, vol. 4, n° 32, 25 juillet, p. 5)

#### **7.6.1.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques**

[Ø]

#### **7.6.1.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées**

[Ø]

#### **7.6.1.1.4 Attestations dans les médias sociaux**

[Ø]

#### **7.6.1.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites**

##### **7.6.1.2.1 Enquêtes linguistiques**

[Ø]

##### **7.6.1.2.2 Enquêtes ethnologiques**

[Ø]

## 7.6.2 Vocabulaire *agousser*

### 7.6.2.1 Emploi en contexte

#### 7.6.2.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

- 2.01 « Un petit gars nous regarde, les yeux tout *égarouillés* [hagards]. Quand nous sommes entrés, il était en *frais* [en train] d'*enfarger* le chien avec des *cordillons* [petites cordes]. Le chien n'aime pas beaucoup se laisser **agoucer** : il a *grafigné* [griffé] son compagnon de jeu, pas par méchanceté, par exemple [toutefois], puisque maintenant il lui *liche* [lèche] la main. » (Jean, Alexandre [1932], « Archaïsmes de notre vocabulaire », Québec, *Le Canada français*, vol. 19, n° 7, mars, p. 579.)
- 2.02 « BERTRAND [...] Les vieux [les parents]... on dirait qu'y nous comprennent pu [plus] à un moment donné. Fais-toi pas de mauvais sang avec ça, rapport que ton père, c'est du bon pain [quelqu'un de bon et tendre]. *Seurement* [seulement] y l'est comme *tatillon*. Y aime ça **agousser**. Des fois ça t'étrive [t'irrite], ben gros [beaucoup] hein! Mais ça va venir un jour qu'on sera tous les deux. » (Bernier, Jovette [1953], émission radiophonique *Je vous ai tant aimé*, 26 février, Radio-Canada, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 9, bobine 2, épisode 220, p. 6 et 7.)
- 2.03 « AMÉDÉE Non, Frisette, c'est pas vrai, pas vrai pas une sacrée miette! Pis tu sais appartement [manifestement] ben ce que je veux dire! Bertrand t'a pas embrassé, Frisette, tu l'as **agoussé**, pis t'as réussi à y arracher un bec! / FRISETTE (PLEURANT) Vous êtes méchant pis jaloux, M. Chardonnel » (Bernier, Jovette [1953], émission radiophonique *Je vous ai tant aimé*, 1<sup>er</sup> juin, Radio-Canada, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 9, bobine 2, épisode 286 [280], p. 4.)
- 2.04 « Elle était glacée de frayeur à la vue du taureau mugissant et prêt à bondir vers le gamin qui lançait des pierres. [...] Léonard apparut, son fusil à la main. —Guy, reste ici! commanda-t-il. Tu vas l'**agousser** avec ton linge. [...] J'appelle plus ça de la

bravoure, j'appelle ça de la folie, gronda Léonard. Pourquoi as-tu attendu à la dernière minute pour te sauver? Pourquoi aussi que t'**agoussais** l'boeuf? Quand y'est fâché, y'est plus contrôlable. » (Guy, Georges [1958], « Le beau voyage », Montréal, *Le Bulletin des agriculteurs*, 41<sup>e</sup> année, n° 4, juin, p. 38 et 50.)

- 2.05 « Il serait peut-être bon que je parle de [mon ami] Hugo. [...] A Rivières des Prairies [*sic*], nous faisons de la moto ensemble, nous **agoussions** les filles, nous prenions, le soir, un otteudug [hotdog] et un café au restaurant » (Beaulieu, Victor-Lévy [1969], *Race de monde*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les Romanciers du Jour », n° R-47, p. 111.)
- 2.06 « Il passait ses journées dans l'étable : il étrillait ses vaches [...] préparait les rations de moulée, mettait de la mélasse dans les bols à eau, **agoussait** le taureau énorme dans sa stalle. Ses organes étaient une poche extrêmement sensible, une poche douloureuse de vie retenue. "Un jour, tu te feras tuer à force de l'étriver comme ça, Milien." Il haussait les épaules [...] » (Beaulieu, Victor-Lévy [1971], *Les grands-pères*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les Romanciers du Jour », n° R-78, p. 65.)
- 2.07 « Il s'imagina qu'il était au volant d'une vieille voiture décapotable et qu'il faisait le cow-boy dans les rues de Morial Mort [Montréal Nord]. [...] Il avait ouvert au maximum la radio, ça gueulait, ça gueulait joliment dans le haut-parleur installé dans la banquette-arrière. Hé, j'**agousse**-tu les popailles [poupées, jolies filles] à ton goût, mon grand sacraman [mon grand sacrement, mon gars]! » (Beaulieu, Victor-Lévy [1972], *Un rêve québécois*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les Romanciers du Jour », n° R-83, p. 13.)
- 2.08 « le chien apparaissant de nulle part, diable odieux dans sa métamorphose de poils bruns et de jappements... Berthold était figé, il voyait le chien qui venait vers lui... Crocs blancs mordant

la chair de la cuisse et, au-dessus de lui, ce grand tourbillonnement d'étoiles... [...] S'il n'avait pas été terrorisé par le chien, sans doute Berthold l'aurait-il été par le Père Lavallée [...] "Aie pas peur, petit, y est pas dangereux mon Médor"... Et il avait ajouté : "C'est que c'te chien-là a été tellement **agoussé** dans sa vie que maintenant qu'y est gros, y voudrait se r'venger. Mais j'le tiens à l'œil, et de mon bon!"... Il avait donné un coup de pied presque amical au chien [...] » (Beaulieu, Victor-Lévy [1973], *Oh Miami Miami Miami*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les Romanciers du Jour », n° R-99, p. 87.)

- 2.09 « Il est assis sur la caisse de bière, le dos courbé, le poil blanc lui sortant des oreilles, le nez crevassé et strié de veinules bleues. Il **agousse** le couple maigre de rats qui sommeillent devant le nombril de Bouddha, et sourit aux anges exterminateurs que la bière, à force de descendre dans l'estomac, fait apparaître aux quatre coins du tonneau » (Beaulieu, Victor-Lévy [1981], *Satan Belhumeur*, Montréal, VLB éditeur, p. 117.)
- 2.10 « C'était un enfant cruel qui pensait seulement à nous faire du mal. [...] J'étais là quand il s'est fait mordre par ce cochon [...]. Il **agoussait** la truie qui venait d'avoir ses petits, il les prenait par la queue, les soulevait et les laissait tomber sur la tête de la truie. Il leur donnait des coups de pied aussi. » (Beaulieu, Victor-Lévy [1985], *Steven Le Hérault*, Montréal, Stanké, p. 158.)
- 2.11 « Gabriel aimerait autant s'en aller mais s'il le faisait, il se priverait du plaisir qu'il prend à **agousser** Xavier toutes les fois qu'il revient de l'écurie [...] bougon parce que Gabriel est toujours là et pousse de petits hennissements ridicules. » (Beaulieu, Victor-Lévy [1987], *L'héritage*, vol. 1 : « L'automne », Montréal, Stanké, p. 39.)
- 2.12 « Pour **agoucer** ceux de mes amis (les rustres!) que les prouesses, les techniques ou la culture matérielle des Inuit laissaient froids, je parlais de la grande liberté de leurs mœurs sexuelles. » (Germain, Georges-Hébert [1995], « Mes héros les Inuit », Montréal, *L'Actualité*, vol. 20, n° 17, 1<sup>er</sup> novembre, p. 100.)
- 2.13 « Paul était [...] une personne très sociable qui ne pouvait se passer de la présence des autres. [...] Joueur de tour, il s'en est

donné à cœur joie du temps [...] dans ses relations avec les membres de la famille; il ne manquait aucune occasion d'**"agousser"** surtout les femmes. » (Gagnon, Jules [2000], *La famille d'Ethelbert Thibault : histoire d'une grande famille gaspésienne*, Cap-Chat, Transport des Monts, p. 102-103.)

◆ Une note de bas de page explique ainsi le sens prêté par l'auteur à *agousser* : « Terme familier des gens de Cap-Chat et S[ain]te-Anne-des-Monts et qui signifie taquiner, agacer. »

- 2.14 « Nathalie, une femme de 32 ans, victime d'agression alors qu'elle avait 12 ans [vers 1996], nous confie : "[...] Un jour, sur le bord de la piscine, il était en érection et m'a demandé de le masturber. [...] Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris que ce qu'il m'avait fait n'était pas de ma faute. Je me souviens en avoir parlé à une tante à l'époque et elle m'avait dit que c'était parce que je l'avais '**agoussé**', qu'un homme, c'est pas fait en bois [ce n'est pas insensible aux tentations sexuelles] donc c'était normal qu'il fasse ça. [...] » (Pelletier, Julie [2016; attestation vers 1996], « L'enfer des jeunes victimes », Montréal, *Le Journal de Montréal*, vol. 52, n° 268, 12 mars, p. 64.)
- ◇ [2016], « L'enfer des victimes », Québec, *Le Journal de Québec*, vol. 50, n° 8, 13 mars, p. 6.
- ◇ [2016], « L'enfer des jeunes victimes », Montréal, *24 heures Montréal*, vol. 52, n° 268, 17 mars, p. 20.
- 2.15 « le fait que je sois pour moitié amérindienne est une petite tache qui échappe au contrôle qu'il aime avoir sur toutes choses. Lorsqu'il s'est mis à me fréquenter, ses amis et les ouvriers de son père l'**agoussaient** là-dessus, lui disant qu'il était normal pour lui d'épouser une Sauvagesse étant donné qu'il n'était pas lui-même sortable du bois. » (Beaulieu, Victor-Lévy [2001], *Bouscotte*, vol. 1 : « Le goût du beau risque », Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 200.)
- 2.16 « Les deux vieilles filles derrière le comptoir **agoussent** Charles par rapport à ses jambes nues sous le short qu'il porte. "Elles sont aussi belles qu'avant", que lui disent les deux vieilles filles en lui remettant les clés de la cabine-motel dans laquelle Charles et moi

nous allons passer la nuit. Ça ne paie pas de mine, c'est grand comme ma main mais on y trouve au moins deux lits et rien d'autre ne compte pour moi. » (Beaulieu, Victor-Lévy [2001], *Bouscotte*, vol. 2 : « Les conditions gagnantes », Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 26.)

- 2.17 « ils forment la ligue du vieux poêle de l'homme-cheval, l'**agoussent** et l'endêvent [enragent], le chicanent ou le louangent selon ce qu'ils peuvent en tirer : cinq dollars pour transporter une grosse armoire, dix quand il s'agit d'un poêle de fonte et quinze pour rapailler [ramasser] le butin d'une maison que ses habitants cassent. » (Beaulieu, Victor-Lévy [2001], *Bouscotte*, vol. 2 : « Les conditions gagnantes », Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 69.)
- 2.18 « Ils [de petites chiens-loups] seront de bons compagnons pour toi, ils t'ont déjà adopté. Que tu les aies à l'entour de toi, ça sera mieux que la compagnie de Sammèque, même quand elle se met nue pour le simple plaisir de t'**agousser**. » (Beaulieu, Victor-Lévy [2002], *Bouscotte*, vol. 3 : « L'amnésie globale transitoire », Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 223-224.)
- 2.19 « Tout le monde est au courant que Samuel mangerait ses bas juste pour faire guili-guili [avoir une relation sexuelle] avec Sammèque. Mais tout le monde est au courant aussi qu'il n'est pas le seul et que Sammèque, qui le sait, en profite pour tendre sa perche à tout venant et tout survenant, juste pour le plaisir d'**agousser** » (Beaulieu, Victor-Lévy [2002], *Bouscotte*, vol. 3 : « L'amnésie globale transitoire », Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 318.)
- 2.20 « il est parti **agousser** le gros taureau en transhumance dans le pacage du trécaré [le pâturage du terrain carré] — il s'est fait fesser fort pas ordinaire [frapper très fort], le bœuf te l'a poigné [l'a atteint vivement] par une corne en plein milieu du ventre » (Beaulieu, Victor-Lévy [2006], *aBsalon-mOn-gArçon* [sic], Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 22-23.)
- 2.21 « Est-ce ma faute à moi si un coq lui a becqué la queue quand il était petit? N'avait qu'à pisser ailleurs que dans le poulailler. Lui ai dit au moins vingt fois de ne pas **agousser** le coq qui était

mauvais [agressif]. N'écoutait jamais, Jos. » (Beaulieu, Victor-Lévy [2006], *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 209.)

- 2.22 « Tu te souviens quand ton grand-père venait pour castrer les petits cochons et les petits béliers? Lui aussi, c'était ce qu'il aimait le plus manger, un bon chiard [fricassée] au lard salé. Il t'**agoussait** avec les couennes. Il te disait que tu devais en manger tous les jours pour devenir comme lui, avec de gros bras et de la barbe aussi piquante que du fil de fer barbelé. Après sa visite, tu furetais dans la jarre de grès, tu prenais un morceau de lard salé et tu allais te cacher derrière les bâtiments pour que personne te voit croquer là-dedans. » (Beaulieu, Victor-Lévy [2006], *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 333.)
- 2.23 « Elle ne souhaitait plus avoir d'enfants, elle aurait voulu qu'après le cinquième, il n'y ait plus de sexe avec mon père, plus d'ébats amoureux, plus de corps agousseux et **agoussés**. Mon oncle Phil prétendait qu'elle mettait plusieurs paires de culottes à grand'manches et quelle ne les enlevait plus pour dormir, espérant ainsi décourager mon père, ce vil fornicateur. » (Beaulieu, Victor-Lévy [2006], *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 700.)
- 2.24 « deux corps flamboyants et nus qui se laissent mener en transe par leurs nerfs et leurs muscles s'effleurant, s'affleurant, comme autant de décharges électriques qui secouent tout le corps jusqu'au sexuel — plus de têtes, plus de bras, plus de torsos, plus de ventres, plus de jambes : juste deux sexuels fortement membrés qui s'**agoussent**, se touchent, se caressent » (Beaulieu, Victor-Lévy [2009], *Bibi [mémoires]*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, p. 527.)
- ◆ Le verbe *agousser* a été remplacé par *aguicher* dans la réédition parisienne de l'ouvrage (Beaulieu, Victor-Lévy [2010], *Bibi [roman]*, Paris, Bernard Grasset, p. 527.), qui demeure pour l'essentiel identique et comporte donc aussi bien des centaines de québécoismes fréquents (*dépanneur*, *patenteux*, *quêteux*, etc.) et rares (*dodiché*, *embouveté*, *racotillé*, etc.).

### 7.6.2.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques

[Ø]

### 7.6.2.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées

[Ø]

### 7.6.2.1.4 Attestations dans les médias sociaux

- 2.25 « Liste des choses à faire dans une vie : **Agousser** Guy A. Lepage [en lui disant sur Twitter “Les indignés que vous aviez invité à #TLMEP, était-ce des granos du Plateau ou des junkies?”], se faire traiter de cave, le voir se raviser quelques instants plus tard et obtenir des excuses. Ça n’a pas de prix. CHECK [voilà qui est fait] » (Facebook [2011], Ian Sénéchal [homme, Saint-Anselme], 27 novembre, [www.facebook.com/PiluleRouge.CA/posts/253514154701989].)
- 2.26 « [légende de la photographie de deux enfants] Autant ils “**s’agoussent**”, autant ils s’aiment. Ces moments de douceur me font oublier leurs chicanes de frères ♡ - Stéphanie » (Facebook [2017], Stéphanie Cimon [femme, Saint-Fabien], 20 décembre, [www.facebook.com/mamanavertie/posts/1427781730654124].)
- 2.27 « [légende de la vidéo d’une fillette qui donne de petites tapes avec les mains sur le sol proche d’un chien, puis qui s’enfuit dès que le chien s’approche] Moi j’aime **agousser** mon gros toutou... mais quand il se lève je me sauve et fais comme si je disparaissais... ☹ Ils peuvent faire ça [sic] je ne sais pas combien de fois dans une journée, mais quand ce n’est pas elle c’est lui qui va **lagousser** [sic] haha [sic] les deux inséparables ☺ » (Facebook [2018], Karine Desrosiers [femme, Dégelis], 24 avril, [www.facebook.com/karine.desrosiers.58/posts/10213689427887313/].)
- 2.28 « Je n’ai pas réussi à terminer ma peinture... trop de petits détails qui “**m’agoussent**” ☺ Mais j’vas l’avoir! peut-être demain. Bonne soirée et à demain. » (Facebook [2018], André Demers [homme, La Tuque], 6 août, [www.facebook.com/lartis2009/posts/10217032024252091].)
- 2.29 « DEMANDEZ à votre chum ces questions et écrivez EXACTEMENT ce qu’il dit [...] • **Qu’est-ce que je dis souvent?** Ta [sic] pas rempli le lave vaisselle [sic]! • **Qu’est-ce qui me rends triste?** Criss ya [sic] plein de chose qui te rend [sic] triste ☹ [...] • **Que fais-je quand tu n’es pas là?** Tu me texte [sic] ☹ [...] • **Qu’est ce [sic] que tu fais qui peut m’ennuyer/m’énervé?** M’**agousser**, m’agasser [sic] • **Qui est ma personne préférée?** Ta fille ♡ » (Facebook [2018], Claudie Ross [femme, Amqui], 18 novembre, [www.facebook.com/100006713925338/posts/2300835400150235].)
- 2.30 « [légende de la vidéo d’une machine servant à taquiner le poisson, en faisant remuer un hameçon au bout d’un fil de pêche] Une machine qui “**agousse** le poisson” et le ferre automatiquement [...] » (Facebook [2019], Fab Lab Fabbulle [Rivière-du-Loup], 24 avril, [www.facebook.com/FabLab.Fabbulle/posts/599403307210752/].)



## 7.6.2.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites

### 7.6.2.2.1 Enquêtes linguistiques

	Contexte	Prononciation	Glose	Année	Lieu	Âge de l'inf.	Corpus source
2.31	—	—	—	1962	Les Boules (Bas-Saint-Laurent)	—	Corpus Dulong
2.32	—	[aguse]	« taquiner »	1964	Rivière-Ouelle (Bas-Saint-Laurent)	—	Corpus Dulong
2.33	« Arrête de m'agoucer »	—	« agacer »	1974	Rivière-du-Loup (Bas-Saint-Laurent)	40 ans	Corpus Cégep- Garneau
2.34	—	—	« énerver, agacer »	1974	Bas-du-Fleuve (Bas-Saint-Laurent)	—	Corpus Cégep- Garneau
2.35	—	—	« énerver, agacer »	1974	Rimouski (Bas-Saint-Laurent)	—	Corpus Cégep- Garneau
2.36	« Arrêtes donc d'agoucer les autres »	—	—	1974	Matapédia (Bas-Saint-Laurent)	60 ans	Corpus Cégep- Garneau
2.37	« Mon grand-père aimait bien taquiner les gens. Il m'agoussait souvent »	[aguse]	« agacer »	1980	Shawinigan (Mauricie)	—	Corpus CELM
2.38	—	—	« taquiner, agacer qqn »	1983	Rimouski (Bas-Saint-Laurent)	—	Enquête TLFQ

### 7.6.2.2.2 Enquêtes ethnologiques

[Ø]

### 7.6.3 Vocabulaire *avoir le chien*

#### 7.6.3.1 Emploi en contexte

7.6.3.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées  
[Ø]

7.6.3.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques  
[Ø]

7.6.3.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées  
[Ø]

7.6.3.1.4 Attestations dans les médias sociaux  
[Ø]

#### 7.6.3.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites

7.6.3.2.1 Enquêtes linguistiques  
[Ø]

7.6.3.2.2 Enquêtes ethnologiques  
[Ø]



## 7.6.4 Vocabulaire *bégopper* (et *back up*)

### 7.6.4.1 Emploi en contexte

#### 7.6.4.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

- 4.01 « Whoa! Gai! **Back up!** Geddap! [B]ondance! Elle recule pas c'te jument-là! [...] **Back up!** que j'te dis! Bonguienne! hi [il] vas reculer ou bien tu vas me dire pourquoi » (Bourgeois, Albéric [1939], émission radiophonique *Voyage autour du monde de Joson et Josette*, 11-18 juin, Radio-Canada, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 28, bobine 2, épisode 180-181, p. 3.)

◆ Texte aussi disponible dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds Albéric Bourgeois, cote MSS346. Les épisodes de cette série sont numérotés, mais ne sont pas systématiquement datés. Toutefois, à partir des données disponibles, nous sommes parvenu à dégager les régularités et à reconstituer les dates de diffusion de chaque épisode, ce qui permet d'associer chaque tranche de numéros d'épisodes à une année (n<sup>os</sup> 1-52 : 1936; n<sup>os</sup> 53-104 : 1937; n<sup>os</sup> 105-156 : 1938; n<sup>os</sup> 157-209 : 1939; n<sup>os</sup> 210-246 : 1940; n<sup>os</sup> 247-284 : 1941; n<sup>os</sup> 285-310 : 1942).

- 4.02 « HAB **Back-up**. / JUL Aie. Vous lui dites de reculer et il avance. / HAB C'est ce qu'on appelle l'esprit de contradiction. / JUL J'ai jamais vu un cheval de même. / HAB C'est pas un cheval non plus, c'est une jument. **Back up**. » (Pelland, Louis [1949], émission radiophonique *Juliette Béliveau*, 3 mai, CKAC, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 32, bobine 5, épisode 95, p. 11-12.)

- 4.03 « “Le retour de Jacques Cartier”. Il avait apporté du français. Il trouve, le pauvre homme, du joul! / “Les Candidats à la mairie”. Y en aurait-il, par hasard, qui parleraient... joul? / “Sous le casque”. Chez le coiffeur. On potine. Par ce sacré temps de joul, rien d'autre à faire. On est coiffé! / “Le Frère Untel”. Au paradis... pas celui des jouaux! / “Le vrai visage d'Anastasie” [allégorie de la censure]. Une censure s'escrime... contre les pauvres jouaux que nous sommes! / “REPOS. HALTE. **BACKUP**.” » ([anonyme] [1960], « Pour un temps de... JOUAL! », *Théâtre*, vol. 1, n<sup>o</sup> 3, 15 décembre, Montréal, Le Rideau vert, p. 4)

- 4.04 « PHON[SINE] L'eau, dans la carriole. On enfonce! On va périr! [...] SURV[ENANT] Taisez-vous! Come on, Gaillarde! [...] OUO [wô], Back. **Backup**, Gaillarde! [...] Bon, tout le monde suit? Y a pas personne de mort en arrière? » (Guèvremont, Germaine [1963], émission radiophonique *Le Survenant*, 25 février, Radio-Canada, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 14, bobine 2, épisode 109, p. 4.)

- 4.05 « PAUL, sortant un manuscrit — Regardez! Une surprise... / GISELE — Qu'est-ce que c'est? / PAUL — Il [Pierre] a écrit ça, ces derniers temps... / GISELE — Une pièce...? / PAUL — Qui s'intitule Un Wisconsin à Agaga... de Pape-Herman... / GISELE — Qu'est-ce que ça veut dire... / PIERRE — Et bien, j'ai décidé de tout Pape-hermaniser... Je ne sais pas ce que j'étais avant, mais je me suis métamorphosé en Pape-Herman, prince hérétique de sa propre religion, et depuis ce temps, je pape-hermanise... Le titre de cette pièce est, en fait, dans la langue du vulgaire : un week-end à Ottawa... pape-hermanisons week-end et Ottawa... et cela donne, un Wisconsin à Agaga... l'histoire d'un homme qui **bégoppe** sur son passé... / GISELE — **Bégoppe**? / PAUL — Revenir... reculer, reviser, retourner... tout ce qui implique mouvement vers l'arrière est pape-hermaniser en : **bégopper**... Un Wisconsin à Agaga... Un chef-d'œuvre, madame... / GISELE — Ouais! » (Barbeau, Jean [1973], *Le chant du sink*, p. 72.)

- 4.06 « Hue! Dia! y comprenaient pas ça. Non. C'était des brancos [brancos] de l'Ouest qu'on domptait, pis y avaient ben de la misère à apprendre le français. Ouou! **Backup**! Gee! Ha! Get up! C'est à peu près tout ce qu'y comprenaient. Les charretiers avaient beau leur sacrer par la tête du matin au soir y apprenaient pas le français... Mais farces à part, y avaient des chevaux terriblement ben domptés. » (Leblanc, Bertrand B. [1976], *Moi, Ovide Leblanc : j'ai pour mon dire*, Montréal, Leméac, p. 98.)

#### 7.6.4.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques

[Ø]

#### 7.6.4.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées

[Ø]

#### 7.6.4.1.4 Attestations dans les médias sociaux

[Ø]

### 7.6.4.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites

#### 7.6.4.2.1 Enquêtes linguistiques

	Contexte	Prononciation	Glose	Année	Lieu	Âge de l'inf.	Corpus source
4.07	« [...] on cria back up pour faire reculer le cheval. »	[bekõp]	« Cri lancé au cheval pour qu'il recule. »	1981	Lac-à-la-Tortue (Mauricie)	77 ans	Corpus CELM
4.08	« Pour le faire reculer, on y disait : "Back up" »	—	« reculer »	1982	Saint-Élie-de-Caxton (Mauricie)	74 ans	Corpus CELM

#### 7.6.4.2.2 Enquêtes ethnologiques

[Ø]

## 7.6.5 Vocabulaire *coch*

### 7.6.5.1 Emploi en contexte

#### 7.6.5.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

- 5.01 « “C’est safe en maudit ici, les **cochs** (traduire policiers) ne nous trouveront jamais”, lançait quelques instants plus tard Mercenaire [un squatteur adolescent] » (Pouliot, François [1991], « Nuits d’enfer au squat », Québec, *Le Soleil*, 95<sup>e</sup> année, n° 210, 31 juillet, p. A1.)
- 5.02 « Les deux amis passent leurs journées à traîner dans les rues et quêter. [...] Ils aiment aussi prendre de la “mess” [un hallucinogène] à l’occasion. “Tu t’accroches pas à ça, c’est du chimique.” [...] Regards furtifs. À gauche. À droite. “Attention, les **coch** arrivent.” (**Coch**, c’est ainsi qu’ils appellent les policiers). Les agents cherchent les fugeurs à place d’Youville. Quand ils les trouvent, ils les ramènent à leurs parents... » (Fortier, Marco [1993], « Ils ont 15 ans et arrivent de nulle part », Québec, *Le Soleil*, 97<sup>e</sup> année, n° 329, 29 novembre, p. B1.)
- 5.03 « Quand il se promène avec des jeunes le soir, il n’est pas rare que leur joyeuse petite bande soit suivie par une voiture de policiers, les “**coches**” comme les appellent les ados, qui leur font comprendre qu’ils auraient avantage à se trouver quelque chose d’autre à faire. » (Lacroix, Lilianne [1994], « Un travailleur de rue accuse : notre société a manqué le bateau avec ses jeunes », Montréal, *La Presse*, 110<sup>e</sup> année, n° 216, 30 mai, p. A10.)
- 5.04 « Trois mineurs ont été arrêtés par les policiers de Belœil [...] au moment où ils étaient en train d’effectuer un vol [...] Quand les quatre policiers sont arrivés sur les lieux du vol [...] un des jeunes tentait de s’enfuir [...] Son complice était quant à lui demeuré au sous-sol de la résidence. L’autre jeune voyou se trouvait sur le terrain d’une maison voisine et criait “attention les **coches**!”... » (B[lanchar], B[ernard] [1995], « Trois voleurs de bonne famille pris sur le fait : un premier et probablement un dernier délit », Belœil, *L’Œil régional*, 26<sup>e</sup> année, n° 16, 24 juin, p. A11.)
- 5.05 « Une fois de plus, la marmite a sauté dans le Vieux-Québec. C’est à coups de jets de poivre de Cayenne, de bombes lacrymogènes et de matraques que les policiers ont dispersé les centaines de fêtards qui ont pris d’assaut le centre de la capitale, dans la nuit de vendredi à hier. [...] Des propos qu’un autre résumait ainsi : “Les **cochs** veulent nous descendre. Qu’ils nous laissent donc tripper.” » (Salvet, Jean-Marc [1996], « Gaz lacrymogènes et jets de poivre de Cayenne contre des centaines de fêtards dans le Vieux-Québec », Québec, *Le Soleil*, 100<sup>e</sup> année, n° 127, 5 mai, p. A1-A2.)
- 5.06 « L’habitude que certains ont de réagir à tout ce qu’ils perçoivent comme une “provocation” des “**cochs**”. » (S[alvet], J[ean]-M[arc] [1996], « Pour expliquer l’inexplicable », Québec, *Le Soleil*, 100<sup>e</sup> année, n° 127, 5 mai, p. A3.)
- 5.07 « ces “vauriens” que La Presse décrivait en page trois, ces jeunes qui dénoncent les “**cochs**”, ce ne sont pas tous des punks, ou des enfants sans toit. » (Rheault, Ghislaine [1996], « Salsa au poivre de Cayenne... », Québec, *Le Soleil*, 100<sup>e</sup> année, n° 129, 7 mai, p. A5.)
- 5.08 « Des jeunes filles de 16 ans, “trop maquillées”, ont dit ne vouloir répondre [...] “Les ‘**coch**’ patrouillent” leur a dit une fille. “Tu peux te faire carter deux ou trois fois par semaine”. » (Rheault, Ghislaine [1996], « Les jeunes du Vieux », Québec, *Le Soleil*, 100<sup>e</sup> année, n° 138, 16 mai, p. A5.)
- 5.09 « Quant aux manifestants, ils promettent aux “**cochs**” de les “avoir la prochaine fois”. » (Roy, Martin [1996], « L’épisode le plus récent d’une longue série », Québec, *Le Soleil*, 100<sup>e</sup> année, n° 176, 25 juin, p. A5.)
- 5.10 « Le Tab...Arnaque est un fanzine, un petit journal réalisé sans moyens. [...] À la “une”, une photo de la manif du 3 mai dans le Vieux-Québec, suivie du message “Révoltons-nous”. Quelques

pages plus loin, un spécial BD intitulé “Fuck les **coch’s**”. [...] Les auteurs signent sous des pseudonymes. Certains fréquenteraient l’école secondaire des Etchemins, à Charny. » (Salvet, Jean-Marc [1996], « Après Démanarchie, Tab... Arnaque », Québec, *Le Soleil*, 100<sup>e</sup> année, n° 181, 30 juin, p. A3.)

5.11 « C’est certain qu’au début, on savait que dans notre dos, ils [les élèves d’une école primaire de Shawinigan] pouvaient nous appeler les “**coches**” (cochons) ou les bœufs. Mais avec le temps, ça a changé. Notre approche se voulait avant tout amicale » (Légaré, Isabelle [2000], « Le climat de violence s’amenuise », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 80<sup>e</sup> année, n° 30, 26 octobre, p. 2.)

5.12 « Nous avons peur que les policiers nous frappent avec leurs matraques. L’atmosphère était à couper au couteau. Une jeune

#### 7.6.5.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques

5.14 « C’est une place qu’on peut fumer, boire pis anyway. Jusqu’à temps qu’un cave nous aye framé, pis que les **cochs** [kɔʃ] soient venus pour nous embarquer! » (Redcore [1998], « Free D », *Amyao*, Laval, Disques Amalgame.)

5.15 « Ça a juste pris une erreur pis les **cochs** [kɔʃ] ils ont débarqué. » (Sans Pression [1999], « Patnai [patnè] à vie », *514-50 dans mon réseau*, Montréal, Disques Mont Real.)

5.16 « J’haïs les cops [...] Je représente Québec. Je représente la Rive-Sud. [...] Pendant que tu pètes ta coche, t’es mieux d’appeler les **cochs** [kɔʃ], sinon je te décoche. » (83 [2001], « Huit-trois », *Hip-hop 101*, Laval, Disques Audiopact.)

5.17 « J’m souviens quand j’étais grimpé dinz arbres/Pour jouer à cache-cache/Astheure on se cache des **cochs** [kɔʃ]/Juste pour faire du cash, cash » (Chub-E Pelletier [2003], « Mémoires d’un homme », *La Pénétration*, Montréal, BBT Wreck Hurdz.)

5.18 « C’est D-Rush 5 et 8, sûr que j’évoque l’élite, jusqu’aux portes de ta ville, fuck les **coches** [kɔʃ], les ministres » (Chacalcolik [2013], « Normale folie », avec la collaboration de D-Rush, Dony S, Lil P.-A., Blackapar et Im-Monde, *La naissance*, [s. l.], [s. é.].)

filles, cheveux verts en bataille, a insulté les “**coches**” en hurlant : “On n’a pas à se soumettre! On essaie de défendre notre honneur, ostie!” » (Ouimet, Michèle [2009], « Montréal n’est pas Beyrouth », Montréal, *La Presse*, 125<sup>e</sup> année, n° 144, 16 mars, p. A3.)

5.13 « “Les ‘boeufs’ nous posent toujours des questions pas rapport”. “Les ‘**coch**’ font des ‘power trip’ et ils sont racistes”. “Quand je vois les ‘cerises’ [gyrophares] arriver, je ‘décrisse’ parce que je sais qu’ils vont me tomber dessus pour aucune raison”. [...] Sans tabou et sans retenue, mais toujours dans le respect, une quinzaine de jeunes d’Hochelaga-Maisonneuve utilisateurs des services des Auberges du cœur ont évacué leurs frustrations vis-à-vis le travail des policiers. » (Beauchemin, Philippe [2009], « Évacuer les frustrations envers les policiers », Montréal, *Nouvelles Hochelaga-Maisonneuve*, vol. 2, n° 25, 23 juin, p. 1)

◆ Cette pièce a servi de démo à l’album *La naissance*, paru en 2015, chez 4<sup>e</sup> Régiment, à Montréal, mais elle ne figure pas sur l’album final. Elle est toutefois accessible en ligne ([chacalcolik.bandcamp.com/track/normale-folie](http://chacalcolik.bandcamp.com/track/normale-folie)).

◆ Chacalcolik, de son vrai nom Mathieu Turmel, nous a indiqué que D-Rush est le surnom de Samuel Desroches, originaire de Drummondville. Il nous confirme aussi que le syntagme « 5 et 8 » qu’il appose à son nom représente sa taille en pieds et en pouces et non pas le début d’un indicatif téléphonique (qui aurait servi à signaler une appartenance régionale, suivant une pratique répandue dans le monde du hip hop).

5.19 « Les **coches** [kɔʃ] on trouver un p’tit boutte de ton frère sur mon dash Pis y’ont trouver un autre petit boutte de ton frère dedans l’fleuve » (Les Anticipateurs [2013], « Comme un ninja », *Tour du chapeau*, Sorel, EstiktéLette Productions.)

5.20 « Faut que j’prépare mes roches. Des fois j’m sens surveillé par les **coch’s** [kɔʃ]. Des fois j’m sens surveillé par les bœu’s. Mais j’men câlisse parce que mon F-450 est neu. » (Les Anticipateurs [2014], « Fuck La Police », *Prolongation [tirs de barrage]*, Sorel, EstiktéLette Productions.)

5.21 « On est comme des chiens de rues. Roche dans les poches mais les **coches** [kɔʃ] ont rien vu Pis y’on rien entendu » (Les

Anticipateurs [2015], « Piste éponyme à l'album », *Gangster original de la langue française* [G.O.L.F.], Sorel, EstiktéLette Productions.)

- 5.22 « Des pics, des pintes, une vieille guitare/Des pucks des plaintes à s'coucher tard/ Les **cochs** [kɔʃ] débarquent on joue trop fort/pour 3-4 bums qui vident le bar » (Mr. Porky [2015], « Un christ de style », *La crotte du y'âble*, Montréal, [s. é.].)

### 7.6.5.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées

[Ø]

### 7.6.5.1.4 Attestations dans les médias sociaux

- 5.25 « on a déjà passer à 2 poils de s'faire arrêter d'un dépanneur à 5 h du matin parce que la fille pensait qu'on voulait la braquer. Les policiers nous ont fouiller pis toute. Tk [en tout cas], le pire, c'est qu'on était juste là pour se réchauffer en attendant que Le Roy Jucep [restaurant de Drummondville] ouvre, pour aller bouffer une poutine à 6 h. Là, quand les **cochs** sont arrivés, on étaient en train de conter des jokes à la fille au comptoir pour étirer le temps sans que ça paraisse qu'on était juste là pour se réchauffer. » (HipHopFranco [2002], Yogue Daddy [Guy Daudelin, homme, Drummondville, né le 8 janvier 1980], 22 octobre, [www.hiphopfranco.com/forum/le-salon/les-troub-avec-la-police-1374.html].)
- 5.26 « la police on en a besoin, mais ce qu'on a pas besoin, c [c'est] les ptits frais chier [hâbleurs] dans la popo [police], les ptits criss [...] qui sont flics pis qui mette des tickets pour faire chier pis s'amuser [...] 👉 👉 [icônes du doigt d'honneur, ici remplacées par des émojis] c pour les **cochs** sale » (MontrealRacing [2005], silvercl500 [homme, Montréal, né le 2 mars 1980], 10 juin, [www.montrealracing.com/forums/showthread.php?145729-Police-fantome-arggggh/page5].)

- 5.23 « Recherché par les **coches** [kɔʃ] Me suis envolé aux Caraïbes J'ai grandi dans la sloche » (Les Anticipateurs [2017], *\$loche*, Sorel, EstiktéLette Productions.)

- 5.24 « Man y faut faire ça comme du monde, faut pas qu'ça soit à botch/Y faut que t'embrayes comme y faut, sinon tu fuckes la clutch/Mais faut qu'tu slaques la pédale mais qu'tu voyes les **cochs** [kɔʃ] » (Seba et Horg [2018], « Man y faut que ça », *Grosso-Modo*, Montréal, L-A be.)

- 5.27 « deux belles cerises rouge et bleue [girophrares de police] [...] les 2 **cochs** sont sortis de leur char mon dit "jespere que ton char est en regle que tas tes papiers..." » (Club Corolla Québec [2006], JazzMaster [Jean-Michel Fortin, homme, ville de Québec], 23 avril, [clubcorollaquebec.com/vb/showthread.php?t=784].)

- 5.28 « Hey sérieusement quand je pense à ces années là, j'aurais de quoi faire un film. [...] J'ai tellement d'affaires à compter... Mes 289 retenues en secondaires 3, [...] les journées vertes [passées à fumer du cannabis] et blanches [d'activités sportives hivernales], [...] les évacuations avec le son très spécial du système d'incendie, le policier jeunesse [...], des cochonneries [rapports sexuels] sur le toit de la cabane de la "stcum" [Société de transport de la Communauté urbaine de Montréal], la piscine, les restants de la maison des jeunes, le CLSC et ses cue-tips (houth) [allusion à la douleur que cause le dépistage par écouvillonnage endo-urétral], la 69 gouin et dans mon cas la 30 [arrêts de lignes d'autobus 69 et 30, à Montréal], allez se bencher [s'asseoir sur un banc] au termi henri-bou [terminus Henri-Bourassa] et quand les **cochs** arrivaient, on se flexait [déguerpissait]... » (Retrouvailles [2007], Éric Dussault [homme, Montréal, né vers 1980], 4 janvier, [www.retrouvailles.ca/anecdotes.php?Ecole=9564].)

- 5.29 « [en janvier 2007, un agent du Service de police de la Ville de Montréal publie sur le Web une chanson intitulé “Ça va faire là”, qui critique les accommodements raisonnables] Bon Moi Jvois Juste Le Bon Côté de Cette Histoire... Le Gars a eu De la Marde Mais ESTI QU’SA CHANSON A FAIT JASER/Criss Il Pouvait Pas Rêver Meilleur Pub Fallait Juste Savoir qu’les **Coch** Ont Désapprouver Sa Chanson Pour qu’tout l’monde Veuillent l’entendre Et La Faire Passer Partout Sur le Web/Ceci dit Moi JDit Caliss On va y Laisser sa Liberté D’opinion On est dans un Pays Libre Esti Mais c’pas a Cause qu’est **Coch** qu’on Doit y Enlever sa Liberté D’expression Criss On Est Pas des Estis D’communiste » (HHQC [2007], bighug886 [Québec], 6 février, [forum.hhqc.com/archive/index.php/t-8925.html].)
- 5.30 « si tu sens l’weed [le cannabis] ou l’alcool et qu’tu marche pas droit ou wtv [whatever, n’importe quoi d’autre]. Anyways [peu importe], être buzz [sous l’effet de la drogue] a coté d’un popo [police], ca t’fait stress [stresser] en caliss [énormément] (pour ma part du moins)... Surtout quand ton boy [ami] a coté geule des trucs “asti [osti, sacre pour intensifier] qu’y’étais bon ton weed [cannabis], main [man, mon gars], caliss que j’suis high [euphorique à cause de la drogue]” a 2m [deux mètres] d’un **coch** XD [émoticône du rire] » (HHQC [2008], Essi [Beauport], 28 mars, [forum.hhqc.com/archive/index.php/t-16628.html].)
- 5.31 « La solution sera un détecteur de radar pour moi très bientôt. Interdit au Québec et les **cochs** ont des détecteurs de détecteur de radar fake fais toé pas pogner... » (Auto123 [2008], Japfan [homme, ville de Québec, né le 8 avril 1983], 3 mai, [www.auto123.com/fr/community/forum/showthread.php?19216-Fin-des-amendes/page3].)
- 5.32 « V’la [voilà, il y a] 2 semaines on a commencé a pelleter un jump [tremplin] pour traverser ma rue en ski-doo [motoneige] [...] Le premier [un policier] dit : tu fais pas ce jump la [là] en ski-doo? La j’di ben ouais! LE policier etait jeune yavait [il avait] l’air a [de] trouver ca [ça] cool fek [fait que, alors] y dit : etk [en tout cas] bouger [bougez] pas yen [il y en] a deux qui s’en viennent vous parler. La j’di a mon chum [ami] avoye [envoye, allez, vite] ramasse le stock [matériel] on décaliss [déguerpit] d’icitte [d’ici] j’Sais comment ca va virer [ce qu’il va arriver].... La mon chum dis bha [ben, bien] non la y vont enk [rien que, seulement] nous parler un peu finalement y reussi a me convaincre. Les 2 char [voitures] de **coch** arrive [arrivent] pis [puis, et] on s’est faite chier dessus [couvrir de reproches] loll [ah ah] » (Communauté des motoneigistes internautes du Québec [2009], rider888 [homme, Saguenay], 7 février, [www.motoneigeauquebec.com/forum/showthread.php?73750-Faut-toujours-avoir-la-police-dans-les-pattes].)
- 5.33 « “La manif au Palais de justice de Sherbrooke n’est pas encore partie, les gens sont encerclés par les policiers, ceux-ci disent que la manif est illégale et que les gens devront s’identifier car ils sont en état d’infraction. La rue King est bloquée par les **cochs** des deux côtés, ils ne laissent personne rentrer ou sortir.” —une étudiante dans le tas. [...] » (Facebook [2012], Sylvain Bérubé [Sherbrooke], 17 mai, [www.facebook.com/sylvain.berube.geek/posts/10150979514006804].)
- 5.34 « Quand tu traverse a une lumiere rouge [quand quelqu’un brule le feu de circulation] (a pied, en bike [en vélo], en auto..etc) tu prend la chance [le risque] de te faire donner un tiquet [une contravention]. T’as juste a assumer les couts des tes risques. [...] Et pour les polices, on dirai juste qu’y a beaucoup de monde qu’y les aime pas, pis je suis loin d’être surpris avec ca. Je connai pas grand monde qu’y appelle pas les polices des “**coch**”. C’est immature en sale [très immature]. » (Reddit [2013], dewse, 12 juillet, [www.reddit.com/r/Quebec/comments/1i3xmj/une\_contravention\_de\_651\_pour\_un\_cycliste/cb1eqx5].)
- 5.35 « [Richard] Martineau, lui on peut le détesté [sic] c’est un lobotomisé de droite avec des œillères. [...] Soit, il est vendu, soit il y présente sa vrai personnalité, la même qui a appelé les poulets (911) parce qu’il était pris dans le trafic pis il voulait que les **cochs** viennent faire la circulation. » (Reddit [2013], zigzaghd, 27 septembre, [www.reddit.com/r/Quebec/comments/1n5a2y/estce\_quil\_y\_a\_une\_personnalité\_québécoise\_que/ccgld35].)



5.36 « [le 2 juillet 2017, deux individus ont agressé et séquestré des adolescents qui ayant essayé s'introduire dans leur voiture pour les voler] des ados qui font des conneries, ça veut pas dire que t'es mal ajusté pis que tu vas te criminaliser. ça en prend pas mal plus que ça. genre, ce faire prendre par des osti de désaxés et se faire humilier et séquestré plutôt que d'avoir les **coches** qui viennent te sacrer une osti de bonne peur et d'avoir des conséquences chez vous » (Reddit [2017], blabbal, 13 juillet, [www.reddit.com/r/Quebec/comments/6n15z8/arrêtés\_pour\_sêtre\_fait\_justice/dk66dfs].)

5.37 « WTF! [mais voyons!] La seule façon qu'un **coche** aillent pas son salaire seraient si il est emprisonné?!? mettons [disons] qu'il est condamné, mais pas de prison, il va être suspendu avec salaire? c'est complètement débile! [insensé] les policiers de Montréal sont déjà les mieux traité/payé au monde. crise [espère] d'enfant gâté pourris [choyés à l'excès, à en devenir capricieux]. après, ils s'étonnent que bien des gens n'aient aucune confiance en eux. ce sont des petits prince avec beaucoup de pouvoir! » (Reddit [2017], blabbal, 10 août, [www.reddit.com/r/Quebec/comments/6su7qg/les\_policiers\_de\_montréal\_pourraient\_ne\_plus/dlfmtnb].)

5.38 « [le 28 mai 2017, lors d'une tentative d'arrestation à Montréal-Nord, deux policiers ont été attaqués au couteau et encerclés par une foule d'environ 150 personnes] je suis un gars de mtl-nord [Montréal-Nord] et j'ai déjà été "street" [de la rue]. [...] Le

## 7.6.5.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites

### 7.6.5.2.1 Enquêtes linguistiques

[Ø]

### 7.6.5.2.2 Enquêtes ethnologiques

[Ø]

mindset [la mentalité] des jeunes est à chier [tout à fait pitoyable]. dans mon temps, on les aimait pas plus les "**cochs**", on faisait des choses pas toujours légit [légitimes], et eux, leur job [rôle] c'est de nous pogner [attraper]... mais batard [juron qui exprime le dépit], on jouait au hockey cosom avec eux, au basket etc... à quelque part il s'est passé qqch qui a changé le mindset des jeunes... 150 autour de 2 policiers... c'est n'importe quoi ça. » (Reddit [2018], effotap [homme, Montréal-Nord], 25 janvier, [www.reddit.com/r/montreal/comments/7swxxs/une\_arrestation\_dégénère\_à\_montréalno rd/dt8mhnv].)

5.39 « Ça serait bien si la STM serait moins politiquement correct comme ça. Au moins on pourrait connaître la cause des interruptions [du service de métro à Montréal] et la vraie durée potentielle des interruptions. Du genre : "Un Motté [individu miteux] sua brosse [saoul] fout la marde [sème le trouble] pis y [et il] bloque les portes. Les **coches** se pointent beto [bientôt]. Ne pas toucher ses bouteilles vides, y'en a dedans.". [...] Pourraient aussi utiliser un orthographe correct, mais ça serait moins drôle. » (Reddit [2018], samueldes, 2 août, [www.reddit.com/r/Quebec/comments/93ou71/montréal\_cest\_toi\_ma\_ville/e3gol3].)

## 7.6.6 Vocabulaire *cochon*

### 7.6.6.1 Emploi en contexte

#### 7.6.6.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

- 6.01 « J'aperçois deux gendarmes. Je fais demi-tour, ils m'appellent. Je file à toute vitesse, ils s'élancent à ma poursuite... Moi. J'étais chargé, vous comprenez. Ils me rattrapent, les **cochons**. » (L., J. [1943], « La salle à manger des Martin — Une lettre de France », Montréal, *Le Canada*, 41<sup>e</sup> année, n° 80, 8 juillet, p. 4.)
- 6.02 « Les manifestants [allemands] traitèrent les policiers de “**cochons** communistes”. Il est à se demander cependant si les manifestants étaient de sincères anti-communistes ou simplement des gens du marché noir irrités par l'intervention de la police. » (Bria, George E. [1948], « Les Russes ont pénétré dans le secteur anglais, à la chasse de prétendus auteurs du marché noir », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 28<sup>e</sup> année, n° 244, 20 août, p. 1.)
- 6.03 « certains couples se tenaient enlacés au point de réaliser le miracle de l'unité dans la dualité. D'autres s'embrassaient à bouche que veux-tu, malgré mes phares braqués insolemment sur eux [...] “Beau spectacle” me dis-je, “et les Américains doivent avoir une haute idée de la ville catholique par excellence du Nouveau-Monde devant de pareilles saloperies” [...] Sur ces entrefaites, une auto de patrouille occupée par quatre policiers s'arrêta près de ma voiture [...] l'un d'eux m'interpela en me demandant si je cherchais quelqu'un. “Je cherche des **cochons**” répondis-je, “et j'en ai trouvé des centaines jusqu'ici”! Ma réponse provoqua un éclat de rire mais quand je demandai s'il n'y avait pas moyen de mettre fin à la pareille vacherie, on me répondit, le plus sérieusement du monde, que malheureusement, il n'y avait à peu près rien à faire. » (Forest, J.-E. [1961], « Plaines d'Abraham », Montréal, *Le Devoir*, vol. 52, n° 139, 14 juin, p. 4.)
- ♦ Une version tronquée du texte a aussi été publiée dans [1961], « Sur les Plaines d'Abraham », Québec, *L'Action catholique*, 54<sup>e</sup> année, n° 16 585, 13 juin, p. 4.
- 6.04 « Les policiers militaires américains et les policiers de l'Allemagne de l'Ouest ont dû retenir plusieurs centaines de Berlinoises de l'Ouest qui voulaient prendre d'assaut un autobus transportant 25 militaires soviétiques au monument de guerre soviétique à Berlin-Ouest. [...] La foule frappait sur les côtés de l'autobus en criant : “**cochons**” et autres épithètes du genre. » ([anonyme] [1961], « Les Allemands de l'Est ABATTENT un réfugié qui tentait de gagner Berlin-Ouest à la nage », Sherbrooke, *La Tribune*, 52<sup>e</sup> année, n° 157, 25 août, p. 1.)
- 6.05 « Plus de 6000 chômeurs, venus de tous les coins de la Grande-Bretagne, brandissant des pancartes, criant des slogans violemment anti gouvernementaux et réclamant du travail, se sont heurtés durement avec quelque 500 policiers devant le parlement anglais [...] Des policiers montés ont foncé à plusieurs reprises dans la foule des manifestants. Ceux-ci ont répliqué en lançant à la face des policiers du... fumier de cheval, leur criant : “**Cochons** de fascistes”...; “C'est pire que la Gestapo”. » ([anonyme] [1963], « Les chômeurs anglais manifestent violemment contre le gouvernement », Montréal, *Le Devoir*, vol. 54, n° 72, 27 mars, p. 5.)
- 6.06 « les slogans étaient socialistes. [...] on s'en pren[n]ait à la petite élite canadienne-française. Et pour cause! [...] j'étais dans la salle, moi, et j'avais honte, oui, honte de mes compatriotes qui chantaient : “Les bourgeois c'est comme les **cochons**”. » (Major, André [1963], « Chronique d'une révolution : progrès des manifestations », Montréal, *Parti Pris*, n° 2, novembre, p. 55.)
- 6.07 « “It is brutality” hurlait Mitchell Wheeler pendant qu'il était transporté vers une auto par cinq agents [...] Il a même trouvé un mot en français pour qualifier les policiers de “**cochons**”. » ([anonyme] [1966], « Un Sherbrookoise sème la terreur pendant une heure avant d'être désarmé et capturé », Sherbrooke, *La Tribune*, 57<sup>e</sup> année, n° 215, 8 novembre, p. 1.)



- 6.08 « les Panthères [Black Panthers] croient que leur chef a été victime des harcèlements des agents de police — qu'ils nomment “**cochons** racistes” — eu égard à sa très ferme détermination de mettre fin à “l’oppression des Blancs”, à Oakland d’abord. » (Jeschke, Paul [1968], « La panthère n’attaque pas la première... mais si on l’attaque elle riposte vicieusement », Montréal, *La Presse*, 84<sup>e</sup> année, n° 163, 15 juillet, p. 5.)
- 6.09 « Plus tôt dans la journée, 1000 manifestants adversaires de la politique américaine au Vietnam [...] chantaient “Ho, Ho, Ho, Chi Minh” en cadence, et criait “**Cochons, cochons**”, aux policiers. » ([anonyme] [1968], « La convention démocrate s’ouvre dans le chahut », Montréal, *La Presse*, 84<sup>e</sup> année, n° 200, 27 août, p. 1.)
- 6.10 « “Vous voyez ces ‘**cochons**’, là-bas, observe une jeune fille à l’air doux mais décidé. Si je le pouvais, je les castrerais!” Peut-être qu’à Chicago les journalistes comprennent mieux les jeunes révoltés parce qu’ils ont déjà eux aussi goûté à la brutalité de la répression policière. » ([anonyme] [1968], « A Chicago, les jeunes en colère protestent contre des hommes légers porteurs d’un lourd bilan... », Montréal, *La Presse*, 84<sup>e</sup> année, n° 201, 28 août, p. 5.)
- 6.11 « D’une part les fils et les filles de la bourgeoisie aisée, étudiants universitaires pour la plupart, dépourvus de spicos d’argent, mus par idéalisme à demander la justice sociale pour les Noirs, la paix pour les Vietnamiens. Leurs armes : pancartes, guitares et parures. Face à eux, les policiers, issus de la petite bourgeoisie, mi-lettrés, mal payés, préoccupés de boucler les fins de mois et d’acheter un appareil de télévision, une machine à laver, haïssant les Noirs dont la montée les menace directement. Leurs armes : matraques, crosses de fusils, gaz lacrymogènes. Encore une fois, ce fut Caliban contre Ariel. Les policiers hurlant “Tue, tue, tue!” quand ils se ruaient sur les jeunes, ces derniers répondant : “**Cochons, cochons, cochons!**” » (Wiznitzer, Louis [1968], « Dernier sprint de la course électorale américaine : deux éternels seconds se font maintenant la lutte », Montréal, *La Presse*, 84<sup>e</sup> année, n° 206, 4 septembre, p. 5.)
- 6.12 « ils s’entendent pour affirmer que les policiers de Chicago sont des “**cochons**” (je cite) et que le congrès démocrate a été une farce tragique, monstrueuse — comme Ionesco lui-même n’aurait pas pu en inventer. » (Poisson, Roch [1968], « Chicago — Quatre [drôles de] visages dans la foule », Montréal, *Photo-journal*, vol. 32, n° 26 [27], 23 octobre, p. 50.)
- 6.13 « Mlle Baez, qui a été arrêtée deux fois déjà pour ses participations à des démonstrations contre la violence affirme qu’il est stupide d’appeler “**cochon**” un policier ne faisant que son travail. Elle croit que lors de conflits, les hommes devraient plutôt chercher l’homme qui existe dans chaque individu et elle donne comme exemple la révolution de Ghandi. » ([anonyme] [1968], « Joan Baez trouve la contestation étudiante inutile et stupide », Québec, *Le Soleil*, 71<sup>e</sup> année, n° 282, 28 novembre, p. 50.)
- 6.14 « La révolution, à la longue, sera faite par les travailleurs, qualifiés ou non, mais les étudiants en colère, battus, frappés, vaincus mais tenaces, mais remontant à l’assaut appelant les policiers “**cochons**”, se présentant déguisés en Père Noël devant leurs juges, finiront par servir de détonateurs. En attendant, ils encaissent les coups pour les autres. » (Wiznitzer, Louis [1969], « Interview exclusive d’Herbert Marcuse, théoricien révolutionnaire fort doux... Marx est Allah, Mao est son épée, Marcuse est son prophète », Montréal, *La Presse*, 85<sup>e</sup> année, n° 3, 4 janvier, p. 7.)
- 6.15 « Près de l’entrée principale de l’institution, quelque mille personnes marchaient arborant des pancartes. Ces manifestants criaient aux policiers qui montaient la garde, “**cochons**”, “fascistes”, et “scabs” (traîtres) aux étudiants. » ([anonyme] [1969], « Grève des professeurs au Frisco State College », Montréal, *La Presse*, 85<sup>e</sup> année, n° 5, 7 janvier, p. 37.)
- 6.16 « M. Chartrand dit que les “policiers provinciaux se parjuraient comme des **cochons**, comme cela arrive d’ailleurs pour des policiers municipaux”. » (Lafrenière, Jacques [1969], « Michel Chartrand a perdu un défenseur : Trudeau... », Montréal, *La Presse*, 85<sup>e</sup> année, n° 17, 21 janvier, p. 5.)
- 6.17 « “Nous sommes tous communistes, nous sommes tous communistes!” ont-ils lancé [les membres de la Students for a Democratic Society]. Plusieurs d’entre eux ont levé le poing fermé, forme traditionnelle du salut communiste. Al Young, un

représentant du “Service des nouvelles pour la libération”, une organisation de New York à laquelle souscrivent des journaux “clandestins”, a déclaré aux représentants des journaux, de la radio et de la télévision que “ceux qui ne sont pas des **cochons** devraient être disposés à signer” l’affidavit proposé. Il a accusé une journaliste du New York Times, Anthony Ripley de s’être transformé en “**cochon** et en prostituée” quand il a témoigné récemment devant le Comité de la Chambre sur la sécurité intérieure. » ([anonyme] [1969], « Pas de journalistes “capitalistes” au congrès des étudiants démocratiques », Québec, *Le Soleil*, 72<sup>e</sup> année, n° 145, 19 juin, p. 45.)

- 6.18 « Tout en restant pacifiques, les manifestants dont le nombre ne cessait d’augmenter, devinrent de plus en plus bruyants, conspuant les troupes anti-émeutes casquées de blanc aux cris de “gestapo”, “**cochons**”, “valets de l’occupation”. » ([anonyme] [1969], « Climat tendu à Prague », Québec, *Le Soleil*, 72<sup>e</sup> année, n° 195, 20 août, p. 1.)
- 6.19 « Le mot “pig” fut découvert sur les lieux du crime [...] Ce détail est important “pig” **cochon** fait partie du vocabulaire néo-politique américain depuis deux ans environ Il a été “lancé” par les “Panthères noires” et servait tout d’abord à designer uniquement les policiers. Par extension, les ultra-radicaux américains l’appliquent aujourd’hui à tout représentant du “pouvoir blanc”. » (Amalric, Jacques [1969], « Les crimes “rituels” de Los Angeles — Le “hippisme” dévoyé », Montréal, *Le Devoir*, vol. 60, n° 287, 10 décembre, p. 6.)
- 6.20 « Il a ajouté que le gouvernement avait prouvé que Rubin avait exhorté les manifestants à “s’emparer des **cochons**, à tuer les **cochons**”. Le mot “pig”, dans le langage noir, désigne les policiers, et, d’une manière plus générale, tous ceux qui sont responsables du maintien de l’ordre établi. » ([anonyme] [1970], « L’émeute du congrès démocrate qualifiée de “début de révolution” », Québec, *Le Soleil*, 73<sup>e</sup> année, n° 37, 11 février, p. 74.)
- 6.21 « le mot “pig” **cochon** — épithète réservé à la police par les hippies ou les extrémistes de toutes sortes avait été écrit en lettres de sang sur une porte des lieux des carnages. » ([anonyme]

[1970], « Susan Atkins songe à se rétracter... », Sherbrooke, *La Tribune*, 61<sup>e</sup> année, n° 17, 11 mars, p. 1.)

- 6.22 « “Je ne reconnais ni les accusations ni le tribunal, a crié la jeune Barbara Biley âgée de 20 ans, demeurant à Ottawa. Je suis une prisonnière politique”. Elle a qualifié les policiers de “**cochons** de fascistes” et le juge Swabey ainsi que le tribunal de “laquais des États-Unis”. » ([anonyme] [1970], « Policiers qualifiés de “cochons de fascistes” », Sherbrooke, *La Tribune*, 61<sup>e</sup> année, n° 51, 21 avril, p. 16.)
- 6.23 « Au moins huit personnes ont été arrêtées pendant la deuxième journée de manifestations qui se sont déroulées devant le consulat américain à Toronto. [...] Les jeunes ont traité les policiers de “**cochons**” et de “fascistes” quand les manifestants ont été introduits dans une voiture cellulaire. Les manifestations avaient été organisées par le Comité de mobilisation contre la guerre au Vietnam » ([anonyme] [1970], « Huit personnes arrêtées à Toronto au cours d’une manifestation contre la guerre au Cambodge », Québec, *Le Soleil*, 73<sup>e</sup> année, n° 109, 7 mai, p. 14.)
- 6.24 « À Buffalo, le conseil municipal adoptait hier une nouvelle loi en vertu de laquelle toute personne qui traitera un policier de “**cochon**” (pig) commettra un acte illégal. L’utilisation de ce terme à l’endroit d’un fonctionnaire ou d’un directeur scolaire constituera également un délit. » ([anonyme] [1970], « Un autre leader noir est assassiné en Géorgie; Nixon accepte d’entendre les griefs des Noirs », Montréal, *La Presse*, 86<sup>e</sup> année, n° 116, 20 mai, p. 6.)
- 6.25 « Un officier de la police de Long Beach, Californie, montre son insigne à côté d’une petite épingle à cravate ayant la forme d’un **cochon**. En jargon policier, le sigle “PIG” veut dire “Pride, Integrity, Guts” (Fierté, intégrité, courage). Des centaines d’officiers portent ces **cochons** miniatures sur leur uniforme. C’est leur façon de répondre aux manifestants qui ont pris l’habitude de qualifier les policiers de “pigs”. » ([anonyme] [1970], « Un mot à double sens », Montréal, *La Presse*, 86<sup>e</sup> année, n° 118, 22 mai, p. 18.)
- 6.26 « Allez-y. Traitez de “**cochon**” le premier flic américain que vous croiserez. Mais attention... il se pourrait bien qu’il s’en fiche complètement. Le phénomène tient de la haute psychologie.

Devant la campagne de dénigrement moussée par les éléments contestataires qui leur collait à tout propos l'étiquette infamante de **“cochons”**, les policiers américains ont en effet décidé de lancer une campagne vraiment inusitée dont le thème est : “Ils sont jolis, les **cochons**”. » ([anonyme] [1970], « “Jolis... les **cochons**” », Sherbrooke, *La Tribune*, 61<sup>e</sup> année, n° 79, 23 mai, p. 1.)

- 6.27 « Manson haïssait les Noirs mais il baissait autant l'Establishment blanc, auquel il ne se référait jamais autrement que “Pigs” — **cochons**. Dans le langage des hippies américains le mot Pig est réservé à la police. » ([anonyme] [1970], « Le pourquoi de la tuerie : une philosophie violente à base d'Apocalypse et de Beatles [sic] », Sherbrooke, *La Tribune*, 61<sup>e</sup> année, n° 132, 25 juillet, p. 1.)
- 6.28 « Un groupe de quelque 12 policiers battit en retraite pistolet en main, devant une foule qui criait : “Arrêtez les **cochons**”. » ([anonyme] [1970], « Émeute au cours d'un festival de musique rock à Chicago », Québec, *Le Soleil*, 73<sup>e</sup> année, n° 176, 28 juillet, p. 2.)
- 6.29 « Une foule de jeunes Noirs brandissant des couteaux et des bouteilles cassées et chantant “tuez les **cochons**” se sont heurtés à un solide cordon de police, hier, devant un club de jeunes de l'ouest londonien. » ([anonyme] [1971], « Violente bagarre entre jeunes Noirs et policiers à Londres », Québec, *Le Soleil*, 74<sup>e</sup> année, n° 12, 26 mai, p. 90.)
- 6.30 « Traiter un policier de “chien” ou de “pig-**cochon**” peut ne pas faire très sérieux et risque fort d'antagoniser ces gens mêmes que les révolutionnaires essaient de gagner à leur cause ou, à tout le moins, de neutraliser. Mais les rapports actuels de puissance sont tels que traiter l'ennemi de tous les noms devient la seule arme disponible. De plus, l'injure est une soupape émotive et même les révolutionnaires ont des émotions. » ([anonyme] [1971], [sans titre], Montréal, *Mainmise*, n° 5, mai, p. 102.)
- 6.31 « Beaucoup de gens : les policiers sont de “maudits **cochons**”, des “cornichons”, des “nonos”, quand nos agents de la paix cherchent à maintenir l'ordre, à défendre la propriété publique ou privée, en dépit de la rage furieuse de certains jeunes indisciplinés, contre les gens jeunes et vieux qui ne respectent pas

les édifices publics et exercent leurs instincts de vandalisme contre tout ce qui est beau, bon et accessible à tout le monde. » (Gagnon, Fernand [1971], « Pourquoi crier “haro sur le baudet”, quand on critique la police ou la magistrature », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 51<sup>e</sup> année, n° 225, 24 juillet, p. 6.)

- 6.32 « Bernard Lortie a été trouvé coupable hier soir de l'enlèvement de M. Pierre Laporte [...] N'ayant pu obtenir une semaine pour préparer sa défense, il traita le juge de **“cochon”** et il hurla : “Nous vaincrons”. Le juge lui demanda de se calmer, puis il le fit sortir de la salle. » ([anonyme] [1971], « Lortie coupable », Sherbrooke, *La Tribune*, 62<sup>e</sup> année, n° 181, 23 septembre, p. 1.)
- 6.33 « M. Trudeau s'est bouché les oreilles avec ses doigts à son arrivée et quand il est parti une heure plus tard, quelqu'un lui a lancé : **“Cochon”**. » ([anonyme] [1972], « L'extension du français ne menace nullement les minorités », Montréal, *Le Devoir*, vol. 63, n° 71, 25 mars, p. 6.)
- 6.34 « L'imposition d'un châtiment plus lourd pour ceux qui se rendent coupables d'assaut contre la personne d'un agent de police est justifiée, selon M. Diefenbaker, surtout quand on constate que le policier devient de plus en plus la risée du public qui souvent les appellent **“cochons”** (pigs). » ([anonyme] [1972], « Diefenbaker met les Canadiens en garde contre les mouvements de contestation », Montréal, *La Presse*, 88<sup>e</sup> année, n° 71, 2 mai, p. B9.)
- 6.35 « Il est incontestable que le manque de policiers de la province et le manque d'équipement contribuent au nombre élevé d'accidents sur les grand-routes du Québec. [...] les grand-routes sont remplies de conducteurs irréfléchis et insoucians qui sont des meurtriers en puissance. Quelques-uns de ces jeunes gens [...] nomment un bon policier qui fait son devoir, un **cochon**. [...] C'est de la foutaise de dire que le policier ne fait pas son devoir et qu'il est suffisamment payé. » (Robinson, Patricia [1972], « L'auto meurtrière », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 52<sup>e</sup> année, n° 247, 16 août, p. 4.)
- 6.36 « Mark Essex, le jeune Noir qui a tué dimanche dernier, à La Nouvelle-Orléans, six personnes avant d'être lui-même abattu, avait écrit sur les murs de son appartement : “Mon destin repose

dans la mort sanglante de tous les **cochons** racistes.” (**Cochons** étant le terme utilisé par les extrémistes pour qualifier les policiers). » ([anonyme] [1973], « On ignore toujours si Mark Essex a agi seul », Québec, *Le Soleil*, 77<sup>e</sup> année, n° 13, 13 janvier, p. 54.)

- 6.37 « Une manifestation, organisée dans le but de protester contre le meurtre d’un jeune Mexico-Américain, a dégénéré en émeute samedi : 2000 marcheurs ont mis à sac le centre de la ville de Dallas et ont livré bataille à la police au cri de : “Tuez les **cochons**, tuez les **cochons**!” » ([anonyme] [1973], « 2 000 émeutiers débordent la police et mettent à sac le cœur de Dallas », Montréal, *Le Devoir*, vol. 64, n° 174, 30 juillet, p. 9.)
- 6.38 « un “Groupe Symbiotique du Québec” [...] a adressé, de Montréal, une lettre bilingue à une station de télévision de Los Angeles. La station de radio KHJ a en effet reçu un communiqué portant l’insigne du cobra à sept têtes et annonçant : “Notre Tania bien-aimée est morte. Elle a été inhumée avec tous les honneurs militaires. Vengez nos martyres en poursuivant la lutte contre les **cochons** racistes et fascistes.” » ([anonyme] [1974], « Patricia Hearst est-elle morte? », Montréal, *La Presse*, 90<sup>e</sup> année, n° 138, 11 juin, p. F14.)
- 6.39 « Dans une lettre rédigée dans un style incohérent et actuellement aux mains du département d’Etat, le jeune noir avait proclamé qu’il était le messie. “Je viens de l’est, écrivait-il, mais je suis né à l’Ouest. Je suis revenu pour briser les croix et tuer les **cochons**. [...] ”. » ([anonyme] [1974], « Le détraqué de Noël tient en haleine la Maison-Blanche », Montréal, *Le Devoir*, vol. 66, n° 298, 27 décembre, p. 10.)
- 6.40 « La jeune fille [...] a tout de suite crié aux policiers : “Ne tirez pas, j’irai avec [v]ous”. Les déclarations de ses parents semblent également indiquer que “Tania” a baissé le ton et est notamment revenue à de meilleurs sentiments vis-à-vis de ceux que, militante de la SLA [l’Armée de libération symbionaise], elle avait traités de “**cochons**”. » ([anonyme] [1975], « Relâchée sous quelle caution? », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 55<sup>e</sup> année, n° 276, 20 septembre, p. 1.)
- 6.41 « la bande à Kesey a beau traiter de **cochons** les policiers, de bandits les politiciens, de vendus les juges et de têtes de noix les chefs des religions traditionnelles, on ne peut pas dire que le nouveau monde qu’elle propose est plus réjouissant » (Beaulieu, Victor-Lévy [1976], « La bande à Kesey », Montréal, *Le Devoir*, vol. 68, n° 67, 20 mars, p. 14.)
- 6.42 « des policiers municipaux de Jonquière ne se sont pas cachés pour décrire les membres de l’escadron de la SQ comme “des maudits **cochons**”. » (Desgagné, Roch [1976], « Arvida : les policiers chargent à l’aveuglette », Québec, *Le Soleil*, 80<sup>e</sup> année, n° 245, 15 octobre, p. A2.)
- 6.43 « Occupant un local accessible à tous pour tout genre de consultation, ce policier serait à même de donner, de guider, tout en changeant l’image négative que tous se font de la police. Les jeunes sentiraient en lui un ami beaucoup plus qu’un “**cochon** de policier”. » (Murphy, Gabrielle [1977], « La police à l’école », Montréal, *La Presse*, 93<sup>e</sup> année, n° 187, 8 août, p. A5.)
- 6.44 « Présentement, le moral des policiers est mauvais plus que bas et leur cote d’amour chez les sherbrookoïses est fort détériorée. J’entends souvent encore des gens traiter les policiers de “**cochons**, chiens, poulets, etc.” alors que la population devrait les honorer et les aimer dans la période difficile que nous traversons et la misère économique que nous subissons. » (Blais, Jacques [1978], « M. O’Bready, réglez le conflit avec les policiers », Sherbrooke, *La Tribune*, 69<sup>e</sup> année, n° 15, 27 février, p. 4.)
- 6.45 « Venez me défendre. Ils sont deux **cochons** qui me tapent dessus, appelez un avocat » (Pépin, André [1978], « Un témoin dit avoir vu des policiers battre le jeune Charest », Montréal, *La Presse*, 94<sup>e</sup> année, n° 112, 16 septembre, p. F8.)
- 6.46 « Richard Charest aurait été battu par des policiers [...] Mme Guay affirme [...] avoir entendu crier le jeune Charest : “Lâchez-moi mes **cochons**. Appelez-moi un avocat” » ([anonyme] [1978], « Richard Charest aurait été battu par des policiers », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 58<sup>e</sup> année, n° 274, 16 septembre, p. 5.)



- 6.47 « Richard Charest a été battu par des policiers, à la centrale de police de Québec [...] Charest a crié, à quelques reprises : “Lâchez-moi, mes **cochons**...” » (Dubé, Guy [1978], « Un témoin jure que la police a battu Charest », Québec, *Le Soleil*, 82<sup>e</sup> année, n° 60, 16 septembre, p. A6.)
- 6.48 « Dufresne invectivait les policiers, en leur criant les injures courantes : “C... de chiens, de **cochons**”. De l’extérieur, un policier lui répondit : “Mon C... quand on va te pogner, tu vas y goûter”. » (Desgagné, Roch [1978], « Un témoin affirme que les policiers lui ont tapé dessus », Québec, *Le Soleil*, 82<sup>e</sup> année, n° 124, 2 décembre, p. A7.)
- 6.49 « Les Panthères Noires avaient été fondées en 1966 par Bobby Seale et Huey Newton [...] En décembre, la police de Los Angeles et les Panthères livrèrent une bataille rangée de quatre heures. Rien qu’en 1969, 348 Panthères furent arrêtées pour des crimes graves comprenant l’assassinat, le vol à main armée, le viol et le cambriolage. “À bas le **cochon**” : tel était leur slogan. » (Nixon, Richard M. [1978], *Mémoires Richard Nixon*, traduit de l’américain par Michel Ganstel, Henry Rollet, France-Marie Watkins, Montréal, Stanké, 1978, p. 340.)
- ◇ [1979], « Mémoires [extrait] », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 59<sup>e</sup> année, n° 156, 3 mai, p. 36.
- 6.50 « Le moins que l’on puisse dire, c’est que la police de Sainte-Foy n’est pas “**cochonne**”. Excusez l’expression mais c’est celle qui est habituellement employée par les automobilistes à l’endroit des agents de la route lorsque ces mêmes automobilistes viennent de se faire “pincer” par lesdits agents. » (Champagne, Pierre [1980], « Opération “radar” », Québec, *Le Soleil*, 84<sup>e</sup> année, n° 95, 17 avril, p. A10.)
- 6.51 « “[...] Les policiers nous parlaient en bêtes et on faisait la même chose”, dit-elle, précisant qu’elles traitaient les agents de “maudits chiens” et de “**cochons**”. » (Truchon, Michel [1980], « Sylvie Petitclerc refuse d’identifier les policiers », Québec, *Le Soleil*, 84<sup>e</sup> année, n° 240, 8 octobre, p. A12.)
- 6.52 « les jeunes Noirs ont dressé des barricades avec des plaques de métal trouvées sur un chantier. Ils ont incendié des voitures et lancé des cocktails molotov sur les policiers leur criant : “A mort les **cochons**”. Dix policiers ont été blessés dont l’un grièvement et six manifestants arrêtés. » ([anonyme] [1981], « La police britannique a arrêté plus de trois mille émeutiers », Montréal, *Le Devoir*, vol. 72, n° 109, 17 juillet, p. 5.)
- 6.53 « l’agent Demers [...] a demandé à la femme de s’identifier et a voulu savoir si elle était seule. Elle a répondu que personne ne l’attendait. Elle était très arrogante, dit-il et lui a fait remarquer “Gang de **cochons**, ça ne restera pas là...” » (Truchon, Michel [1985], « Elle était très arrogante, soutient un policier », Québec, *Le Soleil*, 89<sup>e</sup> année, n° 287, 18 octobre, p. A6.)
- 6.54 « Tous les Blancs nord-américains étaient, de prime abord, des “**cochons** à liquider”. Off The Pigs, tuons les **cochons**, tous les **cochons** de Blancs d’Amérique! Tel était le mot d’ordre des révolutionnaires noirs lorsque j’arrivai aux États-Unis. [...] Le Black Power, de plus en plus radical, ne voulait rien savoir des Blancs, fussent-ils québécois, francophones et socialistes. Pour les Noirs, j’étais, à première vue, un Blanc nord-américain comme un autre... Pas encore un “nègre blanc”. » (Vallières, Pierre [1986], *Les Héritiers de Papineau : itinéraire politique d’un “nègre blanc” [1960-1985]*, Montréal, Québec/Amérique, p. 105.)
- 6.55 « Les Québécois traitent trop facilement de chiens, **cochons**, bœufs, et j’en passe, les êtres humains qui font partie des énergies consacrées à faire respecter le droit et l’ordre. » (Dionne, Laval [1986], « A la défense des forces de l’ordre et de l’agent Parent », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 66<sup>e</sup> année, n° 89, 14 février, p. 10.)
- ◇ [1986], « A la défense des policiers », Sherbrooke, *La Tribune*, 76<sup>e</sup> année, n° 303, 15 février, p. C2.
- 6.56 « Therrien, âgé de 24 ans, avait dit devant les deux voleurs que “ce dépanneur-là était facile à faire et qu’il n’y avait pas trop de **cochons** dans le coin” » ([anonyme] [1986], « Coupable de vol qualifié », Sherbrooke, *La Tribune*, 77<sup>e</sup> année, n° 20, 15 mars, p. A4.)

6.57 « Si le policier est bien mis “c’est un snob”; si sa tenue est négligée, c’est “un bum”. [...] Si on réussit à le frapper c’est un peureux, si c’est lui qui frappe c’est un chien! [...] Un policier doit tout connaître et tout savoir... mais ne rien dire. [...] Il doit être un pasteur, un travailleur social, un diplomate, un dur et un gentilhomme et surtout, il doit être un génie [...] Voilà l’individu qu’on appelle chien, **cochon**, poulet, sale et si peu souvent ami. » ([anonyme] [1986], « Le policier, cet individu qu’on appelle si peu souvent “un ami” », Belœil, *L’Œil régional*, 17<sup>e</sup> année, n° 7, 19 mars, p. 10.)

◆ L’auteur du texte est un policier municipal.

6.58 « Ce policier fier et sensible [...] ne tolérerait pas qu’on l’appelle poulet, flic ou **cochon** » (Jinchereau, Isabelle [1986], « Après en avoir d’abord voulu aux policiers Lise Giguère n’a plus de rancune », Québec, *Le Soleil*, 90<sup>e</sup> année, n° 181, 2 juillet, p. A3.)

6.59 « L’autre jour, Monique V., 46 ans, hurlait en pleine rue Robin aux policiers : “Arrêtez-moi, gang de **cochons!**”. Elle délirait trop pour comparaître sur-le-champ. » (Roy, Paul [1987], « Plus de 3 000 malades mentaux vivent dans la misère », Montréal, *La Presse*, 104<sup>e</sup> année, n° 26, 14 novembre, p. 1.)

6.60 « Dallaire, le couteau à la main, se serait relevé et serait allé vers la caisse. Il aurait dit à la serveuse : “Appelle pas les **cochons**, je vais te tuer.” » (Champoux, Yves [1988], « Le meurtre, tel qu’il se serait produit », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 68<sup>e</sup> année, n° 248, 18 août, p. 4.)

6.61 « Facistes. **Cochons!** [...] », hurlaient les six jeunes [...] aux pieds de la dizaine de policiers qui tentaient péniblement de les maîtriser » (Lessard, Denis [1988], « La police expulse des manifestants », Montréal, *La Presse*, 105<sup>e</sup> année, n° 11, 30 octobre, p. 1.)

6.62 « La police met enfin la main sur un adolescent qui se vantait d’avoir descendu un **cochon** de flic... » (Dussault, Serge [1988], « Anatomie d’une erreur judiciaire », Montréal, *La Presse*, 105<sup>e</sup> année, n° 31, 19 novembre, p. E18.)

6.63 « Si vous sortez un peu, vous aller constater, juste à écouter causer les gus, qu’il y a plusieurs façons de parler des

fonctionnaires chargés de faire respecter les lois. Les journalistes et les policiers eux-mêmes disent “les policiers”. Les intellectuels diront parfois “les poulets” [...], mais auront généralement tendance, comme la majorité des citoyens honnêtes (c’est ceux qui, comme vous et moi, ne se sont jamais fait pogner), à parler des “flics”. [...] Si vous entrez dans la zone, là, les mots changent et deviennent pas mal moins fancy. Plus de flics. Chez les francophones qui ont juste un petit dossier, on dit “les beaux”. Chez ceux qui en ont un gros, on ne connaît que “les **cochons**”. » (Cimon, Jacques [1990], « Les flics », Montréal, *La Presse*, 106<sup>e</sup> année, n° 281, 5 août, p. A3.)

6.64 « Dix-sept ans, presque seule dans la vie et enceinte d’un bébé qu’elle a décidé de garder [...] L’adolescente demande de téléphoner à un ami. “Tu sais pas quoi? Les **cochons** sont venus pour mon chum et ils avaient mon signalement. Je te jure! Veux-tu parler à la TS [travailleuse sociale]?” Le ton est presque héroïque. » (Bouchard, Alain [1992], « L’enfant trois quarts de BS... », Québec, *Le Soleil*, 96<sup>e</sup> année, n° 59, 26 février, p. A1.)

6.65 « “Dans la nuit du 19 juin 1991, Daniel Vachon (33 ans), est revenu à la maison tout excité. Le teint blanc, il clamait qu’il venait de tuer un beu, un **cochon**”, a déclaré hier Nicole Perreault devant le jury [...] Mme Perreault est un des principaux témoins au procès de Vachon, accusé du meurtre au premier degré de l’agent Yves Phaneuf, 25 ans, abattu à bout portant au moment de faire une vérification de routine, à Verdun. » (Bellemare, Pierre [1992], « Vachon “clamait” son crime, dit un témoin », Montréal, *La Presse*, 108<sup>e</sup> année, n° 161, 2 avril, p. A5.)

6.66 « Les insultes sont carrément contre-indiquées! Dire “Maudit **cochon!**” à un gentil officier qui vous tient un bâton en aluminium sur la gorge peut entraîner des conséquences graves : la difficulté à avaler pour le reste de vos jours ou pire, l’impossibilité d’avoir des enfants. » (Fournier, Pierre [1992], « L’étiquette rose ou le “savoir-vivre” dans une émeute », Montréal, *Croc*, n° 160, novembre, p. 61.)

6.67 « “[...] je me mettais dans la peau d’un criminel. J’ai dit à la voix inconnue que je sortais de prison et que je voulais pas y

- retourner. Que je ne voulais pas faire la transaction à un endroit où des '**cochons**' pouvaient arrêter pour manger. Finalement, il m'a cru. [...]", a expliqué le témoin. » (Charbonneau, Jean-Paul [1993], « Le mystérieux fournisseur de cocaïne était-il le caporal Chevalier? », Montréal, *La Presse*, 109<sup>e</sup> année, n° 315, 9 septembre, p. A7.)
- 6.68 « il ne faut pas décourager les policiers qui vont au front. Tous les soirs, il y en a un qui va se faire traiter de baveux, de **cochon**, de tueur de Barnabé... » (Colpron, Suzanne [1994], « Les policiers ne sont plus des *intouchables* », Montréal, *La Presse*, 110<sup>e</sup> année, n° 156, 28 mars, p. A1.)
- 6.69 « La terrasse du bar [...] était bondée. Des jeunes s'amusaient [...] Des policiers, omniprésents, les observaient. [...] "Les **cochons** nous tchekaient, mais ça ne nous a pas empêchés de fêter", disait hier midi, dans un langage aussi coloré que ses cheveux, un jeune punk aux yeux dans la "graisse de bine" après une dure soirée. » (Fortier, Marco [1994], « Policiers et punks ont fumé le calumet de la paix », Québec, *Le Soleil*, 98<sup>e</sup> année, n° 181, 2 juillet, p. A10.)
- 6.70 « Abordé par des motards, [...] il a été sommé de quitter les lieux en des termes plutôt crus. "Moi, je te connais. T'es un bœuf [...]. On ne veut pas de **cochon** déguisé icitte. Cr... ton camp" » (Saint-Arnaud, Royal [1995], « René Monfette écope de six mois de prison », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 75<sup>e</sup> année, n° 271, 15 septembre, p. 4.)
- 6.71 « Roy a indiqué [...] qu'il ne collaborerait pas avec la police. "Les **cochons**, qu'ils restent en congé. Moi, j'ai rien à leur dire", a-t-il lancé. » (Cédilot, André [1997], « Autre épisode de la guerre des motards », Montréal, *La Presse*, 113<sup>e</sup> année, n° 302, 26 août, p. A3.)
- 6.72 « Au son de slogans très souvent parsemés d'injures et de mots grossiers, les manifestants ont déambulé le long de la rue [...] Du **cochon** au bœuf en passant par le chien, les policiers ont reçu une quantité impressionnante de calomnies animalières. » (Chouinard, Marie-Andrée [1998], « Manifestation colorée contre la brutalité policière », Montréal, *Le Devoir*, vol. 89, n° 56, 16 mars, p. A3.)
- ◇ [1998], « Manifestation contre la brutalité policière », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 78<sup>e</sup> année, n° 114, 16 mars, p. 2.
- 6.73 « Dès l'adolescence, M. Duchesneau rêvait de devenir policier. "À l'école, quand le professeur demandait quel métier nous intéressait, je ne cachais pas mes intentions. Les autres étudiants me traitaient de 'beu' et de '**cochon**'. Les insultes, j'y suis habitué depuis longtemps." » (Cantin, Philippe [1998], « Le policier et la mairie », Montréal, *La Presse*, 114<sup>e</sup> année, n° 322, 16 septembre, p. A5.)
- 6.74 « à tous ceux qui disent que jamais ils ne voteraient pour un policier, Jacques Duchesneau leur répond qu'ils sont racistes ou sexistes. "Si j'avais été une femme ou un Noir et qu'on m'avait dit la même chose, vous auriez dit qu'ils sont des racistes et des sexistes. On appelle ça des préjugés. Toute ma vie, j'ai vécu avec des préjugés. On m'a traité de **cochon**, de bœuf et de tout ce que vous voulez. J'ai été une police et je n'ai jamais eu honte de ça!" » (Ouimet, Michèle [1998], « Duchesneau décide de "faire parler son cœur" », Montréal, *La Presse*, 115<sup>e</sup> année, n° 8, 27 octobre, p. A2.)
- 6.75 « Nous les affublons de noms, tels que "**cochons**, poulets, bœufs, mangeurs de beignes" [...] ce n'est pas avec des propos ou attitudes de ce genre que nous arriverons à encourager une relève policière. » (Riendeau, Jacques [2001], « Gilles Proulx et les policiers de Granby », Granby, *La Voix de l'Est*, vol. 66, n° 184, 30 janvier, p. 10.)
- 6.76 « Un hurluberlu visiblement dérangé, habillé en clown, a donné du fil à retordre aux policiers et aux pompiers. [...] Sans la moindre hésitation, il a traversé le périmètre de sécurité d'une démarche chancelante, pour essayer d'entrer dans l'immeuble en flammes. Un policier s'est aussitôt interposé, lui signifiant l'interdiction de se trouver à l'intérieur du périmètre. L'individu a alors traité le policier "d'hos.. de gros **cochon**", et a bousculé l'agent. » (Santerre, David [2001], « Quand le périmètre de sécurité tourne au cirque », Granby, *La Voix de l'Est*, vol. 67, n° 56, 27 août, p. 3.)
- 6.77 « Combien de fois les gens ont traité les policiers de **cochons**, bœufs ou encore de profiteurs? » (Landreville, Jennifer [2003], « Le métier de policier : Toute une mission! », Repentigny, *L'Artisan étudiant*, 3<sup>e</sup> année, n° 8, 21 mai, p. 10.)
- 6.78 « Un ami [...] a fait appel à une compagnie de systèmes d'alarme pour protéger sa maison des voleurs éventuels. [...] En expliquant

son système, le représentant dit à mon copain de client : “... on installe aussi un bouton panique monsieur. Quand vous pesez sur ce bouton, les **cochons** arrivent ‘tusuite’.” Non mais, quel con, ce représentant. Il vend des systèmes d’alarme qui interagissent avec les policiers et les traite de **cochons** devant un client qu’il ne connaît même pas. Le père du client aurait pu être policier ou le client, policier lui-même, qu’il aurait tenu le même langage. » (Blackburn, Roger [2003], « Les **cochons** arrivent “tusuite” », Chicoutimi, *Progrès-dimanche*, 40<sup>e</sup> année, n° 17, 21 septembre, p. A20.)

- 6.79 « les policiers l’auraient mis dans l’embarras [...], a indiqué Faucher, en qualifiant les policiers de “**cochons**” et en multipliant les jurons. » (Cédilot, André [2003], « Motards : un délateur refuse de témoigner », Montréal, *La Presse*, 119<sup>e</sup> année, n° 351, 16 octobre, p. A11.)
- 6.80 « Alors le gars la battait, elle pleurait. Et à un moment donné, elle s’est arrangée pour se faire pogner par les **cochons**, par les policiers, et là, ils l’ont ramenée ici. [Sophie, 14 ans] » (Fournier, Michèle [2003], « Jeunes filles affiliées aux gangs de rue à Montréal : cheminements et expériences », Montréal, *Les Cahiers de recherches criminologiques*, n° 39, mai, p. 90.)
- 6.81 « Quelques centaines de Montréal de jeunes pris d’assaut le centre-ville de Montréal hier en fin de journée pour protester contre les politiques du gouvernement Charest [...] Au milieu d’une dizaine d’hommes en noir marchant en formation serrée, l’un d’eux a expliqué qu’il s’agissait d’un habillement symbolique pour se préparer à la répression policière. [...] Interrogé sur le port du masque, un autre a dit vouloir se prémunir contre “les hosties de **cochons** qui veulent prendre notre photo. Ils vont nous empêcher de manifester dans l’avenir et de défendre nos droits”. Il a affirmé être prêt à répondre par la violence à la violence, sans pour autant vouloir la déclencher. » (Cauchy, Clairandree [2004], « L’opposition de la rue se fait entendre au congrès du PLQ », Montréal, *Le Devoir*, vol. 95, n° 265, 20 novembre, p. A2.)
- 6.82 « Le 15 février, Kimveer indique être surveillé par les policiers, “Ils pensent que je ne le sais pas. Il scrutent mes mouvements à la loupe. Hé, les **cochons**. Vous ne devriez pas prétendre être de

gentilles petites filles gothiques alors que vous surveillez les gens... ce n’est pas gentil.” » (Cagnon, Katia [2006], « La mort photographiée en plongée », Québec, *Le Soleil*, 110<sup>e</sup> année, n° 254, 14 septembre, p. 6.)

- 6.83 « Le crime le plus glorifié en prison serait le meurtre d’un policier. Un **cochon**, disent les détenus. » (Bouchard, Alain [2007], « Le crime glorieux », Québec, *Le Soleil*, 111<sup>e</sup> année, n° 57, 24 février, p. 21.)
- 6.84 « la foule s’impatiait, criait à la brutalité policière, à l’intimidation. “Répression! **Cochons** de flics!” La vérité, c’est que ces policiers ont été assez soft, tout l’après-midi, pour ce que j’ai vu. Très peu d’impatience. Pas de réelle violence, à moins qu’on considère la seule présence de policiers en habit de combat comme étant, en soi, une chose violente. » (Lagacé, Patrick [2007], « Chacun a bien joué son rôle », Montréal, *La Presse*, 123<sup>e</sup> année, n° 297, 21 août, p. A2.)
- 6.85 « Lorsque le SPVM a décidé en début d’année d’affecter 133 policiers à la sécurité routière, Alfredo Munoz a déclaré à un quotidien de Montréal : “Là, l’image qu’on va avoir (des policiers), c’est juste celle de **cochons** qui donnent des tickets.” L’ancien policier a alors dénoncé les quotas d’infractions imposés à ses ex-collègues. » (Hirtzmann, Ludovic [2007], « Contester une contravention », Montréal, *La Presse*, 124<sup>e</sup> année, n° 59, 17 décembre, p. O4.)
- 6.86 « Arrogant et sans cesse insultant envers les policiers, Hayes les a traités d’“hostie de **cochons**”, ajoutant que c’était “tant pis pour le policier de Laval” qui venait de se faire abattre. » (Hénault, Richard [2008], « Une 15<sup>e</sup> condamnation pour un septuagénaire », Québec, *Le Soleil*, 112<sup>e</sup> année, n° 294, 24 octobre, p. 11.)
- 6.87 « “**Cochon**”, “poulet”, “mangeux d’beignes”... Les Montréalais pourraient devoir y penser à deux fois avant d’insulter un policier. » (Handfield, Catherine [2009], « Des contraventions pour les insultes? Les policiers excédés veulent sévir », Montréal, *La Presse*, 125<sup>e</sup> année, n° 95, 26 janvier, p. A9.)



- 6.88 « En apercevant une voiture de police, j'ai dit que j'aimais pas les "**cochons**" » (Thibault, Éric [2011], « Prêt à aller jusqu'au meurtre », Montréal, *Le Journal de Montréal*, vol. 47, n° 222, 26 janvier, p. 11.)
- 6.89 « les policiers sont [...] mal-aimés. Aucun métier n'a autant de noms d'animaux pour les désigner. Chiens, **cochons**, poulets... » (Laporte, Stéphane [2014], « Des militaires et des policiers », Montréal, *La Presse*, 130<sup>e</sup> année, n° 189, 7 juin, p. A16.)
- 6.90 « Un automobiliste mécontent de se faire coller une contravention est la routine de tout patrouilleur. Jusqu'au moment où le gars sort de son auto, refuse de me donner ses papiers, pendant que sa copine claque la porte du côté passager avant de nous filmer avec son téléphone intelligent et de nous lancer des "ost.. de **cochons**, vous êtes dans marde!" » (Dussault, Stéphan [2014], « Tout ça pour une contravention », Montréal, *Le Journal de Montréal*, vol. 51, n° 120, 12 octobre, p. 10.)
- 6.91 « Après les poulets, les bœufs, les chiens et les **cochons**, le lexique péjoratif anti-policier du Québécois moyen s'est enrichi d'un nouveau mot : clown. Cela, grâce à l'insolite et inefficace méthode des pantalons bariolés, parfois fluo. » (Proulx, Gilles [2014], « L'art de se nuire », Montréal, *Le Journal de Montréal*, vol. 51, n° 181, 12 décembre, p. 45.)
- 6.92 « Pendant plus de 26 ans comme policier, j'ai accumulé des images et vécu des expériences que la plupart des gens ne verront jamais dans leur vie : la pauvreté, la misère humaine, la violence, la confrontation. [...] Je me suis fait challenger plus d'une fois, je me suis fait engueuler, je me suis fait attaquer, on m'a menacé à plusieurs reprises. On m'a appelé par toutes sortes de noms différents. En fait, j'ai fait le tour de la basse-cour : un **cochon**, un poulet, un bœuf, un chien. Quand c'était poli, c'était flic ou cop. » (Contant, Benoit [2016], « Prérequis : avoir la couenne dure », Montréal, *La Presse+*, 6 juin, section « Débats », écran 5.)
- 6.93 « Le député de Québec solidaire Amir Khadir portait une cravate au motif de **cochons** à l'Assemblée nationale, jeudi. Ce jour-là, l'état-major de la Sûreté du Québec et de l'UPAC témoignait [...] Québec solidaire assure que ce choix vestimentaire singulier ne visait pas les policiers. "Cette cravate, Amir la porte les journées où on parle de corruption, de magouilles, quand ça ne sent pas bon", a-t-on expliqué. [...] on aurait bien aimé voir la tête du policier devant cette cravate porcine. » ([anonyme] [2017], « Les échos des collines – Des cochons pour la police », Montréal, *La Presse+*, 6 mai, section « Actualités », écran 15.)

#### 7.6.6.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques

[Ø]

### 7.6.6.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées

6.94



« Ces **cochons** de policiers ne te captureront jamais! »

Raymond, Alex [1950], « *Rip le détective* », Québec, *Le Soleil*, 69<sup>e</sup> année, n° 178, 29 juillet, p. 9. [traduction québécois]



« *Those pigs of police will never catch you!* »

Raymond, Alex, *Rip Kirby : Treasure Hunt*, 29 juillet 1950, bande d'images numéro 1380, case 3. [version américaine originale]

**7.6.6.1.4 Attestations dans les médias sociaux**

[∅]

**7.6.6.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites****7.6.6.2.1 Enquêtes linguistiques**

[∅]

**7.6.6.2.2 Enquêtes ethnologiques**

[∅]

## 7.6.7 Vocabulaire *ébarouir*

### 7.6.7.1 Emploi en contexte

#### 7.6.7.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

- 7.01 « Les Tabacs sont mis dans des demies banques d’eau-de-vie qui sont étanches mais les chaleurs font **ébarouir** les futailles, qui ne sont pas pleines de liquide » (Grenier, Fernand [1753; édité en 1952], Lettre de Jean-Victor Varin de La Marre à Claude Pierre Pécaudy, sieur de Contrecoeur, 27 août 1753, Montréal [Musée de la civilisation, Séminaire de Québec, Fonds Viger-Verreault P32, 4:312], *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l’Ohio de 1745 à 1756*, Québec, Les Presses universitaires Laval, p. 49)

◆ Les éditeurs affirment avoir reproduit fidèlement le contenu des manuscrits originaux, sans chercher à y atténuer la variation des graphies : « L’orthographe très capricieuse du plus grand nombre de ces documents a été respectée; on écrivait alors très souvent au son, et c’est là un phénomène dont nous avons tenté de rendre compte dans cette édition. » (*ibid.*, p. X)

- 7.02 « Au loin, sur l’île aux Œufs, huit frégates éventrées, recevaient dans leurs coques **ébarrouies** les lames qui voulaient bien s’y engouffrer, et cette gerbe miroitante qui courait se perdre dans les replis de la tempête, était tout ce qui restait du vaisseau poudrière. » (Faucher de Saint-Maurice, [Narcisse-Henri-Édouard] [1872], « L’amiral du brouillard », Montréal, *L’Opinion publique*, vol. 3, n° 13, 26 mars, p. 154)

◇ [1874], *À la brunante*, Montréal, Duvernay frères et Dansereau.

◇ [1906], « À la brunante », Saint-Jean-d’Iberville [Saint-Jean-sur-Richelieu], *Le Canada Français*, vol. 47, n° 19, 5 octobre, p. 3.

- 7.03 « La cuve s’est **ébarouie** ou plutôt est tombée en bottes par ce choc inattendu. » ([anonyme] [1878], « Campagne électorale - Comté de Témiscouata », Québec, *Le Canadien*, 47<sup>e</sup> année, n° 256, 9 avril, p. 2.)

- 7.04 « Une récompense est offerte à celui ou à celle qui nous dira où est la Cuve-Barry. Depuis son **ébarouissement**, à Témiscouata [*sic*], ses amis ont des inquiétudes sur son sort. » ([anonyme]

[1878], « Récompense », Québec, *Le Canadien*, 47<sup>e</sup> année, n° 258, 11 avril, p. 2)

◆ Ces propos ironiques font allusion à la déconfiture de l’avocat David Barry, alors candidat libéral dans le comté de Témiscouata, lors d’une allocution publique du 31 mars 1878. Voir la citation précédente (7.03).

- 7.05 « Embrouillés, les enfants, embrouillés! que y avait pas moyen de reconnaître où c’que j’en étions. Coq Pomerleau surtout se tâtait, se revirait sur tous les bords, reniflait, regardant en l’air, comme homme qu’a perdu trente-six pains de sa fournée. Il était ben dessouilé pourtant; mais malgré ça, il avait l’air tout **ébaroui**. [...] moi-même y avait un bout de temps que je me demandais si j’avais la berlue. [...] j’étais revirés bout pour bout, ou sens devant derrière, comme ou voudra. » (Fréchette, Louis [1898], « Coq Pomerleau », Montréal, *La Presse*, 15<sup>e</sup> année, n° 45, 24 décembre, p. 23)

◇ [1900] « Coq Pomerleau », dans L’École littéraire de Montréal, *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Senécal & cie, p. 57-58.

◇ [1906] « Coq Pomerleau », Montréal, *L’Almanach du peuple de la librairie Beauchemin*, 37<sup>e</sup> année, p. 214.

◇ [1938], « Les belles légendes du Canada », Joliette, *L’Avenir du Nord*, 42<sup>e</sup> année, n° 31, 5 août, p. 4.

◇ [1941], « Belles légendes canadiennes : Coq Pomerleau et Jos. Violon », Joliette, *L’Étoile du Nord*, 57<sup>e</sup> année, n° 38, 20 février, p. 3.

◇ [1946], « Coq Pomerleau », *Contes d’autrefois*, Montréal, Beauchemin, p. 208.

◇ [1974], « Coq Pomerleau », *Contes de Jos Violon*, Montréal, L’Aurore, p. 60.

◇ [1961], « Coq Pomerleau », *Contes et récits canadiens d’autrefois*, présentés par Guy Boulizon, Montréal, Éditions Beauchemin, p. 159-170.

◇ [1977], « Coq Pomerleau », *Contes*, volume 2 : « Masques et fantômes et les autres contes éparés », Montréal, Fides, Coll. « du Nénuphar », n° 47, p. 193.

◇ [2001] « Coq Pomerleau », dans Boivin, Aurélien, *Les meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, troisième édition, Montréal, Fides, p. 267.

- 7.06 « [Ç]a fut plus vite que la pensée... crac : v'là le moulin arrêté net, comme si le tonnerre y avait cassé la mécanique. [...] Mais ils eurent beau chercher et fureter dans tous les coins et racoins, tout était correct : y avait rien de dérangé. [...] Enfin, la machine fut remise en marche, on graissait les mouvements et nos deux fêtards s'en revinrent en baraudant reprendre leur partie de dames [...] Mais les verres étaient à peine vidés que les deux hommes se mirent à se regarder tout **ébarouis**. Y avait de quoi : ils étalent soûls comme des barriques d'abord, et puis le moulin était encore arrêté. » (Fréchette, Louis [1899], « Le loup-garou », *L'Almanach du peuple de la Librairie Beauchemin 1900*, Montréal, Librairie Beauchemin, 31<sup>e</sup> année, p. 118)

◆ Cet extrait existe aussi en version anglaise : « It was as rapid as thought... Crac !.. the mill was stopped dead, just as if a thunderbolt had broken the machinery. [...] But vainly did they search and poke everywhere; all was in good order, nothing seemed to have been interfered with. [...] At all events, they oiled the machine, started her again, and returned to their checker-board [...] But hardly were the glasses emptied, when the two men started staring at each other with a bewildered expression: they were beastly drunk first of all, and then the mill had become silent once more. » (Fréchette, Louis [1899], « The Loup Garou » dans Christmas in French Canada, Toronto, George N. Morang & Company, Limited, p. 253-254).

◆ Il existe aussi deux traductions en espéranto : « Tiel rapide, kiel la penso... KRAK!!... la muelilo haltis, kiel fulmo estis rompinta la maŝinaron. [...] Sed vane ili serĉis; ĉio estis en ordo, nenio verŝajne pripensigis eksteran intervenon. [...] Ĉiaokaze, ili oleis la maŝinon, funkciigis ĝin denove, kaj revenis la damtabulon [...] Sed apenaŭ [sic] la glasoj estis denove malplenigitaj, kiam surprize ili sin rigardis : ili estis tute ebriaj kaj plie la muelilo ne plu funkciis. » (Fréchette, Louis [1899; traduction de 1972], « La luphomo » dans *Kristnaskaj rakontoj*, traduit par Vincent Beaupré, p. 4-5 [f° 26-27], BANQ Québec, fonds Louis-

Alexandre Bélisle, cote P598, S4, SS1, D7.) et « Estis tiel rapide, kiel penso... Krak!!.. la muelilo abrupte ekhaltis, kvazaŭ fulmo rompus la maŝinon. [...] Sed vane ili serĉis kaj esploris ĉie; ĉio bonordis, neniun spuron de ajna ekstera interveno ili trovis. [...] Ĉiaokaze, ili oleis la maŝinon, refunkciigis ĝin, kaj revenis al sia damtabulo [...] Sed apenaŭ la glasoj estis malplenigitaj, ambaŭ viroj eksaltetis, rigardante unu la alian kun konfuzita mieno: unue ili estis beste ebriaj, kaj plie la muelilo estis fariĝinta denove silenta. » (Fréchette, Louis [1899; traduction de 2013], « La luphomo » dans *Kristnaskaj rakontoj el franca Kanado*, Montréal, Société québécoise d'espéranto, p. 118-119).

◇ [1900], « Le loup-garou », *La Noël au Canada : contes et récits*, Toronto, George N. Morang & Cie, p. 270-271.

◇ [1946], « Le loup-garou », *Contes d'autrefois*, Montréal, Beauchemin, p. 125.

◇ [1956], « Un conte de Noël : le loup garou », Joliette, *L'Étoile du Nord*, 73<sup>e</sup> année, n° 29, 19 décembre, p. 19.

◇ [1956], « Le loup-garou », Montréal, *La Presse*, 72<sup>e</sup> année, n° 210, 23 juin, p. 70.

◇ [1973], « Le loup-garou », dans Du Berger, Jean, *Les Légendes d'Amérique française*, 1<sup>re</sup> partie : « textes », Québec, Laval, Les Presses de l'Université Laval, Coll. « Dossiers de documentation des Archives de Folklore de l'Université Laval », n° 3, p. 214.

◇ [1974], « Le loup-garou », *Contes*, volume 1 : « La Noël au Canada », Montréal, Fides, Coll. « du Nénuphar », n° 46, p. 174.

◇ [2001], « Le loup-garou », dans Boivin, Aurélien, *Les meilleurs contes fantastiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, 3<sup>e</sup> édition, Montréal, Fides, p. 292.

- 7.07 « — A c'te heure, les amis, avant qu'on rejoigne le boss, y s'agit de se compter pour la dernière fois. Mettez-vous en rang, et faut pas se tromper, c'te fois-citte./Et pi, je commence ben lentement, en touchant chaque homme du bout de mon doigt./— Un! deux! trois! quatre! cinq! six! sept! huit!... Dix-sept!.../Les bras me timbent./Encore rien que dix-sept!... [...] je peux vous faire serment devant un échaffaud que je m'étais pas trompé. C'était ni plus ni moins qu'un mystère, et le diable m'en voulait, sûr et

certain [...] — Mais qui c’est qui manque donc? qu’on se demandait en se regardant tout **ébarouis**. [...] j’avais déjà vu ben des choses embrouillées dans les chantiers : eh ben, c’tte affaire-là, ça me surpassait. » (Fréchette, Louis [1899], « Le diable des forges », Montréal, *La Presse*, 16<sup>e</sup> année, n° 44, 23 décembre, p. 2)

◇ [1902], « Le diable des forges », dans Massicotte, Édouard-Zotique, *Contes canadiens-français du XIX<sup>e</sup> siècle avec préface, notices et vocabulaire*, Montréal, C. O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, p. 189.

◇ [1904], « Le diable des forges », *L’Almanach du peuple Beauchemin*, Montréal, 35<sup>e</sup> année, p. 98-122.

◇ [1946], « Le diable des forges », *Contes d’autrefois*, Montréal, Beauchemin, p. 190.

◇ [1954], « Le diable des forges », dans Sulte, Benjamin, *Contes et légendes des Vieilles Forges*, Trois-Rivières : Éditions du Bien public, p. 59.

◇ [1973], « Le diable des forges », dans Du Berger, Jean, *Les Légendes d’Amérique française*, 1<sup>re</sup> partie : « textes », Québec, Laval : Les Presses de l’Université Laval, Coll. « Dossiers de documentation des Archives de Folklore de l’Université Laval », n° 3, p. 228.

◇ [1974], « Le diable des forges », *Contes de Jos Violon*, Montréal, L’Aurore, p. 81-98.

◇ [1975], « Le diable des forges : une légende traditionnelle », *nicolet*, *Courrier Sud*, vol. 10, n° 46, 23 décembre, p. 103.

◇ [1977], « Le diable des forges », *Contes*, volume 2 : « Masques et fantômes et les autres contes épars », Montréal, Fides, Coll. « du Nénuphar », n° 47, p. 254.

- 7.08 « M. [Horace] Archambeault, apaisez vos ambitions. M. [Simon-Napoléon] Parent [maire de Québec], contentez-vous de l’hôtel de ville qui **ébarouit**. M. [Adélar] Turgeon, attendez patiemment l’heure de la délivrance. Le roi-soliveau n’abdiquera pas. » ([anonyme] [1899], « Un discours de M. [Félix-Gabriel] Marchand », Québec, *Le Courrier du Canada*, 43<sup>e</sup> année, n° 119, 20 octobre, p. 2)

- 7.09 « Il s’était [...] égaré en plein champ, et n’eût été la flambé de cette noce faisant rougeoier les fenêtres à travers la poudrerie, il se fût laissé cheoir de son long, n’y voyant plus, haleiné, et sentant sa pauvre tête “**s’ébarouir**”. » (Clapin, Sylva [1902], « Terre natale », Montréal, *La Patrie*, vol. 24, n° 259, 27 décembre, p. 17)

◆ Le pseudonyme de Jean Droict est aussi mentionné, entre parenthèses, après la signature de l’auteur.

◇ [1980], « Terre natale », *Contes et nouvelles*, édition préparée et présentée par Gilles Dorion avec la collaboration d’Aurélien Boivin, Montréal, Fides, Coll. « du Nénuphar », n° 58, p. 40.

- 7.10 « la vingueuse de pouliche était pommagée comme pour aller au bal. [...] — Vous voyez pas qu’elle est soignée par les lutins? C’est pourtant ben clair. Nous v’lons partis à trembler comme deux feuilles. Zèbe Roberge tournait sa chique dans sa bouche, l’air tout **ébaroui**. » (Fréchette, Louis [1905], « Les lutins : histoire de chantiers », Montréal, *L’Almanach du peuple de la Librairie Beauchemin*, 36<sup>e</sup> année, 19 mars, p. 210)

◇ [1919], *Les Lutins : histoire de chantiers*, Montréal, Librairie Beauchemin, coll. « Contes canadiens », n° 152, p. 14.

◇ [1946], « Les lutins », *Contes d’autrefois*, Montréal, Beauchemin, p. 224.

◇ [1973], « Les lutins », dans Du Berger, Jean, *Les Légendes d’Amérique française*, 1<sup>re</sup> partie : « textes », Québec, Laval, Les Presses de l’Université Laval, Coll. « Dossiers de documentation des Archives de Folklore de l’Université Laval », n° 3, p. 235.

◇ [1974], « Les lutins », *Contes de Jos Violon*, Montréal, L’Aurore, p. 105.

◇ [1999], « Les lutins », *Contes de Jos Violon*, édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin, Montréal, Guérin littérature, p. 95.

◆ L’extrait est absent de [1977], « Les lutins », *Contes*, vol. 2, « Masques et fantômes et les autres contes épars », Montréal, Fides, Coll. « du Nénuphar », n° 47, p. 307.



- 7.11 « Nous comprenons que le Dr [Michel] Fiset [conseiller municipal à Québec] ait été, dans ces derniers temps, trop occupé à perdre son dépôt et à réparer sa candidature **ébarouie**, pour reprendre le fil de son intéressante conversation [...] Il faut espérer que les choses ne resteront pas là. » ([anonyme] [1908], « D'une chose à l'autre », Québec, *La Vigie*, vol. 3, n° 39, 25 novembre, p. 4)
- 7.12 « La clique bourassiste **s'ébarouit** visiblement. Le chef lui-même passé au bleu, son journal aux mains d'un bureau de direction composé de conservateurs [...]: tout le prouve. » ([anonyme] [1909], « "Un vilain monsieur!" », Québec, *La Vigie*, vol. 3, n° 75, 17 avril, p. 4)
- 7.13 « Pourquoi ces [messieurs] [...] nous chantent-ils les prouesses du "Pilot" [un bateau] qui craque comme une cuve **ébarouie** chaque fois que son nez frotte la glace un peu fort? » ([anonyme] [1910], « La paille dans l'œil du voisin », Québec, *L'Action sociale*, 3<sup>e</sup> année, n° 643, 8 février, p. 2)
- 7.14 « César pouvait avoir trotté environ une dizaine d'arpents quand il s'arrêta net, buté nez à nez avec ce qu'il semblait à Aristide être le même petit vieux de l'instant d'avant [...] Aristide n'eut pas plutôt fait une autre dizaine d'arpents dans l'interminable savane, que voilà encore César qui s'arrête net, buté au même quêtoux de malheur. [...] Cette fois, Aristide en restait tout **ébaroui**, tandis que, du coup, les dernières fumées de sa "fête" lui sortaient de la tête. » (Clapin, Sylva [1911], « La savane », Montréal, *La Patrie*, vol. 33, n° 249, 16 décembre, p. 17)
- ◇ [1980], « La savane », *Contes et nouvelles*, édition préparée et présentée par Gilles Dorion avec la collaboration d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, Coll. « du Nénuphar », n° 58, p. 78-79.
- 7.15 « Je suis un peu **ébaroui** des déclarations de l'Archevêque de Montréal. Mais en même temps j'en suis heureux au-delà de toute expression. Il y a si longtemps qu'on nous corne dans les oreilles que nos évêques manquent de patriotisme » (Groulx, Lionel [1914; édité en 2003], Lettre de Lionel Groulx à Wilfrid Lebon, 23 décembre 1914, Valleyfield [ACS/CSA, Fonds Collège de Sainte-Anne, 153— LIV], *Correspondance, 1894-1967*, édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, vol. 3, « 1909-1915 : l'intellectuel et l'historien novices », Montréal, Éditions Fides, p. 597)
- 7.16 « une sorte de petit homme pas plus haut qu'une botte [...] fixait sur Jean-Mathurin de petits yeux de furet aiguisés comme une flamme [...] Jean-Mathurin en restait tout **ébaroui**, et n'eût été la coquine de petite moustache, dont les deux pointes pouvaient faire deux fois le tour de tête de ce merveilleux petit bonhomme, il se serait plutôt cru en présence de l'Enfant Jésus en personne. » (Clapin, Sylva [1916], « Rikiki [conte de Noël] », Montréal, *L'Almanach du peuple de la Librairie Beauchemin*, 47<sup>e</sup> année, 30 mars, p. 372-373)
- 7.17 « Je suis donc per... plexe — je dis bien cette fois — je dépéris à vue d'œil, je **m'ébarouis**. Roméo, qui comprend mon inquiétude sans que je la lui explique, m'enveloppe de regards langoureux qui me font mal. » (Juliette [1918], « Je suis perplexe », Rimouski, *Le Progrès du Golfe*, 15<sup>e</sup> année, n° 5, 10 mai, p. 1)
- 7.18 « La légende machinée par Godfroy Langlois, au sujet des Canadiens français illettrés, **s'ébarouit** donc sous les yeux des complices et des dupes de notre souillet fromagier de Bruxelles. » ([anonyme] [1920], « Fin d'une autre légende », Québec, *La Vérité*, 39<sup>e</sup> année, n° 18, 30 mars, p. 1)
- 7.19 « Un charretier conduisait hier sa voiture [hippomobile] pleine d'effets de ménage, lorsque le cheval s'est avisé de prendre [l]e mors aux dents. La voiture heurtant un premier poteau, une partie des meubles tomba [...] Le cheval continua, traînant sa voiture, et une commode qui bondissait [...] A l'encoignure de la rue Arago, la commode **s'ébarouit** à son tour, et le cheval continua plus loin avec ce qui lui restait. » ([anonyme] [1922], « S[ain]t-Roch - Ménage avarié », Québec, *L'Action catholique*, 15<sup>e</sup> année, n° 4838, 5 avril, p. 4)
- 7.20 « il n'est pas juste [...] que l'on proteste contre ces cirques de nomades [...] qui ont autre chose d'intéressant à faire voir [...] que des "chars allégoriques" [...] que ces vieilles carrioles [...] ou que ces vénérables calèches **ébarrouies** du temps de nos arrièrissimes-grands-pères. » (Couture, Eudore [sous le pseudonyme

- de Jack] [1922], « Chronique », Rimouski, *Le Progrès du Golfe*, 19<sup>e</sup> année, n° 14, 7 juillet, p. 1)
- 7.21 « les vigneron californiens [...] luttant avec désespoir contre la [s]écheresse légale qui menace de les **ébarouir** » ([anonyme] [1923], « D'ardents philanthropes », Montréal, *La Presse*, 39<sup>e</sup> année, n° 174, 30 mai, p. 6)
- 7.22 « Un bébé de 15 mois [...] de la rue Lacordaire, à la Longue-Pointe, a trouvé la mort, hier soir, vers 6 heures, dans une chaudière qui contenait à peine trois pouces d'eau. Pendant que sa mère préparait le repas du soir, l'enfant alla sur un balcon, situé en arrière de la maison. Il y avait à cet endroit, un seau dans lequel on avait laissé un peu d'eau pour l'empêcher de **s'ébarouir**. On croit qu'en se penchant sur le récipient pour regarder à l'intérieur, l'enfant est tombée dedans, tête première. Sa mère n'entendant plus le bruit que faisait l'enfant d'habitude, se rendit sur le balcon et vit les deux petits pieds qui dépassaient du seau. Elle s'empressa de retirer le bébé de cette position et elle appela un médecin mais il était trop tard. » ([anonyme] [1924], « Une enfant se noie d'une façon étrange », Montréal, *La Presse*, 40<sup>e</sup> année, no 221, 4 juillet, p. 3)
- 7.23 « Su les onze heures, j'étais sorti prendre l'air à la porte du campe, quand tout d'in coup, v'la qu'j'entends dans l'air un vacarme effrayant. J'lève la tête et j'vois ane tache noire longue, qui filait en zigzaguant et que des bras en l'air, avec avirons, m'apparaissaient faire toutes sortes de simagrées. C'était l'canot, mes vieux! Il s'en allait dret su ane grosse épinette rouge ébranchée qu'était plantée su in bord du p'tit Lac-à-la-Loutre. Batêche! que j'm'dis, i vont s'tuer, les bonguinnes!... En disant ça, paf!... J'ai jamais entendu un chavirement pareil!... I paraît, mes vieux, que j'm'étais "**ébarroui**", à cause que l'lendemain, il[s] m'ont dit qu'on m'avait trouvé couché à la porte du campe. » (Potvin, Damase [1924], « Une chasse-galerie moderne », Québec, *Le Soleil*, 33<sup>e</sup> année, no 298, 20 décembre, p. 4)
- ◇ [1938], « Une chasse-galerie moderne », Rimouski, *Le Progrès du Golfe*, 35<sup>e</sup> année, n° 37, 23 décembre, p. 6.
- 7.24 « Le pêcheur à l'air d'un microbe amphibie parmi toutes ces beautés côtières. Mais regardez-le débarquer maintenant de son "botte" [une note infrapaginale indique "Corruption amusante de l'anglais 'boat', par lequel les pêcheurs gaspésiens appellent leur bateau."] lequel a l'air tout "**ébaroui**" sous le poids des morues, aiglefin, (haddock), maquereaux, plies, etc. Pour qui connaît le type du pêcheur, et ne s'attarde pas à son dos voûté, ses bras trop longs, à tout cet ensemble mal foutu, à prime abord, il juge, à la longue, que c'est bien lui le maître de la mer. » (Desautels, Adrien [1928], « Un vieux loup de mer », Beauceville, *Mon magazine*, vol. 3, no 7, 1<sup>er</sup> octobre, p. 4)
- 7.25 « — Apportez la lampe! — La lampe! mais il n'est que quatre heures! — N'importe! Je veux de la lumière. — Je pense ben que Madame a fait un petit somme? — Non, je n'ai pas dormi... [...] Rosalie, après avoir tiré les rideaux, s'en va, un large sourire sur sa bonne figure. "La pauvre madame, elle a dormi tout le temps, elle est encore tout **ébarouïe**... elle vieillit, c'est sûr, et moé itou : on vieillit ensemble et la mort court après nous autres!" » (Dessaulles, Henriette [sous le pseudonyme de Fadette] [1930], « Lettre de Fadette », Montréal, *Le Devoir*, vol. 21, no 69, 25 mars, p. 5.)
- 7.26 « La municipalité est à faire terminer une baignoire toute neuve, en béton; elle sera une grosso amélioration sur l'ancienne, trop petite, et qui ne retient pas plus son eau qu'une vieille cuve **ébarouïe**. » (Dorion, Jules [1931], « Premier Québec — Les terrains de jeux — Ce qu'ils coûtent et ce qu'ils valent », Québec, *L'Action catholique*, 24<sup>e</sup> année, no 7634, 12 août, p. 3)
- 7.27 « Douze ans de "sécheresse" [allusion à la prohibition non respectée] n'ont pas encore fait **ébarouir** les barriques d'Uncle Sam. » (Robidoux, Louis-Philippe [sous le pseudonyme de Tristan] [1932], « Feuilles volantes », Sherbrooke, *La Tribune*, 23<sup>e</sup> année, no 20, 22 mars, p. 4)
- 7.28 « On cite encore, dans le monde du journalisme montréalais, l'ennui extrême où se trouva un jour tel directeur [de journal] de l'époque. Il avait laissé sous son presse-papiers, pour la relire tranquillement, une coupure de revue médicale à propos d'une découverte de Léonard de Vinci assez scabreuse à raconter à des



profanes. Un prote rempli d'initiative et à court de copie saisit le morceau en l'absence du directeur. Il passa le papier en si belle place que tout le monde en fut, le lendemain, **ébaroui**, ou interloqué; d'aucuns se scandalisèrent même. » (A. C. [1933], « Couloisses de journaux », Montréal, *Le Devoir*, vol. 24, n° 247, 26 octobre, p. 3)

- 7.29 « Le pays des rêves : terre antique et lointaine que l'on atteint en carrosse doré et d'où l'on revient en charrette **ébarouie**. » (Robidoux, Louis-Philippe [sous le pseudonyme de Tristan] [1934], « Feuilles volantes », Sherbrooke, *La Tribune*, 25<sup>e</sup> année, n° 211, 25 octobre, p. 4)

- 7.30 « je découvre et Kébec [Québec] et la vie et le monde, et je dois t'avouer que je suis encore moins ébahi de la ville que du reste. (Notre philologue national — Adjutorium nostrum — ne veut pas qu'on dise "**ébaroui**".) » (Massé, Oscar [1935], *À vau-le-nordet*, Montréal, Librairie Beauchemin, p. 124)

◆ Cet extrait provient d'un texte à considérer avec précaution. Massé (*ibid.*, p. 113) écrit reproduire une lettre de son neveu Cajetan Quentin Frédérick, étudiant en droit à l'Université Laval, mais l'échange, truffé de pointes humoristiques, est en fait purement fictif, tout comme l'étudiant en question (nous sommes en présence d'une « lettre persane » selon Laurent Mailhot [1980], « À vau-le-nordet », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Fides, p. 118). La mention « Adjutorium nostrum » fait allusion à Adjutor Rivard, ce calembour signifiant à la fois « notre secours », en latin de la Vulgate (voir l'Ancien Testament, Ps 123:8), et « notre Adjutor ».

- 7.31 « Les premiers vaisseaux propres à recueillir la sève furent les auges. Ces récipients laissaient perdre de la sève parce qu'ils se fendillaient au soleil à chaque fois que les érables cessaient de couler. Pour obvier à cet inconvénient, on inventa les *macas* en écorce de bouleau. [...] A la feuille de bouleau, découpée en rectangle, on donnait la forme d'une boîte, solidée aux deux bouts par une cheville. [...] La chaleur du soleil ne pouvait endommager les *macas*; par contre, la gelée les faisait éclater et leur légèreté les défendait mal contre les coups de vents. [...] Avec les baquets, ces ennuis disparurent. Ces espèces de petits seaux en bois se vendaient chez les ouvriers [...]. Plus commodes que les auges,

ces baquets étaient comme eux cependant sujets à **s'ébarouir**. » (Plante, Hermann [1937], *Saint-Justin : foyer de sérénité rurale*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, Coll. « Pages trifluviennes », série A, n° 19, p. 84)

- 7.32 « “Petit bouingre, dit le grand-père à l'enfant, tu vois bien que cet épi-là vaut rien. On sèmera pas ça, mets-le de côté.” À l'arrivée de l'instructeur du ministère sur la ferme, ils étaient occupés à trier soigneusement le blé d'Inde de semence. À chaque épi, le petit gars posait des questions. Le vieux répondait sentencieusement. Nous lui laissons la parole : [...] le gros bout d'un épi de blé d'Inde dit bien des choses. Quand il est blanc, moi; j'ai confiance. Il me semble que cela laisse deviner une bonne constitution. C'est plus rustique, pour le sûr, que de petits bouts comme ça, tiens, regarde, c'est noirâtre, c'est **ébaroui**... D'ailleurs, tu vois que les grains ont mauvais teint. Le bon grain, lui, est toujours luisant, tandis que celui-ci a une couleur de carême... Non, non... mets pas cet épi-là avec les bons. » (Létourneau, Armand [1938], « Le printemps ramène au premier plan les questions de sélection tant végétale qu'animale [Québec, 28 avril 1938] », Montréal, *Le Devoir*, vol. 29, n° 100, 30 avril, p. 7)

- 7.33 « L'autre client du recorder comparaisait devant le tribunal pour la première fois aussi. Il avait été arrêté la veille, sur la rue, alors que tout **ébaroui** par l'ivresse, il offrait une mine déconfite et ne savait plus où diriger ses pas. De sa bouche sortit un pénible coupable, à la suite de l'interpellation du greffier. Cette nuit passée sur le banc du cachot l'avait éreinté et sur son triste visage la fatigue avait apposé son sceau. » ([anonyme] [1940], « Police et recorder », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 21<sup>e</sup> année, n° 37, 12 décembre, p. 10)

- 7.34 « Sur le bateau, deux mousses improvisés ricanent, et le patron, au milieu des “capitaine” qui pleuvent en risée, raconte sa transaction, ses projets, ses espoirs. — La coque est bonne. C'est tout du beau pin rouge. Y avait un trou dedans, mais je l'ai bouché. [...] Vous pouvez rire, mais vous verrez. Y a encore d'argent à faire avec... La coque est **ébarrouie**, mais ça [*sic*] va renfler à l'eau. Et c'est grand là dedans, vous savez. » (Tardif,

Marie-Antoinette [sous le pseudonyme de Michelle Le Normand] [1941], *La Maison aux phlox*, Montréal, Imprimerie populaire, p. 110-111)

- 7.35 « L'ivresse est persistante, chez cet homme, dont nous racontions, hier, les fredaines. Pour la troisième journée, il reste encore sous l'influence titubante d'un jus aux propriété[s] étranges. Il avait été ramassé par la police, l'autre soir, alors qu'il persistait à se croire chez lui, dans la maison d'un étranger. Le matin suivant, Me Jean-Louis Marchand avait ordonné son incarcération, pour lui permettre de cuver à fond son liquide pernicieux et de revenir devant la cour, avec toute sa lucidité. On le ramena, hier matin, aussi «**ébaroui**» que la veille, la mine déconfite, les jambes molles. On l'a reconduit à la prison et son cas demeure sous observation. Qu'a-t-il donc bu de si néfaste ou de si merveilleux? (l'appréciation peut varier, suivant les gens). » ([anonyme] [1941], « Police et recorder », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 21<sup>e</sup> année, n° 106, 6 mars, p. 7)
- 7.36 « — Denise : Tu devrais me voir avec Gaston Pelletier! Ça, c'est un hep, par exemple! Et je te dis que ça décolle sur un plancher... — Janine : Denise! — Denise : Quoi, Denise! T'as pas besoin de me regarder comme ça avec des grands yeux **ébarouis**! Petite vie, Gaston c'est le meilleur danseur du restaurant [...] — Janine : Ça c'est le comble! Je suis la sœur d'un jitterbug! » (Boivin, René O[scar] [1944], émission radiophonique *Rue principale*, 4 juillet, CKAC, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 2, bobine 17, épisode 1778, p. 4.)
- 7.37 « Sur un léger promontoire pierreux, une ancienne cambuse de draveurs marquait suffisamment le rendez-vous, avec SON FAÎTAGE éboulé et à demi calciné, entouré de tonneaux de lard **ébarouis** dont les bêtes sauvages, en passant par là, rongeaient les douves saturés de salpêtre. » (Montigny, Louvigny de [1945], *Au pays de Québec*, Montréal, Société des Éditions Pascal, p. 123)
- 7.38 « Les gouvernement ont le talent d'entreprendre gros et neuf mais de ne rien réparer. On projette de grandes constructions nouvelles tout en laissant **s'ébarouir** celles qui existent déjà. C'est la couturière qui adore tailler beau et grand et dans le neuf

surtout. » ([anonyme] [1946], « Vraiment... », Shawinigan Falls, *L'Écho du Saint-Maurice*, vol. 31, n° 28, 24 janvier, p. 4)

- ◇ [1946], « Vraiment », Arthabaska, *L'Union des Cantons de L'Est*, 80<sup>e</sup> année, n° 7, 24 janvier, p. 6.
- ◇ [1946], « Vraiment... », Roberval, *Le Colon*, n° 49, 31 janvier, p. 3.
- ◇ [1946], « Vraiment », Joliette, *L'Étoile du Nord*, 62<sup>e</sup> année, n° 36, 14 février, p. 5.
- 7.39 « Le bonhomme restait tout éberlué, **ébaroui**, comme on dit là-bas [dans le village fictif de Saint-Florimond, situé au Québec]. » (Massé, Oscar [1946], « Vol et restitution », Sherbrooke, *La Tribune*, 37<sup>e</sup> année, no 69, 18 mai, p. 6)
- 7.40 « je ne sais pas si c'était ma bière qui me faisait voir des choses [...] Mais, franchement, faut dire que j'avais le cerveau pas mal **ébaroui**. J'en étais là de mes réflexions ou plutôt de mes efforts pour reprendre mes sens quand voilà la porte qui s'ouvre en coup de vent et une bande d'enfants qu'arrivent à l'intérieur en piaillant comme des moineaux. » (Massé, Oscar [1947], « Nuit de Noël chez Gambrinus », Sherbrooke, *La Tribune*, 38<sup>e</sup> année, n° 251, 23 décembre, p. 19 et 28)
- 7.41 « En scrutant la salle, nous découvrîmes une dizaine d'autres confrères du ministère, comme nous visiblement **ébarouis**, pour employer une expression locale. » (Létourneau, Armand [1949], « Un souvenir », Montréal, *La Terre de chez nous*, vol. 21, n° 18A, 29 juin, p. 4)
- ◆ La portée donnée par l'auteur au mot *local* est vague.
- ◇ [1949], « Un souvenir », Montréal, *Le Devoir*, vol. 60, n° 156, 7 juillet, p. 4.
- 7.42 « Chemin faisant, je pointais de mon bâton tout ce que mes yeux pouvaient apercevoir, pour me faire nommer ces choses par leur nom indigène. Tous ces mots baroques restaient dans ma tête à peu près comme l'eau dans un sceau **ébaroui**. » (Morissette, Lucien [1950], « Avec les Pères Blancs en Afrique », Québec, *L'Action catholique*, 43<sup>e</sup> année, n° 13370, 22 juillet, p. 8)

- 7.43 « Georges a été sage. C'est lui qui, après la mort de leur mère, a élevé ses filles. Elles ont eu le meilleur de ce qu'il a pu leur donner, en éducation, en santé, en la sorte de sécurité qui surgit de la connaissance que le long du chemin vous avez acquis la capacité de voir à vos propres besoins, de façon que si la banque vient à manquer et la cuvette à **s'ébarouir**, vous pouvez continuer à vivre. » (Baldwin, Faith [1951], « Attention à Lise! », Québec, *Le Soleil*, 70<sup>e</sup> année, n° 135, 11 juin, p. 2)
- ◆ Cet extrait est une traduction de l'anglais : « George had been wise. He had brought up his girls after their mother's death. They had had the best he could give them, in education, in health, in the sort of security that comes from the knowledge that along the way you have acquired the ability to look after yourself, so that if the bank fails and the bottom drops out of the bucket, you can manage. » (Baldwin, Faith [1950], *Look Out for Liza*, Toronto, new York, Rinehart & Company, inc., p. 135)
- 7.44 « — Florida : [...] j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. — Nastasia : Mon doux Jésus, Qu'est-ce que c'est, t'as l'air ben **ébaroué** de ça, Florida. Dis vite! » (Bernier, Jovette [1953], émission radiophonique *Je vous ai tant aimé*, 8 mai, Radio-Canada, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 9, bobine 2, épisode 270, p. 4.)
- 7.45 « C'est lui, le Saint-Nicolas-de-Nantes. Il a dû tourner court après cinq jours seulement de haute mer. Sa coque prenait l'eau de partout. Il donnait de la bande comme un vieux seau. On eût dit un tonneau **ébaroui** de toutes ses douves. Il "buvait" bien plus d'eau à la fin que les hommes pouvaient en rejeter avec les pompes. "C'est miracle, sœur Marguerite [Bourgeoys] l'a dit, que nous n'ayons pas péri". » (Dufresne, Guy [1953], émission radiophonique *Le Ciel par-dessus les toits*, 15 novembre, Radio-Canada, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 11, bobine 8, épisode 3, p. 2)
- ◇ [1955], dans Auger, Roland-J[oseph], *La grande recrue de 1653*, Montréal, Société généalogique canadienne-française, p. 162.
- 7.46 « P'is, quand le Saint-Nicolas-de-Nantes s'est **ébaroui** en pleine mer, les hommes écumaient de rage, contre lui [Paul Chomedey de] Maisonneuve, contre elle [Marguerite Bourgeoys] itou, par ricochet. » (Dufresne, Guy [1953], émission radiophonique *Le Ciel par-dessus les toits*, 15 novembre, Radio-Canada, dans BAnQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 11, bobine 8, épisode 3, p. 7)
- ◇ [1955], dans Auger, Roland-J[oseph], *La grande recrue de 1653*, Montréal, Société généalogique canadienne-française, p. 164.
- 7.47 « Cet endroit semble sorti tout rond du siècle dernier avec la vétusté de la paire de cornes rabougries au chambranle de la porte aux fils d'araignées tapissant la charpente des murs. L'odeur aussi. Et la poussière de farine. Qui font de cette grande cabane **ébarouie** un sanctuaire, celui du pain, dont il est parlé dans la plus belle prière de l'Église. » (Roy, Maurice [1958], « À Pointe-du-Lac : un vieux meunier qui crie "Hale!" », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 38<sup>e</sup> année, n° 61, 15 janvier, p. 22)
- 7.48 « sur l'homme **ébaroui** cratère de soif/où nulle source n'émerge/le calme affolé d'un plus morne froissement » (Préfontaine, Yves [1960; édité en 1966], « L'Octobre [poème de 1960] », Montréal, *La Barre du jour*, vol. 2, n° 2, octobre-novembre, p. 15)
- 7.49 « [**ébaroui**] Desséché, en parlant de l'action du soleil. » ([anonyme] [1960], « Mots croisés [no 452] », Chicoutimi, *Progrès du Saguenay*, vol. 71, n° 114, 25 janvier, p. 5)
- ◆ Le mot *ébaroui* apparaît dans le solutionnaire de cette grille de mots croisés ([anonyme], « Solution du problème no 452 », Chicoutimi, *Progrès du Saguenay*, vol. 71, n° 115, 26 janvier 1960, p. 6.)
- 7.50 « tout un peuple fonde de gros espoirs dans cette nouvelle école, à laquelle l'État se doit de donner coudées franches et protection, pour l'aider à remplacer les cadres **ébaroués** de notre économie. » (Bouchard, Georges [1961], « Virage à l'école », Montréal, *La Presse*, 77<sup>e</sup> année, n° 267, 30 août, p. 4)
- 7.51 « Je sais bien que si je dis "fromage", c'est on vertu d'une métathèse consacrée par l'usage, le mot venant de "forme-

- formage”; mais cela doit-il m’autoriser à dire “bertelles” pour bretelles? Nos ancêtres disaient : “T’es grippé. Va t’cri du gin, pi prends une suerie su la boisson flambée... T’es tout renfionné, si tu me rsouds tout **ébarroui**, si tu cesses pas de chouenner, mon coffion, c’est le roule d’avoir du balan qui va te manquer...” Cela fleure le terroir, cela embaume la vieille France, mais... » (Tremblay, Antoine [1961], « L’art de parler », Montréal, *Le Devoir*, vol. 52, n° 28, 3 février, p. 13)
- 7.52 « Il y a dans “Love”, plus loin que la comédie par ailleurs effective, un humour tragique qui rejoint justement les tragédies d’un Beckett. [...] Mise à part une certaine gratuité dans l’interprétation, il faut dire la qualité du jeu des comédiens. Raymond Cloutier s’affirme avec une virtuosité qui risque **d’ébarouir** son personnage, mais qui donne son rythme à la pièce. Jean Ricard y donne le meilleur rôle peut-être de sa carrière. » (Royer, Jean [1968], « Au Festival d’été de Québec - “Love” ou les succès d’une comédie », Québec, *L’Action*, 61<sup>e</sup> année, n° 18313, 8 juillet, p. 9)
- 7.53 « Le silence après ce “squall” paraît étrange. Firmin est **ébaroui**. Anne est choquée et intriguée. » (Dufresne, Guy [1969], *Cap-aux-Sorciers*, Montréal, Leméac, p. 154)
- 7.54 « Il serait sûrement intéressant ici de considérer [...] la façon dont les paroissiens de Saint-François vivent à cette époque un orage violent ainsi qu’une tempête d’hiver. [...] Du moment que le temps commence à se couvrir “à **ébarrouir**” et que le Nord s’appesantit, on entre immédiatement dans le fournil. On ferme alors les portes et fenêtres; certains même bouchent celles du fournil avec du papier bleu pour ne pas voir les éclairs. » (Morin, Louis [1972], *Le calendrier folklorique de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud*, La Pocatière, La Société historique de la Côte-du-Sud, Coll. « Cahiers d’Histoire », n° 5, p. 126)
- 7.55 « je buvais souvent de l’eau dans le creux de ma main. Si j’en faisais autant ici avec la bière. Ils auraient tous l’air **ébaroui**, le monde. » (Richard, Jean-Jules [1973], *Centre-ville*, Montréal, L’Actuelle, p. 25)
- 7.56 « les arbres s’illuminent dans les yeux de Lysôn [Lyson Chagnon] mon vyson **ébarlouï**. » (Duguay, Raoul [1973], « La transe et la gression », Montréal, *La Barre du jour*, n° 42, automne, p. 57)
- 7.57 « Si 1972 fut l’année du “Parrain” comme les distributeurs et les propriétaires de salles se sont plu à le dire [...], 1973 aura été l’année des films de “Kung Fu”. Les cinémas de la province ont tout à coup été inondés par une vague hurlante de petits hommes jaunes qui d’une main vengeresse “**ébarouissent**” une dizaine de “méchants”. » (Daigneault, Claude [1973], « Quand on est né pour un p’tit pain », Québec, *Le Soleil*, 77<sup>e</sup> année, n° 257, 8 novembre, p. 30)
- 7.58 « Les curieux, les fureteurs parcourront ce Que sais-je? [*Littérature québécoise*, de Laurent Mailhot] avec profit. Ils en sortiront avec le désir d’en connaître davantage. Quant aux paresseux, aux flapis permanents, aux **ébarouïs** de naissance, voilà enfin un ouvrage qui leur permettra de donner facilement le change, et cela n’importe quand. Nous aurons nos cancrecs distingués. » (Poupart, Jean-Marie [1974], « Un “Que sais-je?” », Montréal, *Le Devoir*, vol. 65, n° 240, 19 octobre, p. 14)
- 7.59 « l’eau d’érable sera peu abondante ou peu sucrée s’il n’y a pas beaucoup de neige pendant l’hiver, ou pas de crue de la rivière Chaudière au printemps, ou s’il ne pleut pas le jour de la Saint-Mathias (24 février), ou si le cormier donne peu de fruits, ou si une plaine entaillée ne coule pas. Par contre, si les vaisseaux de bois utilisés pour les sucres sont “**ébarouïs**” au printemps, la saison sera bonne. » (Dupont, Jean-Claude [1975], *Le sucre du pays*, Montréal, Leméac, p. 61)
- ◇ [1977], dans Duval, Monique, « Les érables au printemps ont toujours retenu l’attention des historiens et écrivains », Québec, *Le Soleil*, 81<sup>e</sup> année, n° 79, 30 mars, p. F5.
- 7.60 « Les bâtiments! El père es a même pas agevés; y ont pas de couvarture, pis y sont à moitié **ébarouïs**. [Les bâtiments! Le père ne les a même pas achevés; ils n’ont pas de couvertures, et ils sont à moitié **ébarouïs**.] » (Ricard, André [1975], *La gloire des filles à Magloire*, Montréal, Leméac, p. 47)



- 7.61 « Trente-cinq ans, marginal, fleuriste de son ancien métier, fond de cognac à la main, il me parle des champignons avec les yeux **ébarlouis** et mouillés d'un enfant heureux. "Moi, c'est les champignons comestibles qui me font 'triper'. [...]" » (Saint-Germain, Michel [1975], « Sacrés champignons », Montréal, *Le Maclean*, vol. 15, n° 8, aout, p. 42)
- 7.62 « Ludger l'a lâché, y s'est **ébaroui** à terre, sans connaissance. Y avait la face comme une forçure, y saignait comme un cochon. » (Leblanc, Bertrand B. [1976], *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, Montréal, Leméac, p. 176)
- 7.63 « les bonnes bêtes du jour commencent à cailler, vont/Glisser dans l'sommeil pendant qu'les êtes noërs d'la nuitte/S'approchent d'leus proies. /T'es toute **ébarouie** par mes paroles? Inquiète-toé pas. » (Garneau, Michel [1978], *Macbeth de William Shakespeare*, traduit en québécois par Michel Garneau, Montréal, VLB Éditeur, p. 81)
- ◆ Dans l'œuvre originale, rédigée en anglais élisabéthain, on lit : « Good things of day begin to droop and drowse;/Whiles night's black agents to their preys do rouse./Thou marvell'st at my words: but hold thee still. »
- 7.64 « Privés d'héritage, nous le fûmes une première fois en 1760 [année de la capitulation de Montréal, lors de la Conquête], quand les seigneurs nous ont abandonnés au triste sort et au maigre espoir. [...] la vie était ailleurs. [...] Pourtant, ailleurs, quelqu'un a rapaillé nos quatre membres **ébarouis**. Pourtant, hier, l'oubli a germé et les toits ont fleuri. Pourtant, entre nous, l'alouette [le peuple canadien-français] a refusé encore une fois de se laisser plumer au Château Frontenac [la capitale nationale, par synecdoque]. [...] Je reste éberlué, **ébaroui**, détourné, humilié. C'est à n'y rien comprendre. [Félix-Antoine] Savard a levé des colons, il a levé des poètes. Nous avons entrepris la conquête, défriché la terre neuve, imaginé les destins. Et voilà qu'il nous abandonne à mi-chemin. Qu'il nous retire le royaume. » (Perrault, Pierre [1978], « Le Royaume des pères à l'encontre des fils », Montréal, *Le Devoir*, vol. 69, n° 23, 28 janvier, p. 48)
- 7.65 « J'aurais bien dû mettre ma main au feu avant! Comme ça, j'aurais su que j'y surprendrais France et l'escogriffe stoppeur [...] la tête chavirée de l'escogriffe stoppeur sort d'entre les cuisses de France. [...] Elle me regarde, l'air tout **ébaroui**, comme si elle sortait du tunnel du parc Belmont. » (Beaulieu, Victor-Lévy [1980], *Una romaman*, Montréal, VLB Éditeur, p. 111)
- 7.66 « Quelque part au milieu de tout ça flottaient les familles des neuf provinces et les édiles municipaux [...] Le sourire amical encore figé aux lèvres, mais les yeux totalement **ébarouis** par le spectacle qui se déroulait devant eux. » (Leclerc, Yves [1980], « Les clairons des gauchistes accueillent les visiteurs », Montréal, *La Presse*, 96<sup>e</sup> année, n° 87, 12 avril, p. A18)
- 7.67 « Ils avaient visité le presbytère, la coopérative agricole, la maîtresse de poste, la maîtresse tout court, l'épicier malcommode et même les naturels "**ébarlouis**"! » (Bujold, Réal-Gabriel [1981], *La sang-mêlé d'arrière-pays*, Montréal, Leméac, p. 19)
- 7.68 « Quand le travail **s'ébarouit**, le travailleur prend le rhume [titre] », (Tardif, Jean-Claude [1982], « Quand le travail s'ébarouit, le travailleur prend le rhume », Québec, *Magazine CEQ*, vol. 1, n° 2, hiver, p. 10-11)
- 7.69 « malgré l'interdiction formelle de servir la "boisson" le dimanche, l'aubergiste n'osa pas refuser de poser une bouteille sur la table que Gildas avait éprouvée d'une claqué [...]. Elle ne s'était pas "**ébarouie**", parce qu'elle était bâtie à toute épreuve, mais la planche centrale s'était fêlée d'un bord à l'autre. » (LeBlanc, Bertrand B. [1983], *Variations sur un thème anathème*, Montréal, Leméac, Coll. « Roman québécois », n° 70, p. 167)
- 7.70 « Dans la difficulté, certains patrons se dépassent, se magnifient, alors que d'autres se replient, ou tout simplement "**s'ébarouissent**". » (LeBlanc, Bertrand B. [1983], *Variations sur un thème anathème*, Montréal, Leméac, Coll. « Roman québécois », n° 70, p. 38)
- 7.71 « Le thème : les motocyclistes chevauchant avec la mort [voir *Le Soleil*, 2 aout 1983, p. A13]. Un parmi eux était venu bien près de "**s'ébarouir**" [s'écraser] sur le devant de mon auto, hier soir.

Résultat : j'ai eu droit à des offres de claques sur la gueule. Et ma grande foi du bon Dieu, il était complètement dans son tort. » (Paquet, J. Aimé [1983], « La télépathie de Raoul Hunter », Québec, *Le Soleil*, 87<sup>e</sup> année, n° 187, 8 août, p. A11)

- 7.72 « Ici la table, ici toujours la course contre la montre vers le centre-ville, là, tout de même, la chambre à coucher qui n'était plus l'ancien royaume. Mon royaume **ébaroui**! Une autre est venue, balayant tout de sa neuve lumière bleue. On aura compris que je cherche désespérément le lieu où se cache le rêve, entre les mailles, dans le tissu du réel. L'amour est-il vraiment ce lieu? » (Audet, Noël [1989; édité en 1990], « Un moyen de s'échapper », *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, p. 190-191)
- 7.73 « Or, en 1963, le moulin était tout **ébaroui** et les moulanges gisaient çà et là autour des ruines, mais on voyait encore très bien la roue à aubes et les mécanismes rudimentaires qui avaient fait la fortune de la famille. » (O'Neil, Jean [1989], *Promenades et tombeaux : nouvelles*, Montréal, Éditions Libre Expression, p. 134)
- ◇ [1993], « Promenades et tombeaux », Montréal, *La Presse*, 109<sup>e</sup> année, n° 118, 18 février, p. B15.
- 7.74 « Tout d'un coup, v'là le plafond qui part, la lumière qui s'éteint. [...] Pas besoin de vous dire que c'était épeurant. [...] une plainte qui ressemblait au râle d'un mourant en état de péché mortel me firent ouvrir les yeux. Vous me croirez si vous voulez mais la lumière était revenue, le plafond ben à sa place et pas plus de Poléon que sus la main. La mère Richard était disparue, elle aussi. [...] "Poléon, que je cris, ousque t'es donc?" Motte, pas de réponse. Je regardais tout autour d'là boutique, les yeux tout **ébarouis**, quand ben lentement v'là la porte de cuisine qui s'ouvre et au lieu de Poléon, j'aperçois une grande bête noire » (Morrisette, Rolland [1996], « Noël dans la tempête », *Réprouvés, malvats, hurlots et autres gentilshommes*, avant-propos de Hugues Morrisette, présentation de Michel Allard, Montréal, Guérin littérature, p. 223)
- 7.75 « Il y eut ben un moment d'hésitation mais la plupart de la gang encore tout **ébarouis** se prépara à partir. » (Morrisette, Rolland [1996], « Noël dans la tempête », *Réprouvés, malvats, hurlots et autres*

*gentilshommes*, avant-propos de Hugues Morrisette, présentation de Michel Allard, Montréal, Guérin littérature, p. 221)

- 7.76 « En juin 1611, Champlain voit arriver, à Québec, un drôle de pistolet. Il en est tout **ébaroui**. Il reconnaît à peine le jeune Étienne Brûlé qu'il appelle "mon garçon" et qu'il a envoyé un an plus tôt, à sa demande, vivre chez les Algonquins de la vallée de la rivière Outaouais (Ottawa) pour, éventuellement, servir d'interprète ou, comme on disait à l'époque, de "truchement". » (Lemieux, Louis-Guy [1997], « Profession : coureur des bois », Québec, *Le Soleil*, 101<sup>e</sup> année, n° 118, 27 avril, p. B7)
- 7.77 « La belle, tout **ébarouïe**, se collait de plus en plus sur le beau danseur. » (Pellerin, Fred [2001], *Dans mon village, il y a belle Lurette...*, Montréal, Planète rebelle, p. 114-115)
- 7.78 « jusqu'à sa façon de marcher. En cela, il était semblable aux saints que l'on suppose transformés par la grâce. Sa délinquance rayonnante allait bientôt menacer ma vie. Fils de paysan pêcheur, Royal n'avait pas résisté longtemps à l'appel de la mer. Avant même que l'automne n'apporte sa grisaille et ses vents violents, il a su mener de front la conquête de Régine, son travail de serveur au Marie-Antoinette, ses études sur l'art de la magie, et l'achat, hélas! d'un vieux rafiot qui prenait l'eau entre ses planches **ébarouïes**. Quand il m'a invité à faire une balade pour essayer l'embarcation, je ne pouvais pas croire qu'il poserait cette chose sur la mer. » (Audet, Noël [2002], *Les bonheurs d'un héros incertain*, Montréal, XYZ Éditeur, p. 93)
- 7.79 « Le docteur éberlué [...] on le voyait **ébaroui**. Pour la première fois. » (Pellerin, Fred [2005], *Comme une odeur de muscles*, Montréal, Planète Rebelle, p. 136)
- ◇ [2012], *Comme une odeur de muscles : contes de village*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, coll. « Collection Focus », p. 206.
- 7.80 « Gérard Bouchard, quant à lui, tout intellectuel qu'il soit aujourd'hui, a commencé à conduire des tracteurs au moment où il décrochait son premier emploi, à 12 ans. À cet âge, il a appris à "double-clotcher", comme le font les camionneurs-héros de ses livres, pour passer de la troisième vitesse à la deuxième. Il a aussi

appris tout le vocabulaire saguenéen des classes populaires qui truffent désormais ses romans. Dans cette langue, on dit un “troque” pour un camion, mais aussi un “copeurse” pour un voyou, “**ébaroui**” pour étourdi, ou “écouèpeau” pour un “freluquet, un avorton ou un petit fanfaron”. “C’est la première langue que j’ai apprise, que j’ai parlée jusqu’à l’âge de vingt ans”, dit celui qui s’exprime désormais, sur toutes les tribunes, dans un français impeccable. » (Montpetit, Caroline [2005], « Gérard Bouchard, l’utopie du nouveau monde », Montréal, *Le Devoir*, vol. 96, n° 77, 9 avril, p. F1)

- 7.81 « Colett, la propriétaire du “devenu célèbre” resto du même nom, possède un vocabulaire châtié auquel elle n’hésite pas à ajouter tous les mots qu’elle entend pour une première fois. Elle est revenue du congé du temps des Fêtes avec le mot “**Ébarouir**”. Si vous possédez un vieux dictionnaire, (ex. : le Bélisle) vous y trouverez la définition, sinon, je vous laisse chercher quelques jours encore... » (Daigneault, Claude et Paul Labrecque [2008], « À ne pas répéter », Granby, *La Voix de l’Est*, 72<sup>e</sup> année, n° 165, 8 janvier, p. 16)
- 7.82 « “**Ébarouir**” dont vous avez sans doute trouvé la définition dans les dictionnaires “anciens”. Pour les autres, ce mot est défini comme suit : disloquer, en les desséchant, les douves d’une futaille, en parlant de l’action du soleil. Voilà! » (Daigneault, Claude et Paul Labrecque [2008], « À ne pas répéter », Granby, *La Voix de l’Est*, 72<sup>e</sup> année, n° 171, 15 janvier, p. 16)
- 7.83 « Il ne faut pas trop dormir/aux lendemains d’ivresse;/le meilleur, c’est d’attendre/qu’un pied-de-vent jaillisse/des nuages, et se laisser/**ébarouir** jusqu’au soir/comme du bois de grève. » (Catellier, Maxime [2008], *Bancs de neige*, Montréal, L’Oie de Cravan, p. 51)
- 7.84 « La langue [du recueil de poème “Bancs de neige” de Maxime Catellier] est belle, québécoise, avec même un archaïsme à la page 51 : “et se laisser/**ébarouir** jusqu’au soir”, ce qui peut vouloir dire, entre autres, “se laisser porter”, “s’affaler”. La table des matières forme elle-même un poème. » (Marchamps, Guy [2008], « Bancs de neige [critique] », Québec, *Le Libraire*, n° 48, septembre-octobre, p. 10)
- 7.85 « Au moment où Ottawa veut en céder la propriété à Québec, rien n’est réglé en ce qui concerne le pont Champlain. Il tombe en ruines et nous ruine, c’est entendu, mais là n’est pas l’enjeu principal. Ce sur quoi il faut réfléchir et qu’il importe de discuter entre amis, ce n’est ni le design du prochain pont, ni le calendrier des travaux ni même leurs coûts, mais bien ses noms. Oui, ses noms et non pas son nom. Vous allez dire que le chroniqueur **ébaroui** dérape encore. » (Boulerice, Jacques [2015], « Réponds, réponds, réponds vite! », Saint-Jean-sur-Richelieu, *Le Canada Français*, 155<sup>e</sup> année, n° 49, 21 mai, p. B5)
- 7.86 « Je suis ébaroui d’être là, **ébaroui**, c’est un mot que je viens d’apprendre, j’ai l’impression de débarquer au cœur de l’humanité dans une épaisseur de temps, dans un temps qui n’est pas celui seul d’un jour dans une année mais d’une année dans un siècle » (Garneau, Michel [2015], *L’hiver, hier*, Montréal, L’Oie de Cravan, p. 32)
- 7.87 « Dans mon enfance, on parlait de “tonneaux **ébarouis**”, ceux dont les planches desséchées laissaient fuir l’eau ou la mélasse. Un peuple **ébaroui** offre le même spectacle dégoulinant. Si on préfère les images du dépotoir ou du tonneau de compost, on sera toujours dans la même réalité flasque et malodorante. » (Beaupré, Viateur [2016], *Mon identité québécoise*, Sept-Îles, [sans éditeur], p. 368)
- 7.88 « Si le choc fut brutal, visiblement l’accidenté ne s’est pas cassé le cou. Il ouvre les yeux, se retourne et se secoue le pleuma. L’œil reste hagard. Il est **ébaroui**. Mon amoureuse dit que j’invente des mots pour la faire rire, mais tout comme le mot pleuma, le verbe **ébarouir** existe bel et bien. De toute façon, l’heure n’est pas à la rigolade. » (Boulerice, Jacques [2016], « Un bête accident juste sous mes yeux », Saint-Jean-sur-Richelieu, *Le Canada Français*, 157<sup>e</sup> année, n° 22, 3 novembre, p. B5)

### 7.6.7.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques

7.89 « M'épivarder, **m'ébarlouir** [mebarlwir]/Avoir souleur, m'aplangir/Puis m'asseoir à la brunante/Palabrer sur le suroît/Étaler par tous les froids/M'ont fait une âme hivernante » (Vigneault, Gilles [1973], « Parlez-moi un peu d'amour » [paroles de Gaston Rochon], *Pays du fond de moi*, Montréal, Le Nordet; Paris, L'Escargot.)

7.90 « Papillon pur voyageur/Sur les ailes de la lumière/Vole en zigzag dans les airs/Sous un ciel **ébarlouï** [ebarlui] de bonheur » (Duguay, Raôul [1977], « Papillôn », *M*, Mississauga, Capitol-EMI; Montréal, Trôisentrêntrô; Montréal, Ô.)

◇ [2017], dans Thériault, Louise, *Raôul Duguay : l'arbre qui cache la forêt*, Montréal, Éditions du Cram, p. 157.

### 7.6.7.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées

[Ø]

### 7.6.7.1.4 Attestations dans les médias sociaux

[Ø]

## 7.6.7.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites

### 7.6.7.2.1 Enquêtes linguistiques

	Contexte	Prononciation	Glose	Année	Lieu	Âge de l'inf.	Corpus source
7.91	« tonneau ébaroui »	[ebăru:i]	« Tonneau dont les douves sont disjointes. »	1964	Rivière-Ouelle (Bas-Saint-Laurent)	—	Corpus Dulong
7.92	« J'te dis que j'ai pas été ébaroui quand les rouges sont rentrés (aux élections) »	—	« surpris, stupéfait »	1973	Saint-Nicolas (Chaudière-Appalaches)	—	Corpus FRN-13578
7.93	« Ce tonneau vient tout ébaroui quand on s'en sert pas »	—	« qui n'est plus étanche »	1973	Kamouraska (Bas-Saint-Laurent)	56 ans	Corpus FRN-13578
7.94	—	—	« briser, ébranler »	1974	Charlesbourg (Capitale-Nationale)	26 ans	Corpus Cégep-Garneau
7.95	« décocrisser : ébranler, ébarouir »	—	—	1974	Québec (Capitale-Nationale)	22 ans	Corpus Cégep-Garneau
7.96	« Un seau tout ébaroui »	—	« percer »	1975	Saint-Basile (Capitale-Nationale)	49 ans	Corpus Cégep-Garneau



7.97	« Ma fille était tout ébarouie de voir le manteau de fourrure de sa mère »	[ebarwi]	« être étonné »	1975?	Shawinigan (Mauricie)	—	Enquête TLFQ
7.98	« Quand t'as jamais marché avec des béquilles, ça fait drôle, ça veut ébarouir sur un bord pis sur l'autre. »	—	—	1978	Rimouski (Bas-Saint-Laurent)	72 ans	Enquête TLFQ
7.99	« Quand quelqu'un va attraper un accident, par exemple, il va s'assommer, il va se réveiller tout ébaroui. »	[ebarwi]	« étourdi »	1980	Trois-Pistoles (Bas-Saint-Laurent)	—	Corpus Blais
7.100	« Quelqu'un qui est ébaroui, y sait pas beaucoup ce qu'y fait. Y est tout ébaroui. Y est conscient, mais y pense pas ben, y est ébaroui, y est écarté. »	[ebarwi]	—	1980	Trois-Pistoles (Bas-Saint-Laurent)	80 ans	Corpus Blais
7.101	« On peut dire ça de quelqu'un aussi : y a l'air ébaroui, y a l'air écarté. Y a l'air ébaroui, y sait pas où ce qu'y va. Y a pas une belle physionomie. »	[ebarwi]	—	1980	Trois-Pistoles (Bas-Saint-Laurent)	80 ans	Corpus Blais
7.102	« Ça se disait pas beaucoup pour une personne, ébaroui. On disait ça, par exemple, d'un ustensile, une cuve ou un quart qui avait été au soleil, pis qui était retiré;	[ebarwi]		1980	Trois-Pistoles (Bas-Saint-Laurent)	86 ans	Corpus Blais

	y était ébaroui. Là, y fallait le faire renfler pour qu'y porte de l'eau. »						
7.103	« L'œuf qui est tombé à terre; est tout ébaroui. »	[ebarwi]	« brisé, écrasé »	1980	Saint-Maurice (Mauricie)	—	Corpus CELM
7.104	« Et qu't'es ébaroui »	[ebarwi]	« mêlé, nerveux, anxieux »	1980	Shawinigan (Mauricie)	50 ans	Corpus CELM
7.105	« Ça peut se dire ébarouir aussi. Vous allez prendre, par exemple, un tonneau qui va être dehors avec des cercles; au soleil, y va ébarouir. »	[ebarwir]	« ouvrir »	1980	Trois-Pistoles (Bas-Saint-Laurent)	80 ans	Corpus Blais
7.106	« tâcher de les ébarouir »	[ebarwir]	« étonner, abasourdir »	1980	Saint-Mathieu (Mauricie)	75 ans	Corpus CELM
7.107	« un baril est ébaroui. »	—	« brisé par l'action du soleil »	1998	Chicoutimi (Saguenay–Lac-Saint-Jean)	70 ans	Corpus Rousseau

#### 7.6.7.2.2 Enquêtes ethnologiques

	Type	Contexte	Année	Lieu	Référence <sup>58</sup>	Notes
7.108	Conte populaire	« Le roi qui était là avec sa princesse, [...], ça lui a ébaroui la vue »	1935	Saint-Aimé-des-Lacs (Capitale-Nationale)	Fonds Charles-Marius Barbeau, manuscrit n° 165, p. 23.	L'informateur est probablement Adélard Gaudreau (1869-1953), né à Sainte-Agnès-de-Charlevoix. Extrait du conte « Merlin ».

<sup>58</sup> Les fonds mentionnés dans les références sont conservés aux Archives de folklore de la Division des archives de l'Université Laval.

7.109	Conte populaire	« [...] c'était un bouquet qui ébaroui [ebarwi] les yeux [...] le bouquet qui est le plus beau [...] »	1949	Port-Daniel (Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine)	Fonds Luc Lacourcière, avec la collaboration de Félix-Antoine Savard, enregistrement n° 754, 16 <sup>e</sup> minute 39 <sup>e</sup> seconde.	L'informateur est Alfred Tapp (1872-1965), né à Havre-Saint-Pierre. Extrait du conte « Le petit teigneux ».
7.110	Conte populaire	« [...] pis là, c'était un gros bœuf, le v'là parti avec la tonne [...] pis tiens ben, tien ben. Ah! J'étais huit à dix arpents comme ça au travers des roches. Toujou', à un moment donné, vous comprenez! Bang! La tonne est ébarouie [ebarwi] pis me voilà sorti pis j'ai [...] le bœuf par la queue. »	1954	Saint-Paul-du-Nord (Côte-Nord)	Fonds Luc Lacourcière, enregistrement n° 2017, 3 <sup>e</sup> minute 15 <sup>e</sup> seconde.	L'informateur est Odina Girard (1880-1966), né à Saint-Paul-du-Nord. Extrait du conte « La tonne ».
7.111	Notes métalinguistiques	« ébarouir : terrasser – vient peut-être du mot éblouir? »	1967	Havre-aux-Maisons (Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine)	Fonds Jules Arseneau, manuscrit n° 1, p. 2.	L'informateur est possiblement Jules Arsenault (1947-), né à Havre-aux-Maisons
7.112	Notes métalinguistiques	« Tous ces contenants qui ne servaient pas régulièrement avaient séché durant l'été, on disait [...] qu'ils étaient "ébarouis". On les trempait donc dans l'eau avant les sucres pour les faire gonfler et leur rendre ainsi toute leur étanchéité. »	1975	L'Islet (Chaudière-Appalaches)	Fonds Serge Saint-Pierre, manuscrit n° 1054, « Le tonnelier dans le comté de l'Islet », p. 48.	Les informateurs sont possiblement Raynald St-Pierre, antiquaire de Saint-Jean-Port-Joli; Jacques Bouchard (1904-1982), né à Sainte-Louise; Albert Lévesque (1894-1976), né à Saint-Pacôme; et, certainement, Amédée Thibault (1901-1990), né à Saint-Cyrille-de-Lessard.

7.6.8    Vocable *javasser*

7.6.8.1    **Emploi en contexte**

7.6.8.1.1    **Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées**

- 8.01 « Tais-toé, tu connais rien. Je les connais tes tendances politiques. Quand t’es tout seul, tu **javasses** à n’en plus finir. Tous tes beaux principes tombent finalement devant le premier sourire, et la première poignée de mains d’élection. » (Duguay, Camille [1926], *La Veillée de Noël : pièce du terroir en deux actes et un tableau*, Beauceville, L’Éclaireur limitée, p. 41)
- 8.02 « Un septuagénaire m’écrit : “Mon Père, il ne me manque qu’une chose pour vivre et mourir content : une bonne revue sur le passé

et l’absolution si je la mérite. Plusieurs affaires à éclaircir. Si je m’adonne sur un prêtre ‘dans l’avent’, je vais passer pour fou. C’est gênant. J’irais en ‘retraite fermée’. J’en ai déjà fait deux. Dans ce temps-là, c’est la Voix de Jésus-Christ qu’on entendait. Aujourd’hui, on me dit qu’on **javasse** ensemble en échangeant nos cigarettes”. » (Arsenault, Antonio [1969], « L’abolition de la confession », *Trois-Rivières, Le Nouvelliste*, 49<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 283, 3 octobre, p. 6)

7.6.8.1.2    **Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques**

[Ø]

7.6.8.1.3    **Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées**

[Ø]

7.6.8.1.4    **Attestations dans les médias sociaux**

[Ø]

7.6.8.2    **Relevés d’enquêtes de terrain inédites**

7.6.8.2.1    **Enquêtes linguistiques**

	Contexte	Prononciation	Glose	Année	Lieu	Âge de l’inf.	Corpus source
8.03	« Quand t’as une javasse dans le coin t’es sûr d’être du courant de tout ce qui se passe »	—	« Bavarde »	—	Saint-Antoine-de-Tilly (Chaudière-Appalaches)	—	Enquête TLFQ
8.04	« Elle en as-tu de la javasse cette femme-là? »	[javas]	« Loquacité, manie de bavarder. »	1974	Saint-Tite (Mauricie)	—	Corpus CELM

7.6.8.2.2    **Enquêtes ethnologiques**

[Ø]

## 7.6.9 Vocabulaire *manger de l'avoine* (et *faire manger de l'avoine*)

### 7.6.9.1 Emploi en contexte

#### 7.6.9.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

Afin de ne pas alourdir cette section du corpus, nous n'y reproduisons pas les quelque 500 attestations de *manger de l'avoine* relevées dans les textes des journaux humoristiques *Le Canard* et *Le Vrai Canard*, où l'emploi du phrasème procède d'un gag récurrent potentiellement dû à un nombre restreint d'auteurs. Nous nous contentons de retenir une attestation tirée du roman-feuilleton *Les mystères de Montréal* (source 8.07), qui a été publié sous forme de livre indépendant après être paru dans ces journaux. Notons que de nombreuses attestations de *manger de l'avoine* à figurer dans *Le Canard* et *Le Vrai Canard* peuvent être retrouvées facilement grâce aux moteurs de recherche de BAnQ numérique et Canadiana en ligne (voir p. 10). La grande majorité des occurrences de *manger de l'avoine* recensées dans *Le Canard* et *Le Vrai Canard* datent de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, et plus de la moitié d'entre elles datent des années 1920.

9.01 « Il était beau cet étranger [...] Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit : J'espère ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir et que nous danserons toujours ensemble. [...] L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel renfrogné dans un coin ne paraissait pas **manger son avoine** de trop bon appétit. » (Aubert de Gaspé, Philippe [1837], *L'influence d'un livre*, Québec, Imprimé par William Cowan & fils, p. 41.)

9.02 « les gens n'étaient pas d'accord sur les sentiments de Pierre Gagnon. Les uns prétendaient qu'il ne voulait que s'amuser aux dépens de Françoise, d'autres soutenaient que son but était tout simplement de *faire manger de l'avoine* au petit Louison Charli qui passait, à tort ou à raison, pour aller voir la servante de Jean Rivard. » (Gérin-Lajoie, Antoine [1864], « Jean Rivard, économiste », Québec, *Le Foyer canadien : recueil littéraire et historique*, tome 2, p. 66.)

◇ [1875], « Jean Rivard, économiste », Sorel, *La Gazette de Sorel*, 18<sup>e</sup> année, n° 118, 29 mai, p. 1.

◇ [1876], *Jean Rivard, économiste*, pour faire suite à *Jean Rivard, le défricheur*, 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Montréal, J. B. Rolland & fils, p. 43.

◇ [1913], *Jean Rivard, économiste*, pour faire suite à *Jean Rivard, le défricheur*, 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Montréal, Librairie Beauchemin, p. 36.

◇ [1934], dans Roy, Camille, *Morceaux choisis d'auteurs canadiens*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, p. 148.

9.03 « Si Joséphine était la plus belle créature (fille) de Sainte-Anne, Hippolite Lamonde, alors âgé de vingt-huit ans, en était le plus beau garçon, mais aussi doux, aussi patient qu'il était brave et vigoureux. La jeune fille et lui s'étaient fiancés en cachette depuis longtemps : ce qui n'empêchait pas Lamonde de souffrir en la voyant folâtrer avec tous les garçons qui l'accostaient : mais il **mangeait son avoine** sans souffler mot : il était trop fier pour se plaindre. » (Aubert de Gaspé, Philippe [1866], *Mémoires*, Ottawa, G. E. Desbarats, p. 416.)

9.04 « Tom White nourrit encore une espérance fondée sur l'inconstance du peuple, que les philosophes comparent souvent à une femme coquette, toujours prête à de nouvelles noces. En attendant, Fred. MacKenzie lui fait **manger de l'avoine**. » ([anonyme] [1874], « Montréal-Ouest », Montréal, *L'Opinion publique*, vol. 5, n° 52, 24 décembre, p. 627.)

◆ Frederick MacKenzie avait été élu dans la circonscription de Montréal-Ouest, lors des élections fédérales de 1874, en récoltant seulement quelques votes de plus que Thomas White. Le candidat défait avait alors contesté la validité de cette victoire vraisemblablement obtenue par des procédés irréguliers. Le journal fait ici allusion à l'inconstance de l'électorat, qui pourrait voter plus massivement pour White en cas de reprise partielle des élections.

- 9.05 « Corniquet - [...] [À] Bastican, je fais **manger de l'avoine** à tous les freluquets. /Achille - [À] Bastican, c'est possible mais à Montréal... » (M[artin], A[dolphe] [1876], *Un habit par la fenêtre : comédie en un acte, comédie en un acte par Jules Renard arrangée pour les cercles de jeunes gens*, Montréal, J. G. W. McGown, p. 16.)

◆ Dans l'édition originale de la pièce, on lit : « Corniquet — [...] à Bobigny-les-faux-cols, je dame l'pion à tous les freluquets. /Achille - [À] Bobigny, c'est possible mais à Paris... » (Renard, Jules, *Un habit par la fenêtre : vaudeville en un acte*, Paris, E. Dentu, éditeur, 1865, p. 18.)

◆ Adolphe Martin, qui a adapté la pièce, était journaliste. Il est né le 16 octobre 1844 en France, a émigré au Québec en 1870 et est décédé le 22 janvier 1900 à Montréal. Joseph George Walter McGown, qui fait office d'éditeur, était avocat. Ils étaient tous deux membres de l'Union Allet, un club social montréalais fondé en 1870 par d'anciens zouaves pontificaux qui en vinrent à s'adonner au théâtre amateur.

- 9.06 « Le mariage de David à Pierre avec la fille de Michel José, un chapeau neuf que devra étrenner bientôt la Marcelline du voisin, une mésaventure arrivée à Colas le dimanche précédent chez sa belle, où un rival lui a fait **manger de l'avoine** pendant toute la veillée [...] sont autant de sujets qui captivent l'attention d'un homme instruit! Or, je vous le demande, s'il en faudrait beaucoup de ces faits intéressants pour faire avancer l'humanité dans la voie du progrès? » (Provancher, Léon [1876], « Étude de l'histoire naturelle », Cap-Rouge, *Le Naturaliste canadien*, vol. 8, n° 2, février, p. 50.)
- 9.07 « On m'a dit que tu recevais chez vous un conducteur de petits chars [tramways]. [...] Mes amis m'ont dit que vous étiez gros manche [en très bons termes] tous les deux et que tu me faisais **manger de l'avoine** au minotte. Ursule pâlit. Elle lança sur son ami un regard chargé de fluide magnétique [électricité]. —

Bénoni! dit-elle, [...] comment peux-tu supposer un seul instant que je pourrais trahir mes serments? Le serpent de la jalousie est entré dans ton cœur et y distille le plus noir des poisons. » (Berthelot, Hector [sous le pseudonyme de Ladébauche] [1879], « Les mystères de Montréal : roman de mœurs », Montréal, *Le Vrai Canard*, vol. 1, n° 18, 20 décembre, p. 2.)

◇ [1896], « Les mystères de Montréal : roman de mœurs », Montréal, *Le Canard*, 8<sup>e</sup> année, n° 26, 23 mai, p. 1.

◇ [1898], *Les mystères de Montréal : roman de mœurs*, Montréal, Imprimerie A.P. Pigeon, p. 2-3.

◇ [1917], « Les mystères de Montréal : roman de mœurs », Montréal, *Le Canard*, vol. 41, n° 2, 11 novembre, p. 4-5.

- 9.08 « Ces braves gens avaient fait soumission pour le creusage de leur rivière, et s'attendaient dur comme fer à avoir le "contrat." Ah! bien, je t'en fiche [te le certifie, cf. *ficher son billet*], c'est un Irlandais de Montréal, McNamee de nom, qui leur a fait **manger de l'avoine**. Il a obtenu l'entreprise pour une couple de mille dollars de moins que les crédules soumissionnaires d'Yamaska. » (Barry, Robertine [sous le pseudonyme d'Ixe] [1881], « Petite chronique », Sorel, *La Gazette de Sorel*, 25<sup>e</sup> année, n° 2, 17 août, p. 3.)
- 9.09 « quand l'heure est arrivée de jouer aux cartes, je sais bien qui choisir pour mon vis-à-vis; ne crois pas que les autres me fassent **manger de l'avoine**. » (Proulx, Jean-Baptiste [sous le pseudonyme de Joannes Iovhanné] [1882], *Le mal du jour de l'an ou Scènes de la vie écolière*, Montréal, Beauchemin & Valois, p. 43.)
- 9.10 « sa blonde [...] lui fait **manger de l'avoine** de ce temps-ci. [...] elle l'a planté là, pour le veuf Sainte Nitouche » (Duval-Thibault, Anna [1888], *Les deux testaments : esquisse de mœurs canadiennes*, Fall River, Imprimerie de L'Indépendant, p. 28.)
- 9.11 « la Marichette et moé, on a jamais été bonnes amies. Même quand on marchait ensemble pour faire notre première communion, alle m'pinçait les bras parce que j'savais mon catéchisme mieux qu'elle. Quand on était petite[s], pour se venger, alle me massacrait toutes mes catins. Plus tard vous savez, alle n'avait pas autant de cavaliers que moé, et alle a ben

souvent **mangé de l'avoine** [par] rapport à moé. » (Barry, Robertine [sous le pseudonyme de Françoise] [1891], « La douce », Montréal, *La Patrie*, 13<sup>e</sup> année, n° 158, 31 août, p. 1.)

◇ [1895], « La douce », *Fleurs champêtres*, Montréal, La Cie d'imprimerie Desaulniers, p. 118.

◇ [1902] « La douce », dans Massicotte, Édouard-Zotique, *Conteurs canadiens-français du XIX<sup>e</sup> siècle avec préface, notices et vocabulaire*, Montréal, C. O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, p. 246.

◇ [1913] « La douce », dans Massicotte, Édouard-Zotique, *Conteurs canadiens-français du XIX<sup>e</sup> siècle avec notices biographiques*, Montréal, Librairie Beauchemin, p. 77-78.

◇ [1984], « La douce », *Fleurs champêtres*, suivi d'autres nouvelles et de récits, et *Méprise*, comédie inédite en un acte, édition préparée et présentée par Gilles Lamontagne, Montréal, Fides, p. 93.

9.12 « Elle aime un jeune homme, mais ses parents s'opposent à son mariage; un rival se présente; ce dernier est bien riche —toujours couvert d'or de la tête aux pieds, il intrigue pour supplanter celui qui l'avait précédé [...] mais chaque soir, "il **mange de l'avoine**" » (Lacasse, Zacharie [1892], *Le prêtre et ses détracteurs*, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, p. 229.)

9.13 « Assis seul dans un coin, Charles Gagnon semblait triste et songeur. Il regardait souvent un des plus brillants couples de la réunion, et comme si ce regard lui eut fait mal, il détournait aussitôt la tête. On chuchotait à côté de lui : —Charles est jaloux : aussi il **mange un peu trop d'avoine**. A sa place j'aurais abandonné la partie depuis longtemps. —C'est bien bon pour lui; il est trop hautain; il ne regarde jamais personne... —Oui, mais il est si rusé qu'il trouvera bien moyen de faire donner la pelle à Paul Turcotte... —Oh non! Jeanne Duval aime trop Paul Turcotte et ça va finir par un mariage... » (Fortier, Auguste [1893], *Les mystères de Montréal*, Montréal, Cie d'Imprimerie Desaulniers, p. 15.)

9.14 « parce que tu as manqué ton coup une première fois, te voilà découragé et prêt à abandonner la partie!... /— Il y a bien de quoi perdre confiance, aussi, nom d'un phoque répondait Gaspard, les dents serrées... Une affaire si bien montée!... Un coup si

supérieurement organisé, manquer cela, à quelques secondes près! [...] — Une déveine de pendu... /— Un peu. /— Et **manger son avoine** en grinçant des dents. » (Dick, Venceslas-Eugène [1897], « Un drame au Labrador », Montréal, *Le Monde illustré*, 14<sup>e</sup> année, n° 680, 15 mai, p. 43.)

◇ [1897], *Un drame au Labrador*, Montréal, Leprohon & Leprohon, p. 67.

9.15 « ZEPHIR — [...] N'est-ce pas vous que j'ai vu sauter à l'eau pour sauver une jeune créature [femme] tombée en bas du "Terrebonne"? / MAURICE — En effet. Vous étiez-là? [...] / MAURICE — Cette jeune fille... / JEANNE — Est ma meilleure amie. [...] Laissez-moi vous remercier pour eux, du fond du cœur (elle lui donne la main, qu'il baise.) / ZEPHIR (à Angélique) — Que le diable soit mort! en v'là un qui va faire **manger de l'avoine** au capitaine McKay, qu'en penses-tu? » (Guyon, Louis [1902], *Denis le Patriote*, Montréal, [sans éditeur], p. 14.)

◇ [1995], « Denis le Patriote », Montréal, Bulletin du Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, vol. 21, n° 3, automne, p. 14.

9.16 « Dis don, narcissse, t'as l'air d'un homme qu'a **mangé d'l'avoine**. » (Girard, Rodolphe [1904], *Marie Calumet*, Montréal, [sans éditeur], p. 344.)

9.17 « Si l'on en croit une lettre adressée au Tageblatt par une suffragette prussienne, les jeunes filles allemandes se préparent à "faire **manger de l'avoine**" aux 5000 jeunes filles anglaises qui veulent épouser des fermiers canadiens. Les [A]llemandes leur courront opposition. » ([anonyme] [1911], « Filles allemandes pour le Canada », Montréal, *Le Devoir*, 2<sup>e</sup> année, n° 38, 16 février, p. 2.)

9.18 « Nous sommes allés, mon ami et moi, à la réception du duc de Connaught à l'Hôtel-de-Ville. Chic, ma chère! Et puis nous avons été au bal de la Saint-André. Qu'il est donc bien ce Duc. Il m'a invité à un quadrille. Tu parles, si j'étais fière, pendant que le pauvre ami **mangeait de l'avoine**! » (Machin [pseudonyme] [1912], « Mademoiselle Fracasse », Rimouski, *Le Progrès du Golfe*, 8<sup>e</sup> année, n° 40, 19 janvier, p. 1.)

- 9.19 « On l'achète parfois [du poisson], remuant encore et on s'en fricotte des gibelottes qui feraient **manger de l'avoine** à bien des dindons rôtis! » (De Montigny, Marguerite [sous le pseudonyme de Margot] [1912], « Fleurs de Mai », Montréal, *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, n° 20, 25 mai, p. 1.)
- 9.20 « Un jour, il s'était déguisé en loup-garou pour faire peur à son voisin François, qui courtoisait la Maritaine en même temps que lui, et se vantait partout de lui faire **manger de l'avoine**. » (Bessette, Arsène [1914], *Le débutant*, Saint-Jean, Compagnie de publication « Le Canada français », p. 171.)
- 9.21 « Autrefois, il n'y avait, parmi nous, que les amoureux qui **mangeaient de l'avoine** hyperboliquement, aujourd'hui les gens les plus portés sur leur bouche en font les délices de leur petit déjeuner. » (Schenck, Ernest [sous le pseudonyme Le Liseur] [1914], « Notes et réminiscence : Montréal hippophage », Montréal, *Le Pays*, 5<sup>e</sup> année, n° 14, 11 avril, p. 8.)
- 9.22 « Je vous assure, que ce gars-là, ce n'était pas de la Croix de St-Louis, ce n'est pas pour en dire du mal, mais ça lui est arrivé pas rien qu'une fois de courir ici et là tout le temps de la grand'messe du dimanche. [...] Avec cela qu'il pouvait enjôler je ne sais pas qui... Il avait bien commencé à faire les yeux doux à ma Victoria. C'était rien que par malice, vous savez, pour **faire manger de l'avoine** à Adélar. Bien, j'ai dit : "Tu peux filer doux, toi, tu sais : une fille qui se respecte ne s'amuse pas à des vauriens comme cela." » (Dupont, Claude [1915], *Un petit fils de Pierre Gagnon : drame social en deux actes*, Trois-Rivières, Le Bien Public, p. 40.)
- 9.23 « Coucoune est ce soir d'humeur grise. D'abord, il **mange de l'avoine**, et c'est choquant. Figurez-vous que Monsieur Gérard a encore eu l'audace de venir voir ma petite sœur [...] Coucoune lui a dit [...] que c'était "sa blonde" à lui, Marie, et qu'il n'avait pas d'affaires à revenir! » (Tardif, Marie-Antoinette [sous le pseudonyme de Michelle Le Normand] [1916], « Les griefs de mon voisin », Montréal, *Le Devoir*, vol. 7, n° 27, 3 février, p. 1.)
- 9.24 « Hector bien décidé à ne pas manquer son coup s'est accroché tout de suite à p'tite Calumette Sans-Souci, la fille du maire de la

paroisse, et maintenant, il se plaît à lui dire : "Mamzelle que vous avez do beaux yeux! Ah! que vous êtes belle! que Je vous trouve de mon goût! Si vous saviez comme je vous aime, vous m'aimeriez toujours!" Et la p'tite Calumette, grisée par des compliments si flatteurs, ne s'occupe plus que de lui laissant le pauvre José, qui l'avait tout d'abord accostée, **manger de l'avoine** tout son soul [sic]. » (Perreault, E. [1916], « Les Laverdure... aux épluchettes », Joliette, *L'Étoile du Nord*, 33<sup>e</sup> année, n° 12, 12 octobre, p. 5.)

◇ [1916], « Les Laverdure... aux épluchettes », Saint-Hyacinthe, *Le Clairon*, 27 octobre, vol. 5, n° 44, p. 3.

- 9.25 « le gros Métivier, qui décidément paraissait bien ancré dans le cœur de sa belle, [...] à qui décidément aussi il ne fallait pas songer, du moins ce soir-là, à tenter de faire **manger l'avoine** promise » (Clapin, Sylva [sous le pseudonyme de Jean-François] [1917], « La corvée chez Bapaume », *La Corvée : deuxième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, Montréal, Société Saint-Jean-Baptiste, p. 216.)
- 9.26 « Séduit par les grâces de Mlle Céline, servante chez les Lussier, il [Charlot] lui fit quelques visites et se posa en prétendant. [...] Peut-être la servante se serait-elle laissée gagner [...] sans les machinations d'un ga[r]s arrivé depuis une couple d'années dans la paroisse [...] Ce garçon, beau parleur, d'humeur joviale, et ayant quelque peu voyagé, n'eut pas plutôt appris les assiduités de Charlot auprès de Mlle Céline qu'il se mit en tête de le supplanter. [...] Un soir, lui et Charlot se rencontrèrent auprès de leur belle. Le nouveau venu sut intéresser et amuser Mlle Céline. Elle fut charmée, séduite, et oubliant le pauvre Charlot, ne lui adressa pas deux paroles. Après avoir patienté pendant une heure, celui-ci demanda son chapeau. Il partit et ne revint pas. Guibault satisfait du tour joué en fit autant. Découragé par cet échec, Charlot résolut de ne plus s'exposer à **manger d'avoine**. Se sentant piteux et infirme, il s'abstint désormais de courtoiser les jeunes filles et se borna à cet unique essai. » (Laberge, Albert [1918], *La Scouine*, Montréal, Imprimerie modèle, p. 59.)



9.27 « le crible toujours dans son coin, l'air *songeard* comme, au cœur d'une veillée, un garçon qui **mange de l'avoine** » (Gosselin, Noël [sous le nom de frère Gilles] [1918], « Les choses qui s'en vont : le fléau et le crible », Montréal, *Le Devoir*, vol. 9, n° 22, 26 janvier, p. 8.)

◇ [1918], *Les choses qui s'en vont : causettes canadiennes*, édition revue et augmentée, Montréal, Éditions de la Tempérance, p. 93.

9.28 « il y a le Jeu de Cartes du Bon Langage, pour s'instruire en s'amusant. Il y a sept mots ou expressions vicieuses corrigées sur chacune des cinquante-deux cartes, près de quatre cents par jeu. [...] On ne pourra pas [...] s'en servir pour se faire tirer les cartes et savoir de source certaine si on aura une joie ou un malheur, s'il y aura de la "mortalité" dans la famille, si on recevra une lettre le lendemain, si le cavalier de mademoiselle est brun, ou blond, et s'il a un rival qui lui fait "**manger de l'avoine**" » (Blanchard, Étienne [1919], « Comment notre langage se contamine et comment l'épurer », Québec, *L'Enseignement primaire*, n° 9, 40<sup>e</sup> année, mai, p. 553.)

◇ [1919], Québec, *L'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 2, n° 10, 4<sup>e</sup> année, juin, p. 468.

9.29 « la jeune fille, est parfaitement respectable; coquette pourtant, elle sait torturer son "cavalier", lui faire "**manger de l'avoine**", mais elle ne se permet jamais la moindre inconvenance » (Poitras, Étienne [sous le nom de frère Robert] [1921], « Essai sur les contes canadiens », Québec, *Le Canada français*, vol. 6, n° 5, juin, p. 271.)

9.30 « l'un et l'autre avait juré de gagner le cœur de la fille et poursuivait son but avec une ardeur obstinée. [...] Fatigué de lutter à chances égales, et de "**manger de l'avoine**" plus souvent qu'il n'aurait voulu, Armand se résolut à tenter un grand coup pour écraser le malencontreux rival. Il parla à Rose de son yacht, un bijou de légèreté et d'élégance, qui faisait l'envie de tous les sportsmen de Cacouna. » (Eugène Seers [sous le pseudonyme de Louis Dantin] [1922], « Rose-Anne », Montréal, *La Revue moderne*, n° 20038, 15 juillet, p. 17-18.)

◇ [1930], *La vie en rêve*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, p. 57.

9.31 « les violons accordés et la fille de la maison galamment complimentée, le beau cavalier l'invita pour la danse, et ouste, passa la soirée presque entière avec la belle Rose, qui ne se comprenait plus, tant il était aimable et dansait admirablement. [...] le cavalier ordinaire de Rose **mangeait de l'avoine**, comme on dit, dans son coin et ruminait dans sa tête des envies de tuer le survenant par les moyens les plus vifs. » ([Cloutier, Raoul] [1925], *Légendes du Saint-Laurent*, illustrations de Chas W. Simpson, Montréal, Pacifique canadien, p. 32.)

◇ [1926], « La légende de Rose Latulippe », Québec, *Le Terroir : organe de la Société des arts, sciences et lettres de Québec*, vol. 6, n° 11, avril, p. 228.

◆ L'original n'est pas daté, mais les cachets de réception étampés par les bibliothèques confirment que ce document a été publié en 1925. Par ailleurs, les premiers comptes-rendus de l'ouvrage datent de janvier 1926.

◆ Une adaptation simplifiée de ce document a été publiée en anglais (*Legends of the St. Lawrence*, retold by Katherine Hale [pseudonyme d'Amelia Beers Garvin], pictured by Chas. W. Simpson, Montréal, Canadian Pacific Railway, 1926). La phrase contenant *manger de l'avoine* n'y a pas été reprise. La version française du texte est fréquemment attribuée à Hale, mais nous l'attribuons pour notre part à Raoul Cloutier, publiciste français au Pacifique canadien, né à Sainte-Anne-de-Sabrevois le 18 septembre 1893 et décédé à Montréal le 27 août 1977.

9.32 « Quel beau temps pour préparer une coalition nationale, vraiment nationale, c'est-à-dire, canadienne et rien autre chose que canadienne! C'est là que les petits faiseurs de toutes couleurs **mangeraient de l'avoine!** » ([anonyme] [1926], « Sur le Pont de Ste-Anne », Chicoutimi, *Le Progrès du Saguenay*, 40<sup>e</sup> année, n° 59, 29 juin, p. 1.)

9.33 « Petit-Jean seul reste inactif et r'louque [reluque] du coin de l'œil Gros Louis qui a été s'as[s]eoir à côté de sa blonde, histoire de lui faire **manger de l'avoine**. » (Pierre Fouille-Partout [pseudonyme] [1926], « Pour lire à la veillée — La Sainte-Catherine — Au bon vieux temps », Joliette, *L'Étoile du Nord*, 43<sup>e</sup> année, n° 24, 9 décembre, p. 7.)

- 9.34 « Si vous aviez la moindre considération pour moi, vous m'auriez pas laissée seule ici une heure pour aller tripoter les jambes d'une bonne à rien... [...] On me fait pas **manger d'avoine** comme ça, moi, surtout quand je n'aurais qu'à me pousser un peu pour avoir des cavaliers smattes, des gars de Westmount. Encore hier, j'ai refusé de me laisser reconduire par un monsieur docteur... » (Arcan, Adrien [sous le pseudonyme d'Émile Goglu] [1929], « Popeline ou Le Cœur en peine », Montréal, *Le Goglu*, vol. 1, n° 14, 8 novembre, p. 7.)
- 9.35 « Parfois, un danseur, mis en train par l'alcool et voulant faire la nique à un rival, lui raflait sa danseuse. Or, comme "**manger de l'avoine**" était considéré comme un affront sanglant, les choses n'en restaient pas là. Des injures on en venait aux coups et l'orgie dégénérât en rixe. » (Massé, Oscar [1930], *Massé... doine*, Montréal, Librairie Beauchemin, p. 47.)
- 9.36 « AUX JEUNES GENS — C'est parfois le plus "foin" [fou, imbécile] qui vous fait "**manger de l'avoine**". » (Lorrain, Lévis [sous le pseudonyme de Sivel] [1930], « La page des petits traits de plume : les nôtres et ceux des autres », Montréal, *Le Devoir*, vol. 21, n° 195, 23 août, p. 4.)
- 9.37 « les habitants ont eu la générosité de faire **manger de l'avoine** à certains candidats, et la peignerie [pingrerie] de ne pas en donner aux autres. » ([Arcand, Adrien] [1931], « La contestologie », Montréal, *Le Goglu*, vol. 3, n° 10, 9 octobre, p. 4.)
- ◆ Cette attestation doit être considérée avec précaution, car elle semble fondée sur une métaphore filée ironique et calembouresque qui assimile les candidats aux élections à des veaux et des ânes auxquels on donne de l'avoine.
- 9.38 « La coquette [...] jouait avec l'amour comme avec un ballon d'enfant. A la guerre comme à la guerre, je me mis de la partie. A l'instar de mes compagnons, je la désirais pour moi seul. Il n'a jamais été bien poli de faire, selon l'expression courante, "**manger de l'avoine**" à un ami. Mais, dans le cas de la jolie Rose, la politesse n'était plus de mise. Nous nous livrions bataille continuellement. » (Bertrand, Lionel [sous le pseudonyme de Célibér] [1934], « Dans un vieux livre », Saint-Jérôme, *L'Avenir du Nord*, 38<sup>e</sup> année, n° 5, 2 février, p. 3.)
- 9.39 « Abreuvé de tristesse, il **mangeait** sombrement **son avoine** en rêvant aux attraits de sa belle. » (Mauclère, Jean [1934], « Le bénévolat : conte historique [1729] », Montréal, *Le Devoir*, vol. 25, n° 47, 26 février, p. 5.)
- ◆ Cette attestation doit être considérée avec précaution, car elle provient vraisemblablement d'un auteur de France. Le syntagme *manger son avoine* y est possiblement utilisé de manière purement compositionnelle.
- 9.40 « le même officier est aussi autorisé à acheter [...] 5,000 livres d'**avoine**. De quoi en faire **manger** à tous les garçons qui en désirent! Il faut se rappeler que notre sympathique directeur est un célibataire... » ([anonyme] [1935], « Nos échevins ont brisé le record », Joliette, *L'Étoile du Nord*, 51<sup>e</sup> année, n° 36, 21 février, p. 8.)
- 9.41 « M. [Maurice] Duplessis a brusquement pris sur lui d'agir au meilleur de ses intérêts personnels et d'embrasser publiquement M. [Paul] Gouin avant que M. [Onésime] Gagnon ne lui fasse **manger de l'avoine**. L'explication de toutes ces traditions et du coup de théâtre final annonçant le mariage paraît être que M. Duplessis était depuis longtemps (ce que nul n'ignore) en coquetterie avec M. Gouin et ses amis, mais que les uns et les autres manœuvraient pour porter la culotte dans le futur ménage. » (Turcotte, Edmond [1935], « Le Parti bicéphale ou le veau à deux têtes », Arthabaska, *L'Union des Cantons de l'Est*, 69<sup>e</sup> année, n° 48, 14 novembre, p. 2.)
- 9.42 « L'étranger fit surtout la cour à Flore, la fille de la maison. Il dansa avec elle à peu près tout le temps. Celle-ci avec une légèreté inconcevable, **fit**, comme on dit là-bas, **manger de l'avoine** à son fiancé toute la soirée. Elle n'avait de sourires et d'amabilités que pour son ami de passage. » (Roy, Pierre-Georges [1937], « Les légendes canadiennes », Montréal, *Les Cahiers des Dix*, n° 2, p. 72.)
- ◇ [1943], *L'Union des Cantons de l'Est*, 77<sup>e</sup> année, n° 49, 11 novembre, p. 4.

◇ [1944], *Les petites choses de notre histoire*, Québec, Éditions Garneau, p. 94.

- 9.43 « — Voyons, qu'est-ce qu'il y a, donc. Joseph-Arthur, t'as pas l'air dans ton assiette? [...] — Je vous gage n'importe quoi que c'est Alberte Simard qui y fait **manger de l'avoine**! » (Janel, Robert [1938], « La nuit du cœur », Montréal, *La Revue moderne*, vol. 19, n° 10, août, p. 12.)
- 9.44 « Depuis quelques jours, un jeune étudiant en médecine était arrivé pour passer ses vacances dans le pittoresque village mauricien. Il s'était vanté d'en amuser la plus belle fille. On lui rétorqua qu'il risquait de "**manger de l'avoine**." Il s'était mis à rire avec un brin d'outrecuidance. » (Dessureaux, Lionel [1939], « Le dernier sourire... », Montréal, *Le Bulletin des agriculteurs*, vol. 24, n° 1, 17 janvier, p. 5.)
- 9.45 « FRIDOLIN : J'ai pas peur de n'importe quel fancy en habit à queue... mais contre des gars avec des uniformes strapés puis des casques à palettes puis des boutons dorés... Tasse-toi, y a rien à faire... tu **manges de l'avoine**... » (Gélinas, Gratien [1939], émission radiophonique *Le train de plaisir*, 20 décembre, CKAC, dans BANQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 18, bobine 1, épisode 13, p. 9)
- 9.46 « quand ça parlait d'amour ou bien que ça se mettait à être triste, ah! mes vieux, on manquait d'avaler notre chique de travers. On regardait le jeune premier qui jasait d'amour à la jeune première, puis on soupirait! Ah! elles étaient si belles ces jeunes premières-là! Misère... Dans ces moments-là, je crois ben qu'on faisait **manger de l'avoine** à nos blondes sans qu'elles s'en doutent une minute. Mais, je me demande si nos blondes nous remettaient pas le change quand c'était le beau Sheller ou ben le beau Valhubert qui ronronnaient des mots d'amour... » (Coderre, Émile [sous le pseudonyme de Jean Narrache] [1940], émission radiophonique *Rêveries de Jean Narrache*, 6 novembre, Radio-Canada, dans BANQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 19, bobine 3, épisode 6, p. 7.)

◇ [vers 1946], « Les vieux théâtres », Montréal, *Rêveries de Jean Narrache*, vol. 1, n° 6, p. 12-13.

- 9.47 « le patron a envie de faire **manger de l'avoine** à Tino Rossi [...] c'était rien que des créatures [femmes] avec le patron qui suivait par derrière. » (Bourgeois, Albéric [1943], « En roulant ma boule — Le lendemain : ces dames fêtent le patron », Montréal, *La Presse*, 59<sup>e</sup> année, n° 213, 26 juin, p. 38.)
- 9.48 « LABOURSODIÈRE : [...] C'est votre compagnie pour à soir ça, Marcel?... — BERTHA : Non, madame! c'est le garçon que je vais au bal des facteurs pour tâcher pour le scier à mon goût puis lui faire **manger de l'avoine**, plenty, s'il y a un petit moyen!... » (Gélinas, Gratien [1945], sketch « Le bal des facteurs », revue théâtrale *Fridolinons '44-'45*, dans BANQ Vieux-Montréal, fonds de l'Institut de recherches sur la littérature radiophonique et télévisuelle du Québec, cote MSS322, série 18, bobine 2, p. 3).
- ◆ Une version légèrement retouchée à la main de ce passage va comme suit : « LABOURSODIÈRE : [...] C'est votre compagnie pour à soir ça, Marcel?... — BERTHA : Non, madame! Ça c'est le garçon que je vais au bal des facteurs pour tâcher de le scier à mon goût puis lui faire **manger de l'avoine**, plenty, s'il y a un petit moyen!... » (Gélinas, Gratien [1945], sketch « Le bal des facteurs », revue théâtrale *Les Fridolinades*, dans Archives de la Ville de Montréal, fonds Claude Robillard, cote P137-2-4-D007, p. 3).
- ◆ Une version retravaillée de ce passage a été éditée comme suit : « Marcel, c'est mon ancien chum. C'est cassé raide entre nous depuis un mois. Mais, si je vais au Bal des Facteurs, c'est pour tâcher de le scier à mon goût puis lui faire manger de l'avoine "plenty", s'il y a un petit moyen! » (*Les Fridolinades 1945 et 1946*, Montréal, Quinze, 1980, p. 84; *Les Fridolinades : théâtre*, anthologie préparée par Anne-Marie Sicotte, Montréal, Fides, 2018, p. 91-92)
- 9.49 « Pense-donc, Catherine, s'il faut que les créatures se mettent en grève et s'organisent une croisade, conjugale dans les vieux pays pour se ramener avec une congrégation de nègres à seule fin de se venger; et de faire **manger de l'avoine** aux hommes de la paroisse. » (Bourgeois, Albéric [1945], « En roulant ma boule — Croisade matrimoniale : complications internationales », Montréal, *La Presse*, 61<sup>e</sup> année, n° 263, 25 août, p. 43.)

- 9.50 « C'est pas un coureur', certain... y doèt pas **manger de l'avoëne**, tous les jours... » (Trudel, Marcel [1946], Vézine, Montréal, Fides, p. 47.)
- 9.51 « Le maire de Montréal [Camillien Houde] faisait passer une soirée agréable et amusante, à ses hôtes royaux [George VI et Elizabeth]. Le premier ministre Mackenzie King, sérieux et empesé dans son coin, **mangeait de l'avoine**. » (Taupier, Hermann [1946], « Les fréquentations impériales de M. Houde », Montréal, *Le Devoir*, vol. 37, n° 276, 2 décembre, p. 1.)
- 9.52 « Chassez de votre tête, ma petite Mimi, toutes ces folles idées de révolutionnaires qui vous viennent, car j'ai bien l'impression par votre lettre, que votre rivale dont il est question dans votre lettre vous a tout simplement fait **manger de "l'avoine"** et que vous êtes en colère. » (Girouard, Gaston [sous le pseudonyme de l'Oncle Gaston] [1956], « Le courrier de l'Oncle Gaston », Arthabaska, *L'Union des Cantons de l'Est*, 90<sup>e</sup> année, n° 8, 9 février, p. 10.)
- 9.53 « Après 23 ans au Basutoland [en Afrique], mon confrère, le Père Donat Gauvin O.M.I. [Oblats de Marie-Immaculée] est nommé à une nouvelle mission où il n'y a encore rien de fait. Pour décrire sa situation, voici des extraits de sa lettre où il me supplie de l'aider : "Réellement, j'ai été obligé de faire un acte de foi plus encore qu'à S[ain]t-Martin [...], ce qui n'est pas peu dire, car j'en ai **mangé de l'avoine**, à cet endroit." » ([anonyme] [1963], « Le père Gauvin vous demande de l'aide un peu des miettes », Joliette, *L'Action populaire*, vol. 51, n° 5, 27 février, p. 4.)
- 9.54 « Où est-il donc le plaisir de valser sur la glace par un beau soir d'hiver au son d'une musique agréable, d'une polka endiablée. Vous reveniez (à pied, s'il vous plaît) avec des pieds gelés, mais content d'avoir tenu la taille de votre belle près de vous toute la soirée ou encore d'avoir eu le plaisir de flirter avec "la petite une telle" sans que sa mère le sache ou encore que vous ayez fait **manger de l'avoine** à votre copain en faisant trois tours de patinoire avec la belle Francine, sa blonde. » (Simard, Marthe P. [1971], « Aux portes de l'hiver », Dorion, *L'Étoile de l'Outaouais-St-Laurent*, vol. 4, n° 48, 8 décembre, p. 4.)
- 9.55 « Quant à Jean [Savard], plus instable, moins chanceux en amour —, on le vit annuler 2 contrats de mariage, **manger de l'avoine** 2 fois [...] —, il se maria 3 fois et fut père de 15 enfants. » (Lebel, Gérard [1976], « L'ancêtre des Savard », Sainte-Anne-de-Beaupré, *Sainte Anne de Beaupré [sic]*, vol. 104, n° 2, mars, p. 88)
- ◇ [1981], *Nos ancêtres : biographies d'ancêtres*, vol. 1, [1<sup>re</sup> édition], Sainte-Anne-de-Beaupré, [sans éditeur], p. 124.
- ◇ [1995], *Nos ancêtres : biographies d'ancêtres*, vol. 1, 7<sup>e</sup> édition, Sainte-Anne-de-Beaupré, [sans éditeur], p. 152.
- 9.56 « Ferdina sortait avec elle tous les bons soirs [...] mais le garçon du notaire, Philémon Grondin [...] avait un œil sur Marie-Louise lui itou [...] il a-t-il pas eu l'idée d'essayer de faire **manger de l'avoine** à Ferdina, un soir, pendant une veillée à la salle paroissiale au village » (Lussier, Doris [1980], *Le père Gédéon : son histoire et ses histoires*, Montréal, Quinze, p. 188.)
- 9.57 « les rires redoutables de la petite bande eurent pour effet de le dégriser juste ce qu'il fallait pour comprendre que son charme ne jouait absolument plus. [...] il se rendit compte, quelques semaines plus tard, que Renaud — ce *niaiseux* de Renaud — avait l'air d'avoir réussi à prendre la relève [...] — Tu te contentes de mes restants, avait-il lancé avec cruauté. — C'est mieux que de **manger de l'avoine**, avait rétorqué tout aussi cruellement le nouveau soupirant. » (Pellerin, Jean [1981], *Au pays de Pépé Moustache*, Montréal, Stanké, p. 218.)
- ◇ [1981], *Au pays de Pépé Moustache*, Québec, *Le Soleil*, 85<sup>e</sup> année, n° 190, 11 août, p. C6.
- 9.58 « Sinden n'aura pas de difficulté à franchir cette étape. Mais il risque de **manger de l'avoine** avec son plan à long terme, soit deux conférences totalement séparées, quelque chose comme les Ligue nationale et Ligue américaine, au baseball. » (Laroche, Claude [1982], « Harry Sinden se bat pour son plan », Québec, *Le Soleil*, 86<sup>e</sup> année, n° 275, 22 novembre, p. C1)
- 9.59 « La jeune fille songe que ça fait longtemps qu'il lui fait "**manger de l'avoine**" avec les plus belles filles de la paroisse.



L'heure de la vengeance est venue! Elle avance vers lui au milieu des applaudissements, elle le salue et se dirige vers Arthur Grandmaison qu'elle trouve bien amusant. Ce dernier, ébloui par l'honneur qui lui échoit, embrasse tendrement la douce Alice, tandis que l'autre ronge son frein, rouge de honte. » (Dessureault-Descôteaux, Aurore [1985], *Entre chien et loup*, Montréal, Éditions Flammarion, p. 209.)

- 9.60 « Le gros Daniel doit bien savoir que l'étranger lui fait **manger de l'avoine** à cœur de jour, lui a volé sa Catherine, ma maîtresse d'école, ma Catherine. » (Audet, Noël [1988], *L'ombre de l'épervier : roman*, Montréal, Québec/Amérique, p. 311).

◇ [1989], « L'ombre de l'épervier [extrait] », Montréal, *La Presse*, 105<sup>e</sup> année, n° 221, 4 juin, p. D7.

- 9.61 « le hockey vient de débouler un escalier par rapport aux autres grands sports. [...] Qu'on regarde un peu où s'en va la manne. [...] Le hockey pour sa part est condamné à **manger de l'avoine**. » (Laroche, Claude [1990], « 3,6 \$ milliards au football – La LNH encore plus bas! », Québec, *Le Soleil*, 94<sup>e</sup> année, n° 78, 17 mars, p. S5)

- 9.62 « il y a plusieurs années, Rose Latulipe, belle et gracieuse jeune fille, délaisse son amoureux, à qui elle fait, disait-on alors, **manger de l'avoine**, et danse aux bras d'un beau et galant jeune homme surgi tout à coup, tard en soirée, et parlant magnifiquement le français. » (Boivin, Aurélien [1991], « Le cycle de Noël dans le conte littéraire québécois du XIX<sup>e</sup> siècle », Montréal, *L'Action nationale*, vol. 81, n° 10, décembre, p. 1570.)

- 9.63 « N'attendons pas de détails sur les rites amoureux de leurs courtes fréquentations. Maman refuse d'en parler. Papa [née en 1883, à Saint-Raphaël de Bellechasse], comme d'habitude, ne refuse pas de parler [...] En ce temps-là, à Saint-Raphaël comme à Saint-Michel, le vocabulaire amoureux est assez pittoresque : “Tu

#### 7.6.9.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques

- 9.67 « J'te dis qu'a y'en [elle lui en] fait **manger de l'avoine** [māzedlavwan] à Alphonse depuis quelque temps. » (Delacroix, René et Jean-Yves Bigras [1949], *Le Gros Bill* [dialogues de Jean Palardy], Québec, Renaissance Films.)

as un cavalier, tu sors steady, tu flirtes, tu es frémillant, tu risques de **manger de l'avoine** ou de te faire retourner par ta blonde. Pour mieux lui égratigner l'œil, tu regardes par-dessus la clôture jusqu'à sauter la clôture : c'est que tu es amoureux, tu es tombé en amour.” » (Lacroix, Benoît [1999], *La foi de ma mère*, Saint-Laurent, Bellarmin, p. 386.)

◇ [2002], *La foi de ma mère, la religion de mon père*, Saint-Laurent, Bellarmin, p. 428.

- 9.64 « Quand un prétendant ne plaisait pas à une jeune fille, cette dernière plaçait une pelle à la porte. Sa cause était entendue. On disait aussi d'un prétendant éconduit qu'il avait “**mangé de l'avoine**” » (Beaudoin, Jean-Marc [2003], « Du party rave aux “papparmanes” d'amour », Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*, 83<sup>e</sup> année, n° 159, 8 mai, p. 5.)

- 9.65 « Jean [Savard], sera malheureux et malchanceux en amour, ce qui ne l'empêchera pas de se marier trois fois et d'être le père de 15 enfants. Il **mangera de l'avoine** deux fois, cependant, c'est-à-dire que deux de ses promesses annuleront le contrat de mariage à la dernière minute. » (Lemieux, Louis-Guy [2005], « Racines robustes chez les Savard », Québec, *Le Soleil*, 109<sup>e</sup> année, n° 182, 3 juillet, p. A7)

◆ L'auteur reprend les propos écrits par Lebel en 1976, cités dans le présent corpus (source 9.55).

- 9.66 « Si la petite a la moitié du caractère de sa mère, elle est armée pour lui faire **manger de l'avoine** un bon bout de temps, à ton garçon [...] Ça lui ferait peut-être pas de tort [...] Il a toujours eu toutes les blondes qu'il voulait, le petit bonyenne. Il est peut-être temps qu'il y en ait une qui le remette à sa place. » (David, Michel [2010], *Un bonheur si fragile : roman historique*, tome 4, « Les amours », Montréal, Éditions Hurtubise, p. 216.)

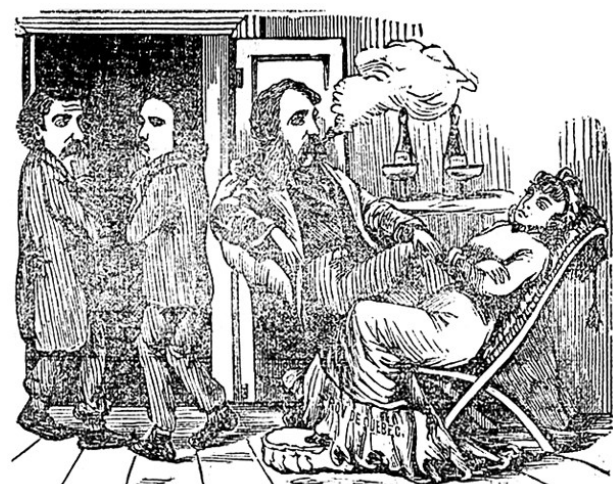
◆ Dans la version restaurée du film (Éléphant, 2017), le passage cité a été sous-titré en anglais avec « *She's been giving Alphonse a hard time lately!* », qu'on pourrait traduire en « Elle a donné du fil à retordre à Alphonse dernièrement! ».

9.68 « J'cré [crois] qu'Alphonse en **mange de l'avoine** [mâzdlavwen] à soir! » (Delacroix, René et Jean-Yves Bigras [1949], *Le Gros Bill* [dialogues de Jean Palardy], Québec, Renaissance Films.)

◆ Dans la version restaurée du film (*Éléphant*, 2017), le passage cité a été sous-titré en anglais avec « *Alphonse's steaming!* », qu'on pourrait traduire en « Alphonse bouillonne de colère! ».

### 7.6.9.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées

9.69



**Après le 1er Mai. — Le Pretendant heureux.**

CHAPLEAU et ANGERS. — Allons nous en. Joly essaie de nous faire manger de l'« avoine. » Attendons qu'elle ait fini de « flirter. »

« CHAPLEAU et ANGERS [sic]. — Allons[-]nous[-]en. Joly essaie de nous faire manger de l'« avoine. » Attendons qu'elle ait fini de « flirter. » »

[anonyme] [1878], « Après le 1<sup>er</sup> mai. — Le prétendant heureux », Montréal, *Le Canard*, vol. 1, n° 32, 11 mai, p. 2.

DESCRIPTION — Cette caricature dépeint les politiciens conservateurs Joseph-Adolphe Chapleau et Auguste-Réal Angers (à gauche) qui sortent d'une pièce, dans laquelle se trouve le libéral Henri-Gustave Joly (au centre) fumant la pipe, confortablement assis devant une femme au bras croisés et à l'air impassible, sur le jupon de qui il est écrit « Prov[ince] de Québec » (à droite).

MISE EN CONTEXTE — Après les élections provinciales du 1<sup>er</sup> mai 1878, les libéraux, qui ont pour chef Joly, forment un gouvernement minoritaire et supplantent de peu les conservateurs, dirigés par Chapleau. Lors des mêmes élections, Angers perd sa circonscription. Quelques mois plus tôt, Angers s'était montré particulièrement indigné par le « coup d'État » du lieutenant-gouverneur, qui avait irrégulièrement révoqué le gouvernement conservateur et placé l'opposition aux rênes du pouvoir. Cet épisode marquant des annales politiques du Québec a fait d'Angers un adversaire emblématique des libéraux.

INTERPRÉTATION — La caricature rappelle que les chefs de file conservateurs ont été délogés par le chef libéral et qu'ils doivent donc prendre la porte pour un moment. L'électorat du Québec, qu'on personnifie comme une femme, a donné sa faveur aux libéraux, mais on suggère qu'il ne s'agirait que d'un flirt, autrement dit d'une situation temporaire sans implications profondes. On y présente le désir des libéraux de supplanter les conservateurs comme une tentative passagère gênante, mais peu impressionnante.

9.70



## ACTUALITÉ.

SENECAL.—Ce jeune monsieur Tassé pourrait bien me faire manger de l'avoine.  
 MINERVE.—Fais en pas de cas. C'est toi seul que j'aime.  
 SENEAL (subjugué).—À qui c'te belle gueule-là?  
 MINERVE.—A poué, cher, à poué tout seul!!!

« SENEAL. — Ce jeune monsieur Tassé pourrait bien me faire manger de l'avoine.

MINERVE. — Fais en pas de cas. C'est toi seul que j'aime.

SENEAL (subjugué). — À qui c'te belle gueule-là?

MINERVE. — À poué [toi], cher, à poué tout seul!!! »

[Berthelot, Hector] [1880], « Actualité », Montréal, *Le Vrai Canard*, vol. 2, n° 4, 11 septembre, p. 3.

DESCRIPTION — Cette caricature dépeint des politiciens conservateurs bien connus à l'époque. On y reconnaît Joseph-Adolphe Chapleau (buste) et son collègue Louis-Adélard Senécal (debout au centre), au bras duquel s'accroche une Minerve vieillie, devant le regard effaré de Joseph Tassé (en arrière-plan). Dans un cadre accroché sur le mur, accompagnée de l'inscription « le boss », on reconnaît un membre de l'Église romaine à sa calotte ecclésiastique (possiblement M<sup>gr</sup> Ignace Bourget).

MISE EN CONTEXTE — À l'époque, Tassé était depuis peu rédacteur en chef du journal *La Minerve*.

INTERPRÉTATION — La caricature suggère que la fidélité du journal *La Minerve* va à Senécal bien plus qu'à Tassé, mais qu'en arrière-plan tout le monde demeure réellement soumis à la volonté du clergé. Pour sa part, Chapleau fait office de bibelot, autrement dit son rôle demeure accessoire. En somme, Senécal craignait de se faire supplanter par Tassé, mais l'inverse se produit en fait au nom d'une vieille fidélité minaudière qui est soumise à d'autres influences plus ou moins importantes.

9.71



Il lui fait manger de l'avoine.

« Il lui fait manger de l'avoine. »

McIsaac, J[ames] [1908], « Il lui fait manger de l'avoine. », Montréal, *Le Nationaliste*, 5<sup>e</sup> année, n° 18, 28 juin, p. 4.

DESCRIPTION — On reconnaît sur cette caricature deux politiciens : le libéral Lomer Gouin (à gauche), qui regarde par le trou de la serrure avec une mine tendue, et le nationaliste Henri Bourassa (à droite), qui adopte une pose décontractée pendant qu'il discute avec une femme assise dans le même vis-à-vis que lui. La femme, qui regarde Bourassa dans les yeux, porte l'inscription « M<sup>lle</sup> St Jacques » sur son bras.

MISE EN CONTEXTE — Lors des élections provinciales du 8 juin 1908, Bourassa a été élu dans la circonscription montréalaise de Saint-Jacques (officiellement, « Montréal n° 2 »), de laquelle il déloge le premier ministre Gouin, qui y était demeuré depuis quatre mandats.

INTERPRÉTATION — La caricature suggère que Bourassa est parvenu à ravir le cœur de l'électorat (représenté par une jeune femme), laissant Gouin sur le seuil, le supplantant sur son propre terrain. Dans l'univers symbolique de l'époque, où la partition entre sphères privée et publique est tranchée, le regard jeté par le trou de la serrure représente l'accès à un secret interdit, celui qu'un « vilain garnement curieux » cherche à découvrir pour mieux comprendre les « mystères » du cœur d'une femme.

#### 7.6.9.1.4 Attestations dans les médias sociaux

[Ø]

#### 7.6.9.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites

##### 7.6.9.2.1 Enquêtes linguistiques

[Ø]



## 7.6.9.2.2 Enquêtes ethnologiques

Type	Contexte	Année	Lieu	Référence	Notes
9.72	Dialogue libre	~1962	L'Isle-aux-Coudres (Charlevoix)	FTLFQ	L'informateur est Louis (1894-1981), dit Grand Louis, né à Saint-Louis de L'Isle-aux-Coudres. L'enregistrement a probablement été fait durant la préparation du film <i>Pour la suite du monde</i> (1962) de Michel Brault et Pierre Perrault. L'extrait est censé se trouver aux Archives de folklore de la Division des archives de l'Université Laval, dans le fonds Pierre Perrault (cote F1402), enregistrement n° 240 (anciennement n° 1089), mais un problème survenu lors du repiquage des bandes originales a provoqué la perte définitive de l'extrait en question.

## 7.6.10 Vocabulaire *taire son bec*

### 7.6.10.1 Emploi en contexte

#### 7.6.10.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

10.01 « il se frottait les mains en marchant et chantonnait entre ses dents [...] Mais le capitaine, irrité de cette raillerie, interrompit la chanson en criant : — **Tais ton bec!** — Oui, capitaine. » (Conscience, Henri [1869], « Le pays de l'or », Montréal, *La Semaine agricole*, vol. 1, n° 2, 18 novembre, p. 31.)

◆ Auteur de Belgique.

10.02 « — Tu passeras à la Préfecture toucher ta prime, dit tout bas un agent, pour l'heure **tais ton bec**. » (Navery, Raoul de [pseudonyme d'Eugénie-Caroline Saffray] [1877], « Les drames de la misère », Montréal, *Le Franc-Parleur*, vol. 7, n° 72, 3 août, p. 1.)

◇ Saint-Jean d'Iberville, *Le Courrier de Saint-Jean*, vol. 3, n° 17, 26 août 1898, p. 4.

◆ Autrice de France.

10.03 « — **Tais ton bec** répliqua le joli sabotier, ou gare dessous! » (Féval, Paul [1878], « Valentine de Rohan », Québec, *Le Canadien*, 5<sup>e</sup> année, n° 148, 28 novembre, p. 1.)

◇ Trois-Rivières, *Le Constitutionnel*, 15<sup>e</sup> année, n° 26, 8 mars 1882, p. 1.

◇ « Le triomphe d'une femme », Montréal, *L'Étendard*, 9<sup>e</sup> année, n° 260, 7 novembre 1891, p. 3.

◆ Auteur de France.

10.04 « La femme criait et se débattait, effrayée, [...] terrifiée par l'expression féroce dont la physionomie de cet homme était empreinte. — Veux-tu **taire ton bec!** cria celui-ci en la poussant vers les murs » (Mayne-Reid, [Thomas] [1880], « Les chasseurs de chevelures », Québec, *L'Électeur*, 1<sup>re</sup> année, n° 112, 23 novembre, p. 1.)

◆ Auteur américain. Traducteur ou traductrice anonyme.

10.05 « Ton candidat n'aura jamais ma fille. Tiens-le pour dit, et **tais ton bec!** » (Sarbel., Aug. [1881], « Qu'est-ce que ça prouve? », Montréal, *La Feuille d'érable* [supplément], 1<sup>re</sup> année, n° 36, 22 janvier, p. 252.)

◆ Auteur de France.

10.06 « je suis sûr [...] que, toi et ton compagnon, vous allez nous amuser [...] — Oui, comptes-y, grand escogriffe! murmura Jean, assez haut pour être entendu. — Toi, **tais ton bec**, moussaillon : tu n'as pas voix délibérative! se contenta de répondre le grand escogriffe. » (Dick, V[inceslas]-Eugène [1881], « L'Enfant mystérieux », Ottawa, *L'Album des familles*, 6<sup>e</sup> année, n° 3, 1 mars, p. 80.)

◇ Québec, J. A. Langlais, 1890, p. 104.

◇ Chicoutimi, *Le Progrès du Saguenay*, 10<sup>e</sup> année, n° 39, 13 mai 1897, p. 7.

10.07 « — Toi, bobécharde, **tais ton bec**, et dépêche-toi de ratisser tes navets! » ([anonyme] [1881], « Le forçat de Troyes », Lévis, *Le Quotidien*, vol. 3, n° 149, 31 décembre, p. 1.)

◇ « Le prix du bonheur », Lévis, *Le Quotidien*, vol. 10, n° 89, 20 octobre 1888, p. 1.

10.08 « Un jour, de la galerie, je percevais fort distinctement ces interruptions, ces apostrophes, ces quolibets, ces coq-à-l'âne, ces outrages continus et grossiers à la personne, à l'habit, au caractère du prélat. C'étaient, sur tous les bancs, au milieu d'un tapage infernal, des : “**Tais ton bec!**” — “Ferme ta boîte!” — “As-tu fini !” — “Quel blagueur!” Et une infinité d'autres fleurettes, empruntées au même répertoire. » ([anonyme] [1882], « France — Mœurs républicaines », Québec, *Le Courrier du Canada*, 26<sup>e</sup> année, n° 279, 12 mai, p. 1.)

- 10.09 « à quoi que ça te servait d'avoir un fusil, puisque tu n'étais point tant seulement capable de t'en servir? — **Tais ton bec**, Bonaventure, répliqua Nicolas pris à partie, j'ai cru, moi, que vous lui feriez son affaire à vous deux avec vos fourches! » ([anonyme] [1883], « Le Moulin Rouge », Montréal, *L'opinion publique*, vol. 14, n° 49, 6 décembre, p. 584.)
- ◇ « Pauline », Montréal, *Le monde illustré*, 4<sup>e</sup> année, n° 188, 10 décembre 1887, p. 31.
- 10.10 « Butte-le, si c'est ton idée, je ne m'y oppose pas; au contraire, ça me va, vu qu'il en sait trop long, et que c'est le seul moyen de lui faire **taire son bec** » ([anonyme] [1884], « Voleurs et assassins », Saint-Hyacinthe, *Le Courrier de S[ain]t-Hyacinthe*, vol. 32, n° 5, 11 mars, p. 4.)
- ◇ « Le Crime de la rue Saint-Laurent », Montréal, *La Bibliothèque à cinq cents*, vol. 4, n° 17, 2 février 1888, p. 388.
- 10.11 « **Tais ton bec** ou je cogne! cria le grand sec avec un geste menaçant » (Boisgobey, Fortuné du [1885], « Les Gredins », Montréal, *Le Peuple*, 5<sup>e</sup> année, n° 45, 28 mars, p. 4.)
- ◆ Auteur de France.
- 10.12 « — **Tais ton bec**, vieux farceur! » ([anonyme] [1886], « Le nom fatal », Lévis, *Le Quotidien*, vol. 7, n° 221, 10 avril, p. 1.)
- 10.13 « — Silence, Arlequin!... tu me trouble... et d'ailleurs qu'est-ce que ça te fait.. ah! — Moi... rien du tout. — Eh bien donc, **tais ton bec** noir... et toi, Clopinet, poursuis. Où en étions-nous? » ([anonyme] [1887], « La Vengeance », Montréal, *La Bibliothèque à cinq cents*, vol. 2, n° 22, 3 mars, p. 502.)
- 10.14 « — **Tais ton bec**, mousse, qu'il me dit. » ([anonyme] [1887], « Le Mousse », Montréal, *Le Violon*, vol. 1, n° 34, 14 mai, p. 4.)
- ◇ Québec, *L'Électeur*, 8<sup>e</sup> année, n° 8, 23 juillet 1887, p. 3.
- ◇ Saint-Jérôme, *Le Nord*, 12<sup>e</sup> année, vol. 12, n° 30, 26 juin 1890, p. 4.
- ◇ Québec, *La Justice*, vol. 5, n° 62, 16 août 1890, p. 2.
- 10.15 « — Ohé! vigie de malheur, **tais ton bec** et ouvre les yeux interrompit le matelot » ([anonyme] [1890], « La chasse au million », Québec, *La Courrier du Canada*, 34<sup>e</sup> année, n° 105, 7 octobre, p. 1.)
- ◇ Québec, *Journal des campagnes*, 9<sup>e</sup> année, n° 37, 16 octobre 1890, p. 15.
- 10.16 « Un ménage bien assorti. Monsieur fait une scène terrible à madame qui finit par lui dire : — Veux-tu **taire ton bec**? — Alors l'héritier présomptif, qui n'a encore rien dit, s'écrie : — C'est bien vilain de dire ton bec, en parlant de la gueule à papa. » ([anonyme] [1891], [sans titre], Saint-Jérôme, *Le Nord*, 13<sup>e</sup> année, vol. 13, n° 34, 30 juillet, p. 4.)
- ◇ Montréal, *Le Canard*, 24<sup>e</sup> année, n° 5, 21 décembre 1901, p. 5.
- 10.17 « Le peuple parle, je **tais mon bec**!/Wann spricht das Volk, halt ich das Maul! » (Wagner, Richard [traduit de l'allemand par Alfred Ernst] [1895], *Les maîtres chanteurs de Nuremberg*, Paris, Éditions Schott, vers 1895, p. 87.)
- ◆ Traducteur de France.
- 10.18 « — Chut! **tais ton bec**! grommela impérativement le chef de l'association. Tu vas réveiller les autres, avec ta musique. » ([D'Ennery, Adolphe] [1895], « Belphégor », Saint-Jean d'Iberville, *Le Franco-Canadien*, vol. 35, n° 33, 25 janvier, p. 1.)
- ◆ Auteur de France.
- 10.19 « Empoche-le [un billet de mille francs], et **tais ton bec**! » (Montépin, Xavier de [1895], « La mendicante de Saint-Sulpice », Montréal, *Le monde illustré*, 12<sup>e</sup> année, n° 582, 29 juin, p. 117.)
- ◇ « Sœurs jumelles », Montréal, *La Presse*, 36<sup>e</sup> année, n° 244, 19 août 1920, p. 2.
- ◆ Auteur de France.
- 10.20 « L'accusé, à son oncle. — **Tais ton bec**. » ([anonyme] [1897], « Le procès Toupin », Montréal, *Le Canard*, 19<sup>e</sup> année, n° 32, 3 juillet, p. 2.)

- 10.21 « Allons, **tais ton bec**, gamin, et va te coucher! » ([anonyme] [1900], « Bergeronnette », Québec, *Le Courrier du Canada*, 44<sup>e</sup> année, n° 130, 20 novembre, p. 1.)
- ◇ Québec, *Journal des campagnes*, 19<sup>e</sup> année, n° 46, 1 décembre 1900, p. 6.
- 10.22 « — C'est bon.... **tais ton bec**.... pas besoin de tes conseils. » (Vitis, Charles de [pseudonyme de Lucien Vigneron] [1908], « Cœur d'Enfant », Montréal, *La Presse*, 24<sup>e</sup> année, n° 140, 16 avril, p. 2.)
- ◆ Auteur de France.
- 10.23 « REBECCA, dans le jargon du peuple, est devenu synonyme de répondeuse. Ex : Voyez un peu cette Rebecca, si elle **taira son bec**. Il faut y voir l'influence de rébéquer (répondre). » (Nyrop, Kristoffer [1913], *Grammaire historique de la langue française*, tome 4, Paris : Picard, 1913, p. 330.)
- ◆ Texte cité par Blanchard, Étienne, « Les noms propres », Montréal, *Le Devoir*, 17 août 1918, p. 1; Poirier, Jacques [pseudonyme d'Étienne Blanchard], « Les noms propres », Montréal, *La Presse*, 16 juin 1934, p. 46; Clément, Jacques [pseudonyme d'Étienne Blanchard], « À travers les mots », Montréal, *La Presse*, 26 septembre 1936, p. 38.
- ◆ Auteur de France.
- 10.24 « Ma Vénus, **tais ton bec**... » (Vineuil, Pierre de [1925], « Le Roman de la marquise », Montréal, *La Presse*, 41<sup>e</sup> année, n° 226, 14 juillet, p. 18.)
- ◆ Auteur de France.
- 10.25 « Toute personne lassée de faire une chose se retire. Or Philop[e]des se retire, donc Philopedes est lassé! [...] Mais avant de "**taire son bec**", il a lâché au milieu d'un rire moqueur plutôt forcé un mot de son vocabulaire. Comme il serait par trop indigne de moi de m'abaisser pour le reprendre, laissons faire ce mot et disons-nous qu'il n'y a là rien de nouveau : "La bouche parle de l'abondance du cœur". » ([anonyme] [1928], « Tribune libre », Rimouski, *Le progrès du Golfe*, n° 41, 24<sup>e</sup> année, 5 janvier, p. 4.)
- 10.26 « Silence! conscrit! **tais ton bec**... » (Dourliac, A[rthur] [1937], « Comment César Branchut [sic] décora son grand-père », Montréal, *L'Illustration nouvelle*, vol. 7, n° 161, 22 février, p. 8.)
- ◇ Sherbrooke, *La Tribune*, 36<sup>e</sup> année, n° 99, 23 juin 1945, p. 17.
- ◆ Auteur de France.
- 10.27 « — **Tais ton bec**, glapit Tommy. » (Barclay, Florence-L. [traduit de l'anglais par E. de Saint-Segond] [1944], « Le Rosaire », Montréal, *Le Devoir*, vol. 35, n° 283, 9 décembre, p. 9.)
- ◆ La version française du roman *Le Rosaire* a été publié pour la première fois en 1938. Traductrice de France.

**7.6.10.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques**

[Ø]

**7.6.10.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées**

[Ø]

**7.6.10.1.4 Attestations dans les médias sociaux**

[Ø]

**7.6.10.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites****7.6.10.2.1 Enquêtes linguistiques**

[Ø]

**7.6.10.2.2 Enquêtes ethnologiques**

[Ø]

## 7.6.11 Vocabulaire *tendre d'entretien*

### 7.6.11.1 Emploi en contexte

#### 7.6.11.1.1 Attestations manuscrites, dactylographiées ou imprimées

- 11.01 « La majorité des étables ne sont pas assez éclairées. La lumière du soleil est le plus puissant ennemi de l'espèce microbienne; aussi le plus économique désinfectant; à la lumière, les animaux se portent mieux, sont plus **tendre d'entretien** [sic] et coûtent moins cher d'hivernement » (Charbonneau, Avila [1925], « La désinfection des étables, des animaux, du grain de semence », Chicoutimi, *Progrès du Saguenay*, 39<sup>e</sup> année, n° 33, 9 avril, p. 7)

#### 7.6.11.1.2 Attestations dans des œuvres musicales ou cinématographiques

[Ø]

#### 7.6.11.1.3 Attestations dans des caricatures ou bandes dessinées

[Ø]

#### 7.6.11.1.4 Attestations dans les médias sociaux

[Ø]

### 7.6.11.2 Relevés d'enquêtes de terrain inédites

#### 7.6.11.2.1 Enquêtes linguistiques

[Ø]

#### 7.6.11.2.2 Enquêtes ethnologiques

[Ø]